

LA THÉORIE
DU
JARDINAGE.





Jean Roger Schabol

Diacre du Diocèse de Paris.

Vin. Vangelisty Sculp.

LA THÉORIE
DU JARDINAGE;

Par M. l'Abbé ROGER SCHABOL,

*OUVRAGE rédigé après ſa mort ſur ſes Mémoires, par M. D ***.*

NOUVELLE ÉDITION;

Revue, corrigée, augmentée, & ornée de figures en taille douce.

Nihil eſt Agriculturâ melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine, nihil libero dignius.
CIC. de off. lib. I.



A PARIS;
Chez DEBURE l'aîné, Libraire; Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



A MONSEIGNEUR

L'ABBÉ TERRAY,

MINISTRE D'ÉTAT,

CONSEILLER ORDINAIRE AU CONSEIL Royal, Commandeur des Ordres du Roi, Contrôleur Général des Finances, Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens du Roi, Jardins, Arts, Académies & Manufactures Royales.

MONSEIGNEUR,

LES bontés dont vous avez honoré feu M. l'Abbé ROGER *m'ont inspiré la confiance de vous offrir son ouvrage rédigé par un homme*

de lettres. C'est entrer dans les vues d'un Oncle qui y a consacré la plus grande partie de sa vie, que de le dédier à un Ministre qui connoît, comme vous, MONSEIGNEUR, le prix de l'Agriculture, & qui se plaît à l'encourager. Je me croirai fort heureux, si la Place importante que vous occupez, vous permet de donner quelques momens à la lecture d'un ouvrage, à la tête duquel je suis trop flatté de pouvoir mettre votre nom.

Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

DE LA VILLEHERVÉ.

PRÉCIS
DE LA VIE
ET DES OCCUPATIONS
De M. l'Abbé ROGER SCHABOL.

JEAN ROGER SCHABOL nâquit en cette Ville en 1690, de Roger Schabol, Fondeur & Sculpteur, né à Bruxelles, & mort à Paris en 1727. Destiné de bonne heure à l'Etat Ecclésiastique, il reçut une excellente éducation, & fit ses études avec distinction dans une communauté (1) célèbre par le nombre des élèves estimables qu'elle a formés. Il prit des degrés en Sorbonne, & se mit en état de servir l'Eglise; mais il ne s'éleva pas plus haut que le Diaconat : des obstacles qui lui furent communs avec de très-bons sujets, l'éloignèrent toujours du Sacerdoce.

Ses lumières, sa prudence & un grand amour de ses devoirs lui méritèrent par la suite l'estime du Cardinal de Noailles, qui le fit Supérieur des Clercs, Préfet des Catéchismes & Directeur des Ecoles dans une des plus grandes paroisses (2) de cette Ville.

(1) Saint Magloire, Fauxbourg Saint-Jacques, appartenant aux Pères de l'Oratoire.

(2) Saint-Laurent.

Il l'appliqua particulièrement à l'instruction des Protestans, & lui donna la conduite de la Communauté de Sainte Marthe, Fauxbourg Saint-Antoine, où il avoit établi un Séminaire de filles, pour être Maîtresses d'Ecole dans les villages de son Diocèse. L'Abbé Roger y faisoit des conférences deux fois la semaines, avec le zèle & l'exactitude qu'on pouvoit attendre d'un Ecclésiastique éclairé. Bientôt le Cardinal lui confia le ministère public de la parole dans Paris, ordinairement & extraordinairement dans les villes, & ordinairement dans les villages. L'Abbé eût continué à se distinguer dans cette carrière épineuse, si la fatigue de toutes les fonctions pénibles dont il étoit chargé, ne l'eût obligé à la quitter.

Le jeune Roger étoit né avec un goût dominant pour le Jardinage. Cette espèce de passion, si digne d'un sage lui avoit fait dédaigner dès son enfance les jeux frivoles de cet âge inconstant. Il consacroit déjà ses momens de recréations à l'étude de la Physique & à l'Histoire Naturelle des plantes considérée du côté de l'économie champêtre.

Un assez beau Jardin qu'avoit son père dans un des Fauxbourgs de Paris fur le théâtre de ses premiers travaux; le livre de la Quintinye devint sa lecture de préférence. Il fit par la suite connoissance avec le Frère François, Auteur du *Jardinier solitaire*, le plus fameux Cultivateur de son temps, & avec le Frère Philippe son successeur. Les préceptes de ces Maîtres furent fidellement pratiqués dans une maison de campagne que son père acquit quel-

ques années après à Sarcelles (1). L'Abbé se crut bientôt un grand jardinier ; il n'étoit que l'esclave de la coutume & des préjugés. Un particulier lui fit sentir qu'il marchoit à tâton dans des routes incertaines : *allez à Montreuil*, lui dit-il, *vous y verrez des gens qui ne déférent point aveuglément, comme vous, aux usages reçus dans le Jardinage.*

L'Abbé Roger ne tarda point à s'y rendre : les travaux & l'industrie de ses habitans lui dessillèrent les yeux, il entrevit le principe de leur méthode, & parvint heureusement à faire expliquer ces laborieux Cultivateurs, plus consommés dans la pratique que dans la théorie de leur Art. Ses relations assidues avec les Girardot & les Pepins (2) le déterminèrent au bout de 28 ans à réformer entièrement sa méthode. Accoutumé à travailler de ses propres mains, il répéta leurs opérations, & évita constamment de s'en rapporter à d'autre té-

(1) Village à quatre lieues de Paris près d'Ecouen.

(2) Nicolas Pepin le père, ancien Officier chez le Roi, a été un Agriculteur trop célèbre à Montreuil, pour n'en pas faire ici une mention honorable. Il faisoit un commerce de fruit très-considérable, & fut constamment honoré de la protection des Princes & des Seigneurs qui venoient admirer ses arbres. Tous les ans il présentoit au Roi des pêches de son jardin aux armes de Sa Majesté. Depuis sa mort, arrivée en 1761, à l'âge de 77 ans, son fils héritier de ses talens, a préféré la direction des potagers des Grands à la culture des possessions de son père, qu'il a presque toutes vendues à différens particuliers de Montreuil.

moignage qu'à celui de ses yeux. Aussi, dut-il souvent se féliciter d'avoir *pris la Nature sur le fait* Je ne parle point de ses essais multipliés sur les différentes parties des végétaux pour en connoître la conformation intérieure, ni des arbres sans nombre de tout âge & de toute grosseur, qui furent sacrifiés pour des expériences.

L'étude approfondie qu'il fit de l'Agriculture & de ses différentes branches lui donna l'idée d'un ouvrage sur *la Théorie & la Pratique du Jardinage*; ouvrage immense qu'il avoit médité, pour ainsi dire, dès son enfance, & auquel pendant cinquante ans il rapporta presque toutes ses études. Il eût employé à le rédiger une partie du temps qu'il mit à l'augmenter, si trop entier dans ses sentimens, il eût déféré aux avis qu'on lui donnoit à cet égard. Ce ne fut qu'un an avant sa mort qu'il se détermina enfin à en commencer l'impression. Le premier volume qu'il a publié, renferme l'explication des termes (1) du Jardinage : il se ressent beaucoup de l'âge de l'Auteur, qui écrivoit en homme trop plein de son sujet. Il s'étoit proposé d'y établir les principes de son art, pour en faire ensuite l'application dans son ouvrage.

Quoique les études & les travaux de l'Abbé Roger lui eussent facilité les moyens de reculer les bornes du Jardinage, il n'avoit point fait de cet Art l'unique objet de son application. Beaucoup d'autres occupations re-

(1) On a été un peu surpris de voir commencer un Ouvrage par un Dictionnaire : il est effectivement plus propre à le terminer.

latives aux Arts & aux ſciences partageoient ſon temps, & lui ont été d'un grand ſecours pour pénétrer dans le ſanctuaire de la Nature plus avant, que ceux qui juſqu'à préſent ont couru la même carrière.

Embarraſſé à réſoudre quantité de problêmes qu'elle lui offroit ſans ceſſe dans les végétaux, & à rendre raiſon des phénomènes de l'économie végétale, il prit le parti d'étudier l'Anatomie humaine. La relation intime qu'il apperçut entre l'organiſation de l'homme & celles des plantes, lui inſpira ce deſſein. Il s'adreſſa donc au célèbre Verdier, qui voulut bien l'admette au nombre de ſes diſciples, & il étudia ſon excellent Traité. Pluſieurs Maîtres conſommés dans l'Art l'aidèrent, auſſi de leurs lumières; avec leur ſecours, il parvint à expliquer, ce qui juſqu'alors avoit été inintelligible pour lui.

Il emprunta bientôt de la Pharmacie, de la Chirurgie & de la Médecine les opérations & les remèdes uſités pour la guériſon de nos maladies & de nos bleſſures. Les appliquer aux végétaux, rien n'eſt plus extraordinaire en apparence. Mais ſi ces opérations ſont auſſi aiſées qu'utiles, ſi l'expérience, ſeul juge en pareil cas, décide en faveur de leur adoption, ne doit-on pas les admettre, afin de participer aux bienfaits qui en réſultent.

Les connoiſſances que l'Abbé Roger puiſa dans l'étude de l'Anatomie, le conduiſirent à faire pratiquer aux arbres la diette & l'abſtinence, à les ſaigner & à les ſcarifier. Il appliqua des cautères aux branches & aux racines, & il uſa envers elles de topiques, de

cataplasmes & d'appareils pour leurs plaies; soit qu'elles fussent l'effet du hasard, soit qu'elles le fussent de l'Art & de l'industrie. Il employa aussi, à l'imitation des Chirurgiens, des éclisses, des bandages, & des ligatures. Il en sera peut-être de ces inventions, comme il en fut probablement lors de l'établissement de la greffe. Transporter un bouton & des rameaux d'un arbre sur l'écorce, la souche ou sur les branches d'un autre, a sans doute été regardé d'abord comme une folie & une absurdité. Mais lorsque la réussite de ces greffes eut fait revenir de leur préjugé, ceux à qui cette opération avoit semblé bisarre & ridicule, ils n'hésitèrent plus à la pratiquer. L'Auteur a eu la satisfaction de voir qu'une personne (1) très connue dans le Jardinage, adopter & vanter la courbure des branches, comme un moyen sûr de faire fructifier les arbres en espalier; pratique qu'elle avoit tournée en ridicule avant que d'en connoître les effets merveilleux. A l'égard de la saignée des arbres, elle est heureusement pratiquée à Montreuil depuis plus de cinquante ans. On la trouve aussi proposée dans les transactions Philosophiques (2) de la Société Royale de Londres.

Confondu avec les ouvriers du Jardinage, l'Abbé vaquoit constamment, & par les temps les plus rudes à leurs pénibles travaux. Aussi fut-il souvent l'objet de la critique du vulgaire accoutumé à voir mal. *Notre siècle*, di-

(1) Le Chevalier Girardot l'aîné, à Bagnolet.

(2) Janvier 166 $\frac{8}{9}$.

soit-il à ce sujet, *est monté sur un ton bien étrange, on y rougit de ce qui faisoit la gloire de nos pères & des personnages les plus respectables de l'antiquité.* Les Philosophes qui lui avoient accordé leur estime, voyoient en lui un citoyen, qui, pour vivre heureux, couloit des jours paisibles loin des embarras d'un monde tumultueux : appliqué à l'étude de la Nature ; étude la première de toutes, la plus utile en même temps que la plus propre à former ce qu'on appelle l'homme sage, en mettant le calme dans son ame, & le rappelant sans cesse à la Divinité. *Nobis resonant omnia conditorem*, a dit un ancien.

Les succès qui couronnèrent les travaux de l'Abbé Roger, rendirent son nom célèbre dans la capitale. Il fut, durant une longue suite d'années, renfermé dans un cercle d'amis & de connoissances, & résista aux sollicitations des Grands empressés de le connoître. Il céda enfin à leurs instances, & ne fréquenta plus que les personnes du premier rang, les Prélats & les Princes même.

Le bruit de ses travaux vint jusqu'aux oreilles du Roi, qui lui fit à Choisi en 1762, l'accueil le plus gracieux. Sa Majesté eut la bonté de s'entretenir avec lui pendant trois heures ; c'étoit en Automne. Elle voulut de plus le voir travailler, & lui fit plusieurs questions sur le Jardinage. Les réponses de l'Abbé lui parurent satisfaisantes, & ses raisonnemens clairs. Sa Majesté dit même à ce sujet, qu'il n'étoit pas nécessaire d'être Jardinier pour les saisir. Les talens de l'Abbé & ses recherches sur le Jardinage, eurent part au choix que le

Roi fit enſuite de lui pour gouverner les arbres de Choiſy. Tous les Inſpecteurs & Jardiniers reçurent des ordres pour ſe conformer à ce qu'il croiroit le plus utile. Il étoit le maître d'appeler les meilleurs ouvriers de Montreuil, les opérations devoient être faites dans le temps qu'il indiqueroit, toutes ſes propoſitions admiſes, & les ordres néceſſaires pour leur exécution donnés ſans délai : L'Abbé enflé de ces diſtinctions honorables, s'imagina que la Nature, de concert avec lui, feroit des miracles en faveur d'un grand Prince, qui avoit agréé ſes ſervices. Pour cette fois elle refuſa de s'y prêter. L'envie & la jalouſie en profitèrent pour le traverſer & le faire exclure de Choiſy, comme il commençoit à jouir à la Cour d'une réputation méritée par l'étude aſſidue d'un art auſſi utile que le Jardinage.

Notre Agriculteur vivoit d'un patrimoine modique. Son déſintéreſſement lui fit toujours refuſer les protections des Grands, dont il dirigeoit les potagers, & les graces qu'on lui auroit aiſément accordées. Il fut conſtant dans ces ſentimens juſqu'aux deux dernières années de ſa vie. Des affaires de famille le forcèrent alors de préſenter au Roi & à M. l'Evêque d'Orléans, des mémoires pour demander une penſion ſur quelque Bénéfice, moins comme une récompenſe de ſes travaux, tant dans l'Egliſe que dans l'Agriculture, que comme un moyen de ſe dévouer au Public, en formant des élèves pour perpétuer ſa méthode après lui. Il mourut ſans avoir la réuſſite de ſes demandes le 9 Avril 1768, dans

la 79e année de fon âge. Une défaillance de nature fit périr en trois jours cet Agriculteur eftimable, dont le nom doit être cher à tous les amateurs du Jardinage & de l'Agriculture. L'épitaphe qu'il s'eft faite m'a paru lui convenir fi parfaitement, que j'ai cru pouvoir la placer ici.

Ci gît qui fit tout pour autrui,
Et jamais rien pour lui.

L'Abbé Roger étoit un fort honnête homme, rempli de fentimens de Religion, généreux, charmé de rendre fervice, & digne d'avoir des amis. Sa vivacité & fes faillies rendoient fa converfation amufante. Il fe défendoit des petites attaques, qu'on imaginoit de lui faire, avec cette politeffe & cette vivacité que le mot Latin *urbanitas* rendoit bien pour les Romains, & que le nom d'homme aimable ne rend pas encore affez pour lui. Un peu prévenu en faveur de fes talens, il difpenfoit volontiers les autres du foin de les louer. Du refte il avoit beaucoup de littérature, & faifoit joliment des vers François; mais avec un peu trop de facilité, fur-tout dans le genre badin & plaifant, parfaitement analogue à fon caractère.

Tout le monde connoît les *Harangues des habitans de Sarcelles à M. de Vintimille, Archevêque de Paris.* Cette plaifanterie naive & champêtre, parut pour la première fois en 1731. Elle fit beaucoup de bruit, le Prélat s'en plaignit, l'Abbé fut foupçonné d'en être l'Auteur. Il avoit une maifon à Sarcelles,

on connoiſſoit ſon goût pour la plaiſanterie, & plus encore ſa manière de penſer. Ces raiſons dirigèrent les recherches les plus exactes que fit par ordre de M. Hérault, le fameux Vanneroux (1). La maiſon de l'Abbé, tant à Paris qu'à la campagne, ſes Papiers, ſes meubles, tout fut viſité. Ces recherches furent infructueuſes. Les interrogatoires que lui fit ſubir le Magiſtrat, ne le furent pas moins. S'il y avoit du danger pour l'Abbé à s'avouer le père de cet ouvrage, un peu d'amour propre le portoit en même temps à entretenir les ſoupçons qu'il avoit fait naître. Nous nous ſommes plus d'une fois occupés de cet événement de ſa vie, & je n'ai pu en ſavoir d'autre détail. J'ai trouvé dans ſes papiers une harangue des habitans de Marly à M. de Vintimille, dont l'objet eſt à peu près le même que celui des deux premières Sarcelades. Cette harangue écrite de ſa main avec des notes & de nombreuſes corrections, eſt en vers & ſur le même ton de plaiſanterie. En comparant les deux Poëmes, on y retrouve quelque vers & quelques idées pareilles, ce qui peut faire croire que le premier eſt un ouvrage de ſociété auquel l'Abbé Roger a eu part, & que l'Avocat à qui on l'a attribué, n'en eſt pas le ſeul Auteur.

(1) Exempt de Police.

PRÉFACE

DU RÉDACTEUR.

Le Jardinage & l'Agriculture font partie de la Physique expérimentale. Le premier eft une des plus brillantes portions de l'Hiftoire Naturelle ; la feconde eft le plus utile, le plus étendu, & le plus néceffaire de tous les Arts. Leurs occupations firent autrefois l'amufement & les délices des perfonnages les plus recommandables. Pourquoi Caton, Varron, Columelle, Pallade, Pline, & tant d'autres, ontils écrit fi fupérieurement fur l'Agriculture ? C'eft parce qu'ils étoient à la fois cultivateurs & gens de lettres. Ce goût étoit un refte de l'ancienne fimplicité des mœurs. Les Sciences, les Arts, l'Agriculture & l'Art Militaire, fe prêtoient un mûtuel fecours. Un

Curius Dentatus, un Caton, un Camille s'occupoient des travaux rustiques. Cincinnatus & Seranus labouroient leur champ lorsqu'ils furent appelés à la tête de l'armée Romaine. La terre, suivant l'expression pompeuse de Pline (1), se félicitoit d'être labourée par des mains triomphantes, & d'être fendue par un soc chargé de lauriers. Quoique la Physique fût alors dans son enfance, ces Auteurs s'expliquoient en maîtres de l'art & en cultivateurs d'une expérience consommée. Lisez les détails dans lesquels entre le prince des Poëtes sur les labours & les semences, sur la façon de herser, de moissonner; quelles images! quelles descriptions! celle de la greffe non moins élégante que naïve, annonce également le Praticien intelligent & le Poëte sublime.

Il est fâcheux qu'au lieu d'être exercé

(1) *Ipsorum tunc manibus Imperatorum colebantur agri: ut fas est credere, gaudente terrâ vomere laureato & triumphali aratore.* (Hist. Nat. lib. XVIII, chap 3).

comme autrefois, par des hommes de génie & de goût, le Jardinage ſoit devenu le partage de gens ſans lettres & ſans ſcience, incapables d'être admis dans le ſanctuaire de la Nature, de conſulter ſes oracles, & d'interpréter ſon langage. Columelle (1) avoit bien raiſon d'attribuer le dépériſſement de l'Agriculture, moins à l'intempérie de l'air qu'à la négligence de ſes compatriotes, qui avoient abandonné à leurs eſclaves, comme à des bourreaux, l'adminiſtration de l'économie rurale; adminiſtration à laquelle les plus vertueux perſonnages de ſes ancêtres avoient ſoigneuſement préſidé.

L'Auteur n'avoit rien de plus à cœur que de faire renaître les beaux jours du Jardinage & de l'agriculture, & d'ac-

(1) *Nec reor intemperantiâ cœli nobis iſta, ſed noſtro potiùs accidere vitio, qui rem ruſticam peſſimo cuique ſervorum, veluti carnifici noxiæ, dedimus, quam majorum noſtrorum optimus quiſque optimè tractaverit.* Colum. Præfat.

coutumer l'ouvrier à travailler méthodiquement. Mais cet heureux changement eſt encore bien éloigné. Dans un art abandonné depuis un ſi grand nombre d'années à tant de mains inhabiles, les abus multipliés ont fait d'étranges progrès. Il s'agit de les déraciner, en ſubſtituant à des pratiques vicieuſes des pratiques contraires, à des uſages reçus aveuglément une méthode fondée ſur des règles & des principes.

C'eſt le propre de la nouveauté de plaire, lorſqu'elle favoriſe nos inclinations perverſes & nos paſſions déréglées. Telle eſt la raiſon pour laquelle tant d'écrits qui tendent à établir le libertinage de l'eſprit & du cœur ont été ſi bien accueillis dans notre ſiècle. Il n'en eſt pas de même des ſciences & des arts, où les préjugés ſont très-difficiles à réformer. Le commun des hommes y eſt trop attaché pour les ſacrifier même à la plus ſaine raiſon.

Ce qu'on appelle routine, qui n'eſt qu'une façon d'opérer ſuperficiellement & ſans réflexion, a un puiſſant aſcendant ſur l'eſprit borné des Jardiniers.

Les maîtres font ordinairement beaucoup de dépenſe pour planter leurs jardins. Tous ſe propoſent d'avoir des arbres qui plaiſent aux yeux, & dont la ſanté parfaite ſoit le gage d'une longue durée. Ils deſirent également d'y cueillir des fruits abondans & exquis, mais ils ne ſont que trop ſouvent la victime de l'impéritie de ceux qui pratiquent le Jardinage. Quelle peut en être la cauſe, ſi ce n'eſt la manière vicieuſe de traiter les arbres ſans autre règle que la coutume & l'uſage ? Les Jardiniers, par exemple, n'ont point encore imaginé de donner aux arbres plantés en eſpalier, d'autre forme que celle d'un éventail. Les branches verticales ſortent immédiatement de la greffe, auſſi ſont-elles preſque équi-

valentes en grosseur à la tige, quelque fois même plus grosses : il est prouvé dans l'ouvrage que, suivant cette direction, les arbres se dégarnissent du bas, qu'ils s'emportent du haut, & qu'ils ne donnent pas le quart des fruits qu'ils eussent produits, si la sève au lieu de monter impétueusement par voie de perpendicularité, eût été répartie plus lentement dans toutes leurs branches, suivant une distribution proportionnelle.

Cet exemple qu'on pourroit accompagner de plusieurs autres, suffit pour prouver la nécessité de réformer la manière des Jardiniers. C'est dans la vue de les instruire par le canal de leurs maîtres, que cet ouvrage a été entrepris. On ose se flatter que ceux qui se font une loi de suivre la vérité avec empressement, dès qu'on la leur fait apercevoir, adopteront la méthode qu'on leur propose, & qu'ils guideront eux-mêmes leurs ouvriers en leur

rendant raiſon de tout, lorſqu'ils ſeront à portée de juger, à l'inſpection des ouvrages, de la manière dont ils auront été faits.

Par l'expoſé que j'ai préſenté des travaux de l'Abbé Roger, on a vu que ſon livre n'eſt point la production d'un Auteur novice dans l'art de cultiver les végétaux, & qui s'eſt laiſſé ſéduire par le ſuccès douteux de quelques eſſais paſſagers. C'eſt au contraire le fruit d'une pratique d'environ cinquante ans, durant leſquels il s'eſt fait un principe d'interroger la Nature, d'apprendre d'elle ſeule & de la choiſir en tout pour guide. Cette pratique, comme on l'a vu, eſt moins à lui qu'à un peuple entier de cultivateurs réunis dans pluſieurs villages (1), qui depuis plus d'un ſiècle, excellent dans la culture des arbres fruitiers. D'après ces induſtrieux Jardiniers, l'Auteur dé-

(1) Montreuil, Bagnolet, Vincennes, Charonne & autres Villages adjacens.

couvre des ſecrets, que juſqu'à nos jours ils ſe ſont réſervés, & ouvre des routes nouvelles qui conduiſent à l'abondance. Ses principes & ſes pratiques ont pour but de tirer des arbres plus de profit qu'ils n'en donnent ordinairement ; & de les faire durer beaucoup au-delà du terme fatal, où l'impéritie des Jardiniers a juſqu'ici borné le cours de leur vie, ſur-tout du pêcher auquel ils attribuent une courte durée dans nos climats. Nombre de ſouches de cet arbre exiſtent à Montreuil, hôtes antiques de ſes jardins, qu'aucun de ceux qui vivent de nos jours n'a vu planter.

L'Auteur apprend de plus à hâter le temps, où les arbres commencent à devenir fructueux. En l'abrégeant il diminue la dépenſe & la difficulté du travail, parce que ſi ſa méthode exige plus de ſoin, d'attention & d'aſſiduité, on en eſt bien dédommagé par l'utilité & le profit qui en réſultent. Enfin il

démontre

démontre les abus de diverses opérations jusqu'ici généralement reçues, il détruit les fausses idées établies par la coutume, & qui n'ont que l'usage pour principe, & fait voir les préjugés, les erreurs & les méprises palpables sur quantité de points importans du Jardinage. Tels sont les fondemens de son ouvrage destiné à faire prendre à cet arr une nouvelle face; en établissant une réforme universelle dans ce qui concerne la végétation, considérée du côté de l'industrie humaine. Il y auroit de la part de son Auteur, plus que de la témérité d'avoir tenté une si haute entreprise, s'il n'eût été autorisé par la longue expérience d'habiles cultivateurs.

On s'est occupé jusqu'à présent de toutes les opérations de l'Agriculture & du Jardinage, & on peut dire qu'il y a peu d'arts & de sciences sur lesquels on ait tant travaillé. Mais quel a été le succès de cette multitude d'écrits?

les moiſſons des grains ſont-elles plus abondantes? les arbres fruitiers produiſent-ils plus de fruit, & replante-t-on moins qu'auparavant? les plants de bois multipliés pouſſent-ils mieux? les plantes uſuelles & les légumes ſont-ils plus communs? Tout eſt dans le même état; nul ouvrier n'a changé ſa manière, toujours il opère ſans règle, ſans méthode, comme ſes pères. Ainſi tant d'ouvrages ont peu facilité les progrès de l'Agriculture & du Jardinage. La raiſon en eſt bien ſimple: leurs Auteurs ont ſouvent débité avec aſſurance les paradoxes les plus inſoutenables, & ont donné leurs idées particulières pour des vérités certaines. Nul d'entre eux n'a joint à la Phyſique inſtrumentale & expérimentale, la connoiſſance de l'économie végétale, ils n'ont point été à la fois obſervateurs & cultivateurs. La réunion de ces deux qualités eſt néanmoins eſſentielle. Celui qui n'eſt qu'obſervateur

n'eſt point éclairé par cette Phyſique expérimentale, dont je ferai voir la néceſſité. Le Jardinier, ſimple agriculteur, manque de génie, de goût & de lumières, pour obſerver à propos. D'une part les ſavans donnent tout au raiſonnement; de l'autre les cultivateurs opèrent ſans raiſonner, comme ſans réfléchir; ce ſont autant d'automates qui agiſſent machinalement.

La plupart de ceux qui ont écrit ſur le Jardinage, n'étoient rien moins qu'anatomiſtes des plantes. Ils n'ont donc pu apprendre à travailler d'après des principes, mais ſeulement d'après l'uſage. Eſt-il poſſible d'arriver au but, quand on marche à tâtons? Je demande quel jugement on porteroit d'un Médecin & d'un Chirurgien qui n'auroient point étudié l'anatomie humaine, & quel ſeroit le ſort des malades & des bleſſés livrés à l'impéritie de l'un & de l'autre. Sans vouloir pouſſer ce parallèle trop loin, on ne peut

difconvenir que les Jardiniers par leur état ne rempliffent à l'égard des végétaux cette double fonction de Médecins & de Chirurgiens. Comment donc pourroient-ils agir sûrement fans quelque connoiffance des différentes parties qui compofent les êtres végétans, de leurs qualités & propriétés, de leur mouvement & de leur action?

Jufqu'ici on n'a point, à proprement parler, opéré. Si la Théorie fans la Pratique eft fuperficielle, incertaine & fautive, fi elle ne fait que des préfomptueux qui s'égarent dans leurs vaines penfées; la Pratique deftituée de la Théorie, n'eft qu'une routine aveugle & un inftinct machinal, auffi n'a-t-elle enfanté jufqu'à préfent que des ouvriers ineptes, plus propres à détruire les opérations de la Nature qu'à les feconder. La Théorie & la Pratique ont donc befoin l'une de l'autre, & leur fuccès dépend de leur bonne intelligence.

..... alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.
HORAT.

Pour devenir un excellent ouvrier, il faut dabord avoir des idées nettes & des notions exactes des fondemens de son art, & étudier ensuite les règles sur lesquelles est établie l'opération. La façon vicieuse de travailler d'un grand nombre de Jardiniers, entendus d'ailleurs, semble contredire les intentions de la Nature, parce qu'ils n'ont aucune connoissance de la végétion ni de la structure des plantes. Il faut donc les instruire par l'examen de divers points de Physique, relatifs à la Théorie du Jardinage, mais qui tendent directement à former à la Pratique. Ainsi on leur fera connoître les organes des plantes, & la configuration de leurs rameaux, pour les déterminer à faire choix des uns, préférablement aux autres. Lorsque, par

exemple, on preſcrit de conſerver les gourmands, de les tailler fort long, & de fonder ſur eux la diſtribution des arbres & ſur-tout du pêcher, on a établi auparavant la différence de la sève qui coule dans les gourmands, d'avec celle qui paſſe dans les branches d'un autre ordre.

La plupart des Jardiniers ſuppriment à leurs melons, concombres & autres plantes ſemblables, les fleurs mâles improprement appelées fauſſes-fleurs, & les lobes qu'ils nomment oreilles. Les premières qui renferment les poudres ſéminales, ſont eſſentielles à la propagation de l'eſpèce, & fécondent, l'embryon du fruit. Dès qu'elles ont rempli leur miniſtère, elles tombent d'elles-mêmes. Les lobes ſervent de mamelles à la plantule pour l'alaiter dans ſon enfance. Le procédé des Jardiniers à leur égard, naît de l'ignorance de leurs fonctions.

Ces exemples que je ne fais qu'in-

diquer, recevront un nouveau jour dans les Traités que renferme le premier volume de cet ouvrage, dont les ſujets ſont relatifs au Jardinage & à la végétation. Leurs principes y ſont ſuffiſamment développés, pour parvenir à la connoiſſance des principaux phénomènes de la Nature, travailler d'après des règles fixes & certaines, & diverſifier ſes opérations ſuivant les différens individus. L'intelligence de ces principes ne demande qu'une bonne judiciaire, qui n'eſt autre choſe que l'art de ſaiſir le vrai par goût, & de rejeter le faux par diſcernement, l'uſage en un mot du bon ſens paſſé en habitude.

Cet ouvrage eſt diviſé en trois volumes. Dans le premier on commence par conſidérer les parties qui compoſent la terre; on y examine l'utilité des animaux citoyens de ſon intérieur, la manière dont il s'y nourriſſent & s'y multiplient, à l'exemple

des animaux terreſtres, aëriens & aquatiques, & on jette un coup d'œil ſur la ſuperficie de la terre.

Dans le Traité ſuivant, après avoir défini l'air, examiné ſa nature, ſes propriétés & ſes effets, on dit en quoi conſiſte le tribut que lui rendent néceſſairement les autres êtres corporels, animés & inanimés. Les vents, leurs effets par rapport à la végétation, leur action & leur direction ſont conſidérés enſuite. Après avoir fait voir que les graines des plantes adventices ſont apportées par les vents, j'examine ſi l'on peut aſſurer que les mauvaiſes herbes n'effruitent point la terre.

Il eſt néceſſaire de conſidérer en eux-mêmes les organes des plantes, pour connoître leurs uſages. Je commence donc par la comparaiſon de ces ſubſtances avec les ſubſtances animales, & par une expoſition anatomique de leurs racines, de leur tige & de leurs branches. Je traite en-

ſuite des boutons à bois qui renferment les embryons des branches & des feuilles. Lorſqu'ils s'ouvrent au printemps, on aperçoit les feuilles dont les fonctions ſont examinées, ainſi que la cauſe de leur chute, & de la verdure perpétuelle de certains végétaux, & je finis par l'anatomie des fleurs & des fruits.

Les ſemences ou graines offrent enſuite quantité de phénomènes curieux, tels que la néceſſité des étamines & des piſtils pour leur formation & le concours des deux sèxes pour la productions des ſemences fécondes. Après que leur conſervation, relativement à la pratique du Jardinage, nous a occupés, nous parcourons les corps étrangers qui croiſſent ſur les végétaux; nous traitons à cette occaſion des poils, des épines & des vrilles, avec leſquelles les plantes ſarmenteuſes s'attachent aux corps ſolides qui ſont à leur portée.

Dans le Traité de la Sève qui termine ce volume, nous examinons sa nature & si les plantes de différentes espèces se nourrissent d'un même suc qu'elles tirent de la terre. Il est certain que la sève a un mouvement dans l'intérieur des plantes, mais quelles sont les causes qui le déterminent? Cette question conduit à examiner si la sève circule ou non dans le corps des plantes. Viennent ensuite diverses observations sur la végétation considérée lors du solstice & de la canicule; d'où il résulte que la Nature qui paroît en hiver dans l'inaction, est néanmoins bien agissante, & nous expliquons comment les arbres quand ils sont hors de terre plusieurs mois, conservent leur vie lorsqu'on les transporte au loin.

Le second & le troisième volume de cet ouvrage sont consacrés à la pratique. On y traite d'abord du Jardinage en général, de son établissement,

& de ses progrès. En le considérant du côté des mystères impénétrables de la Nature, nous sommes convaincus que notre intelligence est très-bornée, & forcés d'avouer l'insuffisance de notre imagination pour nous élever à quelque découverte. Ces idées conduisent à reconnoître la nécessité d'une physique instrumentale & expérimentale. On examine ensuite la profession de Jardinier du côté de ses fonctions, en faisant l'exposé de quelques-uns de ses exercices les plus pénibles, & on remonte à l'origine des diverses pratiques de cet art, dont on rapporte les principales.

Dans le Discours sur Montreuil, l'Auteur prouve que le produit immense des terres de ce village, loin d'être dû à leur bonté, n'est que l'effet de l'industrie de ses habitans. Il dit comment le goût de cultiver le pêcher est né parmi eux, & il a recueilli à ce sujet quelques anecdotes curieuses.

greffer. On paffe de-là à la plantation ; & on prefcrit ce qui doit être fait devant, pendant & après.

La feconde partie concerne les treillages, les différens abris du pêcher, la façon de le former, les divers ordres de fes branches & leur diftribution proportionnelle, d'où naît l'équilibre & une forte d'égalité entre elles. Cette partie renferme des règles pour conduire le pêcher durant fes premières années, afin d'en tirer tous les avantages poffibles.

Le fujet de la troifième partie eft le plus intéreffant. La taille, le temps de la faire, la manière de convertir les gourmands en branches fructueufes, & divers expédiens pour former les arbres & les mettre à fruit, y paffent fucceffivement fous les yeux du lecteur. L'ébourgeonnement & le paliffage terminent cette troifième partie; l'Auteur en donne les règles & entre à leur égard dans le plus grand détail.

La quatrième partie a pour objet le gouvernement des arbres âgés. L'Auteur s'applique à examiner leurs défauts de conformation extérieure, & les internes qui dépendent des organes ou inſtrumens de la végétation. Il fait enſuite l'expoſé des maladies du pêcher, & de celles qui lui ſont communes avec les autres arbres ; & il propoſe pour leur guériſon des remedes heureuſement éprouvés.

Au commencement du troiſième volume, l'Auteur donne des armes pour défendre les arbres contre les ennemis nombreux qui les attaquent & des pratiques pour cueillir les fruits, les tranſporter & les conſerver. Cette quatrième partie eſt terminée par l'énumération d es meilleures eſpèces d'arbres fruitiers, les ſeules qui méritent d'être cultivées dans les jardins.

Le but du Traité ſuivant, eſt d'établir une analogie entre les plaies des

végétaux & celles des animaux. Dans cet écrit qu'il ne faut pas regarder comme une ſpéculation ſtérile, tout eſt relatif à la pratique. La prudence apprend à ſe défier de ſes idées. L'Abbé Roger ſoumit donc les ſiennes au jugement de pluſieurs Médecins & Chirurgiens célèbres, dont les ſuffrages le flattèrent infiniment. M. Andouillé, premier Chirurgien du Roi en ſurvivance, parla de ce Traité à Sa Majeſté, à qui l'Abbé Roger eut l'honneur de le préſenter. Sa Majeſté après l'avoir parcouru, ordonna qu'il fût envoyé à l'Académie Royale de Chirurgie, qui nomma le ſieur Bordenave pour lui en faire le rapport. En conſéquence, cette Académie fit délivrer à l'Auteur un certificat honorable, que voici.

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale de Chirurgie, du 19 Mai 1763.

» M. Bordenave qui avoit été nom-
» mé Commiſſaire par l'Académie,
» pour examiner un ouvrage de M.
» l'Abbé Roger Schabol, intitulé;
» *Suite de la taille des arbres*, *Traité*
» *des plaies des arbres*..... en ayant fait
» ſon rapport, l'Académie a jugé que
» ſon ouvrage étoit rempli de con-
» noiſſances relatives à la pratique de
» la Chirurgie, & qui font voir que
» la ſcience & la pratique du Jardi-
» nage ont beaucoup d'analogie avec
» elle, qu'il eſt fondé ſur une doc-
» trine éclairée par l'expérience, &
» qu'en tout il mérite d'être accueilli.
» A Paris ce 20 Mai 1763. *Signé*,
» MORAND, Secrétaire perpétuel ».

Ce troiſième volume traite auſſi de l'Orangerie, des choux-fleurs, des cardons d'Eſpagne, des melons, des

couches à champignons, des fraisiers, de la vigne, & de la multiplication universelle des végétaux. Il est terminé par un tableau (1) des différens travaux qui doivent occuper les Jardiniers dans chaque mois de l'année; tableau que j'ai composé pour remplir les vœux de plusieurs amateurs du Jardinage.

Tel est le plan que je me suis proposé de remplir dans cet ouvrage, qui eût été immense si j'eusse suivi les vues de l'Auteur. Son projet étoit, selon l'annonce insérée dans l'*Encyclopédie*, *Tome* 17, de donner sept volumes *in*-12 sur le Jardinage, y compris un dictionnaire des termes de cet art, & un catéchisme complet par demandes & réponses. Cependant à l'inspection des cartons qui renferment ses manuscrits, & auxquels il ne prétendoit rien retrancher, dix volumes auroient eu de la peine à les contenir;

(1) Ce tableau intitulé *Manuel du Jardinier*, se vend séparément chez le même Libraire.

il n'avoit fait d'ailleurs aucun plan de ſon travail, & je puis aſſurer qu'à en juger par l'ordre de ſes différens Traités, il ſeroit difficile de décider celui qu'il leur auroit donné.

J'ai entrepris de refondre entièrement ces manuſcrits volumineux que je connoiſſois déjà pour les avoir lus, & y avoir fait des remarques. Par un travail auſſi pénible qu'aſſidu, je ſuis parvenu à donner à l'ouvrage de mon ami & de mon maître dans le Jardinage, une forme toute différente, à le réduire au moins à un tiers, & à raſſembler une foule de remarques éparſes dans des Traités où elles ne doivent pas être. Je ne diſſimulerai point que j'ai toujours travaillé ſur des mémoires extrêmement diffus, remplis de répétitions & de digreſſions peu analogues au ſujet, rédigés par demandes & par réponſes, & écrits d'un ſtyle dénué de correction & d'élégance. J'ai été auſſi plus d'une fois

obligé de suppléer à des omissions de l'Abbé Roger, de rectifier ses idées, & de l'abandonner même entièrement. Ce cultivateur avoit adopté des opinions qui n'ont aujourd'hui presque plus de partisans, & s'étoit efforcé de les faire revivre. J'ai pris le parti de m'attacher aux systêmes généralement suivis par les bons Auteurs, tels que Grew, Malpighi, Hales, & Mrs Linnæus & Duhamel. Le fond de l'ouvrage très-bon en lui même, m'a fait surmonter ces difficultés, & employer avec plaisir des matériaux, dont j'ai desiré la propriété, dès que je les ai connus.

Cette nouvelle édition revue avec soin, & augmentée, est ornée du portrait de l'Auteur, & de plusieurs planches nouvelles, dont les sujets ne sont pas moins utiles pour l'intelligence de la Théorie que de la Pratique du Jardinage. On a gravé les anciennes, pour les rendre plus

commodes en les tirant hors du livre. Le Libraire en a fait colorier d'après nature quelques exemplaires, dont il efpère que les amateurs du Jardinage ne feront pas mécontens.



TABLE

DES TRAITÈS ET CHAPITRES.

TRAITÉ

Des Graines.

TRAITÉ

De la Sève.

LA THÉORIE

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage ſur le Jardinage eſt compoſé de quatre volumes *in-12*, ornés de Planches. Le Premier traite de la Théorie de cet Art, les deux ſuivans de la Pratique, & le dernier renferme l'Explication des termes uſités dans le Jardinage, avec la figure des outils qu'on y emploie. Les deux Tômes qui paroiſſent aujourd'hui pour la troiſième fois, ayant eu un débit plus prompt que les autres, on s'eſt déterminé d'autant plus volontiers à les réimprimer, qu'ils ſe vendent ſéparément.

J'ai profité de cette réimpreſſion pour les augmenter:

1°. D'un Traité du Figuier.

2°. D'un Traité des Asperges.

3°. De deux Planches qui représentent au naturel les ennemis que le Jardinier doit combattre. Ces figures jointes à la Description exacte de ces animaux destructeurs, sont si nécessaires pour les bien connoître, que l'intérêt le plus vif engage à les détruire.





LA PRATIQUE

DU

JARDINAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Jardinage en général.

L'Art du Jardinage, une des principales branches de l'Agriculture, ſe borne à cultiver dans un eſpace particulier de terre, les arbres fruitiers, les plantes potagères & uſuelles, les arbres de ſimple ornement, les fleurs & les plantes curieuſes. Il ſe propoſe moins l'agrément que procure un terrein rempli de légumes & de fleurs, & planté d'arbres chargés de toutes ſortes

de fruits, que l'utilité qui naît du travail & de l'induſtrie à les faire fructifier.

Le Jardinage réunit toutes les opérations de l'Agriculture, mais dans des vues bien plus relevées. Le Jardinier ambitionne plus la jouiſſance d'un terrein bon, bien dreſſé, favorablement expoſé, & fourni de tout ce qu'on peut deſirer en chaque ſaiſon, que la poſſeſſion d'un eſpace de terre immenſe : il ſuit en cela le conſeil d'un poëte.

Laudato ingentia rura,
Exiguum colito.

Il y a cette différence entre le Jardinier & le Laboureur, que celui-ci n'a pour but que l'abondance, & qu'il ne cultive la terre que pour le ſeul profit, ſans ſe mettre en peine d'orner & d'embellir ſon ouvrage. Son travail, quoique d'une plus grande importance pour le bien de la Société, eſt néanmoins fort borné. L'art & l'induſtrie y ont moins de part qu'une certaine routine & l'uſage des lieux. Ses terres une fois enſemencées, ne requièrent plus de ſa part que de légères attentions,

& son ouvrage bien ou mal fait, ne peut être réformé : le succès est plus l'effet des saisons & du temps, que le fruit de ses peines. Le Jardinier au contraire, outre l'utilité & cette abondance qu'il se propose de tirer des différentes façons qu'il donne à la terre, observe de plus l'ordre, la symmétrie, une méthode réglée & raisonnée. Il consulte le plaisir des yeux ; ses soins & sa vigilance influent du moins autant sur le succès de ses entreprises ; que la Nature & la disposition du temps. Il se rend maître, jusqu'à un certain point, des saisons par les divers moyens que lui suggère l'industrie, & toujours en garde contre l'intempérie de l'air, il brave, pour ainsi-dire, les orages, il les prévoit & pare leur maligne fureur. Au milieu des stériles hivers il fait briller les charmes du printemps, & goûter les délices des fruits & des légumes de l'automne.

Le Jardinier diffère du Vigneron, en ce que celui-ci, lorsqu'il plante, taille & ébourgeonne, n'envisage qu'une ample récolte ; au lieu que celui-là, s'il cultive la vigne dans ses jardins, c'est uniquement dans l'in-

tention de lui faire produire une certaine quantité de raisins, dont les grains gros & cassans, jaunes & dorés, viennent d'abord s'offrir à la vue, puis flatter agréablement le goût. Il a grand soin que ce coloris tendre & délicat, que la Nature d'une main légère y a placé, comme avec un pinceau, ne soit aucunement altéré. On ne voit point les pampres de ses vignes grossièrement rassemblés, présenter des grouppes informes de feuillages, ramper ou pencher négligemment vers la terre. On les considère au contraire relevés avec art, & attachés régulièrement sur la muraille.

Si le Jardinier plante des pleins bois ou des arbres de haute futaie, c'est pour procurer un ombrage, & former de riantes promenades.

A l'égard des arbres fruitiers en plein vent, & des vergers, il les dispose en quinconces, dont les allées, aussi variées que les faces, partagent en tout sens, & coupent agréablement le terrein. S'il seme des graines, c'est en observant les formes de carrés, de planches, de rigoles, en bordures, & toujours avec symmétrie. En un mot, il met tout en œuvre pour réunir l'utile

avec l'agréable dans les diverſes opérations de ſon art.

Ainſi, le Jardinier enchérit ſur tous les ouvriers qui travaillent à la terre, & qui donnent plus à la nature qu'à l'induſtrie. Il réfléchit ſur tout ce qu'il fait, il imagine, il invente ſans perdre de vue les règles & les principes. Il n'eſt rien par conſéquent dont il ne doive rendre raiſon. Il eſt tout à la fois le ſecrétaire de la Nature, le dépoſitaire fidelle de ſes ſecrets & de ſes oracles, l'économe & le diſpenſateur de ſes tréſors, ſon conducteur & ſon guide. Comme il règne entre elle & lui un heureux concert, il n'entreprend rien ſans la conſulter, ſans l'interroger, ſans en être avoué. C'eſt d'elle qu'il attend le ſuccès de ſes entrepriſes; de même que de ſon côté, elle veut bien ſe montrer docile à ſes intentions. Sans la coopération de la Nature, tout l'art imaginable échoue, & ſans le ſecours de l'art, la Nature brute & groſſière n'offre plus dans nos jardins qu'un ſpectacle hideux. Si dans ſes productions libres elle nous plaît, ſi les prés, les bois touffus, les ſombres vallons, les montagnes eſcarpées, les lieux les plus délaiſſés, ont pour

nous quelque attrait, ce n'eſt qu'autant que la Nature s'y joue en variant à l'infini ſes ouvrages. Par-tout l'œil y rencontre des objets qui font une agréable diverſion, & un contraſte charmant avec la pompe éclatante de nos jardins. Telle une beauté négligée nous ravit par ſa modeſte ſimplicité, & obtient la préférence ſur celle que relève l'éclat de la parure & des ornemens.

Je compare le Jardinier, par rapport aux phénomènes de la Nature, à nos aſtronômes appliqués à étudier les mouvemens des aſtres & les moindres événémens qui ſurviennent dans le globe céleſte pour les recueillir, les ſuivre & les approfondir. Le Jardinier non moins exact, ne laiſſe rien échapper de nouveau, de ſingulier, & d'extraordinaire. Mais il y a cette différence entre celui qui obſerve les phénomènes de la région ſupérieure des airs, & le Jardinier qui contemple la Nature dans le ſanctuaire obſcur du ſein de la terre, ou dans la ſtructure des plantes, que le premier n'a ſouvent pour motif qu'une ſimple curioſité très-louable en elle-même, au lieu que les obſervations du ſecond tendent toujours à l'utilité & à la pratique.

L'Agriculture naiſſante réuniſſoit tous les travaux champêtres. L'homme vaquoit indiſtinctement au labour des terres, à la culture des arbres, des vignes, des plantes potagères, & même des fleurs. Ce ne fut que long-temps après que naquirent les profeſſions de Laboureurs proprement dits, de Jardiniers particuliers, de Vignerons & des autres. Cette diſtinction n'eſt marquée dans aucun endroit de nos Écritures.

J'y aperçois bien la différence des terres de ſimple labour avec les jardins, celle des fruitiers avec les potagers (a), *hortum olerum*. J'y trouve indiqués les enclos, les plants d'arbres, les vignes, les pâturagés ; mais il ne paroît point que leur culture fût attribuée à des particuliers plutôt qu'à d'autres. Il faut en excepter les beſtiaux dont le ſoin fut dévolu à certaines perſonnes qui en étoient entièrement occupées. Il n'eſt qu'un ſeul endroit, où il ſoit fait mention d'un Jardinier pris dans un ſens particulier, ſavoir, au chapitre 20 de Saint Jean,

(a) Nomb. XXIV, 6, Deut. XI, 10, liv. III. des Rois, XX, 2, Eccleſ. II, 4 & 5. Iſa. LXI, 5.

v. 15, où il eſt dit, en parlant de la Madeleine, *exiſtimans quod hortulanus eſſet.*

Dans le très-élégant ouvrage des Géorgiques, qui renferme de grands détails de la vie champêtre & de l'Agriculture, nous n'apercevons point non plus cette diſtinction. Le Poëte y attribue aux mêmes ouvriers les labours & ſemences, la culture de toutes ſortes d'arbres fruitiers, les pépinières, les vignes, les bois, les prés & les herbages : ſous le nom de Laboureur, *Agricola*, *Colonus*, il comprend ceux qui vaquoient à quelque fonction que ce pût être, relativement à l'Agriculture. Il faut donc remonter au principe, & examiner comment ſe ſont établies les différentes ſortes d'ouvriers qui travaillent à la terre.

Il en eſt de l'établiſſement du Jardinage & des ſubdiviſions de cette profeſſion, comme de l'Agriculture elle-même, dont il eſt un démembrement. Deux ſortes de Laboureurs exploitoient les terres ; les uns prenoient ſoin eux-mêmes de leurs propres fonds, comme les Fabius, les Caton, les Cincinnatus, & tels ſont parmi nous beaucoup de Gentilshom-

mes dans les provinces ; & les particuliers qui font valoir des fonds acquis en vertu de quelque privilége que ce soit. Les autres cultivoient ceux d'autrui, à titre de bail à ferme, ou de loyer en argent. Tous exerçoient l'exploitation des terres & les divers travaux décrits, tant dans les Géorgiques que dans les ouvrages des anciens sur l'Agriculture. Le tout étoit tellement dépendant l'un de l'autre, que Ciceron (*de sen.*) faisant le détail des occupations champêtres, réunit dans l'Agriculture les diverses fonctions de cet art. Il dit, en parlant de la taille des arbres & des greffes : *nec consitiones modò delectant, sed etiam insitiones : quibus nihil invenit Agricultura solertius.* Les greffes, comme on le verra, étoient du ressort de l'Agriculture en général.

Quant à l'époque & à l'établissement des pratiques qui en ont été distraites, & qui ont fait par la suite des professions distinctes & séparées, nous n'avons rien qui puisse nous fixer ; nous ne pouvons parler que d'après des conjectures fondées sur le fait même. Voici de quelle manière je conçois que cette distraction a pu avoir lieu.

en ſuivant la Quintinye qui a effleuré ce ſujet.

Les fonctions de l'Agriculture étant ſi multipliées, ſi diverſes & ſi étendues, il n'étoit pas poſſible que les mêmes perſonnes réuniſſent tous les talens propres à autant de parties ſi diſſemblables, & que les ouvriers de campagne puſſent y vaquer. Chacun ſe décida donc ſuivant ſon goût & ſes talens. Le labour proprement dit, & tout ce qui en eſt une ſuite néceſſaire, fut le partage de ceux qu'on nomma *Laboureurs*, & tel qu'il eſt aſſez univerſellement établi parmi les diverſes nations policées.

Quoique les beſtiaux fuſſent de ſon reſſort, je lis néanmoins ſoit dans l'Ecriture ſainte, ſoit dans les ouvrages faits ſur l'Agriculture, qu'il y eut toujours des gens que nos anciens nomment *Pâtres*, *Paſtoureaux* ou *Paſteurs* de troupeaux. Ils étoient tellement dévoués à les nourrir, les conduire, les garder, les panſer, en élever de jeunes, les tondre & en faire trafic, qu'ils s'y conſacroient privativement à toute autre occupation. Cette profeſſion ſéparée du labourage fut, durant pluſieurs ſiècles, le partage des

Patriarches. On voit dans Homere, des Rois & des Princes travaillant de leurs mains, se nourrissant des fruits de leurs terres, & du produit de leurs troupeaux.

On fit encore distraction des vignes, dont la culture forma dans la suite une profession aussi considérable qu'étendue. Du temps de Cicéron, de Virgile & d'Horace, elle dépendoit encore du labour des terres. Mais je ne vois nulle part comment elle en fut séparée.

L'exploitation des bois fut de même un démembrement de l'Agriculture. Des particuliers s'adonnèrent à la plantation, à la culture, au débit des bois, soit pour les bâtimens, soit pour la construction des vaisseaux, le commerce de mer, & les autres ouvrages auxquels ils peuvent être propres. Alors ils les fendoient, les coupoient de longueur, & les disposoient à être employés par les divers artisans auxquels chaque sorte de bois convenoit. Il ne faut pour toutes ces opérations qu'une légère teinture de l'Agriculture. Des hommes robustes, sans doute, & assez dépourvus de talens, se bornèrent à ces occupations grossières & pénibles.

Enfin le Jardinage fut totalement séparé du corps de l'Agriculture, & devint aussi étendu, tant pour la multiplicité de ses fonctions que pour leur importance ; je ne pense pas que le Jardinage chez les anciens fût aussi chargé d'occupations différentes & détaillées qu'il l'est à présent. Ils avoient bien la pratique de greffer les arbres, dont nous lisons les principes dans Columelle, Caton & ailleurs ; mais ils ignoroient la manière (*a*) de les tailler, & ils ne connoissoient ni (*b*) espaliers, ni contrespaliers, ni l'art des divers compartimens, ni celui de varier les parties d'un jardin. On ne peut disconvenir que dans les temps les plus reculés, il n'y eût des jardins très artistement dressés. On en trouve des exemples & dans nos Ecritures, & dans les auteurs profanes. Les jardins

(*a*) *Arbores hoc modo putentur ; rami divaricentur quos relinques, & uti rectè cædantur, & ne nimiùm crebri relinquantur.* Caton, C. XXXII. Voilà, ce semble, à quoi se réduisoit la taille des arbres chez les anciens.

(*b*) Qui reconnoîtra les espaliers dans ce passage de Columelle, où il dit que les souris & les rats ravagent les vignes plantées près des maisons ? *Vites quæ secundùm ædificia, à soricibus aut muribus infestantur.*

de Sémiramis furent une des sept merveilles du monde. Qui ne sait l'histoire de Dédale, auteur du fameux labyrinthe où lui-même fut enfermé, suivant la fable.

Tous ces démembremens successifs arrivés dans l'Agriculture, ont eu lieu par la suite dans le Jardinage. Un Jardinier étoit originairement Fruitier, Fleuriste, Pépinièriste, Botaniste & Marager. Ceux qui se sentirent du goût pour les arbres fruitiers, portèrent de ce côté-là leur industrie, & formèrent des enclos. Sans doute qu'ils les entourèrent de haies sèches ou vives, de larges fossés & ensuite de murs de terre, comme ceux de nos maragers autour de Paris, & peut-être aussi de murailles en forme. Ces Jardiniers que j'appelle *Fruitiers*, cultivoient aussi des légumes, ce que nous nommons *graines*, & d'autres herbages; les fruits n'étant pas suffisans pour occuper une seule personne dans les différens temps de l'année.

Qu'on ne s'imagine point qu'en construisant des murailles, on se soit aperçu des avantages qui en pouvoient résulter, & qu'on y ait planté des arbres fruitiers, pour en avoir des pro-

ductions belles & prématurées. Il faut faire à ce ſujet quelques obſervations importantes.

D'abord, on n'auroit pu profiter de ces murailles, & y placer des arbres, ſuivant notre uſage, que dans des climats tempérés ou dans des pays froids; car dans les pays chauds, les arbres auroient brûlé. De plus, les anciens jardins étoient fermés de murs fort bas en dedans, & très-élevés en dehors, parce qu'ils ne ſervoient qu'à ſoutenir la pouſſée des terres. Les châteaux flanqués de tours & de baſtions, étoient deſtinés à ſe mettre à couvert des incurſions des peuples barbares, & des attaques des voiſins avec leſquels on étoit continuellement en guerre, & l'on s'occupoit moins des ornemens des murs que de leur ſolidité. Lorſque ces raiſons ceſſèrent, on ne penſa point à profiter des avantages réſultans de leurs expoſitions favorables; les yeux étant accoutumés à les voir dénués de verdure.

Les Jardins fruitiers étoient ou joints aux maiſons ou en étoient ſéparés. Il n'a jamais été trop poſſible que des particuliers dans l'enceinte des villes, euſſent de grands jardins, des

vergers ou des parcs. Il fallut donc chercher au dehors des lieux commodes, pour y former des habitations riantes & des jardins ſpacieux. Ceux qui n'en eurent point les facultés, ou que leurs affaires rappeloient inceſſamment à la ville, pratiquèrent dans leurs remparts des jardins où ils firent conſtruire de petits réduits ; on en voit quantité dans beaucoup de villes de province, qui ne ſont point villes frontières. La dépoſition des plus anciens habitans fait foi, que de temps immémorial il y eut dans ces endroits des jardins particuliers & iſolés, où l'on cultivoit des arbres fruitiers pour l'uſage de la maiſon. Telle eſt, à ce que je crois, une des premières origines des jardins en général.

On voulut bientôt y pratiquer des promenades agréables, & s'y procurer un ombrage frais. On travailla de génie, l'émulation fit des curieux. L'art & les règles multiplièrent beaucoup les ouvrages, & par conſéquent les ouvriers qui y conſacrèrent leur temps & leurs talens.

Je penſe que les vergers eurent d'abord la préférence ; les arbres qu'on y planta, furent apportés des bois dans

les enclos. Il eſt à préſumer que par la ſuite on deſtina des cantons particuliers pour les y élever. On forma ſans doute des plants provenant de pepins, de noyaux, de boutures, & l'on coucha ceux dont l'expérience fit connoître la facilité à prendre racine, tels que la vigne, le figuier & le mûrier. On greffa ces arbres tranſplantés dans les jardins, ſur les fruits qui ſemblèrent les meilleurs. Divers eſpaces de terre furent conſacrés à des pépinières : des Jardiniers en firent commerce, & telle eſt l'origine de ceux que nous nommons *Pépinièriſtes*.

La plupart des fruits que nous cultivons dans nos jardins, nous viennent des Romains. L'orange, le citron, la ceriſe, la pêche & l'abricot qui font les délices de pluſieurs peuples autrefois ſoumis à leurs loix, prouvent que les Romains les ont rapportés des pays qu'ils réunirent à leur empire. Le plus grand nombre des légumes & des herbes potagères, eſt originaire des bas prés, des fonds & des terres graſſes ou fortes. Ce ſentiment eſt fondé ſur ce que les légumes qui ſont maintenant dans nos jardins, ſe trouvent encore épars aujourd'hui dans ces lieux,

Les différentes contrées se sont réciproquement communiqué les légumes qui croissent chez elles. Il n'y a pas plus de quarante ans que les laitues de Siléfie & de Batavia ont été apportées dans nos climats, ainsi que la chicorée d'Espagne & celle d'Italie, qui ne sont connues que récemment parmi nous. Presque tous nos légumes conservent encore les noms des lieux qui furent leur patrie, tels que les cardons d'Espagne (*a*), les choux de Milan, la civette d'Angleterre & autres. Des particuliers desséchèrent des marais, & défrichèrent des terreins bas & enfoncés, d'où leur est venu le nom de *Maragers*. Ils préférèrent ces lieux non-seulement à cause de l'humidité du sol, mais encore parce que les puits sont plus proches de la superficie de la terre, & que le transport des fumiers y est plus facile. Ces jardins sont aussi anciens que les vergers.

Lorsqu'Achab, Roi d'Israël, demanda à Naboth sa vigne, l'Ecriture dit que ce fut pour en faire un pota-

(*a*) Pline assure que lorsqu'on eut apporté de Cordouë les cardons d'Espagne, de petites planches de ce légume rapportoient annuellement jusqu'à 600 liv. de notre monnoie.

ger, *ut faciam mihi hortum olerum. Reg. L. III, 21. 2.*

Les jardins fleuriſtes & les parterres ſont d'une date bien plus récente. Les premiers hommes, tels que nous les dépeignent les Ecritures, & d'après elles, la fable & l'antiquité, ne s'amusèrent point à la culture des fleurs : pourvoir à leur néceſſaire, fut leur unique objet. L'époque de l'établiſſement de ces jardins n'eſt point connue. Je les trouve dans les Auteurs & dans Cicéron (*de Senec.*) confondus encore avec le labour, les moiſſons, les vignes, les beſtiaux, les abeilles, lorſque ce dernier décrit les plaiſirs champêtres, *tum pecudum paſtu.... florum omnium varietate.*

L'origine de la culture des fleurs ſe perd dans les temps éloignés. Elles furent particulièrement employées au culte de religion dans les ſolennités & dans les fêtes publiques. De tout temps elles ſervirent à la parure des perſonnes du ſexe. Il eſt croyable qu'on les cultivoit conjointement avec les arbres fruitiers, & que dans les pays chauds où celles que nous élevons ſur couches, viennent naturellement, on alloit les chercher dans les prairies &

dans les bois. L'exemple des lis qui croiſſent d'eux-mêmes dans les champs, peut être cité en preuve de ce que j'avance.

La Nature qui ſe plaît dans la diverſité, forma les fleurs & les plaça, non dans les endroits où la terre eſt la meilleure, mais dans les lieux les plus délaiſſés, comme pour leur ſervir de parure. Les premiers Fleuriſtes les découvrirent le long des ruiſſeaux, dans les forêts ſombres & dans les friches. La nature du terrein qui les produiſit régla leur culture. La ſaiſon propre à les ſemer & à les élever, fut enſuite étudiée, & leur ſoin devint une profeſſion fort étendue.

Ce fut alors qu'on vit la terre des jardins ſuperbement ornée en chaque ſaiſon par un aſſemblage ſymmétriſé de fleurs de différentes nuances. Elles ſurprirent d'autant plus, que les premières payèrent de leurs peines avec uſure ceux qui les élevèrent, & qu'elles acquirent ce coloris brillant & ce volume que l'art ſeul peut leur donner. Leur culture devint une ſorte de paſſion, comme toutes les choſes de la vie dont le plaiſir eſt l'objet. Les Fleuriſtes voulurent avoir des fleurs étran-

gères ; ils en firent venir de tous les endroits de l'Univers, & les cultivèrent à grands frais. Encouragés par d'heureuses tentatives, ils se livrèrent à cette seule partie du jardinage.

Je pense encore que la science de la Botanique fut anciennement fort bornée, & que les jardins de plantes curieuses n'ont été formés que très-tard. Ils étoient sans doute fournis de plantes usuelles, mais éparses de tous côtés. On alloit chercher les médicinales, les potagères & les fleurs, pour les placer pêle-mêle, ou dans un canton séparé du Jardin. Mais on ne pouvoit les avoir ni en aussi grande quantité, ni dans toutes les saisons. En voici la raison. On ne connoissoit point les couches, les cloches, les chassis vitrés (*a*), les serres chaudes, les étuves

(*a*) Nous lisons dans Columelle, qui vivoit sous l'empire de Claude, que pour hâter la maturité des concombres, on les exposoit pendant l'hiver au soleil, en les couvrant de pierres transparentes, & qu'on les rentroit ensuite dans la serre : afin de leur procurer cet avantage, on les plaçoit dans des tonnes ou cuves portées sur des roulettes. Voici ses paroles : *Possunt. . . . vasis majoribus rotulæ subjici, quò minùs labore producantur & rursùs intra tecta recipiantur, sed nihilominùs spe-*

à poële, inventions récentes, filles de la délicateſſe & de la volupté. Elles

cularibus integi debebunt, ut etiam frigoribus, ſerenis diebus, tutò producantur ad ſolem. Col. Lib. XI. Cap. III.

Martial qui a vécu ſous Domitien, nous apprend auſſi des particularités qui ne ſont pas à négliger : c'eſt dans le Livre VII de ſes épigrammes.

14

Pallida ne Cilicûm timeant pomaria brumam;
Mordeat & tenerum fortior aura nemus;
Hibernis objecta Notis ſpecularia puros
Admittunt ſoles & ſine face diem.

65

Invida purpureos urat ne bruma racemos,
Et gelidum Bacchi munera frigus edat,
Condita perſpicuâ vivit vindemia gemmâ,
Et tegitur felix, nec tamen uva latet.
Quid non ingenio voluit natura licere?
Autumnum ſterilis ferre jubetur hiems.

Ces paſſages prouvent ſeulement que les anciens employoient des vaſes de pierre ſpéculaire, afin de hâter la maturité des légumes, & qu'ils avoient de petites chambres fermées au vent & uniquement ouvertes au midi, pour conſerver des raiſins en hiver, & renfermer des citroniers, grenadiers & autres arbres délicats nés en Cilicie, partie mé-

ont forcé la Nature à donner prématurément & contre son gré, des fruits dont elle ne nous fait jouir que beaucoup plus tard.

Dans les premiers temps, on se contentoit des plantes ou nées sur les lieux, ou qui pouvoient y croître naturellement. Les exotiques ne furent recherchées que les dernières. Leur culture est différente; accoutumées à respirer dans d'autres climats un air entièrement opposé à celui de nos régions, elles ne doivent, parmi nous, leur conservation qu'à des soins infinis. Nos Jardiniers ordinaires sont peu propres à les gouverner; il faut des connoissances particulières & une étude toute différente pour entendre la pratique de cette partie du Jardinage qui en forme une classe séparée.

A l'égard des Jardins de propreté & de simple ornement, où l'art semble vouloir asservir les beautés de la Nature, je les crois fort anciens. On

ridionale de l'Asie mineure. Ces espèces de serres avoient des carreaux faits d'une pierre blanche & transparente, qui se coupoit par feuilles. Pline (liv. 36, chap. 22) parle de vitrages faits de cette pierre, qui faisoient l'effet de nos cloches de verre.

prétend qu'Epicure les a le premier introduits dans les villes. Ce qui est certain, c'est que les historiens & les poëtes des temps les plus reculés, nous représentent les jardins très-ornés, & décorés de figures, d'obélisques, de vases précieux, de perspectives, de cascades naturelles ou artificielles, de canaux, de jets d'eau & de portiques. Tout ce qui est du ressort des beaux arts, se ressentoit assurément de leur enfance. Les Princes, pour déployer leur magnificence, & les riches particuliers, pour faire éclater leur somptuosité, plantèrent dans tous les temps des jardins uniquement consacrés au plaisir des yeux & à l'agrément de la promenade. Les hommes illustres que leurs ouvrages en ce genre immortalisent, ne doivent point être compris dans la classe des Jardiniers; leurs talens pour le dessin & la distribution des jardins, les rangent dans celle des Architectes. Nous devons à leur génie les progrès étonnans que le Jardinage a faits parmi nous depuis près d'un siècle, & notre supériorité constante sur les anciens dans cette partie de l'Agriculture.

Après avoir parlé de l'établissement

du Jardinage & de ſes divers ouvriers, il eſt naturel de dire un mot des outils connus de nos pères & de ceux employés de nos jours.

Les inſtrumens du Jardinage ont été ou empruntés de l'Agriculture & du labour des terres, ou trouvés par ſucceſſion de temps, comme ceux des autres arts. Quant à leur invention, je compare les premiers hommes aux habitans des pays nouvellement découverts, & aux Sauvages. Ces derniers travaillent à la terre, ſans les outils en uſage chez les peuples qui cultivent les arts & les ſciences. Ils ſe ſervent de pierres fort aiguiſées, d'os d'animaux & de poiſſons, avec leſquels ils fouillent la terre, fendent le bois & font quantité d'ouvrages pour ſe procurer les choſes utiles, comme des arcs, des flèches, des naſſes & des filets. Je parle des peuples ſauvages qui ne ſont pas en relation avec les Européens & les autres chez qui les arts ſont connus, tels qu'un grand nombre de Sauvages à la Louiſiane & ailleurs.

La deſcription que nous liſons dans Virgile, des inſtrumens ſervant au labour, nous fait croire qu'ils ont beaucoup

beaucoup de rapport avec les nôtres. Nous nous sommes contentés de les perfectionner, à en juger par les descriptions que nous en ont laissées plusieurs auteurs. La différence qui peut être entre nos outils & les leurs est la même qui se trouve entre ceux des diverses régions. Nos Couteliers de Paris, par exemple, font des serpettes qui ne ressemblent point à celles de Châtelleraut. Dans ces derniers temps on les a perfectionnées. J'ai fait graver dans le *Dictionnaire du Jardinage*, imprimé en 1777, des modèles de serpettes de différentes grandeurs & très-commodes pour toutes sortes d'ouvrages.

A l'égard des engrais & du fumier, leur usage est aussi ancien que l'Agriculture & le Jardinage. Je ne m'arrêterai point à établir ce point universellement reconnu, je dirai seulement que les cultivateurs Romains étoient très-soigneux de se procurer du fumier. Lorsque celui des animaux leur manquoit, ils y suppléoient par les végétaux & les fossiles; souvent ils semoient des légumes dans leurs champs, pour les enfouir en terre en les labourant avant qu'ils montassent en graines.

Quelque néceſſaires que ſoient les engrais, il y a néanmoins des terres ſi bonnes par elles-mêmes, qu'elles n'en ont pas beſoin. Tout le monde ſait que l'Egypte eſt fécondée par le débordement des eaux du Nil. Dans les pays méridionaux, les fumiers chauds de mulet, de mouton, & de pigeon, brûleroient les plantes, s'ils n'étoient ſuffiſamment conſommés & employés modérément.

Outre les fumiers, il y a différentes ſortes d'engrais, dont parlent les anciens qui ont écrit ſur l'Agriculture & ſur le Jardinage, dans le temps que ces deux arts étoient unis; ſavoir, le marc de raiſin & d'olives, auquel nous pouvons joindre celui de pommes, de noix & d'amandes. C'eſt principalement dans les climats tempérés & froids, que ces engrais ont lieu pour les terres des campagnes & des jardins. Leur trop grande abondance nuit dans un ſens, autant que leur diſette.

La Quintinye s'efforce de prouver, (Chap XXIV, 2e partie) qu'aucun arbre ſain ou malade, planté en quelque terre que ce ſoit, ne doit jamais être fumé. J'ai fait à ce ſujet diverſes

perquiſitions à Montreuil, & les plus anciens du lieu m'ont dit unanimement qu'une tradition de père en fils leur avoit appris l'emploi du fumier. Tant qu'un arbre eſt ſain & vigoureux, il n'a pas plus beſoin de reſtaurans que nous, lorſque notre eſtomac fait bien ſes fonctions; mais quand on voit cet arbre dépérir, un peu de fumier bien conſommé eſt eſſentiel pour le faire renaître. Je ne conſidère ici les engrais que par rapport à leur origine : j'en parlerai plus au long en traitant des pratiques du Jardinage, & des raiſons ſur leſquelles elles furent établies.

Quoique le fumier ait été en uſage dans tous les temps, la façon de l'employer ne fut pas toujours la même. L'invention des couches chaudes, par exemple, & des réchauds mis tout autour, eſt récente, ainſi que les couches ſourdes & celles à champignons. Je ne crois pas qu'elles ayent plus d'un ſiècle d'ancienneté. J'imagine que les meules à fumier & les foſſes où on l'a entaſſé, ont donné lieu à l'invention des couches. On a vu que ces meules s'échauffoient, & que quelques graines apportées par le vent, y germoient, & produiſoient des plantes; on s'eſt

avifé d'imiter ce qui fut l'effet du hafard. On a donc entaffé ces fumiers, on les a arrangés par lits, on a mis de la terre ou du terreau par-deffus, puis on y a femé & planté. Quand on a remarqué que la chaleur de ces couches diminuoit, l'idée eft venue d'y appliquer autour du fumier chaud. On a arrofé ces couches, & on s'eft aperçu que les unes & les autres donnoient des champignons. Les cloches de verre, les chaffis, les ferres échauffées par des fourneaux & des poëles, font dûs à des obfervations fubféquentes. C'eft aux Hollandois principalement & aux Anglois, que nous fommes redevables de ces utiles inventions. Leur climat ne leur permettant point d'avoir des plantes de toute efpèce dans le même temps que nous, ils ont invoqué le fecours de l'art, pour jouir de celles que la nature leur refufoit.

Je parlerai dans un autre endroit des murs coupés de Montreuil, de fes brife-vents, de fes paillaffons, de fes auvents & de fes tablettes, dont le hafard fut le père. Il en eft de même de ce qu'on appelle ados & côtière. Sans doute qu'à l'occafion de quelque éminence de terre, ou de fumier, on

aura vu des plantes préservées du froid & des mauvais vents, & l'on aura en conséquence, imaginé de creuser la terre, pour y semer & planter durant l'hiver & le printemps. Les pratiques qui ont été en usage avant nous, ont été perfectionnées, comme il est probable que les nôtres le seront.

Jusqu'ici, j'ai considéré le Jardinage relativement à son établissement, à ses progrès & à sa formation. Je vais présentement l'envisager du côté de l'esprit & des talens qu'il requiert.

CHAPITRE II.

Du Jardinage considéré du côté de l'esprit.

Quelque amusantes que soient les occupations de cet Art si universellement aimé, quelque brillantes que soient plusieurs d'entre elles, néanmoins, à les bien considérer, le Jardinier ne trouve par-tout que des sujets d'humiliation. Ses connoissances, relativement aux opérations de la Nature,

ſont ſi bornées, les expériences ſont ſi trompeuſes, & les conjectures ſi haſardées, que toujours il eſt novice dans le Jardinage.

De tous les Arts qui ont été démembrés de l'Agriculture & qui en font partie, le Jardinage eſt le ſeul où l'on ſoit à portée de ſuivre la Nature, & de l'obſerver dans ſes phénomènes & ſes variations; j'ai preſque dit ſes caprices. Réuniſſant les opérations des autres ouvriers occupés du travail de la terre, le Jardinier aperçoit, ainſi qu'eux, les merveilles de la Nature, mais comme il eſt le ſeul de tous ceux qui cultivent les végétaux, qui ſoit appliqué ſans interruption aux fonctions qu'il partage avec eux; il eſt bien plus en état d'obſerver à chaque inſtant les événemens extraordinaires & merveilleux.

Cette raiſon eſt, à mon avis, une de celles qui démontrent l'impoſſibilité de raiſonner pertinemment de la végétation, quelque pénétration & quelques talens qu'on ait d'ailleurs, tant qu'on ſe contentera de faire des épreuves paſſagères & des ſpéculations dans ſon cabinet. Je démontrerai cette propoſition, en parlant de la néceſſité de

la physique instrumentale & expérimentale.

Il faut, pour sonder les mystères de la Nature, en être l'espion. Dès que vous la perdez de vue, elle vous échappe. Toujours elle prend plaisir à se cacher; toujours elle se masque & se travestit. Vous vous flattez d'être parvenu à une découverte, en conséquence de vos observations & de quelques expériences particulières; vous les réitérez, & vous trouvez tout changé au point que nulle de vos observations ne cadre avec ce que la Nature vous a fait apercevoir quelques mois, quelques jours auparavant, & souvent au moment où vous croyez l'avoir saisie dans son vrai point.

Je me bornerai à deux exemples tirés de pratiques très-ordinaires dans le Jardinage : le premier regarde le ravalement des vieux arbres, & le changement de leur greffe; le second est pris de la transplantation de ces mêmes arbres déjà âgés.

Durant plus de quarante années consacrées au Jardinage, il m'est arrivé d'ébotter un grand nombre de vieux arbres auxquels je ne laissois presque que le tronc, avec quelques grosses

branches très-écourtées, ſuivant l'uſage. Fort peu ont réuſſi; un arbre eſt vieux & caduc, il ne rapporte plus, il ne pouſſe plus, on a de la peine à l'arracher, & l'on eſpère qu'à la faveur de quelques amendemens on le vivifiera. On le fume donc, on le laboure, on le change de terre, & enfin on l'étronçonne. Pendant les premières années il donne de nouveau bois. On ne peut ſe laſſer de l'admirer, on ſe félicite & l'on s'applaudit de ces ſignes trompeurs de fécondité qui ne ſont que les efforts d'une sève expirante. Cependant ce même arbre, après avoir jeté ſon feu, & s'être ſoutenu durant quatre ou cinq ans, retombe dans ſon premier état; & enfin il faut replanter. Voilà donc pluſieurs années de perdues, durant leſquelles un jeune arbre mis à la place du vieux, ſe ſeroit formé, & auroit déjà produit du fruit.

Il eſt encore fort en uſage de changer de greffe ces vieux arbres; par la même raiſon que ceux qu'on avoit ébottés ont pouſſé vivement, ceux-ci font admirer la force de leurs jets. Ces nouvelles greffes portent auſſi quelquefois des fruits dont on tire d'heu-

reux préſages. Mais au bout de quelques années, elles meurent l'une après l'autre, & les gros bois quittent leur écorce. J'ai pratiqué heureuſement à l'égard des uns & des autres, le rapprochement, dont le détail ſe lira dans mon traité du pêcher.

Le ſecond exemple eſt tiré de la tranſplantation des arbres de moyen âge. On les plante en motte, avec toutes les précautions poſſibles, on les fume, on les arroſe & on en a beaucoup de ſoin. Ils reprennent & donnent du fruit durant pluſieurs années. Ces mouvemens de la sève ne ſont que paſſagers, & forcent enfin d'arracher des arbres qu'on auroit mieux fait de ne pas conſerver.

Le ſuccès de ces deux pratiques très-uſitées dans le Jardinage, n'a jamais été heureux pour le pêcher, quoiqu'il l'ait été quelquefois à l'égard de certains arbres de fruits à noyau. Je puis aſſurer que dans l'un & l'autre exemple, ſur un cent d'arbres, il en eſt tout au plus un quart qui réuſſiſſe. Un grand défaut de ceux qui s'appliquent au Jardinage, c'eſt de n'être point aſſez en garde contre les préjugés & les préſomptions. Il vient une idée, on la

met à exécution, elle semble réussir d'abord, on l'étend, on la modifie, on s'en promet des suites, qui pourtant n'ont point lieu : mais n'importe : l'amour-propre ne veut jamais avouer son erreur. Que fait-on alors ? On attribue le défaut de succès à quantité de causes aussi étrangères que chimériques. Ainsi, dans le cours de sa vie, l'homme est industrieux à s'abuser lui-même. Pour avoir de la végétation des idées nettes, étendues & approfondies, il faudroit connoître particulièrement la sève, sa nature, son action, son jeu & ses mouvemens dans toutes les parties des végétaux. Il faudroit savoir comment d'autres causes particulières concourent avec elle, pour procurer des effets dissemblables, & concevoir leur accord dans la production de ce nombre infini de plantes diverses. L'esprit de l'homme ne comprendra jamais que la sève qui n'est qu'une & la même dans tous les végétaux, puisse être modifiée en autant de formes, acquérir autant de propriétés, de qualités, de saveurs, d'odeurs & de couleurs, qu'il y a de plantes particulières & de parties qui les composent; & que l'action du feu, de l'air

& de l'eau, tant en dehors que dans le sein de la terre, contribue avec ses sucs à la germination & à l'accroissement des végétaux. Nous ignorerons toujours pourquoi les canaux de la sève, ses tamis intérieurs, les fibres qu'elle a à parcourir, les loges, les calibres, les trachées & tant d'autres parties internes des plantes occasionnent des effets si variés.

Tous ceux qui jusqu'ici ont travaillé sur les végétaux, ont-ils pu pénétrer assez avant dans le sanctuaire de la Nature, pour savoir comment les plantes aspirent & pompent le suc nutritif par l'entremise des racines, & quelles sont les fonctions particulières de celles-ci ? Quel génie a pu suivre la sève dans ses deux mouvemens bien distingués ; savoir, du bas en haut, de la part des racines, & du haut dans le bas, lorsque de l'extrémité des branches & des feuilles, elle revient sur ses pas, se répandre toute travaillée dans les différentes parties des plantes, & y porter la nourriture & la vie nécessaires à leur accroissement ?

Les divers phénomènes qui frappent nos yeux, & les variations de la Nature qui nous déconcertent sans

ceſſe, nous forcent à faire à chaque inſtant l'humiliant aveu des bornes de notre intelligence. Par-tout nous ne trouvons que ténebres, nuages obſcurs, voiles, énigmes & difficultés inſurmontables. Cependant j'ai oſé, malgré ces obſtacles, rendre raiſon de quantité d'effets dans la végétation. Je n'ai point prétendu donner des ſolutions, ni des démonſtrations, mais des probabilités fondées ſur des conjectures & des préſomptions d'après des faits.

Quoi qu'il en ſoit de ces obſcurités myſtérieuſes, on peut dire que d'un autre côté la Nature ſe proportionnant juſqu'à un certain point, à la foible portée de notre eſprit, ſe manifeſte à nous en nombre d'occaſions. C'eſt un grand livre ouvert à tout le monde, c'eſt un miroir univerſel où l'on trouve toujours à contempler; c'eſt une ſource inépuiſable de réflexions. L'étude de la Nature, quoiqu'elle nous rabaiſſe & nous humilie, élève l'ame au-deſſus d'elle-même, l'annoblit, l'aggrandit & l'enrichit. Il n'eſt point de ſcience plus ſublime, ni de philoſophie plus étendue.

La végétation eſt le principe de la

formation de notre être. Notre ſubſiſtance, notre ſanté, notre vie, nos aiſes en dépendent. Il faut, afin que nous vivions, labourer, fumer, herſer, ſarcler, juſqu'à ce que tirés de la pouſſière, nous y rentrions. Qui pourroit nombrer toutes les cauſes particulières qui concourent à procréer dans la terre de quoi fournir à nos beſoins, à nos plaiſirs, à nos commodités, à notre ſenſualité? Que de ſervitudes de notre part! Quel enchaînement de moyens, avant que de recueillir & de moiſſonner! Par combien d'états doivent paſſer toutes choſes avant que de nous nourrir, de nous vêtir, de nous guérir, de nous loger, & d'être propres à nos beſoins! Si le ciel frappe la terre de ſtérilité, des millions d'hommes périſſent de misère & de faim. Si des contretemps fâcheux interrompent la végétation, ſi les ſucs informes de la terre ont paſſé dans les plantes contre l'ordre de la nature, il s'enſuit des maladies univerſelles ou des dérangemens de ſanté & ſouvent la mortalité parmi les humains, comme parmi les animaux.

Tout ce que la terre fait éclorre de ſon ſein fécond eſt également immenſe

& incompréhensible. Le moindre des fruits, le plus petit herbage, les légumes, avant que d'arriver à leur formation & à leur maturité, ont été modifiés à l'infini : ils ont été, comme nous-mêmes, œuf ou germe, embryon, fœtus. Ensuite il leur a fallu passer par les différens degrés de la végétation, croître successivement & se former. Tout cela n'a pu se faire sans le concours des saisons, sans les différens aspects du soleil, les pluies, les rosées, la succession de la nuit & du jour, les diverses influences de l'air, son action & son jeu. Il a fallu que les feuilles ayent préparé la sève aux boutons qui ont dû, au sortir de leur prison, s'alonger, se former par gradations insensibles, & de simples bourgeons arriver à la consistance de bois dur, & devenir chefs d'une postérité nombreuse de graines & de fruits. Toutes ces choses se font avec un ordre, un concert & une économie si parfaite, que chacune de ces causes coopère à cette grande œuvre, sans qu'aucune se dérange. Au défaut d'une seule, tout est manqué, il n'y a plus de végétation.

Malgré cet ordre général & cette

économie dont la Nature paroît ne point se départir, ses variations la font paroître dans un certain nombre de végétaux suivre un cours tout différent que dans les autres. Toutes les plantes ont pour principe un germe, une graine qui se développe par gradation dans le sein de la terre. Là, par succession de temps, ce germe arrive, suivant sa façon de végéter, à sa croissance parfaite. Cependant tout ce bel ordre est changé ailleurs. Au moyen d'une branche séparée de sa tige, ou d'une bouture, d'un rejeton, d'un filet alongé, on voit des plantes formées presque à l'instant : en couchant simplement en terre un rameau, je vois avec surprise un arbre tout venu, sans avoir passé, comme les autres, par ces états progressifs, dont je viens de parler. C'est ainsi qu'en coupant un sarment de vigne, une branche de saule, un brin d'osier, un rameau de sureau, de groseiller, & le mettant en terre, il prend racine. Tous les jours les violiers, les fraisiers, le houblon, le chiendent, se multiplient par des filamens.

Nul fruit encore qui n'ait été fleur, ayant un calice, des poussières, des

étamines ou un piſtil. Il faut, pour l'ordinaire, que ce fruit venant à ſe nouer, ſe débarraſſe de l'eſpèce de maillot dont la Nature l'entoure lorſqu'il n'eſt qu'embryon, juſqu'à ce que ſevré, pour ainſi-dire, il n'en ait plus beſoin. Ici au contraire, le fruit ſaillant à la branche même, ſort de l'écorce & du bouton, & ſe montre d'abord tout formé; telle eſt la figue qui naît le long des branches de l'arbre, ſans avoir été précédée d'aucune fleur apparente, & la pomme-figue, ſans pepin.

Ailleurs aucune fleur n'eſt double, ſans être ſtérile, & preſque toujours dans les fleurs doubles la plante eſt privée de la faculté de produire des graines pour ſa multiplication. Toutes les giroflées, par exemple, tant les panachées que les jaunes, les juliennes, les campanelles & autres, ne portent graine que lorſqu'elles ſont ſimples. Cependant d'autres fleurs doubles donnent des preuves de leur fécondité par leurs ſemences, tel eſt le pêcher à fleurs doubles, les œillets, les pieds-d'alouette, les roſes à cent feuilles. C'eſt ainſi que pour éclorre du ſein de la terre & ſe former, chaque plante

& tout ce que cet élément produit de néceſſaire, tant à notre ſubſiſtance qu'à celle des animaux, a ſubi un nombre infini de métamorphoſes internes & ſecrettes que la Nature nous voile, & dont, malgré tous ſes efforts, notre raiſon orgueilleuſe ne peut concevoir la cauſe.

L'Auteur de la Nature a attribué une action particulière aux différentes eſpèces de plantes qu'il a créées Il leur a imprimé un mouvement de direction pour ſe porter en divers ſens, ſuivant leur genre & leur caractère diſtinctif. Fidèles aux volontés invariables de leur auteur, celles-ci tendent vers le haut; celles-là rampent ſur la ſuperficie de la terre, tandis que d'autres, en même temps qu'elles plongent dans ſon ſein, s'étendent horiſontalement, & s'élèvent à la hauteur qui leur eſt preſcrite; quelques-unes enfin, ſont de nature à ſe cacher dans l'obſcurité du ſein de la terre, ſans montrer au-dehors aucune partie d'elles-mêmes.

Il en eſt des plantes comme des autres êtres vivans, par rapport aux fonctions machinales. Elles ont chacune, ainſi que leurs parties, leur action particulière, leur miniſtère & leur mou-

vement. Tous les animaux de même ſe meuvent & parviennent à la fin qui leur eſt propre, par des voies & des moyens auſſi différens qu'ils le ſont eux-mêmes. Les fonctions de leurs parties internes ne ſont pas moins différenciées. Leur production, leur accroiſſement, leur façon de vivre, de ſe mouvoir, de ſe tranſporter d'un lieu à un autre, de travailler à leur conſervation & à leur multiplication, n'ont rien de parfaitement reſſemblant, quelques rapports particuliers qu'ils puiſſent d'ailleurs avoir entre eux. Les principes, quoique les mêmes en un ſens, ſont néanmoins très-diſſemblables dans les effets. L'inſtinct particulier des animaux, qui ne ſe reſſemble en rien dans chaque eſpèce, eſt quelque choſe d'incompréhenſible. De même tout ce qui dans les plantes, ainſi qu'en nous, eſt purement machinal, dépend uniquement de la conſtitution particulière, de l'aſſemblage intérieur & de l'arrangement mécanique des parties tant internes qu'externes. Que doit faire le Jardinier à la vue de tous ces effets merveilleux? les contempler & les admirer avec une ſoumiſſion aveugle aux

loix de celui qui a voulu lui en cacher les caufes.

Une des raifons pour lefquelles la profeffion de Jardinier eft réputée vile, c'eft qu'il en eft peu parmi ceux qui l'exercent, qui en pofsèdent les talens. Elle eft auffi regardée comme très-bornée, par le défaut de connoiffance de la phyfique, du moins dans ceux qui doivent donner le ton aux autres. Je ne demande point qu'un homme de campagne, qui fouvent ne fait pas lire, ait des notions de phyfique proprement dite, mais je defire en lui un inftinct machinal de cette fcience, fondé fur des notions particulières d'une forte d'anatomie des plantes en général, le tout à fa portée. Ces notions font tellement néceffaires pour être Jardinier, qu'il eft impoffible fans leur fecours, de fe bien conduire dans l'art de gouverner les végétaux, furtout les arbres fruitiers.

J'entends par phyfique inftrumentale & expérimentale, la connoiffance des parties des plantes, du moins des plus effentielles, & de l'ordre qui eft entre elles, ainfi que du cours de la nature & de fon action dans les plantes, fuivant leurs efpèces par-

ticulières ; c'eſt cette ſcience qui apprend à connoître les choſes dans leurs principes & dans leurs cauſes, pour parvenir à diriger ſon travail quant aux végétaux.

Le Phyſicien ſpéculatif & le Jardinier Phyſicien diffèrent en ce que l'un eſt un beau raiſonneur, & l'autre un bon ouvrier ; le premier ne viſe qu'à l'eſprit, pour tout approfondir, ſans tendre directement à la pratique, & l'autre n'étudie juſqu'à un certain point la nature, que pour mieux opérer. Celui-là ambitionne plus de faire briller ſon génie fertile, en l'exerçant ſur les phénomènes de la Nature, que de la rendre plus féconde par des connoiſſances & des leçons utiles, au-lieu que celui-ci ne cherche qu'à s'inſtruire pour mieux diriger ſes opérations, afin de procurer l'abondance en tout genre dans ſon art. Comparez le ſyſtème des Montreuillois dans le gouvernement des arbres, leurs principes & les conſéquences qu'ils en tirent pour la pratique, avec les idées brillantes de nos Phyſiciens ſublimes, & vous verrez combien les premiers l'emportent ſur ces derniers.

Un bon Jardinier, ſelon moi, &

un bon Phyſicien ſont ſynonymes ; je vais plus loin, au riſque de paroître ſingulier, & je prétends que pour parvenir à une connoiſſance parfaite des végétaux, comme à leur gouvernement exact, il faut avoir une teinture ſuffiſante de l'anatomie des ſubſtances végétales & des ſubſtances animales ; la reſſemblance de leurs organes, l'identité de leurs fonctions m'ont toujours paru bien décidées. Un Jardinier tant ſoit peu verſé dans ces connoiſſances, ſera très-réſervé pour ne leur point faire de plaies ſans néceſſité. Il imitera l'exemple des Siamois qui n'oſent élaguer les rameaux de leurs arbres, de peur de leur faire des inciſions douloureuſes.

L'anatomie des plantes a été inconnue aux anciens, de même qu'une grande partie de celle du corps humain ; faute de microſcope, ils n'ont pu raiſonner qu'imparfaitement ſur la mécanique des unes & des autres ſubſtances, n'étant point éclairés par le flambeau de la phyſique. C'eſt la connoiſſance de l'anatomie des plantes, ſcience extrêmement curieuſe & amuſante, qui nous élève à celle de leur organiſation ; par le ſecours de cette

physique, ainsi que par les inductions qu'elle nous fournit, nous apercevons une grande conformité de cette organisation avec celle de notre corps. Ces notions peuvent nous guider dans le régime, & la conduite que nous devons observer à leur égard. Quelques exemples vont confirmer ce que j'avance.

Il est question de savoir pourquoi les branches à bois dans les arbres de fruits à pepin, ne sont jamais fructueuses ; pourquoi elles montent verticalement, à moins que la surabondance du suc nourricier ou quelque cause étrangère ne les fasse pencher, & pourquoi au contraire, les branches à fruit ou ne poussent point du tout en bois, ou ne poussent que foiblement; pourquoi aussi elles ne montent point verticalement, sont placées obliquement, latéralement, & pointent en devant ou sur les côtés, en forme de dard.

La connoissance de la configuration intérieure des parties des unes & des autres, répand là-dessus un grand jour. J'ai, pour cet effet, examiné leur disposition intérieure. Les branches à bois seulement & celles de faux-bois, m'ont paru, au microscope, avoir des

fibres droites, alongées & aplaties les unes sur les autres, occupant toute l'étendue de la branche, & diminuant à mesure qu'elle diminue de grosseur, jusqu'à son extrémité. Je les ai trouvées si filandreuses, qu'elles se détachoient comme des brins de chanvre qui n'est point travaillé; leurs aires, leurs pores, ceux par lesquels la sève se communique à ces fibres, leurs parois m'ont semblé aussi pratiqués dans toute la longueur des branches. Elles se tordoient aisément, & la plupart obéissoient jusqu'à plier en forme spirale, sans se casser. Quand je les rompois, elles s'éclatoient, & laissoient des esquilles inégales, à chacune des parties séparées.

Les branches à fruit au contraire ont des fibres courtes & transversales, elles sont toutes criblées de trous semblables à ceux d'un dé à coudre. Quantité de petits vaisseaux, dont quelques-uns sont presque imperceptibles, des particules de sève amassées çà & là, dont le tissu est plus serré, des sinus, de petites cavités dont les orifices paroissent imiter ceux d'une éponge, sont répandus dans toute la capacité de ces sortes de branches. J'ai trouvé nom-

bre de cellules dans lesquelles étoit contenu le suc nutritif, plus épais & plus gluant que la sève renfermée dans l'intérieur des branches à bois seulement. En tirant avec une épingle, du fond de ces loges, des particules de ce suc, & les considérant dans le microscope, elles m'ont paru comme de la bouillie, de la couleur & de la consistance de la glaire d'un œuf. Les branches à fruit ou brindilles, au-lieu de plier & de se rompre par éclat, se cassent net comme le verre, ou comme le fer aigre.

Quant aux lambourdes, j'ai trouvé leur tissu serré, leurs fibres fort menues, aplaties, pressées & compactes. En les suivant de près sur les arbres, j'ai remarqué les changemens successifs qu'elles éprouvent. Elles grossissent d'abord fort peu, parce que la sève qui leur est préparée étant extrêmement travaillée, forme un moindre volume que celle qui étant crue, passe directement dans les branches simplement à bois. Mais si elles n'acquièrent pas une plus ample capacité, leurs yeux ou boutons grossissent considérablement, & à la troisième année qu'ils deviennent boutons à fruit, ils prennent

la

la même conformation intérieure que ces brindilles dont je viens de parler; c'eſt-à-dire, que de sèches & de compactes, elles deviennent dilatées & poreuſes.

Voici maintenant l'uſage que j'ai fait de ces découvertes. J'ai imaginé d'abord, pour rendre fructueuſes ces branches à bois, & celles qu'on appelle de faux-bois dans les poiriers & pommiers, de les caſſer à deux ou trois lignes en-deçà de leur naiſſance, vers l'endroit où ſont communément les ſous-yeûx. Il s'y fait des eſquilles qui ne ſe recouvrent que difficilement, en ce qu'elles forment autant d'obſtacles au paſſage de la sève qui eſt obligée de refluer ailleurs. Telle eſt la différence pour la réunion des parties & la promptitude de la guériſon d'une coupure ſimple faite à notre chair, d'avec une plaie, à l'occaſion de laquelle elle auroit été arrachée ou déchirée par lambeaux.

Puiſque le rapprochement des fibres & la contraction des parties occaſionnent la formation des branches fructueuſes, & qu'en oppoſant des barrières à la sève, elle ſe filtre & ne

paſſé que peu à peu dans ces branches d'un tiſſu ſerré, j'ai eſſayé de faire par art ce que fait la Nature dans ſon cours ordinaire. J'ai donc caſſé une partie de ces branches ſtériles par elles-mêmes. La sève ne trouvant plus, pour faire éruption au dehors, que les ſous-yeux, dont le calibre eſt fort étroit & dont les orifices ſont extrêmement fins, ne peut y paſſer, qu'elle ne ſoit très-affinée, & par conſéquent propre à la formation du fruit. L'événement a tellement répondu à mon attente, que pendant plus de trente ans, ce caſſement m'a produit ou lambourde, ou brindille, ou bouton à fruit pour l'année.

Ces mêmes expériences m'ont guidé dans l'uſage & la direction des bourſes à fruit, afin d'en faire des branches à bois, en cas de néceſſité. Nos Jardiniers font preſque toujours avorter ces branches ſi précieuſes: elles ſont tellement abondantes en certains arbres, qu'ils ne pouſſent plus de branches à bois : leur ſort eſt d'être bientôt épuiſés, ſi au-lieu de les ſoulager on ſeconde leur intempérance, en leur laiſſant toutes leurs branches à fruit. Mais

celui qui connoît la néceſſité des magaſins & des réſervoirs de la sève, ſe comporte tout différemment; il taille à bois ces ſortes d'arbres, qui n'ont que des lambourdes & des bourſes à fruit, & pour cet effet, il choiſit les plus fortes & les mieux placées, qu'il taille à un œil ſeulement, & ce ſeul œil produit infailliblement un bourgeon à bois.

Si l'arbre, au-lieu de lambourdes, n'a que des brindilles & des boutons à fruit, il faut le rapprocher, le rabattre & le tailler ſur le vieux bois; alors on eſt aſſuré d'avoir des branches à bois. Je conviens qu'elles ne feront point dans l'ordre ordinaire, n'étant pas ſorties des boutons à bois, dont l'arbre eſt totalement dépourvu; mais j'aurai des branches de faux-bois, qui perceront de l'écorce, & par leur moyen je regarnirai cet arbre de branches à bois, que je taillerai fort court, juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement renouvelé.

A l'égard des bourſes à fruit, elles produiſent aſſez ſouvent deux ſortes de branches, ſavoir, des lambourdes & des branches à bois. Si ce ſont des lambourdes, nos Jardiniers ſe

contentent de les caſſer par le petit bout, & ſi ce ſont des branches à bois, ils les ſuppriment, afin, diſent-ils, que la sève ne s'y perde point. Ce raiſonnement prouve qu'ils ſont peu au fait de la végétation. En conſéquence de ce principe, *il faut amuſer la sève ;* je taille avec Montreuil les lambourdes à un ou deux yeux, afin d'attirer la sève de ce côté-là, & afin que devenant branches à bois, elle y trouve un réſervoir & un entrepôt, pour paſſer enſuite dans la bourſe à fruit & la fournir au beſoin. Celle-ci eſt dans l'abondance, & tire de ces branches à bois toute la ſubſtance néceſſaire pour elle-même, & pour les fruits qu'elle nourrit ou les boutons à fruit qu'elle forme. Dans le cas où la bourſe à fruit fait éclorre une branche à bois, je la taille à ſix, ſept ou huit yeux, parce que je ne l'ai jamais vu ſupprimer, ſans que la bourſe à fruit ait péri.

D'après la connoiſſance du tiſſu & de la configuration des branches fructueuſes dans les arbres tant à pepin qu'à noyau, j'ai reconnu que les gens de Montreuil avoient beaucoup de principes de phyſique, fondés ſur la

seule expérience : sans cette étude, je n'eusse jamais porté de leur travail qu'un jugement faux. C'est aussi d'après leurs opérations, quant au traitement des gourmands, que je me suis décidé pour en faire la base de mes arbres, conséquemment aux intentions de la Nature, si visiblement marquées dans ces branches précieuses, réprouvées universellement par les Jardiniers dénués d'intelligence. Les Montreuillois ont des moyens d'arrêter & de diviser la sève, qui supposent une excellente judiciaire. Parmi les exemples sans nombre, que je pourrois rapporter, je choisis celui qu'ils ont inventé, savoir, la suppression du canal direct de la sève, & de toutes branches verticales à leurs arbres d'espaliers. Ce point seul fait voir que leur système tient à un goût de physique, qu'il est impossible de ne pas admirer. Quoique non suivi par les Jardiniers, ce système n'est pas nouveau dans le Jardinage, il ne l'est que pour les arbres d'espaliers ; mais l'application en est due aux gens de Montreuil.

Il me reste à considérer le Jardinage du côté des fonctions corporelles,

& des exercices fatigans qui en sont inséparables.

CHAPITRE III.

Du Jardinage considéré du côté de l'opération.

LES talens particuliers & les qualités de l'esprit ne suffisent pas pour être Jardinier ; il faut, de plus, être doué par la nature de certains avantages corporels, qu'elle refuse quelquefois, je veux dire, d'un tempérament robuste, & d'une sorte de rusticité. J'ajoute qu'on doit tout faire par soi-même. Quiconque ne voit que par les yeux d'autrui, voit presque toujours mal. Il faut donc avoir pratiqué les diverses fonctions du Jardinage, en qualité de ce qu'on appelle manouvrier, de même qu'il n'est pas possible d'être bon Médecin, ni bon Chirurgien, quelque génie & quelque pénétration qu'on ait d'ailleurs, si l'on n'a disséqué les différentes parties du corps humain,

pour en découvrir les reſſorts & les mouvemens.

La profeſſion de Jardinier, quand on veut en remplir les devoirs, ne s'accorde guère avec les aiſances & les commodités de la vie. La pareſſe & l'indépendance ſont inalliables avec elle. Il n'eſt peut-être point de profeſſion plus aſſujétiſſante. Dans tous les autres états on peut différer, avancer, ſuppléer, ſuivant les occurrences, ici tout aſſujétit & preſſe dans chaque ſaiſon. Manquez le temps des labours, une ſécheresſe fend la terre, & vous n'y revenez plus. Différez la taille des arbres, la sève perçant alors de toutes parts, leurs fleurs tombent aiſément. D'ailleurs vous êtes en danger, quelques précautions que vous puiſſiez prendre, d'abattre quantité de boutons à fruit, extrêmement tendres alors; je parle ici des fruits à pepin : ſi vous êtes obligé de faire de fortes amputations, vous êtes sûr d'éventer la sève. Que vous remettiez à ébourgeonner quand la sève eſt répartie trop abondamment dans les bourgeons ſurnuméraires; c'eſt autant de perte pour ceux qui doivent reſter. Si d'un autre côté vous ébourgeonnez trop tôt pour

avancer l'ouvrage, vous le reculez réellement, en ce que la sève n'ayant point jeté son feu, vous ne tardez pas à recommencer. Soyez une seule nuit sans couvrir vos couches, par trop de confiance dans le temps, & que cette nuit-là même une gelée vous surprenne, vos plantes sont moissonnées sans ressource.

Les saisons ayant donc leurs ouvrages déterminés, vous tracent votre devoir & vous commandent. Mais il est quelque chose de plus, c'est que dans chacune, chaque ouvrage a également ses instans marqués, par rapport au temps qui lui est propre. Manquez un seul jour d'arroser vos plants de laitues, de fleurs & autres, lorsqu'un soleil brûlant darde à plomb ses rayons sur la terre, vous êtes assuré qu'en vingt-quatre heures tout est monté, desséché ou avorté; vous avez beau les arroser après coup, c'en est fait, dès qu'une fois le soleil a frappé le cœur de ces plantes. Ne cueillez point les fruits dans leur saison, ils tombent, se froissent & se perdent. Cueillez-les trop tôt, ou par l'humidité, ils se fanent, n'ont point de goût & pourrissent. Il en est de même

de tout ce qui n'eſt pas fait dans ſon temps, ou qui ne l'eſt pas, ſuivant les règles de l'art.

Mais les fatigues, les ſoins de cette profeſſion de Jardinier, les diſgraces même qui en ſont inſéparables, ſont bien autre choſe. L'expoſé de quelques-unes de ſes principales fonctions en donnera une juſte idée.

Si l'on conſidère plus particulièrement le Jardinage du côté de ſes occupations ordinaires, combien de ſervitudes encore! De quel droit au reſte cette profeſſion prétendroit-elle ne point ſe reſſentir des amertumes qui accompagnent toutes les choſes d'ici bas? Toujours dans l'action & dans un cercle perpétuel d'occupations & de travaux; expoſé aux viciſſitudes des ſaiſons, le Jardinier brave les intempéries de l'air, travaillant mal à ſon aiſe, & dans les poſtures les plus gênantes.

Là, pour étancher la ſoif ardente de ſes plantes dévorées par le ſoleil, & lui-même en proie à ſes ardeurs brûlantes, il lui faut tarir des puits profonds, pour emplir ſucceſſivement à force de bras, de vaſtes cuviers, puis, chargé de deux arroſoirs, ſe

tranſporter dans les différentes parties du jardin. A l'inſtant même il remplit, à la ſueur de ſon front, ces mêmes cuviers deſtinés à renfermer une proviſion d'eau impregnée des particules ignées répandues dans l'air. S'il eſt aſſez heureux pour que des ſources abondantes l'exemptent de ce pénible exercice, il eſt d'autant plus obligé aux arroſemens fréquens, qu'il eſt plus à portée de les réitérer.

Ici les mains dans la terre humide & le fumier, à la roſée, durant & après les pluies, il ſe trouve dans la boue & dans la fange ; comme auſſi durant les ſéchereſſes, il eſt au milieu des immondices & de la pouſſière.

Là, des fatigues d'un genre différent lui ſont préparées. Ce ſont des fardeaux peſans, des tranſports de terre, de fumier, de terreau, des caiſſes & des vaſes à remplir de terre & à porter aux lieux de leur deſtination, pour les renfermer enſuite dans la ſerre.

Ailleurs, des fruits à cueillir dans leur ſaiſon. Sans parler des précautions néceſſaires pour ne les point froiſſer, le Jardinier eſt obligé de les arranger dans de vaſtes mannes, avant que de

les dépofer dans la fruiterie, chacun à la place deftinée à ceux de fon efpèce.

S'il aime fon état, quels momens trouvera-t-il le long du jour pour goûter les douceurs du repos ? Toujours en guerre avec des ennemis fans nombre, qui ne lui donnent aucun relâche, les uns font apportés par les faifons & par l'air : tels font les vents defléchans durant l'été, & les noirs aquilons fuivis des frimats & des gelées : telles font encore les brûlantes ardeurs du foleil, & les longues féchereffes, comme les humidités continues, les brouillards vermineux & les autres influences malignes. Il eft d'autres ennemis non moins à craindre pour les végétaux : les uns ofent braver effrontément le Jardinier, & comme lui infulter en plein jour ; les autres profitent de l'obfcurité de la nuit, pour exercer impunément leur brigandage. Quel que foit leur nombre, le Jardinier vigilant peut les détruire par quantité de moyens efficaces ; mais il en eft contre lefquels il ne lui eft pas facile de fe défendre. Ce font ceux qui enfevelis dans le fein de la terre, femblent conjurer

contre les végétaux, comme les vers deſtructeurs qui rongent les racines des plantes; les taupes & les mulots dont Virgile dit qu'ils ſe creuſent des demeures & des greniers ſouterains, où on ne peut les attaquer:

Sæpè exiguus mus
In terris poſuitque nidos, atque horrea fecit;
Aut oculis capti fodêre cubilia talpæ.

La terre elle-même, loin de répondre aux intentions du Jardinier, par une prédilection qui nous paroît bizarre, préfère à nos plantes utiles & les plus ſalutaires, des herbes inutiles & préjudiciables. Un ſoin & une attention aſſidus arrêtent le progrès de toutes ces plantes, d'autant plus funeſtes, qu'elles renaiſſent à meſure qu'on les détruit.

Que de peines donc & que de ſujétions pour un Jardinier qui veut tout prévoir, & ſe défendre d'une troupe d'ennemis ligués contre lui? De combien de ſecrets n'a-t-il pas beſoin pour s'en garantir? A combien de ruſes, d'artifices & de ſtratagêmes ne faut-il pas qu'il recoure, ſelon les divers obſtacles qu'il rencontre?

Tantôt appliqué à préserver de la gelée & des frimats les arbres de ses espaliers, dont les fleurs tendres encore & les bourgeons naissans peuvent être moissonnés dans une nuit; il faut que le soir il place ses paillassons, & les ôte le lendemain, souvent même dans la journée.

Portant ses pas ailleurs, il rend le même office à quantité de plantes foibles & faciles à endommager, auxquelles il a soin de procurer une chaleur artificielle par le moyen des couches & des réchauds. Avant le lever de l'aurore, & lorsque la douce rosée humecte encore la terre, il cherche les limaçons & les autres insectes qui endommagent les plus beaux fruits dans leur naissance, comme dans leur maturité.

Ici ses espaliers exigent de lui les mêmes attentions durant le cours de la journée, après des pluies abondantes. Là, d'autres soins non moins importans appellent le Jardinier en divers lieux à la fois. Ce sont des figues exquises, des muscats dorés, des chasselas délicieux qu'il est obligé de garantir de l'avidité des oiseaux & des mouches. Par-tout il emploie des

phioles emmiellées, il a recours à des sacs de papier ou de crin, à de grosses toiles claires attachées avec des clous à crochet, ou à des filets de pêcheur, préférables en ce que la maturité, la saveur & la couleur des fruits y sont bien différentes que dans des sacs ou sous des toiles.

Un réduit séparé du jardin par des murailles, ou des brise-vents, renferme sous des cloches de verre des fleurs & des plantes curieuses, que dans l'instant même il faut couvrir, parce que le ciel obscurci s'apprête à frapper la terre d'une horrible grêle. Souvent le Jardinier s'échappe brusquement des bras du sommeil au bruit effrayant du tonnerre, pour courir dans le jardin rendre à ces plantes le même office : heureux si la terre secondant ses travaux, ses soins pénibles ne sont pas infructueux!

Je passe sous silence ces contre-temps ces révolutions subites & désespérantes, & les différens revers auxquels le Jardinage est sujet presque tous les ans. Le Jardinier ne doit point alors se décourager. Soumis aux ordres d'en haut, il adore le Dieu qui commande aux élémens ; comme eux, il

obéit & se taît. Ainsi les travaux du Jardinage, quelque amusans qu'ils paroissent, quand on ne fait que s'y prêter, sont d'un poids accablant pour ceux qui les exercent par état, ou qui veulent s'y livrer. C'est à ce sujet que le Prince des Poëtes Latins a dit :

Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit.

CHAPITRE IV.

Des diverses Pratiques généralement usitées dans le Jardinage.

Les Greffes, à ce que je crois, sont aussi anciennes que le Jardinage. Je pense bien qu'elles n'ont pas été trouvées toutes à la fois, ni telles que nous les pratiquons ; mais on connoissoit les trois principales, savoir, celle en approche, celle en fente, & celle en écusson. Du temps de Virgile elles

étoient en usage, suivant la riche description qu'il nous en a laissée dans le second livre de ses Géorgiques, & qu'il termine par ces vers.

Nec longum tempus & ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbor,
Miraturque novas frondes & non sua poma.

On ne peut disconvenir que, quoique les fruits ne soient pas d'une nécessité absolue pour la vie de l'homme, ils n'en ayent fait dans tous les temps une des principales douceurs. J'ai dit la manière dont la découverte avoit pu s'en faire. Le besoin ensuite & la nécessité de pourvoir à la multiplication des fruits doux, ont rendu l'homme assez industrieux pour inventer l'art de greffer. Son origine peut être attribuée au hasard, ainsi que la plupart des découvertes utiles, dont il est le père. On aura vu deux arbres de différente espèce étendre au loin leurs branches souples qui se feront croisées. Ces branches grossissant, seront devenues plus pesantes à proportion du plus grand nombre de leurs rameaux. Celle de dessus passant en travers sur l'inférieure, aura appuyé sur son

écorce. Le vent, à force de les agiter, leur aura causé par le frottement réitéré, des contusions, des déchiremens, puis une double excoriation à leur peau. Enfin le poids de la branche supérieure devenu plus considérable, l'aura fixée sur l'inférieure. La sève alors venant pour cicatriser chacune de ces plaies, n'aura pas pu pénétrer dans l'endroit où leur bois se touchoit, & les deux sèves se rencontrant, auront formé deux bourrelets qui se seront soudés & confondus, en sorte qu'il n'aura plus été possible de les séparer au nodus qui les joignoit. Un des deux arbres sera mort, sa branche inoculée par la Nature, n'en aura pas moins subsisté, & en aura produit d'autres avec leurs fruits. De ce phénomène, on aura conclu que si la sève d'un arbre se communique à une branche étrangère, on peut, en plaçant un œil de quelque bon arbre fruitier sur les branches ou sur le tronc de celui qui n'en porte que de mauvais, faire d'un sujet inutile un sujet précieux. C'est ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, par le moyen des différentes greffes, que d'heureuses expériences ont amenées à leur perfection.

Elles ne permettent pas de douter que la branche unie à un corps étranger, ne végète comme ſi elle étoit ſur ſa propre tige, de ſorte que la greffe, loin de changer les eſpèces des fruits, ou d'en créer de nouvelles, les conſerve, les multiplie & les perfectionne en ſubſtituant de la douceur à l'âcreté qu'elles avoient. Je me perſuade aiſément que par ſon union intime avec le ſujet, elle eſt devenue une de ſes branches naturelles, que l'identité de la lymphe, du ſuc propre, de l'organiſation du bois eſt eſſentielle à ſon ſuccès, & qu'il n'eſt pas indifférent de conſidérer dans cette opération les différens temps de la première pouſſe des végétaux. Ces conditions réunies diminuent à mes yeux le merveilleux de cette opération, je l'aſſimile alors à l'inciſion qu'on fait à la peau d'un bras dont on coupe un lambeau pour ralonger un nez trop court, ou à l'inſertion d'un ergot d'un coq ſur ſa crête, lequel prend ſon accroiſſement tant au dedans qu'au dehors.

Mais ce qui excite ma curioſité, c'eſt de ſavoir pourquoi certains fruits, tant ceux qui naiſſent parmi nous, qu'une infinité d'autres dans les pays

éloignés, n'ont pas besoin d'être greffés, & que quantité de fruits excellens deviennent amers & chétifs, si on met en terre leurs noyaux ou leurs pepins. Le figuier, par exemple, l'amandier, le mûrier, le noisettier rapportent, sans être greffés, les fruits qui leur sont propres; un beurré, au contraire, un cerisier, un pêcher en donnent de détestables, quand ils ne sont point greffés. Ce changement d'un fruit excellent dans un autre d'un goût désagréable, & les contrastes que la Nature nous fait apercevoir à ce sujet, sont-ils de la première institution? Faut-il les assimiler aux misères humaines, & aux maux qui sont une suite de la prévarication du premier homme?

Ces questions aussi curieuses qu'intéressantes, ne peuvent se résoudre par des raisons physiques prises du fond même de la Nature. Il faut nécessairement interroger la Morale: elle nous dira que tout est conséquent aux intentions d'une Providence spéciale du Créateur. Attentive aux besoins de ses créatures, elle a pourvu par-là à ceux des nombreux Citoyens de la région des airs, & à la

nourriture d'une infinité d'animaux qui ſont faits pour l'homme, tels que les habitans des forêts, d'où nous viennent ceux qu'on appelle domeſtiques. Tous, & particuliérement les animaux de la plus groſſe eſpèce, aiment ces fruits ſauvageons, quand ils peuvent en trouver en pâturant dans les bois. L'âcreté & l'amertume, qui nous les rendent inſupportables, ont une analogie avec leur goût. Ceux au contraire qui ſont analogues à notre palais, ſont moins ſpiritueux & moins ſubſtantiels pour eux. Leur durée eſt également moins longue, au lieu que les ſauvageons dont les parties ſont plus compactes & plus cohérentes, & qui ſont auſſi plus petits pour la plupart, que nos fruits à coûteau, reſtent bien plus long-temps ſur les arbres ſans être abattus par les vents, ainſi que ſur terre, ſans ſe gâter. Ceux qui nous ſont réſervés ſont communément plus tendres & plus gros, leur conſiſtance eſt auſſi moindre, à l'exception de quelques-uns; & de plus, dès qu'ils tombent, ils ne tardent point à ſe pourrir.

Il en eſt de ces fruits ſauvageons, comme des herbages des campagnes,

des prés, des bois & des friches. C'eſt pour la même raiſon que l'Auteur de la Nature a multiplié à l'infini ceux-là, tandis que ceux qui ſont propres à notre ſubſiſtance & à nos beſoins, ſont en bien plus petit nombre. Il a donné à l'homme les talens de les chercher & de les faire croître par ſon travail & ſon induſtrie, au-lieu qu'ayant privé l'animal de ces avantages, il lui a ſeulement départi l'inſtinct qui lui eſt propre, & s'eſt chargé de fournir directement à tous ſes beſoins.

Sans attribuer l'obligation de greffer certains arbres à la déſobéiſſance du premier homme, il me ſemble qu'on peut ſe diſpenſer d'admettre de ſon temps la néceſſité des greffes pour avoir des fruits doux, parce que tous les arbres lui ayant été abandonnés, il étoit libre de laiſſer les fruits ſauvages aux animaux qui s'en nourriſſent, & de ſe réſerver les autres. On peut aſſimiler ces fruits amers & ſauvageons aux ronces & aux épines que la terre produiſoit, en ſortant des mains du Créateur; mais elles ne pouvoient nuire à l'homme innocent. Au moment de ſa prévarication, elles lui

ſont devenues nuiſibles. De même en ſuppoſant que ces fruits ſauvages lui euſſent ſemblé déſagréables, il faudroit dire que ſa déſobéiſſance ayant occaſionné le dérangement de ſa ſanté, & ſa mortalité, elle auroit auſſi opéré dans ſon palais des ſenſations différentes, & que les fruits devenus amers pour lui dès cet inſtant, pouvoient ne le pas être dans ſon état d'innocence. Enfin il en ſeroit comme de ſa nudité dont il n'eut de honte qu'après ſon péché.

Cette difficulté reſtera toujours à réſoudre pourquoi un grand nombre d'autres fruits n'ont pas beſoin d'être greffés. Eſt-ce que la malédiction dont, ſuivant l'Ecriture, le Tout-Puiſſant frappa la terre, n'eſt point tombée ſur eux, & pourquoi en auroient-ils été exempts plutôt que les autres ?

En remontant à l'origine des fruits, nous verrons que ceux que nous trouvons ſi excellens, & que nous greffons ſur des ſauvageons, ſont eux-mêmes ſauvageons. La Nature a donné à un certain nombre d'arbres la faculté de travailler les ſemences de leurs fruits, de façon que les uns en rapportent de ſemblables à eux-mêmes, & d'autres

de tout différens. Pour cet effet, les ſucs des arbres qui ont des graines & des ſemences, produiſant leurs ſemblables, paſſent par des couloirs capables de les modifier tels; & les moules internes des autres ſont propres à donner aux graines & aux ſemences une configuration différente.

Tout ſuit des loix fixes dans la Nature. J'ai fait à ce ſujet pluſieurs eſſais: j'ai ſemé des pepins des meilleurs fruits, & tous ne m'ont produit que des ſauvageons. Quelques-uns m'ont donné des fruits paſſables & du moins auſſi mangeables que beaucoup de ceux qu'on greffe dans nos jardins, il a fallu grefter ces arbres venus de pepin.

Un fermier qui avoit une pièce de terre, dont le fonds étoit extrêmement chaud, s'aviſa de la fumer avec du marc de différentes pommes tombées, dont il venoit de faire du cidre. Son deſſein étoit, après que les pluies d'hiver auroient pourri ce marc, de ſemer ſa terre en graines de Mars, pour la nourriture des animaux. Je lui conſeillai de n'y rien mettre, & de laiſſer germer tous les pepins du marc, de creuſer un large foſſé autour, de laiſſer

croître les ſauvageons qui provien-droient de ces pepins, & de les faire ſarcler exactement. Il le fit : l'année d'après & les ſuivantes, il en vendit quelques milliers pour former des pé-pinières. D'un nombre conſidérable de plants qui furent diſtribués dans diffé-rens jardins, pas un ſeul ne donna ni rainette, ni api, ni calleville, mais toutes pommes douceâtres & amères, & on fut obligé de les greffer.

J'ai planté des noyaux de pêches ; la plupart ne m'ont donné que des fruits fades & inſipides, ſecs & âcres, tels que ceux de Corbeil. J'en ai eu quelques-uns d'excellens, & une eſ-pèce parfaitement reſſemblante à celle qu'on nomme l'admirable, que j'ai greffée heureuſement ſur des pruniers & des amandiers.

A l'égard des noyaux d'abricots que j'ai plantés, la plupart des fruits pro-venant des ſauvageons qu'ils ont pro-duits, étoient ſecs ; leur chair mince & aplatie touchoit preſque au noyau. Un entre autres me donna des abri-cots paſſablement gros & d'un goût exquis, même ſupérieurs à ceux en plein-vent ; leur chair étoit attachée au noyau.

J'ai

J'ai voulu faire une autre épreuve, en greffant ces ſauvageons, dont aucun n'a réuſſi. Durant quelques années, ils ont médiocrement rapporté; mais peu à peu ils ont dépéri, malgré mes ſoins. Pluſieurs ſont morts tout d'un coup au milieu de l'été. J'ai remarqué de plus qu'ils étoient beaucoup plus gommeux que les ſouches d'amandiers & de pruniers. Ces ſauvageons mis de bonne heure en terre, ſont quelquefois des arbres formés dès la première année, & portent fruit à la ſeconde. Comme la nature ſe hâte à leur égard, elle les abandonne promptement. Dans les pays chauds où la terre eſt plus ſpiritueuſe & plus ſubſtantielle, on ne greffe point ces ſauvageons, & cependant leurs fruits ſont gros & exquis. Leur durée n'eſt pas longue.

Toutes ces épreuves ont été faites ſur des ſauvageons provenant de noyaux de pruniers & de ceriſiers. Tantôt ces noyaux, quoique d'une même eſpèce, produiſoient des prunes paſſables, tantôt de fort mauvaiſes, & quelquefois de très-bonnes. Ceux de ceriſes venues ſur des arbres greffés, ont donné des ſauvageons qui ont porté

des cerises, les unes aussi belles que celles dont j'avois mis les noyaux en terre, les autres moindres, quoique vraies cerises, & plusieurs des espèces de merises presque semblables à celles du bigarreautier & du guignier.

J'ai semé pareillement des pepins de muscats & de chasselas ; les uns & les autres n'ont fait éclorre que des ceps dont les raisins étoient petits & âcres, avec de gros pepins & n'ayant presque point de chair ni de jus. Comment se peut-il que de noyaux ou pepins de fruits de même espèce, il provienne diverses sortes de fruits à la fois, bons, mauvais, passables ? Il n'est pas plus aisé d'en trouver la cause, que de dire la raison pour laquelle quantité de graines de fleurs doubles ne donnent que des fleurs simples, tandis que de simples en produisent de doubles. Les œillets sont un exemple de cette bizarrerie de la Nature.

Il est tellement constant que les fruits sauvages sont sauvageons dans leur origine, qu'on trouve des fruits nouveaux qui sont exquis. Le hasard a donné lieu à plusieurs découvertes en ce genre. Quiconque se donneroit la

peine de parcourir tous les bois dans différens climats, & d'examiner les fruits des diverſes ſaiſons, en trouveroit, ſans doute, quantité d'eſpèces excellentes répandues çà & là.

Pluſieurs fruits venus de cette ſorte ont été naturaliſés dans nos jardins, & n'ont été connus que récemment. Telle eſt, ſelon la Quintinye, la poire nommée échaſſerie : elle n'avoit de ſon temps, qu'environ une vingtaine d'années d'antiquité : il nous dit encore que la poire de Colmar lui avoit été communiquée par un Curieux de Guienne. L'épine d'hiver, ainſi appelée à cauſe des piquans de l'arbre qui la produit, eſt un de ces fruits ſauvageons dont on greffe d'autres poiriers de la même eſpèce. Qu'on ne diſe point, avec un célèbre Naturaliſte, qu'au bout de vingt ans, un ſauvageon pourra rapporter des fruits doux, & que la sève, à force d'être filtrée, s'adoucira enfin, & formera de bons fruits. Cette opinion eſt contredite par l'exemple de tous ceux qu'on cultive dans nos jardins. J'ai vu des meriſiers de plus de quarante années, remarquables par la beauté de leurs têtes, qui ne portoient que des

merises si petites, qu'elles n'avoient qu'un noyau couvert d'une peau noire, fort sèche & dénuée de chair.

On a fait dans tous les temps divers essais pour greffer des fruits sur des arbres non analogues, comme des poiriers sur des noyers, des cerisiers sur des châtaigniers, & des fruits à noyau sur des arbres de fruits à pepin, qui n'ont jamais réussi. On a pareillement tenté de greffer sur des arbres stériles, mais toutes ces épreuves n'ont eu de succès que dans l'imagination des Poëtes. Ainsi un fruit à noyau ne prendroit pas sur un sauvageon, ni sur un arbre franc à pepin, non plus qu'un fruit à pepin sur un sauvageon, ou sur un franc à noyau. Tous les fruits à noyau ne peuvent pas être greffés sur leurs pareils. L'abricotier, le prunier, l'amandier & le pêcher, qui se greffent les uns sur les autres, ne pourroient pas l'être sur le cerisier, non plus que le cerisier sur aucun de ceux-là.

Mais voici quelque chose de plus intéressant, que personne n'a encore pratiqué. C'est de greffer un même arbre dix à douze fois de suite, en posant toujours un nouvel écusson sur

la greffe faite en dernier lieu. J'ai greffé un jeune poirier, qui l'avoit déjà été, & j'y ai mis pendant neuf ans de suite, une greffe en écusson, changeant toujours les sujets d'espèce : à la dernière année je laissai pousser l'arbre. Trois ans après, j'eus six poires de Bon-chrétien d'été, monstrueuses & d'un goût exquis, leur figure régulière répondoit à la grosseur & à la beauté de leur coloris ; elles égaloient les poires de Catillac. Cet arbre n'a pas cessé de rapporter beaucoup, & quoiqu'on le déchargeât considérablement, les fruits n'égalèrent point ensuite cette première production ; ils surpassèrent néanmoins leur grosseur ordinaire. Plus une liqueur est filtrée, plus elle est épurée, & la sève passant par tant de couloirs différens, qui tous la varient & la modifient, doit être bien autrement travaillée que dans les autres arbres où elle ne passe que par les couloirs d'une seule greffe.

Sans entrer ici dans le détail des greffes qu'on lira dans la suite, je ne parlerai que d'une qui m'a réussi sur quelques arbres. Je perçois avec une vrille l'écorce lisse & unie d'un poirier, & j'y faisois un trou d'environ

un pouce de profondeur. Puis avec un fermoir de menuiſier, j'uniſſois la plaie, ſur-tout à l'endroit de l'écorce. Je prenois enſuite la meſure de la profondeur du trou, & je diminuois par le bout mon rameau en forme de cheville ronde, en obſervant qu'il fût de la même groſſeur que la vrille. Après l'avoir fait entrer un peu à force, & l'avoir enfoncé juſqu'au fond du trou, j'obſervois que l'écorce de la tige de l'arbre & celle du rameau ſe touchaſſent de toutes parts, après quoi, j'enduiſois cet endroit d'onguent de Saint Fiacre. Le rameau étoit toujours de la pouſſe précédente, & je lui laiſſois trois ou quatre yeux. Cette façon de greffer a lieu à la fin de Février ou au commencement de Mars, comme la greffe en fente à qui elle eſt bien ſupérieure, quand elle réuſſit : il faut avoir étêté l'arbre, qui l'année ſuivante, devient très-touffu.

J'ai eſſayé la même greffe d'une autre manière. Avec un ciſeau plat, fort mince & d'un quart de pouce de large, j'ai fait tout près de l'écorce de la tige une entaille profonde d'un demi-pouce. Enſuite d'après ſon épaiſ-

ſeur, j'ai aplati deſſus & deſſous, en forme d'eſpatule, l'extrémité inférieure du rameau, & je l'ai enfoncé juſqu'à la profondeur de l'entaille faite à la tige. J'ai obſervé pareillement que les écorces ſe rapprochaſſent exactement, ſans négliger le cataplaſme ordinaire.

Les Auteurs font mention des greffes à rebours, qui conſiſtent à poſer dans l'entaille les greffes en fente par le petit bout, au-lieu du gros bout, ou l'écuſſon l'œil ſens deſſus deſſous. Ces greffes ne laiſſent pas de prendre, avec cette différence que les rameaux qui en proviennent, décrivent un demi-cintre, ou font un coude en ſortant de chaque œil, pour s'élever enſuite verticalement. Tout ce qui eſt contre nature, & qui, ſans néceſſité, tend à changer l'ordre de la végétation, n'eut jamais d'attrait pour moi.

Je ne conſidère ici le LABOUR DES TERRES que du côté des raiſons phyſiques ſur leſquelles il eſt fondé. Le Laboureur ſe borne à le regarder comme néceſſaire pour l'accroiſſement des plantes. Celui qui fait plus d'uſage de ſa raiſon que l'ouvrier accoutumé à travailler machinalement, penſe que

l'objet du labour doit être le développement des sucs de la terre. En effet, tant qu'elle est compacte, que ses parties sont scellées les unes avec les autres, l'air, le soleil, les rosées humectantes, les pluies douces, les brouillards sulfureux, ne pouvant pénétrer cette croûte dure qui se forme sur sa superficie, elle est privée des bienfaits qu'elle a droit d'en attendre. Alors tous ses sucs sont comme engourdis, & la terre éprouve une espèce de léthargie. Mais par le soulèvement de ses parties qu'occasionne le labour, en mettant la superficie à la place du fond, & le fond à la place de la superficie; l'air aidé des influences d'en-haut, fait fermenter les acides renfermés dans le sein de la terre. Rien de plus juste, de plus conforme à l'expérience & de mieux pensé.

N'y auroit-il pas néanmoins d'autres raisons plus fortes & plus décisives du labour des terres? En voici quelques-unes qu'une longue expérience & que des réflexions sur la végétation m'ont suggérées. Deux choses constituent essentiellement la terre, indépendamment de ce qui forme le sol; savoir, l'air intérieur renfermé

dans son sein & son humidité. Ces deux principes contribuent singulièrement à l'action des sucs de la terre : tant qu'elle est durcie en dessus, que l'air intérieur y est renfermé, & que son humidité reste sans être renouvelée, ce qui s'y trouve planté ne profite point ou profite bien moins que lorsqu'elle est douce & friable : or, par le labour, qui brise & met en miettes la superficie de la terre, qui en ouvre les pores pour la sortie de cet air intérieur, & qui donne lieu à la transpiration de l'humidité, dont le renouvellement doit également se faire, le mouvement & l'agitation deviennent universels. Arrosez une terre excellente sur laquelle le hâle aura formé une croûte épaisse ; mettez dessus du fumier & plantez ensuite, jamais rien n'y profitera par défaut d'air, dont les parties nutritives & élastiques auroient opéré la végétation.

Il se fait un flux perpétuel des influences d'en-haut, qui, après avoir été déposées sur la terre, remontent dans la région supérieure de l'air, pour ensuite retomber sur cette terre qui les reçoit & les aspire. Quant à ce point, que fait le labour? Il lui forme d'une

part, des ouvertures & des ſoupiraux pour l'évaporation de l'air & de l'humide qu'il renferme, & il donne lieu en même temps à l'entrée de cet air nouveau, en pratiquant un paſſage libre à d'autres humidités, pour remplacer celles qui ſont aſpirées par l'air extérieur. On ne peut concevoir que l'air intérieur de la terre ſoit toujours le même, ſans qu'il perde de ſon reſſort, ni que ſon humidité n'éprouve point de changement. Il faut à cet élément, ainſi qu'à l'eau, une fluidité perpétuelle, pour que l'un & l'autre ſe conſervent dans leur pureté & dans leur action.

De même que la tranſpiration ſenſible & inſenſible eſt néceſſaire à nos corps, & que l'air que nous recevons par l'aſpiration, s'il n'étoit pouſſé dehors par la reſpiration, ſe corromproit en ſéjournant dans nos poumons, de même l'air renfermé & comprimé dans le ſein de la terre, ſeroit plus capable de faire périr les racines, en les pourriſſant, que de contribuer à leur avancement, parce qu'il eſt eſſentiellement uni à l'humidité de la terre. C'eſt pour cette raiſon que les terres glaiſeuſes & argilleuſes qui ſe ſcellent,

& les autres qui ſont mattes, ne donnent que de mauvais fruits, en communiquant, ſur-tout à la vigne, divers goûts de terroir, ou que les arbres, après y avoir pouſſé vigoureuſement, périſſent tout formés; j'ai examiné pluſieurs de ces arbres infortunés, & j'ai trouvé leurs racines noires par le bout, chancreuſes & pourries. Il en eſt de l'air & de l'humide de la terre, quand l'un & l'autre ſont ou ne ſont pas renouvelés par cette tranſpiration dont je parle, comme d'une rivière dont le cours eſt rapide, avec une autre qui roule peſamment une eau dormante. Ceci n'eſt point établi ſur une conjecture, mais ſur un point de fait qui conſtate ce qu'on appelle vapeurs de la terre.

Non ſeulement le labour donne une iſſue libre à la tranſmiſſion des vapeurs de la terre & au renouvellement de ſon humidité; mais il procure encore un cours facile à ſes exhalaiſons. On fume cette terre, on y met des engrais: leurs parties étant développées & miſes en mouvement par la fermentation, les unes plus ſpiritueuſes & plus volatiles, ſont enlevées dans les airs, les autres onctueuſes, balſami-

ques, anodines, passent dans la substance des végétaux. Le labour opérant donc des vides & des ventouses, pour servir de passages à ces exhalaisons qui par leur subtilité s'évaporent, contribue directement à la fécondité de la terre, par la soustraction de ces parties trop spiritueuses & pas assez substantielles, qui nuiroient plutôt à la végétation qu'elles n'y contribueroient. Dans les terres nîtreuses & pleines de salpêtre, les végétaux sont chétifs, leurs racines ne grossissent ni ne s'étendent, les arbres y croissent peu & n'y durent pas long-temps, sans compter qu'ils ne peuvent jamais être d'une belle venue.

Une autre raison plus particulière du labour des terres, m'a été suggérée par un fameux Laboureur du coté de Louvres en Parisis & de Dammartin. Une des choses qui me firent le plus d'impression dans sa façon de régir sa ferme, fut de lui voir faire ses semences différemment des autres. Tous les Laboureurs commencent par préparer leurs terres à recevoir la semence, puis suivant la disposition du temps, ils les ensemencent sur ces labours ci-devant faits. Celui dont je parle ne donnoit

au contraire la dernière façon à ses terres, qu'en même temps il ne les semât. Toujours le semeur suivoit le charretier labourant en dernier lieu. Il m'assura qu'au moyen de sa méthode, quatre cens arpens dont sa ferme étoit composée, lui rapportoient plus que celle de son voisin qui en exploitoit huit cens.

Je dis d'abord que la raison la plus essentielle du labour est la nécessité d'enfouir les mauvaises herbes, en retournant la terre où il s'en trouve de trois sortes : les unes apparentes & déjà grandes, les autres près d'éclorre dans son sein, & un plus grand nombre en graine seulement. Personne ne s'avise de semer sur les mauvaises herbes qui couvrent la surface de la terre, ni de planter parmi celles qui nuiroient aux végétaux. Par la même raison, quoiqu'on ne voye aucune mauvaise herbe sur la superficie de la terre, on ne doit semer ni planter qu'après un labour fait immédiatement avant la semence ou la plantation, à cause des mauvaises herbes en graine, qui sont déjà sur la terre, ou dans son sein.

Ce Laboureur ayant remarqué que

les terres récemment labourées & ensemencées tout de suite, rapportoient plus que celles qui l'étoient anciennement, que les grains y levoient plus promptement, & qu'il y avoit beaucoup moins de mauvaises herbes, voulut en découvrir la cause, & il reconnut par la comparaison des semences faites sur des labours anciens, avec celles faites sur des labours actuels, qu'il y avoit le double contre le simple pour la prompte végétation & l'abondance.

En semant sur un labour ancien, le grain trouve de mauvaises herbes déjà levées ou près de lever entre deux terres; comme les premières ont de l'avance sur le grain que vous y semez, il a bien moins de nourriture, & il a plus de peine à lever; & durant le cours de la végétation jusqu'à la moisson, les mauvaises herbes ont toujours le dessus.

Lorsque la semence, au contraire, accompagne ou suit le labour, les mauvaises herbes étant mises en dessus & exposées aux injures de l'air, périssent pour la plus grande partie. Le grain que vous semez, qui a été lessivé, ou avec de la chaux, ou avec toute autre

compoſition, l'emporte ſur les mauvaiſes herbes qui ne ſont qu'en graine, ou ſur celles que l'air y apportera par la ſuite. Non ſeulement il ſe défend contre les unes & les autres, mais il les étouffe au point qu'elles ne croiſſent que fort peu, ſans être en état de lui nuire. Quels que ſoient les avantages du labour, il eſt certain qu'il peut devenir nuiſible, lorſqu'il eſt trop fréquent. Les engrais de l'air qui ont bénéficié le deſſus, n'ont pas le temps de paſſer dans l'intérieur de la terre, & vous remettez en-deſſus les mauvaiſes herbes, ou leurs graines que vous aviez enfouies.

Des engrais. Tout eſt terre ou originaire de la terre. Comme elle eſt le principe des êtres corporels, elle en eſt auſſi le terme & la fin. Ce qui émane d'elle, redevient terre, pour y reparoître enſuite ſous une autre forme, s'y replonger enfin, & s'y confondre. Rien donc qui ne ſoit, qui ne doive, ou qui ne puiſſe être engrais de la terre, ce que Virgile appelle *pabula terræ* dans un autre ſens.

De même que tous les mets ne conviennent pas également à tous les eſtomacs, ni les mêmes nourritures aux

diverses espèces d'animaux, de même aussi toutes sortes d'engrais ne sont pas indistinctement propres aux terres, qu'on pourroit dire en avoir chacune de spécifiques & de personnels.

Il n'est aucun corps qui n'exhale à chaque instant des parties subtiles de lui-même, qui vont se perdre dans les airs. Les pierres & les métaux même n'en sont point exempts. Les parties humides & liquides des ruisseaux & des fleuves retombent sur la terre, après en avoir été enlevées, & forment les pluies, les rosées, les neiges & les frimats. Ces brouillards épais & souvent mal sains, qui engraissent les terres, sont formés des parties nitreuses, sulfureuses & vitrioliques, émanées des différens corps qui les renferment. Les parties ignées, métalliques, terrestres, composent les météores & font la matière du tonnerre. Que d'exhalaisons nuisibles autant que désagréables affecteroient notre odorat, quel spectacle dégoûtant frapperoit nos yeux de toutes parts; si la terre officieuse ne nous débarrassoit de nos immondices, & ne les convertissoit en sa propre substance, pour servir en-

ſuite ſous d'autres formes à nos différens uſages!

Voici les principaux engrais de la terre propres au Jardinage.

Les mouſſes doivent être entaſſées dans un lieu humide, ou mêlées dans le trou à fumier par couches minces, pour y pourrir. Non ſeulement elles ne valent rien, employées crues, mais leur graine inviſible, enlevée dans l'air, leveroit ſur tous les arbres du jardin bien plus qu'auparavant. Sèches par leur nature & fades, elles attireroient les ſucs de la terre & les retiendroient, comme fait l'éponge à l'égard de l'eau, juſqu'à ce qu'elles vinſſent à pourrir, ce qui ne leur arrive qu'à la longue, & que difficilement: réduites en terreau, elles ſont très-utiles aux planches de graines & de fleurs. Leur engrais fort léger & peu ſubſtantiel, ne peut être employé que pour les terres fortes & graſſes; il faut en mettre plus que de tout autre, parce qu'il eſt promptement évaporé.

Les gazons. J'en diſtingue quatre ſortes, ceux des prés, des places vagues & des chemins, ceux des bruyeres & des friches, les gazons de chien-

dent & de ce qu'on appelle faux-blés, où croiſſent auſſi des chardons & des orties, & ceux des bois & des endroits marécageux.

Les premiers ſont préférables à tous les autres ; ils forment les pâturages les plus ſucculens ; auſſi les animaux & le gibier qui s'en nourriſſent, ont-ils la chair plus délicate que ceux qui paiſſent dans les bois, dans les prés & dans les fonds. Ces gazons dont l'herbe eſt toujours broutée par ces individus, prennent toute la ſubſtance de la terre qu'ils couvrent ; leurs ſucs frappés par les rayons du ſoleil & humectés par les bienfaits de l'air, qu'à cauſe de leur touffu ils retiennent plus que les autres, ſont bien autrement travaillés que ceux que les humidités détrempent, ou que le hâle dans les ſables arides deſſéche & dévore.

La manière d'en faire uſage conſiſte à les jeter dans la tranchée, l'herbe en deſſous, afin que la terre qui tient aux racines, la faſſe pourrir, qu'elle ne repouſſe point, ſurtout étant proche de ſa ſuperficie, & qu'elle fonde aiſément ſans ſe moiſir. Guidés par la ſimple Nature, les gens de campagne lèvent des gazons en

automne, & en forment de petits monticules, après avoir gratté la ſuperficie de la terre, dont ils les couvrent. Ces gazons juſqu'au printemps, recoivent les influences bénignes de l'air, qui les fondent & les réduiſent en miettes : on les éparpille alors, on les enfouit par un labour ſubſéquent, on plante, on ſème, & tout vient à ſouhait.

C'eſt une très-bonne pratique que de dépoſer des gazons dans une foſſe vers laquelle on ménage une pente pour l'écoulement des eaux. A meſure qu'on les y décharge, un homme a ſoin de les arranger par lit, & de les fouler en les empilant plus haut que les bords de la foſſe. Au bout de l'année, on en répand ſur les carrés dont la terre devient douce, maniable & friable. Qu'on ne les accuſe point de faire pouſſer quantité de mauvaiſes herbes : en ce cas, il ne faudroit jamais employer aucune eſpèce de fumier. Il eſt hors de doute, que plus les terres ſont préparées, plus il y croît de ces ſortes d'herbes qui y trouvent une meilleure nourriture que dans les friches.

La ſeconde eſpèce de gazons n'eſt

autre chose que ce que nous nommons pelouse. Elle est extrêmement sèche, ce qui paroît en ce qu'elle ne croît ni ne se fortifie. Ces gazons pris dans les bruyères & dans les friches, ne doivent être recherchés qu'au défaut d'autres ; il n'y a que les terres fortes qui puissent s'en accommoder.

Ceux de la troisième espèce exigent des précautions dans l'emploi qu'on en fait. Le chiendent, même à un pied de terre, ne meurt pas, il y trace au contraire & reparoît quelquefois sur sa superficie J'ai vu des racines d'arbres qu'il avoit percées d'outre en outre, comme une alêne. Ces gazons auxquels sont associés communément les faux-blés, les chardons & les orties, sont réfrigérans, crus & fort âcres. Néanmoins avec ces mauvaises qualités, ils ne laissent pas d'humecter la terre & de rafraîchir celle qui est brûlante ; en se fondant, ils font un terreau passable, quoique froid : je ne voudrois donc pas les bannir des terres chaudes & sèches, ou sans saveur, en observant de les couvrir au moins de trois bons pieds de terre, & de les serrer les uns près des autres.

Les gazons des bois & des marécages composent la dernière espèce. Le principal aliment des végétaux, après la terre, est l'air. Toute plante qui en est privée, ne peut être que fade par elle-même. Par conséquent les gazons ombragés par le touffu des arbres, doivent être fort insipides. Cette raison leur donne l'exclusion des jardins. Ceux des marécages sont pareillement à rejeter : le tissu de leur herbe est épais, large & incisif ; ce sont des espèces de roseaux, qui toujours impregnés d'une humidité morfondante, ne peuvent profiter des rayons vivifians du soleil. Les bestiaux qu'on met pâturer dans ces endroits, ne donnent qu'un lait mat & pesant ; les chevaux nourris des foins qui y croissent, sont veules, maladifs & toujours maigres.

Les feuilles sont le fumier naturel des arbres. Quoique desséchées, elles conservent des sucs & des parties spiritueuses ; on les brûle, & leurs cendres sont d'une grande utilité pour la lessive. Pourries & réduites en terreau, elles allègent beaucoup la terre. Cette sorte de fumier peut être prodiguée aux fleurs délicates, & aux plantes

curieuſes, attendu qu'elle ne peut contenir que des eſprits déliés, ce qui la rend peu propre aux plantes fortes, telles que les carottes, les oignons, les choux. Cependant, en les ſemant, les Jardiniers couvrent de trois ou quatre pouces de ce terreau leurs planches & leurs carrés, parce qu'il ne ſe durcit point, que les mauvaiſes herbes y ſont plus facilement ſarclées, que les pluies coulent aiſément à travers ſes pores, qui ſont larges, & qu'il empêche que la ſécheresſe ne gagne les racines des plantes.

Il y a beaucoup d'autres engrais; tels que les fleurs fanées, les herbages, les épluchures d'herbes, les tontures, les lavures de vaiſſelle, les balayures des cours des maiſons, des appartemens, des greniers; un Jardinier éconôme, qui en connoît les avantages, fait en profiter. Il a dans un endroit particulier de ſon potager, une foſſe large & profonde, garnie d'un contre-mur, ou de doſſes avec des pieux, pour retenir les terres, & où les eaux voiſines viennent ſe perdre. Là, il porte habituellement les dépouilles de ſes plantes & de ſes fleurs qui, étant bien conſommées, font, d'une année à l'autre, un ter-

reau excellent pour ses semences & ses légumes.

Les terres rapportées sont un des meilleurs spécifiques pour amender les jardins, j'entends les terres saines & franches, suivant l'avis des gens de l'art. Telles sont celles des prés, du moins jusqu'à une certaine profondeur. J'entrerai à cet égard dans un plus grand détail, en parlant de la façon de planter les arbres & de remonter les terres.

Rien de plus commun en Bourgogne & en Champagne, que de voir le long des grands chemins & des voiries, quantité d'enfans occupés sans cesse à ramasser la fiente des animaux dans des paniers, qu'ils vendent pour remonter les terres des vignes, ou qu'ils portent pour le même usage, chez leurs pères & mères vignerons.

On fait très-bien d'amasser les boues le long des grands chemins, ou dans les rues des villes & des villages. Après une grande averse, avant qu'il se forme une croûte sur la boue, on balaye & on la relève des deux côtés pour la porter dans un trou où elle reste au moins un an. Ces immondices sont brûlantes & crues en même temps; il est à propos

que les eaux puiſſent s'écouler du côté du trou, pour qu'elles ſe conſomment plus aiſément. Vers l'automne de l'année ſuivante, couvrez de cette terre vos planches, vos carrés, vos platebandes, & rien n'y manquera.

On peut placer parmi les engrais, les démolitions des maiſons bâties en plâtre, les décombres des vieux bâtimens, les chaumes qui ſervent à couvrir les habitations des gens de campagne, & beaucoup d'autres dont je ne fais aucune mention, à cauſe qu'ils appartiennent moins au Jardinage qu'au Labourage. Tels ſont les marcs de raiſin, de bierre, de cidre, d'huile, la marne, la charrée, les curures de puits, de puiſards, la poudrette, la bourbe des rivières, des étangs, des pièces d'eau, & le ſable des ravines.

Tous LES FUMIERS peuvent être conſidéré ſous trois rapports différens, ſavoir, immédiatement après qu'ils ſont ſortis de deſſous les animaux; quand ils ſont entaſſés en forme de meules iſolées, ou dépoſés par monceaux dans des foſſes; & quand après avoir fermenté en cet état, ils ont laiſſé évaporer leurs parties humides, ainſi que les plus âcres & les plus ſpiritueuſes,

&

& se sont convertis en terreau. Les principaux fumiers qui appartiennent au Jardinage, sont :

Celui de cheval : fraîchement sorti de dessous l'animal, il sert à faire des couches. Il s'échauffe alors aisément par le moyen de l'air, qui agite & met en mouvement toutes ses parties spiritueuses. Le fumier ainsi employé ne sert pas seulement à avancer les dons de la Nature, mais il nous procure quantité de plantes dont nous serions privés sans le secours des couches & des cloches de verre, dont la forme concave & orbiculaire concentre les rayons du soleil, tandis que les vapeurs douces & bénignes de ce fumier entassé, portent vers le haut leurs particules humides & chaudes. Par leur moyen nous avons quantité de plantes qui périroient en pleine terre.

La seconde façon de considérer le fumier de cheval, & celui des autres animaux, c'est lorsqu'il est en meule ou en tas dans des fosses. Comme il n'est pas possible que le Jardinier ait toujours du fumier chaud, sortant de dessous les chevaux, & qu'il n'a pas besoin d'un si grand nombre de cou-

ches à la fois, il a ſoin d'avoir à ſa portée de ſemblables amas pour y recourir au beſoin, & voici ce qu'il pratique à cet égard. Après qu'on a fait une première couche pour y mettre la ſemence, on ſait par expérience que ſa chaleur va toujours en déclinant, & avant qu'elle ſoit tout-à-fait paſſée, on la ranime par des réchauds, c'eſt-à-dire, qu'on environne la couche de fumier mis en meule, qui nouvellement remué, mêle ſa chaleur avec celle de la couche, & ſuffit pour la conſerver en vigueur durant une quinzaine de jours. Quelques-uns font les réchauds en même temps que la couche, & les rebattent par la ſuite, en les remettant en place, ce qui ſuffit pour lui procurer une nouvelle chaleur.

Cependant la ſemence a levé, elle a formé du plant qui s'eſt fortifié. On pratique alors une ſeconde couche au-devant de la première, & lorſque celle-ci a jeté ſon feu, & que celle-là a acquis une chaleur convenable, on y repique ce qui étoit ſur l'autre, & ainſi ſucceſſivement, à meſure que les plants grandiſſans, ont plus beſoin d'être eſpacés. On défait la première couche,

& on la rebat, en y mêlant de nouveau fumier pris de la meule. Elle n'a jamais la même chaleur que si elle étoit entièrement composée de fumier chaud ; mais comme le temps s'adoucit lors de cette opération, la chaleur du soleil supplée à son défaut.

Le fumier mis dans les fosses, peut servir à faire des couches, quand il n'y a pas séjourné long-temps ; & lorsqu'il n'est qu'à demi-consommé, il est bon à fumer des carrés & des plate-bandes. Mais quand il est resté long-temps dans la fosse, ou qu'il a servi à faire des couches, il devient terreau. Il ne convient point à toutes sortes de terres, sur-tout à celles qui sont brûlantes ; on le réserve pour les froides, les humides, les épaisses & les glaiseuses.

Après le fumier de cheval, celui de mulet & de bête asine tient le premier rang : la construction interne des animaux & leurs différentes nourritures mettent aussi des différences dans leurs excrémens. Le fumier de mulet, moins onctueux & moëlleux que celui de cheval, passe pour être plus chaud. Celui des bêtes asines l'est encore moins. L'un & l'autre, quoique

non tout-à-fait consommés, peuvent servir pour les terres fermes & fraîches, & quand ils sont récemment tirés de dessous les animaux, on les admet pour faire des couches; ils se réduisent aussi en un terreau léger & fort spiritueux.

La troisième sorte de fumier utilement employé dans le Jardinage, est celui des bêtes à cornes, & particulièrement celui de vache, qui est gras, pesant & froid jusqu'à un certain point. Il faut, pour être admis dans les jardins, qu'il ait séjourné quelque temps dans la fosse. Peu de plantes s'accommoderoient de son humidité grasse, épaisse & visqueuse. Il est pour cette raison, long-temps à se consommer; souvent les plantes & les graines pourrissent, sur-tout dans les années tendres & humides, lorsqu'il a été déposé tout frais en des terres fraîches par elles-mêmes. La vraie façon de tirer parti de ce fumier non consommé, c'est de le répandre sur la terre vers la Toussaint, après un labour, & de l'y laisser tout l'hiver, afin que les pluies, les gelées & les humidités d'en haut le pourrissent. Le jus qui s'en détache, pénètre la terre,

& on l'enfouït au printemps. Les parties du fond qu'on met deſſus en labourant, & qui reçoivent en outre les bienfaits de l'air, ſont animées & miſes en mouvement. Celles qui n'ont point été fondues & qui ſont enfouïes, ſe conſomment dans le fond de la terre, & elles envoient vers le haut des vapeurs douces & pleines de ſels. Il eſt inutile de dire que le fumier de vache ne convient qu'aux terreins ſecs, légers ou brûlans. Celui de bœuf eſt un peu moins humide & froid, à cauſe de la complexion plus sèche de cet animal, & du plus grand feu de ſon eſtomac. Auſſi ſa chair eſt plus compacte que celle de la vache, qui eſt plus molle, plus lâche & plus dilatée.

Le fumier de mouton, plus chaud que les précédens, s'emploie rarement ſeul. Pour en corriger l'acrimonie & la ſéchereſſe, on le mêle avec celui de vache. Il faut de plus qu'il ait eſſuyé pendant l'hiver les diverſes influences de l'air, afin que le crottin qui le compoſe, puiſſe être attendri, autrement il brûle les plantes, deſsèche la terre, & au lieu de s'incorporer avec elle, il reſte en mottes sèches, ou

par menues parcelles. Les terres froides & humides s'accommodent trèsbien de cette ſorte de fumier ; mais l'uſage le plus ordinaire qu'on en fait dans le Jardinage, eſt pour les orangers.

Le fumier de porc ne doit être employé dans nos jardins, que lorſqu'il eſt bien pourri, qu'il a paſſé l'hiver ſur la terre, & qu'il a été bien mêlé avec elle ou d'autre fumier. On eſt aſſez d'accord ſur ſa qualité peſante & matte, médiocrement chaude, peu ſubſtantielle & fort âcre. On l'accuſe de produire une infinité de mauvaiſes herbes, ſans doute à cauſe de la qualité des nourritures qui ſont propres à l'animal, comme ſi par la digeſtion qu'il a faite des graines de ces mauvaiſes herbes renfermées dans ſes alimens, elles n'avoient pas été broyées & conſommées, de ſorte qu'il eſt auſſi impoſſible qu'elles lèvent, que les pepins de poires & de pommes, qui, après avoir ſéjourné dans notre eſtomac, ont paſſé par la ſtercoration. La vraie raiſon pour laquelle le fumier de porc ſemble procurer plus de mauvaiſes herbes qu'un autre, c'eſt qu'apparemment ſes ſucs ſont plus propres à les faire ger-

mer & à les nourrir, & qu'elles y trouvent plus de conformité & d'analogie.

La fiente de pigeon, de poule & de volaille ne s'emploie point ſeule, excepté la première. Tous ces engrais ſont fort chauds, auſſi ne les répand-on point, mais on les sème, à peu-près comme les graines, dans les terres fortes, froides & humides. Ils ſont ordinairement confondus & mêlés avec les autres engrais dont j'ai parlé, & on les jette ſur le grand fumier qui eſt dans la baſſe-cour. Je penſe qu'ils doivent être exclus du Jardinage, à cauſe des inſectes, de la vermine imperceptible dont ils fourmillent, & de leurs œufs, qui ne manquent pas d'éclorre au grand air. Cette fiente, à meſure que les animaux la laiſſent tomber, s'entaſſe & s'aigrit; & alors une foule d'inſectes s'en nourriſſent, attirés par l'aigre & la fermentation. Comme on ne la lève que rarement, ils ont le temps d'y dépoſer leurs œufs, & de-là des inſectes ſans nombre, qui inondent les jardins, & qui font périr les graines, en les criblant à meſure qu'elles lèvent.

Je n'ai plus qu'un mot à dire de

la taille des arbres & de l'ébourgeonnement.

Quel peut être le but de LA TAILLE? quels ſont les effets des diverſes formes que l'art a jugé à propos de faire prendre aux arbres, ſoit à ceux en plein vent, qu'on dirige dans nos jardins, ſoit à ceux qu'on dreſſe en buiſſon & en contreſpalier, ſoit aux arbres qui s'appliquent contre les murailles, & dont les branches ſont étendues? quelle peut être l'origine de la taille?

La fin de cette opération ſur les arbres, eſt de leur faire rapporter des fruits, & d'en procurer de plus beaux, en ſupprimant certaines branches & raccourciſſant les autres. C'eſt auſſi pour leur donner une forme plus régulière. De plus, il eſt des fruits dont nous ſerions privés, s'ils étoient expoſés à la violence des vents, comme ceux des vergers & des campagnes, & tels ſont en particulier les fruits qui ont la queue fort longue, ou dont le volume eſt conſidérable. Pluſieurs n'acquièrent point en plein vent cette maturité, ce coloris charmant, ni ce goût fin & délicat qui nous les rendent ſi précieux. Ainſi l'art aidé de la taille, dirige le cours de la sève & la fixe par la ſuppreſſion

des rameaux surnuméraires, & le raccourcissement des autres. Il faut, en outre, que les arbres & leurs branches soient attachés à la muraille ou au treillage, si l'on veut que les fruits reçoivent du Père de la Nature ces coups de pinceau charmans, que lui seul peut donner, cette saveur douce & ce parfum qu'il leur procure. De même les autres placés dans les carrés du jardin, ou dans les plate-bandes, n'auroient que des fruits d'un vert mat, ou d'un goût fade, privés de cette couleur tendre, de ce lisse & de ce poli qui brillent sur la peau des fruits aérés de toutes parts, si une main habile & intelligente ne dégageoit les arbres au pourtour, & ne les évidoit entièrement dans le milieu. Tels sont nos bons-chrétiens, tant d'été que d'hiver, nos beurrés, nos rousselets, nos martinsecs, nos prunes de reine-claude.

J'ai dit qu'une des raisons de la taille & l'un de ses effets sont la beauté des fruits. En ôtant aux arbres quantité de rameaux, & en raccourcissant les autres, que faisons-nous? Nous supprimons autant de canaux & de réservoirs où la sève se seroit dépo-

ſée, parce que les racines en pompent & en envoient toujours dans l'arbre la même quantité, ſoit qu'on le taille ou non. La sève ne trouvant plus ſes entrepôts auſſi nombreux qu'auparavant, lorſqu'elle enfile les fibres des rameaux qu'on lui laiſſe, rencontre des yeux à bois & des boutons à fruit vers leſquels elle ſe porte en entier. Les uns & les autres profitent de ce qui auroit paſſé dans les branches ſupprimées ou raccourcies par la taille. De-là on conçoit aiſément qu'il doit y avoir une plus grande abondance de ſucs dans les fruits des arbres taillés &, dans leurs rameaux, que dans ceux qu'on ne taille point, où cette sève eſt répartie en tant de branches différentes.

D'un autre côté, l'expérience nous apprend que les arbres taillés groſſiſſent moins que ceux qui ne le ſont pas. Dans ceux-ci la sève eſt entiérement conſervée; ceux-là en ſont privés en grande partie par l'amputation de leurs rameaux. Dans les arbres qu'on taille, on la force à faire des efforts & des frais pour remplacer ce qu'on lui ôte; ce qui n'a point lieu pour les arbres non taillés. Par la ſuppreſſion des rameaux, on dérange le

cours de la sève, qui se répand où elle trouve quelque issue, ou s'en fait une; & on en occasionne une grande dissipation, qui opère un retardement considérable dans leur accroissement. On expose à l'air l'intérieur de l'écorce, la partie ligneuse & la moëlle; par toutes ces ouvertures, il se fait une évaporation de sucs considérable, qui l'est bien davantage, quand la sève est obligée de faire bourrelet, pour couvrir chacune de ces plaies dues à la taille, comme on le verra ailleurs.

Je pense que ses auteurs ont voulu prévenir prudemment les fâcheux événemens qu'éprouve trop fréquemment le Jardinage. Dans les années critiques, les vents font des ravages affreux à ces arbres en plein vent, ainsi que les gelées tardives, les giboulées & les grêles, les neiges fondues, les vents brûlans & desséchans, sans parler de quantité d'animaux, dont le cours est périodique. Les uns fourragent la verdure naissante, tels que les hannetons & les chenilles; les autres piquent le dedans des fleurs au fond du calice, comme ces mouches longuettes qui ont le corps noir & qui

ſont rougeâtres à leur extrémité. Elles ne vivent que quinze jours, durant leſquels elles font beaucoup de dégats. Les gens de campagne les nomment mouches de ſaint Marc, parce qu'elles ont coutume de paroître vers la fête de ce ſaint. Elles laiſſent après elles une nombreuſe poſtérité.

Si dans les contretemps dont je viens de parler, on n'avoit point de reſſource pour les fruits, du côté de la taille, on ſeroit privé de ceux des arbres iſolés des vergers & des campagnes, qui ſouvent ſont moiſſonnés dès leur naiſſance, au-lieu que les premiers, moins expoſés à tous ces dangers, nous dédommagent alors de la diſette de ces derniers.

Enfin, il eſt à préſumer que la facilité de cueillir les fruits, & l'avantage de les laiſſer arriver ſur l'arbre même à leur parfaite maturité, ſont entrés pour beaucoup dans la taille des arbres. Par cette opération on les tient toujours de court, en les empêchant de s'élever, & on peut attendre, pour en détacher les fruits, qu'ils ayent acquis plus de qualité en mûriſſant, je parle de ceux d'été & d'automne; au-lieu que ſur les arbres en pleint vent, on

eſt obligé de les cueillir avant leur maturité ; autrement ils tomberoient les uns après les autres.

Ces raiſons ſuffiſent pour avoir engagé l'homme à tailler les arbres, ſans parler de celle alléguée par Ciceron *ne ſilveſcant ſarmentis*. S'il perd du côté de leur force, de leur étendue, de leur durée, & même de la quantité de leurs fruits, il en eſt amplement dédommagé par les avantages que j'ai expoſés.

L'ÉBOURGEONNEMENT, en ſupprimant à propos ou mal-à-propos les branches des végétaux, leur procure ou l'abondance ou la diſette. Décharger un arbre de ſes rameaux ſuperflus, faire choix avec diſcernement de ceux qui ſont les plus propres, ſoit à le former, ſoit à lui donner une figure régulière, pourvoir habilement par ce ſage retranchement à ſa fécondité préſente & future, lui laiſſer ſuffiſamment de bourgeons pour le rendre plein par-tout, diſtribuer avec art dans ſes parties les branches à bois & les branches à fruit, ſurcharger en certains cas, & ſoulager en d'autres quelques parties de l'arbre, pour parvenir à un bel équilibre, mettre un frein à

l'intempérance fongueuse des uns qui s'emportent ou du haut, ou d'un seul côté ; aider cependant & soutenir la partie foible, procurer en un mot cette belle harmonie, cette sage ordonnance de chacune des parties avec le tout, voilà le but & les effets de l'ébourgeonnement.

Le palissage ne contribue pas moins à la régularité de la figure de l'arbre qu'à sa fécondité. C'est l'art d'assigner aux bourgeons leur place, de les diriger avec ordre pour laisser entre eux un espace proportionné afin qu'à peu de chose près, ils soient également proches & également distans, sans forcer ni contourner les uns, ni leur faire prendre une forme désagréable. Cette seconde opération exige du goût & de l'intelligence. Considérez un arbre palissé par une main habile, vous y apercevrez la naissance de chaque branche, & vous la suivrez de l'œil, aucune ne croisera sur sa voisine, toutes les parties de l'arbre tirées & alongées par les extrémités, formeront comme autant de bras étendus sur la muraille, avec laquelle ils sembleront ne faire qu'un. Comparez ensuite un arbre ainsi dressé, avec ceux

de tous nos jardins, où vous ne voyez rien que de forcé & hors de ſa place naturelle, où des parties ſont abſolument dégarnies, tandis que d'autres ſont dans la confuſion, où loin de diriger la Nature avec art, chaque bourgeon a été paliſſé, comme il s'eſt préſenté, quelle différence pour le coup d'œil, la pouſſe & le progrès de l'arbre, ainſi que pour l'abondance des fruits !

Quelque grands que puiſſent être les avantages de cette double opération, on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit troubler l'ordre de la végétation, que de priver la sève d'une partie des réſervoirs deſtinés à lui ſervir de paſſage & de dépôt. Par ces retranchemens, on fait aux arbres des plaies vers leſquelles elle eſt obligée de ſe porter, en ſe détournant pour les fermer. Les formes auxquelles nous les aſſujétiſſons, ſont également contre les intentions de la Nature. Elle les a faits pour élever vers le ciel leur tête altière, pour étendre à leur gré leurs rameaux ſouples, & faire briller dans toutes leurs parties cette multitude de branches & de bourgeons, dont chaque année elle embellit leur tige. L'art qui s'eſt attribué ſur

la Nature un empire abſolu, en même temps qu'il l'aſſujétit, ſait auſſi la diriger, l'orner & la perfectionner. Docile à ſes loix, elle le ſeconde dans tout ce qui ne tend point à ſa deſtruction. Ce concours de la Nature & de l'art, a procuré aux arbres en eſpalier cette forme régulière, qui offre le long des murailles une tapiſſerie riche, & une riante verdure, en abattant les branches de devant & de derrière, pour étendre avec ordre & ſymmétrie celles des côtés.

L'uſage d'appliquer les arbres aux murailles, a été peu pratiqué juſqu'au ſiècle précédent. Le plus grand nombre des anciens châteaux & leurs jardins ne ſont fermés que par des haies fortes, ou par des murs de terraſſes, avec de larges foſſés. Les guerres continuelles, l'inondation des Peuples barbares, la difficulté de trouver des ouvriers propres à ces ſortes d'ouvrages, le défaut de conſommation en certains lieux éloignés des grandes villes, ont pu faire négliger les eſpaliers.

Quoi qu'il en ſoit, juſqu'au ſiècle de Louis XIV, les bonnes pêches furent très-rares, parce qu'on ne s'étoit point

avisé de placer les pêchers en espalier. Les seules pêches de vignes & celles de Corbeil étoient en recommandation. Tandis que la Quintinye, l'oracle de son temps, s'occupoit à former les espaliers de Versailles, & qu'il dirigeoit les jardins des Seigneurs de la Cour, les Montreuillois, humbles, cachés & inconnus, formoient sans bruit le grand œuvre du Jardinage, & dressoient leurs espaliers, tels que nous les voyons aujourd'hui. Girardot vint ensuite, qui se rendit fameux par le débit considérable qu'il fit de ses pêches. Depuis ce temps, leur art de gouverner les arbres est inconnu, & leurs talens éminens pour le Jardinage ont uniquement tourné à leur profit.

Toutes ces opérations, telles que je viens de les exposer, sont aisées, quand on veut suivre la Nature & la seconder. Un Jardinier qui les met en usage, d'après de bons principes & une bonne judiciaire soutenue par l'expérience, jouit de l'abondance & de la fécondité. Mais si, au-lieu de se conformer à ce que cette Nature exige de lui, si au-lieu de l'écouter & de n'écouter qu'elle, il prétend se faire des

ſyſtèmes particuliers, & donner l'eſſor à ſon imagination pour forcer la Nature, ſans ſe régler ſur les climats & les terreins; alors il confond tout, & renverſe l'ordre naturel. Les végétaux deviennent les victimes de ſes tentatives haſardées & de ſes entrepriſes audacieuſes.





DISCOURS

SUR LE VILLAGE

DE MONTREUIL.

Montreuil eſt un village à deux lieues de Paris, où la culture des arbres fruitiers eſt portée à ſa perfection. Ses Habitans ſont les ſeuls qui juſqu'ici ayent entendu la direction de la sève dans le gouvernement des végétaux. Leur ſavoir & leur pratique ſont fondés ſur une Phyſique expérimentale, plus parfaite, j'oſe le dire, que les ſpéculations renfermées dans les écrits des Phyſiciens les plus profonds. Ceux-ci ont mis ſur le papier leurs idées & leurs penſées, ſans trop s'embarraſſer ſi elles pouvoient cadrer avec la pratique; au-lieu que ceux-là ne travaillent que d'après un ſyſtème le plus ſuivi qui fut jamais.

A la faveur de ce ſyſtème, les Montreuillois ont trouvé le ſecret de tirer des arbres fruitiers tous les avantages poſſibles.

Leur méthode a, juſqu'à préſent, été ignorée; ceux qui s'imaginent la connoître, n'y entendent rien. Elle eſt tellement raiſonnée, qu'il eſt impoſſible d'y rien comprendre au premier coup d'œil, & en les voyant travailler. On ne peut même en porter qu'un jugement faux, ſi l'on n'a approfondi leur travail, & ſi l'on n'a eu des relations particulières avec eux. Telle eſt l'origine de l'erreur des Jardiniers, au ſujet de cette méthode. Tout ce qu'ils ont imaginé à cet égard, & qu'on a imprimé d'après eux, n'eſt qu'un tiſſu de chimères. Auſſi ſe ſont-ils accordés pour la bannir du Jardinage, ſans ſavoir ce qu'ils ont réprouvé.

Comme on pourroit me taxer de prévention en faveur de Montreuil, ou d'une cenſure trop ſévère à l'égard de tous mes Confrères, qui ſe ſont ligués contre ſa méthode, je me crois obligé d'entrer dans quelque détail ſur le travail des Montreuillois, leurs talens & leur induſtrie. Je ferai voir

qu'il n'y a aucune de leurs opérations qui ne ſoit fondée ſur des règles invariables, puiſées dans la Nature : au-lieu que nos Jardiniers n'ont pour guide qu'une routine aveugle, deſtituée de raiſonnement ; cette Société eſt en état de rendre raiſon, juſqu'à un certain point, de toutes ſes pratiques.

Mes recherches remontent juſqu'à l'établiſſement du Jardinage à Montreuil : on y verra comment de ſimples campagnards ont trouvé ce qui n'a point été aperçu des plus grands Phyſiciens qui ſe ſont exercés ſur les phénomènes de la Nature. Sans être découvert, ſans que ſa méthode ait tranſpiré, un peuple auſſi nombreux, renfermé dans pluſieurs villages, qui fait, depuis plus d'un ſiècle, un commerce immenſe de toutes ſortes de denrées dans une eſpace de terrein aſſez borné, eût attiré les regards de la République Romaine. En publiant les talens de ce Peuple enſevelis, juſqu'à préſent, dans l'obſcurité & dans le ſilence, je me propoſe de détruire les fauſſes préventions priſes ſur ſon compte, & d'inſtruire en même temps ceux qui ne connoiſſent point ſon travail.

La première idée qui se présente à l'esprit, quand on fait l'énumération de tout ce qui croît dans le terrein de Montreuil, est son excellence pour les productions de la Nature que ses habitans cultivent. C'est-là, selon l'Auteur du *Traité de la Culture des Pêchers*, la principale cause de ses grands succès. Or, je prétends que si le pêcher se plaît plus dans le terrein de Montreuil que dans un autre, parce qu'il y produit une si grande abondance de fruits, il faut convenir aussi que ce terrein est propre à tous les végétaux qui y croissent & y réussissent également. Il est plus d'un canton chez les Montreuillois, fort inférieur en bonté à ceux où l'impéritie d'un grand nombre de Jardiniers laisse tout périr. Les terres les plus mauvaises cessent de l'être entre leurs mains. Dans le Jardinage, tout dépend plus de la culture que de la qualité du terrein : d'où je conclus qu'il est infiniment plus rare de trouver des cultivateurs aussi intelligens, qu'un terrein semblable au leur.

Je commence par les (*a*) enclos de

(*a*) Les enclos dont tous les Cultivateurs ne sont pas propriétaires, sont loués depuis cin-

Montreuil que peu de gens connoiſſent ; il eſt eſſentiel d'y conduire mon lecteur. Ses habitans ont imaginé de partager leur terrein par carrés, & d'y pratiquer des murailles en tout ſens. Qu'y aperçoit-on en y entrant ? Des murs tapiſſés d'une riante verdure, & couverts d'une riche moiſſon de fruits, un arbre ſeul qui paroît remplir un plus grand eſpace que quatre des nôtres, des pêchers âgés de dix-huit ans, dont l'étendue eſt de huit à neuf toiſes, & nombre d'autres qui, à l'âge de douze ans, s'étendent à vingt & trente pieds.

Si je m'arrête à tous les objets ſinguliers, offerts à mes regards, je ne puis me laſſer d'admirer les diverſes inventions de l'art qui les a produites. Pourquoi, demanderai-je, ces murailles ſi multipliées & pratiquées en tout ſens? pourquoi ces tablettes faiſant ſaillie le long de leur larmier ? à quoi ſervent ces auvents, portés ſur des morceaux de bois ſcellés dans les chaperons, & qui règnent dans toute l'étendue de

quante écus juſqu'à vingt & vingt-cinq piſtoles l'arpent. Ils ont été taxés pour la taille à 50 & 60 livres : les terres en dehors ſont louées 40 & 50 liv. l'arpent.

ces murailles ? pourquoi ces divers abris ſi artiſtement placés, & qu'on nomme des briſe-vents?

En examinant toutes ces choſes, je trouve que ces murs qui coupent le terrein ont été inventés pour garantir les arbres des mauvais vents, & en détourner les influences nuiſibles de l'air. Par leur moyen, les gens de Montreuil ont réuni dans chacun des carrés, que forment ces murailles, les rayons du ſoleil dont ils ménagent la réverbération, lorſqu'il eſt paſſé, pour en conſerver long temps après la chaleur. Les autres inventions qui m'ont frappé, me paroiſſent tendre à procurer aux fruits des arbres la facilité de nouer plus promptement & plus ſûrement, ainſi que les moyens de croître & d'acquérir plus de ſaveur. Curieux de connoître l'époque & les auteurs de ces pratiques ingénieuſes, tous me répondent que leurs ancêtres apprirent d'âge en âge à leurs deſcendans, depuis plus d'un ſiècle, à les mettre en uſage, comme eux à leur tour les tranſmettront à leurs enfans.

J'examine enſuite les carrés, les ados, les plate-bandes & toutes les autres parties du terrein ainſi fermé de

murs,

murs, afin de voir ce qu'on y cultive, quels végétaux y croiſſent, comment ils y croiſſent, & quel profit ils rendent à leurs maîtres. Alors, que d'objets s'offrent à moi, qui caractériſent le génie de ces laborieux cultivateurs!

Là, ce ſont des ceriſes hâtives en abondance, dont les arbres par leur étendue prodigieuſe & le touffu de leur riche feuillage, forment une tapiſſerie la plus régulière. Le contraſte de leurs petits fruits d'un rouge incarnat, avec les feuilles d'un vert brun mat, eſt charmant. Que de ſoins pour arranger leurs rameaux ſouples avec tant d'art!

Près de ces arbres ſi renommés à Montreuil, & qui ſont partie de ſes revenus conſidérables, ſe trouvent des abricotiers non moins avantageuſement placés. Ils offrent à mes regards, outre leurs feuilles d'un vert médiocrement foncé, des fruits pâles d'un côté & d'un vermillon auſſi vif que brillant de l'autre. J'en vois de deux ſortes, dont les branches ſont pompeuſement étalées ſur la muraille. Ailleurs, j'aperçois ces mêmes fruits en plein vent. Le hâle & le ſoleil les ont brunis; ils me paroiſſent panachés & marqués de petites taches d'un rouge brunâtre.

Non loin de-là, les feuillages ſimples & d'un vert brun, des pruniers précoces placés entre les pêchers, ſervent à relever le vert tendre de ces derniers; leurs branches artiſtement étendues, préſentent à mes yeux, les unes des fruits rougeâtres d'un brun obſcur, les autres d'un jaune doré, ceux-ci d'un rouge de ceriſe, ceux-là d'un blanc pâle. Mais rien n'excite plus ma ſurpriſe que ces reines-claudes, tant en eſpalier & en éventail, qu'en buiſſon & en plein vent. Le vert de mer des unes & la verdure foncée des autres, avec les taches de la plupart mélangées d'une petite teinte de rouge, forment un coup d'œil raviſſant.

Ailleurs, ce ſont des poiriers de primeur, ainſi que d'été, d'automne & d'hiver. Si je conſidère ces arbres immenſes, ſurchargés de fruits, taillés & paliſſés avec tout l'art imaginable, je demande pourquoi on n'en trouve point ailleurs de ſemblables. Mais ceux qui me charment le plus, ſont les rouſſelets exquis, les beurrés d'une groſſeur prodigieuſe, recherchés pour leur coloris & la régularité de leur forme, les craſannes dénuées de cette âpreté qui en diminue ſi ſouvent le prix, les colmars

ſucculens, les martinſecs d'un vermillon brillant & d'une groſſeur au-deſſus de l'ordinaire, les bons-chrétiens d'été & d'hiver, où ſe trouvent réunies les perfections des fruits les plus renommés.

Un ſpectacle nouveau attire encore mes regards : ce ſont les pommes d'apī d'un liſſe & d'un luiſant qu'on prendroit pour un beau vernis. Elles ne ſont parvenues à une groſſeur ſi ſurprenante, que parce qu'on a ſu leur prodiguer une sève, qui trop partagée n'eût fait que des fruits maigres, imparfaits & de mauvais goût. Pour leur procurer le rouge éclatant qu'y a appliqué le grand Peintre de la Nature, il a fallu qu'une main habile ait coupé ſagement les feuilles qui pouvoient leur porter une ombre funeſte.

Pourrois-je ne pas jeter les yeux ſur les chaſſelas, dont Montreuil fournit ſi amplement nos tables ſomptueuſes ? Ils ſont roux, dorés, clairs, tranſparens, croquans, nourris & ornés de leur fleur. Leurs muſcats ne leur cedent en rien. Je remarque qu'il en eſt d'une groſſeur extraordinaire, & que pour éclaircir les grappes, dont les grains ſont trop drus, on en a coupé délicatement un entre deux.

Enfin, par-tout où je porte mes pas dans ces riches enclos, je ne trouve que des productions perfectionnées par le génie du Cultivateur, ou des effets de ſon induſtrie. Les carrés & les plate-bandes offrent des pois hâtifs, des haricots, des fraiſes, des framboiſes, des groſeilles, des violettes recherchées, par préférence à celles des bois & des jardins pour le ſirop violat. J'aperçois de tous côtés des bordures & des planches d'oſeille, qu'on réchauffe en hiver, & qu'on couvre pour en avoir de primeur. Enfin je ne vois rien de confus, rien de négligé, pas un coin de terre qui ne ſoit occupé. Les murs même du côté du nord, ſont garnis d'arbres auſſi touffus que ceux qui ſont le plus favorablement expoſés dans nos jardins : on y a placé les fruits dont la chair plus groſſière eſt en état de ſe défendre de la rigueur du froid, tels que les poires, les pommes à cuire, les meſſire-Jean, les martinſecs, & quantité de fruits d'hiver.

Mais pourquoi ne trouve-t-on point ailleurs des arbres auſſi bien paliſſés ? Ici on ne voit ni treillage, ni gaulettes pour les tenir, ni oſier, ni jonc pour les attacher ; ce ſont de petits morceaux

d'étoffe qui embrassent chaque bourgeon & chaque branche, & qui les retiennent avec un clou, comme plaqués sur la muraille avec laquelle ils semblent s'unir. Quelle peut être la raison d'une pratique aussi singulière ? Tout ce qui violente la Nature, disent les Montreuillois, hors le cas de nécessité, est contraire à la végétation. Un lien qui appuie sur la peau de la branche, la presse & y fait contusion. Les jeunes bourgeons qui l'ont plus tendre, souffrent quelque altération de tout ce qui les contraint, les branches serrées par l'osier venant à grossir, ses ligatures gênent le cours de la sève : si elles sont lâches, il en résulte que les grands vents agitent & souvent brisent les bourgeons & les branches de l'arbre. Leurs murs sont enduits de plâtre qui ne peut jamais offenser l'écorce & procure aux fruits, outre la chaleur du soleil pour les faire mûrir plus promptement, cette saveur, cette grosseur & ce coloris qui les distinguent de ceux des autres jardins.

J'approche de plus près, pour mieux contempler ces arbres si bien tenus. Je n'y vois ni onglets, ni chicots, ni bois morts, ni chancres, nulle gomme,

mais une écorce brillante. La plupart sont des pêchers où les fruits sont distribués dans leurs différentes parties, avec tant d'ordre & de profusion qu'on les croiroit placés par la main de l'art plutôt que par celle de la Nature. Ils profitent tous également, & parviennent tour à tour à une heureuse maturité. Ici la petite mignone, par son velouté éblouissant, charme les yeux; là, se présente la madeleine, non avec ce teint pâle & cette couleur blafâtre qu'on ne lui voit que trop, mais avec un vermillon éclatant. Ailleurs la grosse mignone, l'admirable, la pourprée, la nivette, la bourdine, le téton de Vénus & une infinité d'autres qui se succèdent, empruntent un nouvel éclat du vert tendre de leur feuillage.

Au reste, ces arbres surchargés de fruits, n'en sont point épuisés, vous les verrez l'année suivante faire des pousses vigoureuses qui semblent annoncer qu'ils acquièrent incessamment de nouvelles forces. Considérez leurs membres alongées, jetez les yeux sur cette foule innombrable de branches à fruit, regardez la grosseur des tiges & l'espace immense que chacun d'eux occupe, toutes ces choses sont les effets

d'une taille raisonnée faite sur les gourmands, qu'on a trouvé le moyen de convertir en branches fructueuses. Cette abondance, cette vigueur sont également dues à un ébourgeonnement sage & modéré. Là, on ne sait ce que c'est que de pincer & d'arrêter les bourgeons par les bouts; là on ignore l'art pernicieux de violenter la Nature, de déranger ou de troubler les arbres dans leur action de végéter.

Nous ne pouvons quitter ces enclos charmans, sans considérer avec quelque attention un objet singulier. C'est la disposition de tous les arbres en espalier, qui au-lieu d'être formés en éventail, comme ceux de nos jardins, & de n'avoir que des branches montantes, n'en ont aucunes verticales, perpendiculaires à la tige. Toutes sont obliques, latérales, diagonales, & le canal direct de la sève est supprimé, sans que les arbres soient dégarnis du bas.

Si nous parcourions les dehors de Montreuil, quelle foule d'objets nouveaux se présenteroient à nos yeux! des plants de vigne sur des côteaux, des noyers fort élevés, de vastes oseraies, des luzernes, des prés, des blés;

des ſeigles, de petits emplacemens entourés de paillaſſons & deſtinés à élever des fraiſes, du plant de chicorée, de petites pépinières. Les Montreuillois ne cultivent point de fleurs, ce ſont eux cependant qui en font un des plus amples commerces. Rien n'égale leur activité induſtrieuſe pour ſe pourvoir de tout ce qu'ils n'ont pas, comme d'œufs frais, de laitage, de crême, de petits fromages qu'ils vendent dans les ſaiſons où ils ne recueillent point de fruits. Il ne leur ſeroit pas poſſible de ſe livrer en même temps, à tous les ſoins des baſſe-cours, étant obligés d'être ſans ceſſe hors de leurs habitations, pour vaquer à leurs affaires.

Après ce que je viens de dire, il eſt bien aiſé de décider ſi c'eſt la Nature ou l'art qui rend le terrein de ces laborieux villageois inépuiſable, & propre à tous les végétaux, & non pas ſimplement au pêcher, & s'il eſt poſſible qu'ils y ayent adapté leur méthode. De huit cens ménages, il y en a ſix cens qui gouvernent le pêcher, & qui cultivent également les denrées. Là, nul n'eſt oiſif ni exempt de peine, pas même celles que la foibleſſe de leur ſèxe ne diſpenſe que trop ſouvent du travail.

Plusieurs parmi elles entendent parfaitement la direction des arbres, & se livrent aux ouvrages les plus pénibles. Chaque jour on les voit prévenir le lever de l'Aurore, pour apporter sur des hottes à nos marchés les riches productions de leurs enclos, dans des manes d'osier appelées noguets. Quelques-unes ainsi chargées conduisent en même temps des bêtes de somme. Cependant les pères, les maris & les enfans de tout âge, font les préparatifs du voyage subséquent. Il n'est retardé ni par les ardeurs brûlantes du soleil, ni par les pluies, les vents & les orages. A peine ces femmes laborieuses sont-elles de retour, qu'elles prennent un frugal repas & un rapide sommeil, & revolent dans les champs s'occuper d'une nouvelle récolte dont elles se chargeront à deux ou trois heures du matin, comme le jour précédent.

Le terrein de ces villageois, voisins de carrières à plâtre, leur a fait naître l'idée d'en faire usage. Ils en tirent la pierre, la cuisent, la battent, & leurs mains adroites élèvent les murs de leurs enclos. Ils ménagent tellement leurs arbres, qu'au milieu même de l'été, quand ils sont forcés de se

clorre, ils n'abattent ni fleurs ni fruits.

On leur fait un reproche qui a quelque chose de spécieux, au sujet des longues tailles qu'ils donnent quelquefois à leurs arbres. Leur confiance en la bonté de leur terrein est cause, dit-on, qu'ils s'embarrassent peu de les surcharger, au risque de les faire périr. Je puis démontrer que les gens de Montreuil, dans leur façon de tailler leurs pêchers, leur laissent moins de bois, que ne font ceux qui leur attribuent un tel défaut.

En donnant à certaines branches, telles que sont quelques gourmands, deux ou trois pieds de longueur de taille, ils ne fatiguent nullement leurs arbres, en ce qu'ils se gardent bien lors de la pousse, d'en rogner les bourgeons; au-lieu que les Jardiniers qui pincent, arrêtent, cassent les bouts, forcent la Nature à repousser de nouvelles extrémités. De plus, ils évident davantage & déchargent plus leurs arbres tant à la taille qu'à l'ébourgeonnement. Ils n'alongent que les gourmands; les autres, au contraire, alongent les branches foibles & taillent court les fortes, d'où il arrive que celles-là s'épuisent, languissent & meurent, & que celles-

ci ne pouſſent que de nouveaux gourmands, dont le retranchement continuel fatigue & ruine en peu de temps les arbres. Mais en ſecondant la Nature par des tailles longues ſur des branches à qui elle prodigue la nourriture, les Montreuillois en tirent des fruits ſans nombre, & n'altèrent nullement leurs arbres qui croiſſent rapidement, rapportent promptement, groſſiſſent conſidérablement, & ont une étendue prodigieuſe, en donnant des fruits abondans. Autant qu'ils ſont attentifs à ne paliſſer que les bons bois & à ſupprimer tous les autres comme défectueux, ou comme ſurnuméraires; autant les Jardiniers laiſſent à leurs arbres des forêts de bourgeons qui les épuiſent. Jetez les yeux ſur les eſpaliers de Montreuil, vous verrez des eſpaces réglés avec jugement entre les branches & les bourgeons, afin qu'ils puiſſent jouir des bienfaits de l'air, & vous les conduirez de l'œil depuis l'endroit où chaque bourgeon ſort de la mère-branche, juſqu'à ſon extrémité.

Rien de plus étonnant que de voir comment les Montreuillois ont pu, ſans avoir étudié la phyſique, ſaiſir

le point fixe de diriger les arbres par principes, & comment ils ont pu réussir à l'égard du pêcher, dans le gouvernement duquel les personnes les plus versées dans le Jardinage, & la Quintinye même ont échoué.

J'ai toujours été surpris que ceux qui par état l'ont dirigé ; n'ayent pas découvert leur méthode ; que la Quintinye qui aimoit si fort son art, & tant d'autres savans, ayent pris un parti si contraire à la nature de cet arbre, & qu'en suivant une route toute opposée, une société de Jardiniers isolés ait fait aux portes de Paris, depuis cent cinquante ans, tout le commerce des pêches & des autres fruits.

Quiconque se donneroit la peine de recueillir ce que la Quintinye a dit du pêcher, feroit assurément un gros volume, mais il seroit sûr, en s'y conformant, d'avoir peu de fruit, de replanter souvent, & de supporter beaucoup de dépenses infructueuses. Quant aux autres Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, ils se sont copiés réciproquement, & n'apprennent autre chose qu'à hâter la perte du pêcher.

J'ai fait différentes perquisitions à Montreuil, pour avoir des anciens

quelques éclairciſſemens ſur l'époque de la culture de cet arbre. Je n'ai pu apprendre que diverſes particularités, qui m'ont amené à des inductions, d'après leſquelles j'ai tracé cette eſquiſſe.

Jetant par haſard les yeux ſur un livre de médecine intitulé *les Œuvres de Nicolas-Abraham de la Framboiſiere*, Médecin de Henri IV, enſuite de Louis XIII, & de la Reine-mère; je lus ce qui ſuit : » les meilleures » pêches ſont celles de Corbeil, qui » ont la chair sèche & ſolide, tenant » aucunement au noyau. Les abricots » ſont beaucoup meilleurs que les pê- » ches : car ils ne ſe corrompent pas » ſi-tôt au ventricule, & ne s'aigriſ- » ſent point, & ont le goût plus ſuave, » & pour ce ſont plus agréables à l'eſ- » tomac.

Telle étoit l'idée de l'ancienne médecine au ſujet des pêches; celle d'aujourd'hui eſt bien différente, & dans nombre de maladies, elle les permet avec le correctif du ſucre. Il faut dire auſſi que nos pêches d'eſpalier & celles de Corbeil ſont auſſi différentes que nos excellens fruits à couteau le ſont de ceux deſtinés à faire la boiſſon en Normandie. L'auteur avoit remarqué

que *Dioſcoride & Galien étoient en grand débat ſur le fait des pêches ; Dioſcoride pour, & Galien contre.*

La Quintinye nous apprend, d'un autre côté, que quoique de ſon temps les eſpaliers de pêchers fuſſent très-en vogue, néanmoins ils n'étoient pas fort anciens. Voici un fait certain qui prouve la vérité de ce qu'avance cet Auteur, & qui fait voir combien Montreuil étoit alors peu connu.

Pepin dont la famille étoit établie en ce lieu depuis long-temps, quitta ſa patrie pour ſe mettre au ſervice de la Quintinye à Verſailles, en qualité de garçon Jardinier ; c'étoit dans le temps que Louis XIV venoit de faire la dépenſe prodigieuſe de ſes potagers. La manière de conduire le pêcher, pratiquée aujourd'hui à Montreuil, exiſtoit déjà, mais elle n'avoit pas encore pénétré juſqu'au Directeur des potagers du Roi. Le jeune homme qui ne goûtoit point ſa façon d'opérer, travailloit à Verſailles, ſuivant les principes qu'il avoit reçus dans ſon enfance. Le diſciple n'étoit rien moins que d'accord avec ſon maître. Celui-ci laſſé d'être toujours contredit, ſe débarraſſa un peu bruſquement d'un ouvrier in-

docile, & ils se séparèrent fort mécontens l'un de l'autre. Le jeune Pepin reprit le chemin de Montreuil, où la mémoire de ses ancêtres sembloit l'inviter à se fixer, pour y soutenir la gloire que leurs talens leur avoient acquise.

En rapprochant ces époques & ces anecdotes, il est constant qu'en 1613, temps auquel écrivoit la Framboisiere, on ne connoissoit d'autres pêches que celles en plein vent, qui croissent encore actuellement dans le territoire de Corbeil. Servies alors sur les tables des Rois, elles sont devenues depuis le partage du menu peuple. On ne parloit point des pêches de Montreuil, non plus que du temps de la Quintinye qui a écrit vers l'an 1680.

J'ai conféré sur tous ces différens faits, avec les principaux personnages (a) de Montreuil & de Bagnolet, & le résultat a été que depuis cent cinquante ans, on y cultive le pêcher comme on fait aujourd'hui. Ils m'ont déclaré que leurs pères ne l'y avoient point vu naître. Quelques anciens arbres de leurs jardins font juger par la

(a) Boudin, Pepin & de Beausle le père; ce dernier est décédé à quatre-vingts & tant d'années, en 1754.

façon dont ils ſont dreſſés, que les fondateurs de l'établiſſement du pêcher à Montreuil, étoient très-éloignés de cette perfection à laquelle on eſt parvenu depuis pour le paliſſage. Pluſieurs ſouches de pêchers antiques ſur amandier, qui ont un pied de diamètre, ſont tout-à-fait en terre, & sèches, à l'exception d'un peu d'écorce vivante par derrière, qui porte la nourriture à un rejeton greffé en pêches depuis vingt ans. Les uns & les autres peuvent en avoir quatre-vingts, & ils ne laiſſent pas de bien pouſſer & de donner amplement de beaux fruits.

Des gens de Montreuil, m'a-t-on dit, après avoir mangé des pêches de vigne, ou de celles de Corbeil dont j'ai parlé, jetèrent les noyaux dans leurs jardins. Quelques-uns ayant levé le long d'un mur, produiſirent des arbres. Il prit fantaiſie aux propriétaires de ſoutenir leurs branches chargées de fruit, & de les attacher à la muraille. On ignoroit alors en France l'art d'y appliquer les arbres. Ces bonnes gens n'ayant ni jonc ni oſier, firent des loques avec des morceaux de leurs vieux habits, & chaſsèrent des clous dans la muraille ſur les deux bouts de ces loques unis,

dont ils enveloppèrent chaque branche. Telle eſt l'origine de la méthode de travailler à la loque, pratiquée dans tout le pays. Les pêches ainſi expoſées au grand ſoleil, prirent couleur, acquirent du goût & groſſirent davantage. Ce ſuccès engagea à planter de nouveaux noyaux ; les fruits portés au marché, furent enlevés d'abord & bien vendus. L'auteur de cette découverte attacha bientôt toutes les branches de ſes pêchers le long de ſes murailles, qu'il multiplia auſſi.

Pluſieurs particuliers de Montreuil voyant l'heureux débit de ces fruits, plantèrent pareillement le long de leurs murs de ces arbres venus de noyau. Il ſe trouva des eſpèces plus ſucculentes, plus charnues, plus colorées, qu'on s'appliqua à multiplier par la voie des greffes, & on eſſaya ſans doute d'écuſſonner les pruniers ſauvageons & les amandiers. Ces pêches prirent le nom de ceux qui en firent la découverte : celle par exemple, qu'on appelle la Bourdine (ſon vrai nom eſt la Boudine, laquelle eſt très-eſtimée à Montreuil & à Bagnolet, doit ſon exiſtence au nommé Boudin.

Les ſuccès de ces particuliers donnèrent de l'émulation aux autres. Non-ſeulement ils s'appliquèrent à cultiver le pêcher ; mais tous enchériſſant les uns ſur les autres, s'empreſsèrent de planter & de gouverner les arbres de leur mieux. Dès-lors les pêches de Corbeil diſparurent de nos marchés. Les Jardiniers & les Maîtres des maiſons de campagne autour de Paris, voulurent avoir de ces fruits ſi colorés, d'un goût ſi ſuave, & qui ſe vendoient fort cher. Bientôt les pépinièriſtes élevèrent des amandiers & des pruniers ſur leſquels ils grefferent diverſes ſortes de pêches.

Il n'y avoit originairement qu'une douzaine de jardins à Montreuil, où l'on cultivât le pêcher ; à la mort d'un des propriétaires qui poſſédoit un terrein d'environ quatre arpens, ſitué vers l'endroit qu'on nomme la Croix-du-Bois, ſes enfans eurent chacun un arpent qu'ils firent enclorre de murailles. Les héritiers d'un de ces derniers, au nombre de quatre, partagèrent entre eux l'arpent de terre provenant de la ſucceſſion de leur père. Tous plantèrent des pêchers le long de leurs murs de clôture. On s'aperçut alors

que dans les quatre quartiers de terre du dernier décédé, les pêches avoient plus de couleur & de goût, que les arbres profitoient mieux, geloient moins tous les ans, & que ce qu'on avoit planté dans le reste de chaque carré, étoit plus hâtif. Bientôt le terrein commença à être coupé de murs en tout sens; usage présentement général à Montreuil.

On remplit ensuite les carrés, non-seulement de fruits d'un débit sûr, tel que les fraises & les framboises, mais encore de plantes d'un commerce lucratif & abondant. On planta des primeurs, des vignes & des arbres de fruits à pepin de toute nature. Les expositions du nord & du couchant, moins favorables au pêcher que celles du levant & du midi, furent destinées aux fruits à pepin & à noyau, qui peuvent y réussir. L'intelligence des Montreuillois, jusqu'alors renfermée dans la seule culture du pêcher, s'étendit insensiblement aux dentées & aux fruits de toute espèce. Depuis ce temps-là, ils multiplièrent tellement leurs murailles, que tous les terreins de la campagne, même éloignés, en furent coupés. Pour bien juger de leur

effet, il faut ſe tranſporter ſur le haut de la montagne, en venant par Bagnolet, & conſidérer de-là Montreuil à vue d'oiſeau.

Lors des révolutions que fit éprouver à la France le ſyſtème qui changea la face des affaires de l'État & des Particuliers, les habitans de ce lieu qui faiſoient des rentes ſur leurs biens, les remboursèrent, ſoit par les facilités qu'ils trouvèrent à faire des emprunts en billets, ſoit par les gains immenſes que leur produiſoit la vente de leurs denrées. Ils firent plus, ils achetèrent les maiſons bourgeoiſes aſſez nombreuſes. Alors ils conſtruiſirent des murs de toutes parts, tant dans leurs enclos qu'en dehors. Les tablettes, les auvents, les paillaſſons plats & les autres abris furent des ſuites de ces aggrandiſſemens.

Girardot, ſi renommé pour le commerce des pêches à Bagnolet, n'en fut point l'inventeur. Ce ne fut que vers la fin du dernier ſiècle que cet habile Agriculteur commença ſon établiſſement. Il avoit plus beſoin que tout autre du ſecours de l'art pour ſes arbres plantés dans un lieu fort bas & aquatique. Il fit donc faire des rideaux

de grosse toile qu'on tiroit tous les soirs & durant le jour dans les temps nébuleux. Long-temps avant sa mort, il usoit de simples paillassons comme les autres, & avoit abandonné ces rideaux qui ne garantissoient pas ses arbres des vents coulis. Les vents, de plus, les déchiroient, & en les faisant flotter, occasionnoient la chute des fleurs. Il avoit fait aussi sceller dans ses murs des supports de fer qui portoient des planches peintes en huile.

Pendant une longue suite d'années, il présenta assidûment à Louis XIV, qu'il avoit servi en qualité de Mousquetaire, les fruits de ses arbres naissans. Il n'y avoit pas encore long-temps qu'il jouissoit de ses dépenses excessives, lorsque l'hiver de 1709, si fatal à tous les végétaux, n'épargna point ses pêchers, ni ceux des environs. Les pêches se vendirent cette année jusqu'à quatre francs la pièce, & Girardot, qui n'en recueillit point & ne put en trouver, ne fit pas au Roi ses présens accoutumés. Il est certain qu'il travailloit peu par lui-même à ses arbres, qu'il les faisoit façonner par des gens de journée & des garçons Jardiniers. Sa fortune aisée & brillante,

qu'on fait mal-à-propos monter à 30000 liv. de rente, doit moins être attribuée au profit qu'il retiroit de ses fruits, qu'au discrédit dans lequel tombèrent les biens-fonds durant les longues guerres de Louis XIV. Girardot fit alors diverses acquisitions à bas prix, qu'il revendit ensuite, ou qu'il donna à bail à rente, sur lesquelles il gagna considérablement. Son terrein consistoit en quatre arpens d'une seule pièce; on y construisit des murailles en tout sens, qui le partageoient en soixante-douze carrés, ce qui le fit nommer *damier*. La nature de cette terre franche, pesante & tardive, dans un fonds extrêmement humide, ne me paroit pas fort propre au pêcher. Girardot fit ensuite au même endroit l'acquisition d'un fief appelé *les Guédòns*, dont l'emplacement qui n'est que carrière à plâtre & rempli de sources à quatre ou cinq pieds de profondeur, n'étoit pas plus convenable au pêcher que le précédent. Avouons donc que la bonté du terrein a moins de part au succès que le gouvernement.



LE PÊCHER

ET LES AUTRES ARBRES

CONSIDÉRÉS DANS LEUR PREMIER AGE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description du Pêcher, son gouvernement commun aux autres arbres.

LE PÊCHER, originaire de Perse (*a*), est un arbre médiocrement touffu, de

(*a*) *Ex Perside advecta* dit Pline liv. XV, Hist. Nat.) Son nouveau Commentateur prétend que le pêcher vient de la Celtique Belgique, parce qu'aujourd'hui en langue belgique ou flamande, qui est un reste de la langue des anciens Gaulois, une pêche s'appelle *Perse*

moyenne hauteur & groſſeur, aſſez ſemblable à l'amandier par ſon écorce d'un rouge griſâtre, ſes feuilles longues, pointues, liſſes & dentelées, ſes fleurs d'un rouge mat, & ſa façon de pouſſer. Ses feuilles étant écraſées, répandent une odeur d'amande, & ſes fleurs, en cela différentes de celles des arbres fruitiers à pepin, ſe montrent & s'épanouiſſent avant qu'aucune feuille les dévance. Ses boutons, au-lieu d'attendre que le printemps leur donne le ſignal, ſemblent s'efforcer de le prévenir; & dès la fin de Février, ils commencent à paroître & groſſiſſent lentement. On diroit, à voir la façon dont ils ſe développent alors, que prévoyant les contretemps qu'ils auront à eſſuyer, ils ſemblent s'aguérir contre le froid; & telle eſt la raiſon pour laquelle ils ſont huit jours ſans s'ouvrir. Quand on néglige de tailler le pêcher, ſoit en plein vent, ſoit en buiſſon, ſes rameaux d'une écorce liſſe & tachetée de rouge du côté du ſoleil, s'alongent toujours, il les fait tomber négligemment vers ſa tige, les yeux du bas

& *Perze*, & que Columelle dit que les plus groſſes & celles qui viennent le mieux ſe ſont toujours trouvées dans les Gaules.

avortent

avortent, chaque branche meurt insensiblement, & l'arbre périt en peu d'années.

Il est inconcevable à combien d'accidens le pêcher est sujet dans nos climats. On le voit tantôt presque sans vie d'un côté, tandis que de l'autre il pousse des branches nombreuses & fécondes. Le plus souvent il porte toute sa sève vers l'extrémité de ses branches, pendant que le bas est vide & dégarni. D'autres fois, il n'en a que de gourmandes, & si on les lui ôte, il n'en produit que de chiffonnes; souvent il paroît desséché, puis il renaît, pour ainsi-dire, & repousse avec une singulière vigueur. On le voit aussi durant quelque temps maigrir & rechigner, & lorsqu'on est près de l'arracher, il reproduit de sa souche, sur-tout étant greffé sur amandier, des rameaux verdoyans qui opèrent son renouvellement pour une longue suite d'années. Ses branches d'un vert éclatant deviennent fanées & desséchées, sans qu'on puisse en deviner la cause, & souvent l'arbre meurt, ou avec ses fruits avancés, ou après les avoir amenés à une heureuse maturité.

A tous les arbres fruitiers, soit à

pepin, soit à noyau, le fruit noue au bout des branches, ou dans le milieu, & mûrit, s'il ne survient point d'accident. Pour que la pêche, au contraire, tienne & mûrisse, il faut qu'il y ait à côté ou au-dessus une branche à bois à laquelle elle soit attachée, comme à sa mère nourrice. S'il arrive que sans elle une pêche grossisse, elle tombe ordinairement avant sa maturité. Quelquefois un Jardinier s'avise de couper la mère nourrice du fruit, après qu'il a noué; ou séduit par le brillant éclat des branches qui ont des toupillons de fleurs entassées les unes sur les autres, sans boutons à bois, il taille sur ces branches : les pêches alors avortent, ou tombent toutes grosses.

Nous n'avons point d'arbres fruitiers aussi féconds que le pêcher. Il est étonnant qu'il puisse fournir à toutes ses pertes occasionnées par le retranchement des branches dont on le décharge à la taille, & de celles qu'on lui ôte lors de l'ébourgeonnement. Il ne l'est pas moins qu'il suffise à la prodigieuse quantité de ses fruits pesans & très-aqueux. On voit des pêchers à Montreuil, qui produisent un millier

de pêches toutes fort groſſes, ſans que l'année ſuivante ils ſoient épuiſés. Durant l'été, il s'extravaſe quantité de gomme de pluſieurs de leurs branches; leur verdure n'eſt point altérée, quoiqu'ils ſoient appliqués contre un mur à la merci des rayons brûlans du ſoleil qui les deſsèchent continuellement. Toutes ces choſes prouvent l'abondance exceſſive de leur sève.

Le pêcher eſt plus difficile à conduire que les autres arbres. C'eſt un étranger peu traitable, ſur-tout quand il eſt gouverné par des gens qui n'ont point étudié ſon goût, ſon caractère, ſes penchans ni ſes vices. Les naturels du pays réſiſtent mieux à un traitement qui en peu d'années cauſe infailliblement la perte du pêcher. On peut bien gouverner ceux-là, ſans être au fait de celui-ci. Quiconque au contraire excelle à diriger le pêcher, réuſſira aux autres; avec le ſecours d'une bonne judiciaire, il variera ſa méthode, ſuivant la différence de leur pouſſe.

Bien des pratiques ſont communes à tous les arbres, telles que la préparation de la terre avant la plantation, la diſpoſition des racines, les pré-

cautions ſages qu'exige leur jeuneſſe, & les divers ſoins ſuivant les ſaiſons. L'alongement des branches, la taille des gourmands, le rapprochement & la façon de concentrer le pêcher en lui-même, ſont des exceptions dont je ferai mention, & qui ne conviennent aux autres arbres que dans certaines circonſtances. J'ajoute que le pêcher eſt d'une telle ſujétion, qu'une ſeule mauvaiſe taille, un ébourgeonnement défectueux, le défaut même de direction des premières pouſſes, après ſa plantation, décident de ſon ſort. Auſſi ſa deſtinée, entre les mains des Jardiniers ordinaires, eſt de périr promptement, après avoir donné médiocrement de fruits. Sa délicateſſe s'habitue difficilement à nos terres franches. Dans les unes il sèche, ſes branches meurent l'une après l'autre, ſes fruits, quoique bons, ſont petits & rares. Dans les autres il pouſſe extrêmement en bois, on a beaucoup de peine à le retenir, ſes fruits agréables aux yeux, ſont dénués de cette eau ſuave & de ce parfum qui en font l'excellence. Dans de certaines terres, il ne réuſſit guère mieux; les brouillards, les mauvais vents, les gelées

tardives, les pucerons, la gomme accélèrent ſa fin.

On dit ordinairement que notre climat ne convient pas au pêcher, & qu'au bout d'une quinzaine d'années ſa fin arrive Il y a même des jardins où l'on le renouvelle tous les ſept ou huit ans Il eſt vrai qu'il parvient rarement à la vieilleſſe comme les autres arbres ; mais il ne faut attribuer ſon peu de durée, ni à ſa nature, ni à la terre, ni au climat. Sa vie eſt entre nos mains ; elle dépend de notre travail & de notre induſtrie. J'avance hardiment qu'un pêcher bien gouverné doit durer un ſiècle. Il y en a à Montreuil qui rapportent cinq ou ſix cens pêches, quoiqu'ils ayent plus de ſoixante ans, & qui dureront autant. On voit à Bagnolet des arbres qui ont paſſé par les mains de différens Jardiniers, & qui néanmoins ſont peu éloignés d'un ſiècle.



CHAPITRE II.

Des différentes ſortes de greffes & de celle du Pêcher en particulier.

Un homme d'eſprit qui s'eſt fait un nom par la témérité de ſes paradoxes, prétend que l'homme en greffant les arbres, altère & défigure les ouvrages de la Nature. N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire au contraire que la greffe (*a*) eſt un moyen ingénieux de changer la nature des ſauvageons, de multiplier les fruits, d'en mêler les eſpèces, de les conſerver & de s'en procurer de tous les climats ? On en diſtingue ſix ſortes ; ſavoir, en fente, en couronne, en écuſſon, en flûte, à emporte-pièce & en approche. Les trois premières

(*a*) Quoique tous les livres du Jardinage entrent au ſujet de la greffe, dans le plus ample détail, j'ai penſé qu'une notice abrégée de cette opération omiſe par l'Abbé Roger, contribueroit à la perfection de ſon ouvrage.

ſont les plus uſitées. On greffe en fente en Février & en Mars ; en couronne au commencement de Mai, & en écuſſon dans les mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre.

La greffe *en fente* ou *en poupée*, qui eſt la plus ancienne, convient principalement aux poiriers & aux pommiers francs, & s'applique également à la naiſſance des branches & au haut de la tige. C'eſt en Janvier & avant que les arbres ſoient en sève, qu'on lève les rameaux deſtinés à être entés; leur longueur doit être de deux ou trois pouces, & il faut qu'il s'y trouve au moins trois bons yeux. On les met à la cave juſqu'à ce que le temps vienne de les employer; ils reprennent avec beaucoup plus de vigueur lorſqu'on les ente, attendu que leur sève eſt, pour ainſi dire, altérée. J'ajoute que ces rameaux feront pris ſur des branches ſaines, émanées d'arbres qui donnent du fruit. On taille la greffe par le gros bout, en forme de coin, ſur deux faces de la longueur d'un demi-pouce (*Plan. I, fig.* 1) : au-deſſus de l'endroit où commence ſa tête, on pratique deux petites retraites pour l'arrêter, & on obſerve que de chaque côté il

y ait de l'écorce bien adhérente au bois. Le côté destiné à être en-dedans sera moins épais que celui qui sera placé en dehors.

Lorsque le sujet qu'on veut greffer a été scié (*fig.* 2.) un peu en pied de biche, & qu'on l'a ragréé, on le fend avec une serpe assez avant, & dans toute la largeur du tronc. Un coin de bois placé dans la fente, la tient ouverte jusqu'à ce que la greffe y soit entrée librement. Pour qu'elle se lie au sujet, il est essentiel qu'il n'y reste point de jour, qu'elle ne puisse être ébranlée, & que son *liber* coincide avec le *liber* du sujet. Lorsque la greffe est placée, on couvre l'aire de la coupe du sujet avec de la terre glaise mêlée de mousse, que l'on enveloppe d'un linge. Il est d'usage de ne mettre qu'une greffe sur un sauvageon, & deux ou quatre sur les gros troncs d'arbres (*fig.* 2.) en y faisant une fente en croix. Si l'on greffe de jeunes plants de pépinière, on coupera le pied qu'on voudra enter, à six pouces de terre & du côté du septentrion, pour que la greffe soit opposée au midi, on le taillera ensuite en talus jusqu'à la moitié de la tige, & on coupera l'autre moitié toute plate. Cette manière de greffer

rend la fente plus aisée à faire, & le recouvrement de la plaie plus facile. Lorsque les arbres sont plus menus, on choisit une greffe de la même grosseur que l'endroit du sujet, de sorte que la moëlle du bois & l'écorce de la greffe répondent aux mêmes parties du sujet, comme dans la *fig.* 3.

La greffe *en couronne* est préférée à celle en fente, parce qu'elle est plus sûre, plus aisée, & qu'elle fatigue moins l'arbre. Elle se fait entre le bois & l'écorce, principalement sur de gros arbres fruitiers à pepin : son nom lui vient de ce qu'on met plusieurs greffes à trois pouces les unes des autres sur le sujet, relativement à sa force, ce qui forme une espèce de couronne (*fig.* 4). On les prend d'un demi-pouce de grosseur & garnies de quatre ou cinq beaux yeux, & on les taille comme le bout d'un cure-dent par le gros bout, afin que l'entaille ait près d'un pouce de long (*fig.* 5.). Pour appliquer ces greffes, on choisit sur le sujet un endroit bien uni & sans nœud, on fait à l'écorce une incision verticale avec la pointe d'un couteau, & sans l'endommager, on achève de la séparer du bois avec un petit coin qu'on chasse légèrement.

Enſuite on y introduit la greffe, & on recouvre la plaie avec une poupée, comme les greffes en fente.

La greffe *en écuſſon* eſt la plus uſitée pour les arbres nains & pour les fruits à noyau. Il y en a de deux ſortes : la greffe à œil pouſſant, & la greffe à œil dormant. Elles ſe font de la même manière, & ne diffèrent qu'en ce que la première ſe pratique au printemps, au-lieu que la ſeconde ſe fait en été & en automne.

Avant que les boutons ſe ſoient ouverts, on lève l'écuſſon ſur les branches de la dernière pouſſe, ce qui ſe pratique ainſi. On donne avec le greffoir trois coups dans l'écorce qui environne l'œil, le premier en travers de la branche juſqu'au bois, à l'épaiſſeur de deux écus au-deſſus de l'œil, & les deux autres de chaque côté en deſcendant juſqu'au-deſſous, de façon que les trois forment une eſpèce de triangle dont la pointe ſoit en bas (*fig.* 7.). L'œil ainſi cerné, ſe lève aiſément, en appuyant un peu fort avec le pouce ſur les côtés de l'inciſion. On a ſoin d'y laiſſer le moins de bois qu'il eſt poſſible. Lorſqu'on a trouvé un endroit bien uni ſur le ſujet qu'on veut écuſſonner,

on y fait deux incisions en forme d'un T (*fig. 6*), on en soulève l'écorce avec le manche du greffoir, afin de faire entrer par la pointe l'écusson entre le bois & l'écorce, de sorte que sa partie supérieure réponde parfaitement à l'incision horizontale du sauvageon, qu'il en occupe toute la place, & que les côtés de l'écorce le recouvrent entièrement, à l'exception de l'œil. L'écusson étant ainsi posé, on assujétit le tout avec de la laine, dont on fait plusieurs tours, jusqu'à ce que la greffe soit couverte, en serrant le haut un peu plus que le bas. Si cette greffe se fait au printemps & avant la Saint Jean, on coupe le sujet deux travers de doigt au-dessus de l'écusson, qui produit un bourgeon dès la même année; au-lieu que lorsqu'on écussonne à œil dormant, on n'étête le sujet qu'après l'hiver, parce qu'avant cette saison, il ne pousseroit qu'un jet herbacé qui périroit probablement. La ligature de l'écusson à œil poussant se desserre au bout de huit jours, & dans la quinzaine on est assuré de la réussite de l'opération. Si elle manquoit, on la répéteroit pendant la durée de la sève. L'écusson à œil dormant ne se dégage

qu'au printemps, lorsqu'il a poussé. Pour garantir les greffes de la pluie & du soleil, il est bon de les couvrir d'un cornet de papier.

La greffe *en flûte* ou *en sifflet* n'est bonne que pour les sujets fort séveux qui se dépouillent aisément de leur écorce, tels que les figuiers & les châtaigniers, les noyers & les oliviers. Elle se fait en Avril & en Mai, lors de la pousse de ces sortes d'arbres. On choisit sur un arbre greffé une branche de la pousse précédente, chargée d'yeux bien disposés, on lui fait une incision circulaire & on enlève à son extrémité un petit tuyau d'écorce (*fig.* 8.), garni d'un bouton, & on le détache doucement de la partie ligneuse, en le tirant à soi par son plus petit bout. On l'insère ensuite sur un sauvageon de la même grosseur dont on coupe la tige, & auquel on enlève un anneau d'écorce (*fig.* 9.), & on le lui fait adopter avec l'œil qui s'y rencontre (*fig.* 10.) : en sorte qu'à l'endroit incisé de part & d'autre, les lèvres de la peau se joignent. Souvent l'anneau cortical ne s'adapte pas exactement à la place qui lui est destinée : s'il est trop grand, on le fend du côté opposé au bouton, &

on en ôte un peu d'écorce. S'il eſt trop petit, on retranche un peu de bois du ſujet (*fig.* 9.).

La greffe *à emporte-pièce* n'eſt d'uſage que pour les gros arbres de fruits à pepin, qu'on altéreroit néceſſairement en les fendant. Lorſque la greffe eſt diſpoſée comme pour la fente, & dans la même ſaiſon, on fait avec un fermoir de menuiſier (*fig.* 11.) une entaille longue & large dans l'écorce & dans le bois d'une tige étronçonnée, & on y insère la greffe le plus juſte qu'il eſt poſſible; on lie le tour de ſa tête avec de l'oſier, & on y fait une poupée. On obſerve de plus, de ne pas étêter trop court ni trop près de la tige les arbres qu'on a deſſein de greffer à emporte-pièce.

La greffe *en approche*. Lorſqu'on entamera l'écorce & le bois de deux arbres voiſins l'un de l'autre & d'égale groſſeur, comme le repréſente la *fig.* 12, & qu'on appliquera les plaies l'une ſur l'autre, ces arbres ſe grefferont ſi exactement vers *a*, que ſi l'on en coupe un au-deſſous de l'endroit où ils s'uniſſent, les racines de l'autre nourriront les deux têtes. Il eſt plus d'uſage d'étêter le ſujet, de lui faire dans le haut

une entaille triangulaire (*fig.* 13.), & de tailler enſuite en forme de coin, vers la moitié de ſa circonférence, la tige ou une des branches de l'arbre qu'on veut multiplier (*fig.* 14.) On les aſſujétit dans cette poſition avec un oſier (*fig.* 15.), & lorſqu'ils ont contracté une union aſſez parfaite, on coupe par le haut la branche qui forme la greffe vers *a*. Il eſt encore plus aiſé de greffer par approche en coupant ſimplement en forme de coin la tige du ſujet (*fig.* 16.), & fendant celle de l'arbre voiſin qu'on veut multiplier, de façon que les deux *liber* coincident, & que le coin ſoit exactement embraſſé par les deux côtés de la fente. On ne ſe ſert guère de cette manière de greffer que pour des arbriſſeaux curieux.

Il y a encore une greffe qui ſe pratique *ſur les racines*, lorſqu'on ente une branche à fruit ſur une ſouche. On choiſit à cet effet une forte racine d'un arbre analogue à celle de celui qui a fourni la greffe, & on la coupe en plu-ſieurs diviſions, dans chacune deſquelles on inſère une greffe. Si le ſujet eſt aſſez vigoureux, on peut en ôter une racine qui fournira une vingtaine

de pieds. Un habile Cultivateur a fait greffer quelques arbres très-bas, & leurs greffes étant bien reprises, il les a fait planter assez avant, pour que la greffe fût enterrée. Le collet a produit des racines, & l'on a levé les arbres, pour retrancher tout ce qui appartenoit au sujet. Cette plantation a procuré plusieurs bonnes espèces d'arbres fruitiers, dont tous les rejets n'ont pas eu besoin d'être greffés.

Le pêcher se greffe à œil dormant sur sauvageon, c'est-à-dire, sur un arbre venu d'une bouture, d'un rejeton, ou d'un noyau, ou sur un arbre greffé d'un fruit à noyau qui lui est analogue. Quand il vient d'un noyau de pêche sans être greffé, il reste pêcher, & rapporte des fruits tels que ceux de vigne & de Corbeil. Les arbres, soit sauvageons, soit greffés qui lui conviennent le plus, sont l'amandier, le prunier, l'abricotier, le pêcher venu de noyau, & celui qu'on veut changer de greffe. Jusqu'ici on a cru que les pêchers sur amandier réussissoient mieux dans les terres légères que le prunier, & qu'au contraire ceux entés sur prunier convenoient mieux aux terres fortes. La raison qu'on en

apporte eſt que le ſauvageon de l'aman-dier ſe nourriſſant de peu, & ne pouſſant preſque point de chevelu, qui pompe & ſuce ſans ceſſe, n'a pas tant beſoin de ſucs, ni d'une terre ſi ſubſtantielle, au-lieu que le prunier étant un arbre de plus longue durée, a peu de groſſes racines, mais quantité de moyennes & de petites qui exigent plus de nourriture. Je m'embarraſſe peu de la diſtinction des terres fortes ou légères, de celles qui ont du fond d'avec celles qui n'en ont pas, & j'ai toujours préféré de planter ſur amandier, dans quelque terrein que ce fût. De plus, le pêcher ſur prunier eſt toujours gommeux, dure peu, & à l'endroit de ſa greffe, il ſe fait une extravaſion de sève qui forme un bourrelet énorme, enfin ſa tige ne profite point également, comme la greffe qui eſt ordinairement plus forte du double.

La greffe eſt une opération eſſentielle. On ne connoiſſoit autrefois que les pêches de Corbeil, il n'y a pas plus d'un ſiècle qu'on s'eſt aviſé de greffer le pêcher : j'ai dit que c'eſt Montreuil & ſes environs qui l'ont tiré de ſon état obſcur, en le greffant & le

plaçant avantageusement, afin de lui faire rapporter de plus beaux & de meilleurs fruits.

Les pépinièristes, sans attendre que leurs sauvageons ayent une grosseur convenable, les greffent dans le tronc même, au moyen de quoi on est fort embarrassé pour les planter. Si on les enfonce en terre, tels qu'ils doivent être, la grefle est enterrée; si on les plante en superficie, leurs racines brûlent. Dans le cas où l'on seroit obligé de planter de tels arbres, on n'auroit qu'à les buter jusqu'à ce que la terre fût affaissée. Les Chartreux greffent ordinairement leurs sauvageons à six ou sept pouces au-dessus de la terre, lorsqu'ils en ont deux ou trois; au-lieu de rebotter ceux qu'ils ne vendent pas, ils greffent un nouveau fruit sur la greffe qui a poussé l'année précédente; ainsi, les arbres restent deux années de plus en place, & forment ce qu'on appelle franc sur franc. J'en ai plantés d'une grosseur prodigieuse, avec des racines immenses, & à qui je laissois des têtes de vieux bois, qui m'ont donné des fruits l'année même, & qui à la troisième pousse avoient vingt-cinq pieds d'étendue.

Dans les pépinières, on greffe le pêcher trop tôt ſur de maigres ou ſur de mauvais ſujets, ſur des amandiers d'un an, ou ſur des pruniers trop fluets. L'expérience démontre que ſur un ſauvageon qui n'eſt point d'une groſſeur formée, la tige ne prendra que fort peu de corps durant toute la vie du pêcher. La greffe s'y trouve communément du double de la groſſeur de la tige qui reſte maigre & rabougrie. De là vient ce calus ou ce gros bourrelet ſi difforme à quantité de pêchers vers l'endroit de la greffe. La Quintinye ne veut pas qu'on en plante venant de la pépinière, qui n'ayent par le bas un pouce de diamètre, quand ce ſont des nains, & dix-huit lignes quand ce ſont des tiges ou des demi-tiges. Il y a en effet double profit pour la vigueur, la ſanté de l'arbre, ſon prompt rapport & ſa durée, pour l'abondance de ſes fruits & leur bonté. Le choix des pépinières n'eſt pas indifférent. On doit toujours préférer à celles qui ſont fumées, terreautées ou d'excellente terre, les pépinières maigres & légères, telles que celles de Vitry.

Lorſqu'on tranſplantera les arbres

au loin, on aura ſoin, pour qu'ils ne ſouffrent pas hors de terre, de les lever dans la ſaiſon où ils ne pouſſent point, de bien couvrir leurs racines avec des herbages frais & abondans en sève, & de mettre par-deſſus ce premier lit, quelque onctueux qui ne s'évapore pas aiſément, tel que du fumier gras & bien conſommé, recouvert de mouſſe & enveloppé dans une toile cirée. On ſait que la mouſſe ne ſe pourrit que difficilement, & qu'elle conſerve l'humidité ſans fermenter. De temps à autre on les humectera, en jetant de l'eau deſſus. Arrivés à leur deſtination, ces végétaux doivent auſſitôt être plongés durant vingt-quatre heures dans une mare d'eau de fumier ou dans quelque eau bourbeuſe, pour que ſes particules développent leur humide radical. Les plantes délicates ſeront dépoſées dans du fumier un peu moite, médiocrement chaud, ou dans du terreau humide. Enfin, ſi on mettoit à couvert les plantes robuſtes durant une journée, après les avoir arroſées, & enſuite dans un ruiſſeau ou dans un bacquet plein d'eau, je penſe qu'il en réchaperoit un grand nombre.

Il eſt aiſé de ſe ménager une pépi-

nière. On dreſſe un canton, & de trois pieds en trois pieds on y plante au printemps, à trois pouces de profondeur, des amandes qu'on a fait germer à la cave dans du ſable ; à meſure que les amandiers ſont en état d'être greffés, on les écuſſonne ; & lorſqu'on veut les planter, on les lève en motte & on les met en place. On peut encore les laiſſer en pépinière, juſqu'à ce qu'ils ayent rapporté des fruits, de cette manière on ne ſe méprend ni ſur la qualité, ni ſur la bonté des eſpèces. Dans une pépinière où il n'y a que des ſauvageons nains, je plante au milieu des rangées, à ſix pieds de tout ſens, un arbre greffé de l'eſpèce qui me convient. Fort & vigoureux, tel que je le ſuppoſe, il ne manque pas de faire des pouſſes très-alongées. Alors je greffe en approche tous ces bons bois au printemps ſur autant de ces ſauvageons qui ſont en état d'être greffés, & ſur leſquels ces rameaux peuvent s'étendre.

Quand on a des arbres vieux ou caducs, on plante entre deux, dans le printemps, une amande qu'on aura mis germer dès le mois de Novembre pour greffer enſuite le ſauvageon, ſou-

vent dans l'année même. Cette façon de regarnir ſes eſpaliers eſt très-bonne: lorſqu'une fois ces arbres ont pris, ils ſont d'une très-longue durée, pourvu qu'ils ſoient ſecondés & conduits avec intelligence. Je ſuppoſe qu'on a auparavant ſondé la terre, & qu'on l'a défoncée. Un ſauvageon de prunier peut auſſi être greffé en place, s'il eſt bien vif & ſuffiſamment fort.

La réunion de différentes greffes ſur un même ſujet, réuſſit rarement: la dominante l'emporte toujours ſur la plus foible. Je ne ſache qu'une occaſion où l'on puiſſe y conſerver pluſieurs greffes. Vous avez des arbres fort vieux, dont les fruits ne vous conviennent point, ſoit parce qu'ils ne ſont pas excellens, ſoit parce que vous en avez trop de la même eſpèce. Ces arbres pouſſent de leur ſouche des branches gourmandes, qui viennent du ſauvageon. On les greffe (*a*) la

(*a*) Quand on voit que la sève eſt trop abondante, & que l'écuſſon groſſit, au point qu'il y a lieu de craindre qu'elle ne ſoit noyée, il faut couper par derrière la laine & l'écorce juſqu'au bois, à quatre ou cinq pouces au-deſſous de l'endroit où eſt placé l'écuſſon par-devant.

même année, & on projette de les renouveler sur ce rejeton greffé, en observant de ne pas les couper tout d'un coup, de peur de faire à la fois sur une vieille souche des plaies & trop nombreuses & trop considérables ; mais d'année en année d'abattre successivement des branches.

CHAPITRE III.

Des terres propres au Pêcher, & des moyens de corriger celles qui ne lui conviennent point.

D'après des observations certaines, je pense que les arbres & les plantes se nourrissent des sucs de la terre, non par voie de broyement, mais d'abord par voie de pompement, ensuite d'action de la sève, & enfin d'élasticité des organes, qui préparent les parties spiritueuses de cette même sève. Ce pompement est fondé sur ce que toutes les racines des plantes sont ouvertes par leurs extrémités, & qu'elles dégé-

nèrent en pointes arrondies, au bout desquelles est un petit trou semblable à celui qui paroît dans chaque graine, & par lequel la substance des sucs de la terre y est reçue. Telles qu'une éponge qui de plate qu'elle est, grossit dans l'eau, en recevant par ses pores les parties liquides qui les imbibent & les font gonfler; les racines d'un arbre déplanté depuis quelques jours, plates, séches, rentrées en elles-mêmes, se dilatent & rendent l'eau, quand on les presse fortement, après un certain séjour qu'elles y ont fait.

Il est assez inutile de s'étendre sur la nécessité d'un bon fonds de terre, pour tous les arbres généralement. Je dirai quel est le meilleur pour le pêcher, en traitant de sa plantation actuelle. J'ajouterai seulement ici en faveur des personnes qui veulent planter en toutes sortes de terres, que le pêcher se plaît sur-tout dans celle qui étant douce, médiocrement grasse & un peu sablonneuse, tient le milieu entre les terres fortes, & les terres légères. Son fruit est moins agréable dans les terreins argilleux & humides, que dans les terres un peu sèches. A l'égard des poiriers, sur-tout de Saint-

Germain, leur fruit a plus de goût dans une terre maigre & sèche que dans une terre grasse, forte & humide, mais aussi il y devient plus pierreux.

Une terre, quelque excellente qu'elle puisse être, dégénère à mesure qu'elle est défoncée. Il y a ordinairement un premier lit, qui, à cause des pluies, des influences de l'air & des engrais, a des qualités plus avantageuses. A un pied ou deux, on trouve un lit de couleur moins foncée & rude au toucher. A celui-ci en succède un troisieme, dont la terre est jaunâtre, roussâtre, blanchâtre, sablonneuse, cendreuse, & enfin arrive le tuf, la craie, la pierre, la grou.

Si la terre ne vaut rien, il faut en former une qui approche de celle dont je viens de parler. Est-elle trop grasse, il faut l'alléger; quant aux maigres & aux légeres, on les remonte pour leur donner du corps. A l'égard des terres humides & froides, je les dessèche, & je leur substitue de quoi les ranimer; enfin je fais en sorte de diminuer la grande ardeur des sables brûlans, en leur procurant une fraîcheur tempérée.

Pour

Pour alléger les terres trop grasses, & affoiblir leurs sucs trop substantiels, je propose quatre moyens qui m'ont également réussi, savoir :

Les gazons renversés,
La charrée,
Le sable,
Les plâtras battus.

Les avantages des gazons qu'une longue expérience m'a fait connoître, me déterminent à les conseiller pour en faire la base de toutes les plantations. Quand on les a levés & amenés au bord du trou, on les jette au fond, en mettant l'herbe dessous & la racine dessus. On les étend ensuite, & on en fait plusieurs lits, jusqu'à la moitié du trou. Les gazons étant le fumier naturel de la terre, & sa production la plus ordinaire, m'ont paru d'autant plus propres à remonter la terre du pêcher, que cet arbre demande un suc doux & benin. Lorsque les extrémités des racines les ont atteints, elles s'accommodent parfaitement de leur substance friable. Ils durent dix, douze & quinze ans, sans être consommés tout-à-fait, & ne pourrissent que lentement. A mesure que les pluies & les neiges humectent la terre, ces gazons

qui forment comme une eſpèce d'éponge, portent avec eux une impreſſion d'humidité douce, qui jointe à la chaleur des rayons du ſoleil, fait paſſer dans les racines de l'arbre ces ſucs qu'ils contiennent. J'ai remarqué que quelque ſéchereſſe qu'il arrive, les arbres au pied deſquels on a pratiqué de ces couches ſourdes & ſouterraines, ſont toujours verdoyans, & pouſſent des jets vigoureux.

La jauge étant à moitié remplie de gazons, je mêle de la terre du deſſus qui vient de la fouille, avec un tiers de charrée ou de plâtras battus, & quand le tout eſt bien mélangé, je remplis le reſte de la jauge & je plante. Cette-charrée renferme beaucoup de parties ſpiritueuſes, & eſt très-propre à rendre légère une terre groſſière. Si l'on employoit de la cendre pure, elle brûleroit les racines, à moins qu'elle n'eût paſſé l'hiver, expoſée aux influences de l'air.

Le ſable dont je parle eſt différent de ceux de rivière, & des ſables rouges & infertiles. Il eſt doux & léger, approchant de ce qu'on nomme ſablon; on le trouve dans des fonds où les ravines l'ont entraîné, & le long

des chemins & voiries qui ſont un peu en pente. Tranſporté dans les terres trop fortes, la chaleur du ſoleil qui les pénètre profondément, diſſout les parties intégrantes de la sève, & en ranime le mouvement.

Je mêle les plâtras, de même que les ingrédiens dont je viens de parler. Quiconque ſait les employer à propos, peut être aſſuré de fertiliſer ſes terres pour long-temps. Il faut commencer par les battre & les paſſer enſuite à la claie. On ſait que les ſalpêtriers trouvent dans ces plâtras de quoi faire leur nître, qui forme la poudre, & qu'ils en tirent une quantité conſidérable de ſel extrêmement corroſif. On peut en inférer que ces plâtras ſagement diſpenſés, doivent remonter une terre encore mieux que la marne dont on la couvre. Il ne faudroit pas en faire uſage dans celle qui ſeroit légère, brûlante ou ſablonneuſe.

Inutilement planteroit-on des pêchers dans des terres glaiſeuſes & argilleuſes, ſi l'on n'employoit les moyens convenables pour en adoucir & en corriger la roideur. Il s'agit de les développer & de les émier, afin que leur ſurface ne préſente point de croûtes

dures, impénétrables aux rayons du ſoleil & aux pluies. Je ſuppoſe d'abord que la jauge eſt à moitié remplie de gazons renverſés. Si toute la terre eſt graſſe, forte & de même nature, je fais écrouter, pour la remplacer, celle des grands chemins & des voiries. Il eſt des cours de fermiers dans leſquelles les animaux ont dépoſé depuis un temps immémorial, des engrais lavés & détrempés, & dont les ſucs ont été développés par les pluies, les neiges & les gelées. Les cours des particuliers contiennent de très-bonnes terres provenantes de balayures, de vannures de grains & autres engrais ſemblables. Dans les carrefours, les rues & les places vagues des villages, on trouve des immondices conſommées & pourries. Après les avoir ſondées, je les fais paſſer à la claie & enlever.

Au défaut de ces engrais, j'ai recours aux terres de prés & de mares, au fumier des chevaux & des beſtiaux que je mets pourrir dans un grand trou où je fais tomber toutes les eaux voiſines. Lorſqu'il s'agit de remplir ma jauge, je me ſers de ces différentes terres, & à leur défaut, je mêle moitié fumier réduit en terreau avec ma terre

argilleuſe. Quant à ce dernier engrais, je ſuis obligé d'y recourir tous les trois, quatre ou cinq ans, ſelon que ma terre reprend plus ou moins ſon ancienne roideur. Ainſi dans un ſol jugé impropre au pêcher, viennent des arbres admirables, & des fruits auſſi abondans qu'excellens.

A l'égard des terres maigres & légères, il faut leur donner de la ſaveur & de la fécondité, ſuppléer à la nature, donner un corps à ce qui n'en a point. Par-deſſus les gazons, j'emploie la vaſe des ruiſſeaux, & les dépôts laiſſés par les ravines dans des fondrières où les ſucs des terres voiſines ont été entraînés. Je fais auſſi un amas de fiente de vache, que je laiſſe pourrir, & je mêle le tout par moitié avec ma terre maigre. Il eſt à propos, dans ces ſortes de terreins, d'arroſer les pêchers avec un ſeau d'eau de fumier tous les ans au printemps, ou dans le courant de l'été. Cet arroſement qui les tient frais, les fait pouſſer & produire comme dans les meilleures terres.*

Il s'agit de deſſécher & d'échauffer celles qui ſont humides & froides : voici comme je m'y prends. Dans ma

jauge, je mets des plâtras & des démolitions à la hauteur d'un pied, j'en excepte les pierres à plâtre ou à chaux, les moëllons tendres, les recoupes qui se mettent en bouillie dans l'humidité. Par-dessus je fais placer les plus grosses pierres en forme de parpaings, en observant qu'elles ne se joignent pas exactement, pour faciliter l'écoulement des eaux. Sur cette espèce de pierrée ou de puisart, j'établis un lit de gazon d'un pied également de hauteur. Restent deux pieds de remplissage pour combler ma jauge. J'ai recours à la charrée incorporée avec la terre du dessus, ou à des feuilles pourries & consommées, ou à la poudrette. Je mêle ces engrais jusqu'à la concurrence d'un tiers, avec ma terre humide & froide. Ils sont excellens lorsqu'ils sont réduits en terreau, qui devient très-maniable, & dont la qualité est chaude. On peut aussi employer les terres d'égoût, pourvu qu'elles ayent été cuites au moins durant un an au soleil, aux pluies & aux gelées. Au défaut de toutes ces choses, on usera de fumier consommé, de cheval, de mulet, d'âne, de crottin de mouton, excepté de fiente de pigeon qui se met toujours

en bouillie, s'empuantit, & eſt très-pernicieuſe aux arbres pour plus d'une raiſon.

Deux moyens peuvent ſuppléer au défoncement. Le premier dont la dépenſe eſt à-peu-près égale, conſiſte à charger la terre le long des eſpaliers, & d'en former une ſorte de terraſſe élevée de deux pieds. Pour la ſoutenir, on conſtruit un petit mur à joints apparens, ou un talus garni par le bas de gazon bien battu. Cette terraſſe doit avoir au moins ſix pieds d'étendue, & peut former une côtière pour avoir des primeurs, ou pour conſerver dans l'hiver quantité de plantes délicates. Le ſecond expédient moins diſpendieux eſt d'incliner les arbres, & de les placer fort loin du mur, à douze pieds de diſtance les uns des autres, en les tirant au cordeau. On choiſira, pour cette plantation, des arbres greffés fort haut, & un peu cambrés. La muraille fait, à leur égard, le même effet que le penchant d'une colline qui ne les empêche ni de venir, ni de produire. Les racines cambrées qui s'étendront alors horizontalement, ſuffiront ſeules à la nourriture de l'arbre. Je ne diſconviens

point que les sécheresses ne soient défavorables à des arbres ainsi plantés, mais on peut y suppléer par des bassins, & y verser de l'eau au besoin.

Cette plantation exige une précaution essentielle, c'est de la fumer abondamment tous les trois ans. Vers la toussaint, on déchausse les arbres, & on jette autour le fumier. Les neiges & les pluies le détrempent, & en font passer le jus aux racines ; lors du printemps on ne craint point qu'il les brûle, & on l'enfouit en labourant.

Les sables brûlans dans lesquels les mauvaises herbes n'osent éclorre, doivent être traités de même que les terres maigres & légères. Les arrosemens y seront employés fréquemment durant l'été; & de peur que le soleil ne pénètre jusqu'aux racines, on étendra six pouces de fumier sur la superficie de la terre, à un pied autour de la tige des arbres. L'aspect peut en être désagréable, je ne crois pas qu'on lui préfère la vue d'arbres brûlés qui meurent & ne rapportent rien. On ôte ce fumier l'hiver pour le renouveler tous les ans au printemps.

Sans sonder la terre, il est aisé de connoître si elle est mauvaise, à la

pâleur, la jauniſſe, la pouſſe maigre & fluette des arbres, la petiteſſe & le défaut de ſaveur de leurs fruits, leur chûte & celle des feuilles, aux bouts de leurs branches qui ſe brûlent, à la précipitation avec laquelle l'écorce s'aoute, avant que les rameaux ayent atteint leur groſſeur ordinaire; enfin, à tout leur extérieur qui languit & dépérit. Quelquefois auſſi les arbres, quoiqu'en bonne terre, ſont ſujets à des dérangemens de ſanté, lorſqu'elle s'épuiſe & ſe trouve dépourvue de ſucs: alors on la remonte conformément à ce que j'ai indiqué ci-deſſus.

Je me comporte différemment à l'égard des vieux arbres que des jeunes qui ſe trouvent dans un mauvais fonds. Si ceux-ci peuvent ſe lever en motte, pour être remis en place, quand le vice de la terre aura été réformé; c'eſt le parti que je prends à l'égard des pêchers greffés ſur prunier, qui ont beaucoup plus de chevelu & de racines moyennes que ceux ſur amandier. S'ils ſont anciens & décrépits, on fait un trou entre-deux pour renouveler l'eſpalier. Mais ſi ce ſont des arbres de douze à quinze ans, qui en vaillent la peine, je les fouille

durant l'automne, de quatre pieds en tout ſens, & avec beaucoup de précautions, pour ne couper aucunes racines, je mets à part les terres du deſſous & celles du fond. Quand je les ai bien dégagés, je creuſe en-deſſous, laiſſant une motte à leur pied, autant qu'il m'eſt poſſible. Les racines qui m'empêchent de travailler, ſont retrouſſées ou attachées à une voiſine avec un oſier. Dans les entre-deux, où la bêche ni la pioche ne peuvent aller, je me ſers de la houlette, & avec la main j'enlève la mauvaiſe terre à la profondeur de trois ou quatre pieds, jusqu'au bout des racines; je coule à ſa place celle du deſſus, & j'introduis de la miette dans les cavités entre les racines remiſes à leur place.

Lorſqu'elles ſont recouvertes de ce premier lit, je fais mettre un lit de fumier bien conſommé, & par-deſſus ſix pouces de bonne terre alternativement, que je mêle enſemble en deſcendant dans la jauge juſqu'à ce qu'elle ſoit entièrement comblée. Pluſieurs ſeaux d'eau jetés enſuite, ſervent de liaiſon au tout enſemble. Des arbres ainſi traités, ſont plus hâtifs que leurs voiſins, & pouſſent au printemps des

jets merveilleux. Je les soulage alors en les déchargeant amplement de bois & les taillant court. J'ai employé cet expédient dans le tuf & dans la grou, & je l'ai exécuté avec autant de succès à l'égard des arbres qui jaunissent & cessent de rapporter. L'usage est de les arracher : s'ils sont bons d'ailleurs & vigoureux, j'estime qu'on doit prendre la peine de les panser & de les rétablir de la même façon.

CHAPITRE IV.

De la Plantation des arbres fruitiers.

C'EST une erreur d'avancer qu'il faut s'arrêter aussi-tôt qu'on trouve la glaise ou le tuf, parce que le séjour de l'eau dans cette espèce de caisse que vous formez de ces matières, en les perçant, pour y substituer de bonne terre, pourrit en peu d'années les racines des arbres. Je dis au contraire que c'est le cas de faire une fouille plus profonde, attendu qu'ils périssent dès qu'ils ont

atteint la glaiſe ou le tuf, & qu'il eſt même eſſentiel de n'en planter aucun, qu'on n'ait auparavant défoncé la terre de quatre pieds en tout ſens, quelque aſſuré qu'on ſoit de ſa bonté. Ces quatre pieds ſont également néceſſaires aux pêchers nains & à ceux de tige, pour rendre la terre douce, meuble, friable & pénétrable juſqu'à cette profondeur aux influences d'en-haut, & à l'air auſſi eſſentiel aux végétaux que la reſpiration aux animaux. Une des raiſons pour leſquelles ils languiſſent au bout de quelques années, eſt le défaut de fouille néceſſaire dans les terres ſouvent ſcellées & uſées. Elles ceſſent d'être meubles à la profondeur de dix-huit pouces. Or, les filets qui ſe forment aux racines, & qui ſont extrêmement tendres & faciles à être offenſés, percent très-difficilement une terre compacte, lorſqu'ils eſſayent d'en piquer le fond. De plus, les humidités ne peuvent pénétrer cette eſpèce de plancher ſur lequel les racines ne font plus que s'étendre, ſur-tout le long des murs des eſpaliers : ou ſi elles y parviennent, elles y ſéjournent, chanciſſent les racines & les pourriſſent ; bientôt l'arbre jaunit & dépérit.

Perſonne n'ignore que durant les chaleurs, & tant que ſoufflent les vents deſſéchans, tout l'humide des plantes eſt enlevé, il ſe fait ſur la terre une croûte dure, elle ſe gerce & ſe fend, les végétaux ſouffrent prodigieuſement de l'attraction de la part de l'air & du pompement du ſoleil. Il faut alors que les racines puiſſent fournir un humide au moins équivalent à cette tranſpiration. Quand donc la terre a été une fois défoncée, les racines ſont en état d'envoyer ſuffiſamment à la plante de quoi fournir à l'évaporation, & elle n'eſt pas incommodée des ſéchereſſes, le hâle ne pénétrant point auſſi avant en terre que la fouille.

Il n'y a pas de terre qui ne ſoit pierreuſe : ces pierres ſont des remparts impénétrables aux racines naiſſantes qui les rencontrent. On les trouve en fouillant & on les ôte. Le long d'un eſpalier, dont le mur avoit une retraite de plus d'un pied d'épaiſſeur à trois pieds de bas, j'ai fait planter des arbres de dix-huit pouces en avant dans la plate-bande, en les cambrant par la tête, afin que les racines ne puſſent rencontrer les pierres,

& que la tête approchât du mur ; en observant de leur laisser plus de longueur de tige. Une excellente pratique est de passer à la claie toute la terre du trou & de la tranchée, lorsqu'elle a les conditions requises pour le pêcher.

Les terres des espaliers exposés surtout au midi & au couchant, sont extrêmement remplies d'œufs d'insectes qui rongent les racines & la verdure. En les défonçant, on détruit une partie de ces ennemis : les humidités & les gelées jointes aux labours, achevent de les faire périr.

C'est mal planter que de mettre un arbre à la place d'un autre qui est mort, sans changer auparavant toute la terre du trou. Rien de plus rare que de voir un pêcher profiter dans la même place où un autre n'a point réussi, quand il a été recouvert de la même terre. En conséquence, je n'ai jamais planté sans avoir rempli le trou de mes arbres de celle de la superficie prise à trois ou quatre pieds, terre impregnée du nitre de l'air, cuite & digérée par le soleil & les influences bénignes d'en-haut : je fais ensuite joncher à sa place celle du trou, qui

ne peut envoyer qu'une sève crûe, incapable de rendre les arbres féconds, & qui, avec le fecours des influences du Ciel & des vents, deviendra terre neuve. Si vous faites la fouille en automne, pour ne planter qu'au printemps, comme cela fe pratique dans les terres fortes & humides, vous pouvez vous contenter de répandre la terre, pour la laiffer hiverner, ainfi que le trou.

Je vais plus loin; je prétends qu'il ne faut point planter un arbre à la place d'un autre arraché, quoique vivant, fans renouveler auffi la terre, & fans enlever toutes les racines de celui qu'on ôte. On conçoit aifément que la terre ayant été épuifée pour la nourriture de l'arbre précédent, a befoin d'être remontée, & que dans un fol occupé par un végétal, la même efpèce réuffit rarement, fi l'on ne le change ou fi l'on ne le laiffe repofer. Cette règle ne fouffre d'exception que dans le cas d'une terre extrêmement féconde ou abondamment fumée. Enfin, les racines de l'arbre déplanté étant encore en terre, y reftent du temps fans fe pourrir, & ne le feront point quand le nouvel hôte du jar-

din étendra les siennes, que leur rencontre empêchera de pousser.

On observera encore, avant que de planter le pêcher, de l'éloigner des plantes gourmandes qui effruitent & mangent la terre, & d'ôter soigneusement les racines de chiendent, ainsi que les rejetons des arbres voisins; le Jardinier qui se contente de les enlever de la superficie de la terre, les voit sans cesse repousser.

C'est assez l'usage de planter entre deux pêchers des vignes qui couvrent la muraille jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour la tapisser eux-mêmes : on élague ensuite ces vignes, & on pratique le long du chaperon un cordon qui donne de très-beau raisin. Je condamne cet usage, & je dis que pour vouloir trop avoir, on n'a rien, ou presque rien. Ces vignes, par leur large & épais feuillage, forment une espèce d'auvent par-dessus l'arbre auquel elles ravissent les pluies & les rosées de la nuit, lui donnent de l'ombre & empêchent ce renouvellement d'air qui sert merveilleusement à sa respiration. Les gouttières qu'elles occasionnent sur les branches & sur les fruits du pêcher, lors des grandes averses, ca-

vent & carient ses blessures & ses cicatrices, & font fluer la gomme de tous les côtés. Je n'ai jamais vu cet arbre réussir à des pignons où il y a des égoûts. De plus, les racines des vignes l'affament, se mêlent avec les siennes & se croisent dans peu de temps. Je n'approuve pas davantage les vignes en contrespalier, que celles appliquées au mur, à moins que les platebandes ne soient fort larges, & que les vignes ne soient plantées entre les arbres & non en face. On allègue, en leur faveur, qu'elles parent les arbres des grandes ardeurs du soleil, & qu'elles tiennent la terre fraîche à leur pied. Le pêcher s'accommode peu de ces soins officieux, il est jaloux de jouir seul de tous ses droits, & des rayons du soleil son bienfaiteur. L'usage des bons ouvriers de Montreuil est de placer entre leurs pêchers un poirier ou pommier, à qui ils laissent une tête, & d'en tirer ce qu'ils peuvent durant quelques années, en l'élaguant à mesure que grandissent les arbres qui doivent rester en place.

Il est essentiel, avant la plantation, de visiter la tige de son arbre. Si elle est noueuse, remplie de blessures, de

calus, de froiſſures, & que l'écorce; au-lieu d'être claire & nette, ſoit livide & noirâtre, il faut le rebuter. Si au contraire ce ne ſont que de légères contuſions cauſées par le tranſport, on y applique l'onguent de Saint-Fiacre; s'il y a quelque chancre peu conſidérable, il faut couper l'écorce noire, en uſant du même remède, & mettre un tuteur à la tige tortueuſe qui peut être redreſſée.

A l'égard des racines, il eſt une préparation eſſentielle omiſe par les plus habiles Jardiniers, pour habiller le pêcher & le mettre en état d'être placé en terre.

1°. Sonder toutes les racines, & examiner s'il n'y en a point de mortes, de briſées, d'éclatées, de rongées par les vers ou d'attaquées de chancres. Dans tous ces cas, il faut ſupprimer celles qui ſont totalement défectueuſes, raccourcir celles qui ſont caſſées ou fendues. A l'égard des racines endommagées par des plaies ou des contuſions, & dont le retranchement feroit tort à l'arbre, on les guérira par l'onguent de Saint-Fiacre; précaution tellement eſſentielle, qu'un pêcher à l'égard duquel on l'aura employée,

viendra plus vîte en trois ans, qu'un autre en ſix.

2°. Ménager ſoigneuſement les pivots, bien loin de les couper en-deſſous près du tronc, ſuivant la pratique ordinaire des Jardiniers. Il eſt impoſſible que toute plante pivotante, à qui l'on a ſupprimé ſon pivot, croiſſe & ſe fortifie, à moins que la perte n'en ſoit réparée par un nouveau. Ceux qui ont étudié la Nature, ont vu qu'elle reproduit un pivot, & ſouvent pluſieurs à nombre de plantes qui en ont été privées. Dans les amandiers, par exemple, vous trouverez des racines plongeantes & pivotantes, & non des latérales. Comme elles ſont perpendiculaires au tronc, elles prennent des ſucs plus abondans que celles qui ſont placées horizontalement. J'ai remarqué que les arbres fruitiers qui pivotent, ont toujours rapporté les fruits les mieux nourris & les plus ſucculens, & que les plus vigoureux qu'on lève dans les pépinières ſont ceux qui ont des pivots.

J'ajoute que ſi l'on fouille au bout de trois ſemaines, à l'endroit de ces plaies conſidérables faites au tronc, on trouvera la terre imbibée des pleurs qui en ſortent continuellement. On

verra la chancissure prendre à ces plaies, & des insectes, sur-tout de petites fourmis jaunes, picotter leurs lèvres, dont ils empêchent la réunion. Par elles, de gros vers entrent quelquefois dans le tronc de l'arbre, & en montant toujours vers sa tige, ils la carient au point qu'il meurt. J'ai vu à des arbres de vingt ans ces plaies non recouvertes encore, & le corps ligneux devenu comme du terreau. Ces observations ne s'accordent guère avec le sentiment d'un Naturaliste moderne, qui recommande dans ses écrits de retrancher le pivot des arbres & de mutiler leurs racines. Suivant lui, on ne risque rien en coupant, lors du labour, les racines du blé, de la vigne & des arbres; on leur rend même un grand service, parce que pour quelques suçoirs qu'on leur ôte, il s'en forme une foule d'autres (a).

3°. Planter les arbres avec toutes leurs bonnes racines, quand elles auroient une aune de long; c'est le moyen de leur faire pousser des jets vigoureux dès la première année, & de les voir

(a) *Stultum est amittere radices quas habemus, ut acquiramus novas.* (Theophr.)

tout formés à la seconde. Le 11 Décembre 1762, le Roi ayant demandé pour Bellevue un peuplier de la Caroline, nous en avons fait lever un à Choisy, dont les racines avoient seize pieds d'un côté & quatorze de l'autre. Il a été ensuite voituré à Bellevue & replanté avec toutes ses racines, sans qu'aucune ait été cassée. La règle générale est de ne rafraîchir le bout des racines que de l'épaisseur d'une ligne, en proportionnant la grandeur du trou à leur longueur: coupées dans l'endroit où elles sont le plus menues; elles s'alongent, en croissant par la suite, dans leur grosseur naturelle. Le contraire arrive quand on les a raccourcies dans leur fort: il se fait alors autour de la coupe un petit bourrelet environné de filets qui deviennent racines moyennes; mais jamais aussi grosses qu'elles auroient dû l'être. Il m'est arrivé de faire lever des arbres que j'avois plantés avec toutes leurs racines par voie de perpendicularité, & sans supprimer le pivot, ils les avoient alongées jusqu'à cinq pieds de bas, & six à sept au pourtour. J'en ai vu un grand nombre, qui en quatre ou cinq ans avoient des racines de treize pieds de longueur.

4°. Ne toucher en aucune façon au chevelu. Il y a entre toutes les racines un rapport des unes avec les autres, ſemblable à celui qui dans le corps humain ſe trouve entre les vaiſſeaux qui contiennent le ſang, & les liqueurs néceſſaires à la nutrition & à l'accroiſſement ; ainſi l'ordre eſt totalement dérangé par la ſuppreſſion de ces mêmes filets.

5°. Faire ſa coupe par-deſſous, nette & en bec de flûte. Cette maxime eſt fondée ſur ce que l'ouverture de la plaie faite à l'extrémité de la racine, ſe referme plus aiſément quand elle répond directement à la terre ſur laquelle elle poſe, que ſi elle ſe trouvoit en-deſſus ou ſur le côté, comme la coupe ordinaire des branches.

6°. Obſerver la poſition des racines & une juſte proportion entre elles. Tous les arbres ont plus ou moins de groſſes racines eſpacées autour du tronc & entremêlées de moyennes. Quelquefois elles ſe trouvent toutes du même côté. On plante un pêcher ſuivant ſon ſens, & on a plus d'égard à la tête & à l'emplacement de la greffe, qu'on n'en a pour la poſition des racines. Qu'arrive-t-il de-là ? Lorſque

l'arbre pousse, il produit du côté où l'on a laissé plus de racines vigoureuses, des jets trois fois plus forts que de l'autre. On ne voit dans tous les jardins que des pêchers dont un côté a des membres vigoureux, tandis que l'autre ne profite point, dépérit au contraire & meurt insensiblement. Telle est une des causes de la courte durée de cet arbre parmi nous.

Pour éviter cet inconvénient, j'observe, en taillant mes racines, de distribuer les fortes & les foibles dans une sorte d'égalité. Si mon arbre ne le permet pas, & que toutes les grosses racines soient d'un côté, je le plante de façon qu'elles se trouvent en-devant, mettant le long du mur la partie où il y en a moins. La pousse alors se fait par-devant, & en tirant mes branches de chaque côté, sans les mutiler, ni les écourter, je les distribue de manière que l'arbre est également garni. Si c'est un arbre nain, ou en plein vent, je place au midi le côté où il y a moins de racines, pour les faire profiter davantage. Il est certain que de la distribution proportionnelle des racines dépend celle des branches que j'expliquerai dans la suite. La raison

pour laquelle la sève se porte avec plus d'abondance dans le côté de l'arbre qui a plus de racines, ou de plus grosses, est que les orifices des passages de la sève sont plus nombreux & plus ouverts, & qu'étant violemment poussée par tant d'endroits à la fois, elle élargit de plus en plus ces passages. Ainsi dans le corps humain, le sang se porte avec plus d'abondance dans les parties où les vaisseaux sont plus dilatés.

Ce que j'ai à dire de la plantation actuelle des pêchers, concerne leur profondeur en terre & leur éloignement du mur, la position de la greffe, la distance des arbres entre eux & leur hauteur.

1°. Lorsque la sève est arrêtée, faire lever & déplanter les arbres, & ne les arracher jamais, terme qui ne doit s'appliquer qu'à une destruction totale. Dans le *Dictionnaire du Jardinage*, on voit le modèle d'une fourche très-commode pour fouiller la terre & lever les arbres. Les Pépinièristes (*a*) toujours

(*a*) Les arbres étant aussi près les uns des autres qu'ils le sont dans les pépinières, je conviens qu'il faut en sacrifier plusieurs pour en lever un seul; ce qui va au détriment du
pressés

pressés, au-lieu d'aller en fond pour avoir les racines, se contentent de dégager leurs arbres au pourtour du tronc, puis par secousses ils les arrachent, éclatent les racines, & en laissent une bonne partie en terre. Je pense qu'on ne peut trop les ménager en les déplantant, pour ne point faire tort aux racines. Dès qu'on les écourte, il est impossible de parvenir à une prompte jouissance.

2°. Planter plus avant le pêcher dans les terres légères que dans les fortes. Les terres sablonneuses, par exemple, étant plutôt desséchées en superficie par le soleil, il est clair que les racines seroient d'abord brûlées, si elles n'étoient pas plus avant que dans les terres grasses. Dans celles-ci l'observation du contraire est essentielle, pour que les ra-

Pépiniériste. Mais qu'il les vende le double & qu'il n'en plante que la moitié sur son terrein, cela ne revient-il pas au même ? Il y gagnera de plus amplement; au-lieu d'être douze à quinze ans à vider sa pépinière, elle le sera en cinq ou six, & ses arbres mis à des distances convenables, croîtront du double. Les Chartreux de Paris qui espacent un peu plus leurs arbres, vendent les nains quinze sous; les demi tiges, vingt-cinq sous; & les tiges trente sous. On sait quel est leur débit.

cines puiſſent ſe ſentir des rayons vivifians du Père de la nature. Il faut obſerver néanmoins que dans les unes, comme dans les autres, le labour ſe faſſe ſans offenſer les racines.

3°. Planter moins profondément le pêcher ſur amandier que celui qui eſt greffé ſur prunier. C'eſt un proverbe que l'amandier pique & que le prunier trace. Le premier pivote, ſes racines plongent dans le fond de la terre : le ſecond, au contraire, les étend entre deux terres, en produit peu de groſſes, mais beaucoup de moyennes & de petites, avec un chevelu immenſe. En général, tout arbre ne doit jamais être plus profondément en terre que depuis un pouce au-deſſus du tronc, juſqu'à trois. Hales, (*Stat. des Veg. concluſion*, *p.* 309.) dit » qu'il y a bien » des arbres qui ſont ſtériles, parce que » leurs racines ſont à une trop grande » profondeur, & que par conſéquent » elles ſont trop humides & trop éloi- » gnées de l'action du ſoleil. Ces ar- » bres ne tirent donc qu'une sève crue » qui n'eſt pas propre à former le fruit, » quoiqu'elle ſoit bonne pour nourrir » & faire augmenter le bois.

4°. Les arbres dont les racines ſont

plantées trop profondément dans les terres humides, ſpongieuſes & argilleuſes, ne rapportent que peu de fruit, parce qu'elles tirent abondamment une sève crue. Ainſi au-lieu de mettre dans le fond les racines en plongeant, il faudra les placer, de façon qu'elles ſoient toutes horizontales. Quant à celles qui pivotent, les plier autant qu'elles peuvent le ſouffrir ſans caſſer, & les courber en genouillière, en les faiſant planer à près d'un pied de bas, comme lorſqu'on plante des aſperges: alors l'humidité ne peut jamais les prendre. Mais comme ces ſortes de terres ſont ſujettes à ſe ſceller, il eſt à propos de les labourer fréquemment, & lorſqu'elles ſont ſuffiſamment eſſorées, de les couvrir au pourtour de chaque arbre, avec du fumier réduit en terreau.

5°. Laiſſer toujours un pied de diſtance entre le mur & l'arbre. L'uſage de planter le pêcher perpendiculairement à la muraille a été reconnu nuiſible, & on commence à ſe réformer à cet égard, en l'avançant de quelques pouces; mais ce n'eſt point aſſez, à moins que la muraille ayant peu de fondation, les racines trouvent deſſous

ſuffiſamment de terre pour s'étendre. Voici mes raiſons de cette façon de planter à un pied du mur. 1°. Le ſoleil qui darde à plomb ſur la ſouche & les racines du pêcher, les empêche de reſſentir les faveurs des influences du Ciel, des pluies & des roſées. Qu'après de fortes pluies on fouille au pied de ces arbres, on trouvera que la terre n'eſt point du tout humectée : quand même elle pourroit l'être, le moindre rayon de ſoleil l'auroit bientôt deſſéchée. 2°. Tout le monde ſait que lorſqu'un arbre eſt planté, la première action qui ſe paſſe dans ſon intérieur eſt de former & de darder de toutes parts à travers les pores de la terre, de petits filets blancs au bout & autour de ces racines, qu'on nomme chevelu. Ces filets ſont, comme je l'ai dit, extrêmement tendres & caſſans. Lors donc qu'ils rencontrent les pierres du mur & ſes fondemens, il faut néceſſairement qu'ils ſe rebrouſſent, comme ceux des plantes renfermées dans des vaſes ou dans des caiſſes. A leur défaut, les racines du devant & des côtés ſont obligées d'y ſuppléer, mais elles ne ſont guère plus à leur aiſe, comme on va le voir. 3°. Le ſentier qui règne

d'un bout à l'autre de l'espalier, afin de travailler aux arbres, est perpétuellement foulé aux pieds : il se durcit & devient impénétrable aux pluies & aux humidités, du moins en été. Dans cette saison, il est fendu de tous côtés, sur-tout dans les terres fortes ; par ces gerçures, les racines sont, pour ainsi dire, à jour, & le peu d'humidité est desséché par les vents, le hâle & les rayons du soleil. 4°. Les mulots & les souris des champs établissent leur demeure dans le pied des murs à travers les racines de ces arbres. Leur accroissement & leur santé ne reçoivent pas peu de dommage des différens passages que ces animaux y pratiquent. 5°. La tige de l'arbre ainsi appliquée au mur, doit être brûlée dans les chaleurs immodérées qui dissipent une grande partie de la sève. Celle-ci ne pouvant plus trouver passage par le devant qui est desséché, monte & descend par le derrière de l'arbre, du côté où il est appliqué au mur. Le mécanisme de la végétation devient imparfait, dès que les parties qui doivent y concourir, n'agissent plus de concert, & enfin celle qui fait seule les fonctions des autres, doit à la fin s'épuiser elle-même.

6°. Quand on eſt obligé de réparer les murs, il eſt preſque impoſſible que des arbres plantés perpendiculairement, ne ſouffrent beaucoup de dommage, tant de la part des ouvriers, que du plâtre ou de la chaux qui leur eſt funeſte, au-lieu qu'étant éloignés d'un pied, on les dépaliſſe & on les tire en devant, on les attache à un pieu avec une corde, & les ouvriers travaillent avec une entière liberté. Lorſqu'on plante un arbre au pied d'un mur, il a environ un pouce, mais quand il eſt parvenu à en avoir cinq à ſix, que veut-on qu'il devienne? J'en ai vu dont l'écorce étoit tellement aplatie du côté de la muraille, que la ſaillie des pierres y étoit imprimée; outre l'inconvénient d'une telle contrainte, il faut de néceſſité les arracher quand il eſt queſtion de rebâtir le mur.

Après que les trous deſtinés à recevoir des arbres ſont remplis à dix-huit pouces près, je laiſſe un pied franc depuis le mur juſqu'à l'ouverture du trou, & je cambre mon arbre de façon que ſa tête touche immédiatement au mur, tandis que ſa tige en eſt à un pied de diſtance. La terre, en ſe plombant, la fait toujours revenir en de-

vant, ſi l'on n'y fait pas attention, & l'arbre ſe trouve droit & très-éloigné du mur. On eſt alors obligé de le ſoulever avec une bêche par devant, pour le rapprocher de la muraille. S'il a un courbe, je mets le côté creux en-devant, & le fort du côté du mur. A l'égard des nains, lorſqu'au printemps j'abats leur tête, je la tiens plus longue, ſuivant la hauteur de la greffe, pour qu'elle approche du mur, en ſupprimant les yeux du bas, & réſervant ceux d'en-haut, qui, ſans être forcés, doivent joindre le mur. Je conviens que, ſuivant ma méthode, les racines du côté du mur ſeront fort enfoncées en terre, tandis que du côté du ſentier elles ſeront en ſuperficie. Mais il n'en réſultera ni inconvénient ni dommage pour les arbres. Les racines ne ſe porteront que foiblement du côté de la muraille, tandis que s'étendant en ſuperficie vers le ſentier, elles plongeront en terre. Le Jardinier, en labourant, ne fera ſimplement que planer au pied. Pour éviter qu'on n'offenſe les ſouches de ces jeunes arbres, j'y mets un petit piquet de chaque côté.

La raiſon qu'on m'alléguera, priſe

du mauvais effet que produiront des arbres eſpacés d'un pied du mur avec d'autres déjà plantés perpendiculairement, n'eſt pas capable d'arrêter, à moins qu'on ne préfère un peu de régularité à la poſſeſſion d'arbres ſains, abondans en fruits, & de longue durée. Cette raiſon de difformité s'évanouït, en ne plantant que des nains le long des murs d'une hauteur médiocre, & en les plaçant à la diſtance que j'indiquerai, au-lieu de les mettre à ſept ou huit pieds.

Le pêcher, comme tous les autres arbres, ſe plante de quatre façons; en eſpalier, en contreſpalier & en plein vent, ſoit à haute tige, ſoit en buiſſon.

Il réüſſit mieux en eſpalier que des trois autres manières. Ceux qu'on met en plein vent ſont des eſpèces d'enfans perdus qu'on veut bien riſquer. Les fruits qu'ils produiſent, s'ils cèdent à ceux des eſpaliers, pour l'éclat & le coloris brillant, l'emportent ſur eux pour la ſaveur & l'abondance de leur eau, comme les abricots en plein vent ſurpaſſent ceux des eſpaliers. Les pêches en buiſſon en approchent, mais ne les égalent point.

A l'égard des contreſpaliers, je n'en ai point vu réuſſir durant l'eſpace de cinquante ans que j'ai conſacrés au jardinage; ainſi je n'oſe les conſeiller. On obſervera de n'en planter qu'à dix ou douze pieds au moins de l'eſpalier, de ne mettre aucun arbre en face d'un autre, mais en échiquier, & de ne jamais former de contreſpalier avec des pêchers, même au midi. L'expérience apprend que tous les ans ils gèlent, ſont cloqués, rongés de chancres, & ſujets à ſe dépouiller du bas, à cauſe des humidités de la terre dont ils ſe reſſentent, n'ayant pas, comme à l'eſpalier, la réflexion du ſoleil par en-bas. J'ai indiqué à des perſonnes qui avoient de ces contreſpaliers, un moyen d'en tirer quelque parti. Au-lieu de tailler en fleurs ces ſortes d'arbres, les tailler en boutons, les paliſſer, & appliquer par derrière des paillaſſons qui reſtent juſqu'à la mi-avril, & qu'on replace l'année ſuivante vers la fin de Février. J'ajoute qu'il faut préférer le pêcher dont les fruits ſont hâtifs, parce que leur poſition ne leur permet de mûrir que difficilement.

Les contreſpaliers ne ſeront donc

formés que de poiriers, pommiers, pruniers, abricotiers & vignes; plants qui résistent aux gelées printanières. Comme leur hauteur est ordinairement de quatre pieds, on espacera les arbres à quatre toises les uns des autres, avec des vignes entre-deux, pour garnir seulement en attendant : & on les plantera droits, soit qu'il y ait du treillage ou non.

On connoît deux manières de planter les arbres, en mannequin, & les racines découvertes. Ceux qui pensent jouir plutôt, adoptent la première; mais je la condamne : 1°. Parce que ces sortes d'arbres sont communément le rebut des pépinières. 2°. Parce que, soit en les levant, soit en les transportant, leurs racines sont mises à jour & leur motte est ébranlée. 3°. Parce que les extrémités des racines qui ont poussé à travers le mannequin, se fanent & s'altèrent en prenant l'air. 4°. Parce que les Jardiniers, pour les faire profiter, & souvent pour les faire rapporter la même année, les fument amplement, & les réchauffent; plantés ensuite dans les jardins, ils rechignent & ne tardent pas à mourir. 5°. Les racines sont gênées & écourtées dans un mannequin

étroit. Je ne parle point des pêchers mis dans des pots : il est aisé, d'après ce que je viens de dire, de juger du cas qu'on doit en faire.

La vraie façon de planter des arbres en mannequin, est de les avoir chez soi, les racines découvertes, & de les habiller comme si on les plantoit à demeure. Il faut choisir des mannequins d'osier qui ayent un peu de consistance, quoiqu'à claire voie, afin qu'en les tirant de terre, ils ne restent pas dans les mains à demi-pourris. Leur largeur doit être de quinze pouces sur dix-huit de profondeur : on les remplit de bonne terre, on étale les racines de l'arbre, sans laisser de jour entre elles, & on les place ensuite dans une terre meuble, à trois pieds les uns des autres, pour les lever, sans qu'ils endommagent leurs voisins. L'avantage qu'on retire des arbres en mannequin destinés à être plantés le long d'un espalier, est de les lever & de les placer à l'endroit où ils sont nécessaires, même au cœur de l'été.

La dernière façon de planter le pêcher, usitée dans les pays chauds, est de mettre en pleine terre, dans une cave ou en place des noyaux qui pro-

duiſent des arbres, qu'on laiſſe croître juſqu'à ce qu'ils rapportent du fruit. J'ai eu de ces ſauvageons dont les fruits ſe ſont trouvés excellens, & dont je me ſuis ſervi pour greffer de leurs eſpèces. Leur durée eſt courte, ils pouſſent d'abord exceſſivement ; c'eſt la raiſon pour laquelle on ne pratique point parmi nous cette façon d'avoir des pêches.

L'uſage eſt de placer la greffe du côté du mur quand on plante en eſpalier, & du côté du nord quand on plante en plein vent : on ſe fonde ſur ce que le ſoleil & la pluie nuiſent également au recouvrement de la plaie. De cette ſujétion il s'enſuit qu'on plante d'ordinaire fort mal, & qu'on a des arbres mal faits & contournés. Pour moi, je ne cherche que le bon ſens de l'arbre, & je m'embarraſſe peu de quel côté ſe trouve la greffe. Mais pour la préſerver tant du ſoleil que des pluies, je la couvre d'onguent de Saint-Fiacre, ainſi que la coupe faite à la tête de l'arbre ; avec cette précaution, mes arbres ſont plutôt repris, & leurs plaies plutôt recouvertes en un an, qu'elles ne le ſont en trois, ſuivant la pratique ordinaire.

Obſervez toujours, en plantant, de laiſſer la greffe de votre arbre plus élevée de quelques pouces que le niveau de la terre. Dans preſque tous les jardins, les arbres ſont enterrés par-deſſus la greffe de quatre à cinq pouces. Une terre défoncée s'affaiſſe ordinairement d'un pouce par chaque pied. Ainſi quand un Jardinier ſe contente de mettre la greffe à fleur de la terre qui a été fouillée de quatre à cinq pieds, il la trouvera engorgée de quatre pouces, lorſque la terre, en s'affaiſſant, aura entraîné l'arbre avec ſes racines.

C'eſt une attention auſſi eſſentielle de ne point planter trop ſuperficiellement, ni durant & après une longue ſéchereſſe, ou une grande humidité. Je ne m'arrête point à prouver les inconvéniens qui réſultent de la pratique contraire.

On eſpace ordinairement les pêchers à quatre, cinq ou ſix pieds, & on eſt étonné de leur prompt dépériſſement. Pour moi, je ne ſuis point ſurpris que des arbres ſi peu diſtans les uns des autres, ne vivent pas longtemps, leurs branches ne tardent guère à ſe toucher, & en les arrêtant ſans ceſſe, on les épuiſe promptement. La

terre eſt bientôt uſée, les racines s'entrelacent dès les premières années, la sève ne peut être tranſpirée dans une proportion louable; & enfin les arbres ne profitent point de la tige, & font toujours étiques. En a-t on vu donner du fruit & durer long-temps, tandis que la ſouche qui eſt leur point d'appui, reſte dans le même état ?

Les Maîtres & les Jardiniers ſe trompent à cet égard. Dans l'eſpérance de jouir & de voir leurs murailles couvertes, ils plantent leurs pêchers dru, mais ils ſe trouvent privés de ce double avantage. Quiconque connoît la nature de ces arbres, extrêmement abondans en sève, doit les eſpacer beaucoup, dans la vue de jouir, afin qu'ils ayent la faculté de croître & de s'étendre. On ne pèche jamais en leur donnant trop d'étendue, & le ſeul défaut en ce genre eſt de ne leur en point donner aſſez.

Quoiqu'il n'y ait pas de règle fixe pour la diſtance que doivent avoir les arbres plantés en eſpalier, je vais néanmoins preſcrire, d'après les plus grands Maîtres, ce qu'il faut pratiquer à cet égard. Dans les terres très-maigres, l'éloignement doit être de

neuf pieds ; dans les médiocres, de douze ; & dans les bonnes, de dix-huit jusqu'à vingt-quatre. Les murailles de clôture ont ordinairement neuf pieds, compris le chaperon : il n'y faut mettre que des pêchers nains ; l'expérience apprendra que, suivant ma méthode, ils s'éléveront à la hauteur des murs au bout de quatre à cinq ans.

A l'égard de ceux qui n'ont que sept ou huit pieds, il sera nécessaire de reculer les arbres de deux ou trois pieds. Si au contraire ils s'élèvent à douze ou quinze, on espacera les arbres, comme je viens de le dire, en mettant une tige entre deux nains, pour les garnir de verdure plus promptement. Je sais que difficilement on conçoit que des arbres plantés à une distance si grande en apparence, & dont la tige est si petite, puissent s'approcher de fort près en quatre ou cinq ans : c'est qu'on ne les considère que dans le coup d'œil actuel, & nullement dans le point de vue où l'on devroit se les représenter.

Lorsqu'on plante un arbre, on doit, 1°. jeter légèrement de la miette au pied, pour couvrir les racines, & pour

qu'il n'y ait point de jour, & en éloigner les mottes & les pierres.

2°. Le soulever après qu'il est planté, en le tirant obliquement du côté de la muraille & le rabaissant ensuite de son côté, afin qu'il en approche par la tête le plus qu'il est possible, & que la miette s'insinue entre les racines, ayant toujours égard à la hauteur de la greffe.

3°. Laisser la terre meuble & la fouler seulement avec la main autour de la tige. C'est une pratique meurtrière que de plomber la terre avec les pieds, pratique que je proscris même à l'égard des arbres en plein vent, qu'il suffit de buter jusqu'à l'entière reprise des racines.

4°. Rogner la tête du pêcher à une certaine hauteur. Au moyen de cette soustraction, il reprend plus vîte, & a assez de substance pour nourrir ce qu'on lui laisse, au-lieu qu'avec toutes ses branches il ne feroit que des pousses fort minces, & périroit, après avoir long-temps langui. Ce retranchement ne doit être fait qu'au printemps. Il peut arriver qu'ayant coupé en automne la tête de votre arbre, une forte gelée accompagnée de verglas tombe

ſur les boutons que vous aurez laiſſés : vous n'avez plus alors de reſſource, & ſouvent, quoique votre arbre ſoit jeune, il n'en perce plus à travers la peau. J'ajoute qu'une tige qui aura été laiſſée courte en automne, n'ayant que peu de boutons à nourrir, ſe hâte dès les premiers jours du printemps, de les faire éclorre, & il peut ſurvenir des gelées tardives qui mordent deſſus vivement, & font périr ces mêmes yeux. En 1749, le 25 Avril, il gela à glace de l'épaiſſeur d'un quart de pouce ; cette gelée ruina ce que les précédentes avoient épargné. Une autre raiſon eſt tirée de la crainte de la gomme qui ſe met à la coupe durant l'hiver, & par laquelle la neige & la pluie s'inſinuent entre l'écorce & le bois, à travers la moëlle de l'arbre.

Par rapport à la hauteur à laquelle la tige doit être coupée, la force de l'arbre la détermine à un pied, & ſouvent à un pied & demi, quand les yeux du bas ſont bien ſains. Dès la première année, il produira ſuffiſamment de bourgeons, pour qu'on faſſe choix de ceux qui ſont le mieux placés, afin de former l'arbre. L'ayant planté avec toutes ſes racines, je puis

lui donner plus d'eſſor. Il eſt inutile d'ajouter que la coupe ſera faite horizontalement, un peu en bec de flûte, par derrière l'œil, & à une bonne ligne au-deſſus, en obſervant de ne point ébranler les racines de l'arbre.





LE PÈCHER

ET LES AUTRES ARBRES

CONSIDÉRÉS DANS LEUR SECOND AGE, OU LEUR JEUNESSE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Abris.

LES Arbres ſont plantés, ils ont pouſſé des branches, leurs fleurs, leurs bourgeons commencent à éclorre; ils ont actuellement beſoin d'être préſervés des gelées printanières, des temps critiques & des froidures tardives. Il s'agit enſuite de les diriger & de les

attacher, soit sur des treillages avec de l'osier & du jonc, soit sur le mur avec des loques.

De quelque façon que soient situés les jardins de Montreuil & de Bagnolet, leurs propriétaires y pratiquent des enceintes de murs à cinq, à six toises les uns des autres, dans lesquelles ils rassemblent les trois expositions du levant, du midi & du couchant. Et afin que chacun reçoive à la fois la réverbération de la chaleur du soleil, à mesure qu'il passe de l'une à l'autre, toutes ces enceintes forment autant de culs-de-sacs, dont le fond répond par derrière au nord, & par devant en face du midi. Le mur qui est à droite, est opposé au levant, & a pour exposition le couchant : celui qui est à gauche est opposé au couchant, & a pour exposition le levant. L'espace vide d'un mur à l'autre est employé à cultiver des arbres en buisson, ces chasselas tant estimés pour leur couleur dorée, des fraises, des framboises, des pois & quantité de nouveautés en tout genre.

La plupart de ceux qui élèvent des murailles, les construisent en pierre,

avec du mortier de terre, quelquefois de ſable mêlé avec de la chaux. A Montreuil où le paliſſage à la loque eſt en uſage, les murailles ont un fort enduit de plâtre pour recevoir les clous. J'eſtime beaucoup les murs à moëllons apparens, dont on bouche exactement tous les joints ; méthode qui ne peut convenir qu'aux eſpaliers garnis de treillage. A l'égard de leur hauteur, neuf pieds ſuffiſent, en ne plantant que des arbres nains ; elle peut être portée à quinze pieds, ſi on place une demi-tige entre deux nains. Les murs doivent avoir un double chaperon qui contribue autant à leur durée qu'à l'écoulement des eaux qu'il partage en deux.

Les abris néceſſaires au pêcher, ſont les tablettes, les rais ou rayons, & les échalas ſcellés dans les murs, les paillaſſons, les briſe-vents, & les auvents.

Les tablettes. On ſait qu'à l'extrémité du chaperon on ménage une ſaillie d'un pouce ou environ, nommée larmier, qui ſert à rejeter loin du mur les eaux pluviales. Ces tablettes faites en plâtre (*Pl. II. A.*) ne ſont autre choſe que le larmier alongé

de cinq à ſix pouces ſur deux d'épaiſſeur. Leur effet eſt le même que de celles qu'on place ſur les murs de terraſſes, avec cette différence que ces dernières qui ſont de pierre, ont moins de ſaillie. Pour leur ſolidité, on met de diſtance en diſtance des fantons ou des morceaux de bois de chêne qui prennent dans le mur.

Elles ſervent, 1°. à éloigner des pêchers & de leurs fruits les eaux du ciel qui leur ſont très-nuiſibles, ſurtout lors des faux dégels. 2°. A retarder la sève du pêcher, à l'arrêter même & à la faire refluer par le bas, à raiſon du défaut de circulation d'air, dont ces tablettes empêchent la perpendicularité, afin que cet arbre qui ſe porte toujours vers le haut, ſe trouve également garni par-tout. 3°. A garantir de la gelée au printemps la partie ſupérieure de l'arbre. On a vérifié qu'au moyen de ces tablettes, le pêcher pouſſoit moins vîte par le haut que par le bas. Le contraire arrive aux eſpaliers ordinaires. 4°. A diviſer, briſer & écarter, ce qu'on appelle ventsroux, les brouillards malfaiſans, qui brouiſſent au printemps les feuilles & endommagent les fleurs. 5°. A com-

primer l'air & à ralentir ſon action ſur les pêchers qui pouſſent vers le haut avec plus de modération. 6°. La ſaillie de ces tablettes briſe l'ardeur des rayons du ſoleil, & empêche que les arbres & leurs fruits n'en ſoient frappés auſſi vivement. 7°. Elles contribuent à la durée des murailles, dont elles éloignent la chûte des eaux.

Les rais ou *rayons* ſont les débris des vieilles roues de carroſſe qu'on ſcelle dans les chaperons des murs, & qui avancent de toute leur longueur, (*Pl. II. B.*). Comme ils ſont plus gros par le tenon qui les enfermoit dans la mortaiſe de la jante, & que leur forme eſt carrée, ils tiennent plus ſolidement attachés au mur, à la diſtance de deux ou trois pieds. On peut y ſuppléer par des échalas ou par des ſupports de fer avec des planches miſes à plat par-deſſus. Leur uſage eſt de recevoir de petits paillaſſons de même largeur que ces bois, qu'on y applique depuis le mois de Février juſqu'à la fin d'Avril, & dont la ſaillie garantit le haut des arbres des gelées, des neiges & des pluies froides. On les entretient avec des oſiers attachés à leur

traverſe & à un clou enfoncé dans le mur (*Pl. III. A.*).

Loin de poſer *les paillaſſons*, comme on fait ordinairement ſur les arbres mêmes, il vaut mieux les mettre à une certaine diſtance du mur, & leur donner plus de ſolidité que n'en ont les paillaſſons volans. Ceux des Montreuillois beaucoup plus ſimples, ſont auſſi de la plus longue durée, quand on a ſoin de les ſerrer lorſqu'ils ne ſervent plus. Au lieu de les faire avec de la ficelle, qui tient les pailles à diverſes mailles, ils choiſiſſent deux traverſes faites avec du cerceau droit de demi muid. Sur leur plat, ils poſent un lit fort épais de paille de ſeigle de neuf pieds de long ſur quatre de haut, entretenu par deux autres traverſes qui répondent à celles de deſſous, & ils joignent le tout enſemble avec de l'oſier ou du fil de fer de diſtance en diſtance. Vous placez dans le mur, aux côtés de chaque arbre, deux crochets de fer de ſix pouces, ou deux chevilles de bois ſaillantes d'environ un pied, deſtinées à recevoir le paillaſſon. Vous l'enfoncez à tel éloignement du mur que vous voulez, immédiatement au-deſſous de

de sa première traverse, & vous l'appliquez vers le milieu de l'arbre, le haut étant suffisamment garanti par les tablettes & les paillassons dont je viens de parler. Comme il ne touche point aux arbres, l'air circule par derrière; les boutons, les fleurs & les bourgeons ne peuvent être attendris ni jaunir.

Les brise-vents servent à préserver les fruits & les légumes des temps contraires & de la trop grande impression de l'air. On fait beaucoup d'usage à Montreuil de murailles placées en face des endroits par lesquels les vents nuisibles soufflent sur les espaliers. Les brise-vents qu'on y emploie dans les champs, ainsi que nos maragers, sont de simples paillassons retenus par des échalas enfoncés en terre. Ceux-ci forment toujours des carrés en forme de cul-de-sac, dont l'ouverture est en face du midi, au moyen de quoi les vents fâcheux du nord & de galerne sont brisés, & cessent d'être nuisibles. Tels sont les effets de l'art pour diriger l'air, & ne craindre ni les gelées lors de la fleur, ni la bise, ni les frimats. Le soleil par sa chaleur, & l'air par sa béni-

gnité & sa douceur, n'apportent que des parties anodines qui s'insinuent à travers les pores des plantes & des fruits.

Nous avons admis dans le Jardinage une espèce d'*auvent* fort simple & inconnu jusqu'ici. Il est fait de paillassons posés en forme de toît ou de tente prenant du haut du mur où ils sont fortement attachés, & descendant vers les deux tiers de sa hauteur. On les soutient par en bas avec des perches ou des piquets à une élévation suffisante, pour qu'on puisse facilement passer dessous. Ces auvents restent jusqu'à ce que les dangers soient passés, parce qu'il y a assez d'air pour que les feuilles, les fleurs & les boutons ne s'attendrissent point, ou bien on les pose de façon qu'ils puissent être enlevés facilement. Cet expédient garantit les espaliers des influences malignes de l'air, & n'a point les inconvéniens des paillassons ordinaires.



CHAPITRE II.

Des Espaliers & des Expositions.

LES treillages ordinaires, dans les pays où les murs sont bâtis en chaux & sable, sont faits avec des échalas dressés & planés, traversés par d'autres auxquels ils sont attachés avec du fil de fer pour former des mailles, ensuite peints en vert & retenus avec des crochets scellés dans la muraille. Il s'en faut beaucoup que ce soient les plus utiles. Plus le fruit approche du mur, plus il est abrité durant le printemps, plus il acquiert de qualité & de maturité. Or, avec ce treillage le fruit est éloigné du mur par son épaisseur & par les inégalités qui s'y rencontrent, ainsi qu'au mur. Ce treillage est en outre l'asile d'une foule d'insectes très-nuisibles, qu'il est presque impossible de détruire quand ils sont cachés dans le mur entre les bois. L'inconvénient des branches qui se fourrent derrière malgré les pré-

cautions qu'on prend, eſt encore à conſidérer.

Il y a une ſorte de treillage fait avec des oſſemens de pieds de mouton, dont on garnit la muraille qu'ils excèdent d'un pouce, pour attacher le pêcher. Elle eſt bonne, quoiqu'elle n'ait pas trop pris faveur, à cauſe de ſon peu d'agrément.

Le paliſſage à la loque, comme on le verra dans la ſuite, a de grands avantages. Les Montreuillois n'en connoiſſent point d'autres; il leur eſt ſi familier, qu'ils travaillent preſque auſſi vîte que ceux qui paliſſent au jonc.

On peut choiſir des gaulettes de la groſſeur du doigt, les plus droites qu'il eſt poſſible, & les diſpoſer en demi-cintre, en les attachant avec des clous & des oſiers à la muraille, à la diſtance de huit à dix pouces les unes des autres. Cette ſorte de treillage n'a rien de diſgracieux, & approche le fruit aſſez près du mur.

Le treillage en fil de fer par mailles régulières, peut avoir ſon utilité. D'abord, pour une toiſe de treillage peint en vert, on en a de celui-ci ſept à huit. A l'égard de la ſolidité, de la

durée & de la propreté, on n'a rien à lui reprocher. Quant à la proximité du fruit à la muraille, & quant à l'abri des influences malignes de l'air & des vents, il peut avoir la ſupériorité. La rouille, j'en conviens, rend les branches gommeuſes, & les coupe lorſqu'elles ſont tendres. Mais il eſt aiſé d'y remédier, en mettant ſon oſier autour du fil de fer, après l'avoir croiſé, & en prenant enſuite la branche dans l'oſier. S'il faut tenir forcément en place quelque groſſe branche, on frappe un clou dans le mur, auquel on l'attache, après avoir pris, par rapport au clou, la même précaution du demi-tour avec l'oſier.

On ne peut ſe diſpenſer de peindre le fil de fer à l'huile : il y a deux façons de s'y prendre ; la première, c'eſt de le tendre d'un bout à l'autre d'une allée, & de lui donner deux couches de couleur, ſoit en blanc, ſoit en vert ; puis, quand il eſt ſec, de l'employer ſans le tortuer, en coupant les montans & les traverſes de longueur, & les attachant avec des clous à la muraille, en mailles correctes. La deuxième, c'eſt de faire des bâtis avec des échalas bien dreſſés, & de les appli-

quer au mur par panneaux, après qu'ils ont reçu une couche de peinture à l'huile des deux côtés.

J'ai fait en petit une nouvelle eſpèce de treillage, qui conſiſte à employer en forme de panneaux qu'on joint enſemble, des lattes deſtinées à la couverture des maiſons, & je crois qu'exécutée en grand, elle réuniroit les divers avantages que procure le treillage. On ſcelle d'abord à trois pouces au-deſſous du larmier un cordon de petits crochets, il n'en faut qu'un dans le milieu de chaque latte. Ces lattes de cœur de chêne, aplaties par les bouts & unies avec des liens de fil de fer, ont quatre pieds de long ſur un pouce & demi de large & un quart de pouce d'épaiſſeur. Une botte en contient cinquante, & par conſéquent fera deux cens pieds qui formeront environ ſix toiſes courantes. Etant peintes en vert, elles dureront, quoique minces, plus que le treillage ordinaire fait de châtaignier. Il y a deux façons de paliſſer ſur ces lattes avec le jonc ou à la loque, en l'attachant ſur chacune avec des clous à tête ronde, ou avec du petit clou à latte.

Il n'y a point d'expoſition qui ne

tienne à quelque autre : celle du nord, par exemple, a pendant un certain temps le ſoleil depuis qu'il ſe lève juſqu'à ſept ou huit heures du matin en été. De même l'expoſition du levant a auſſi un peu du midi, ainſi que celle du couchant. Mais chacune porte le nom de ſa ſituation la plus dominante, par rapport aux regards du ſoleil.

La plus favorable eſt celle du levant, parce qu'elle eſt ſuffiſamment échauffée depuis que le ſoleil paroît ſur l'horizon juſqu'à ce qu'il paſſe à ſon midi, ſans qu'elle ſoit brûlée par ſes rayons dévorans. En hiver, le pêcher y eſt moins incommodé des vents & de la gelée, à moins que le vent d'eſt ne vienne le frapper, comme en 1749, ce qui eſt fort rare. Il y pouſſe plus ſagement, & rapporte des fruits plus abondans; quoique moins vineux que ceux du midi, leur eau eſt plus ſuave, plus parfumée & plus exquiſe. Il y dure auſſi plus long-temps, & eſt ſujet à moins de maladies, attendu la température de l'air qui y règne plus qu'ailleurs.

A l'expoſition du midi, il n'eſt point de ſaiſon où le pêcher n'ait cruellement à ſouffrir. Durant l'hiver, il a à com-

battre les rayons du soleil qui, à mesure qu'il avance vers son midi, fait fondre les neiges & les frimats. A sa retraite, ils se congèlent à l'instant & forment tant sur le bourrelet de la greffe que sur les branches saillantes, une incrustation de verglas, qui dégélera & se fondra de nouveau successivement dans le cours de l'hiver. Ce sont ces faux dégels & ces congélations réitérées qui brûlent le pêcher au midi, & non les rayons du soleil en été, comme on le verra dans la quatrième partie. Durant l'été, le soleil le pénètre, le desséche jusque dans la moëlle, & achève de détacher l'écorce que les frimats congelés ont déjà fait lever. Si à cette exposition il se hâte de verdir & de fleurir, il est aussi dépouillé plus promptement, ses fruits y sont aussi plus prématurés, & c'est cette situation qui doit être préférée pour les fruits qu'on veut avoir les plus hâtifs, & pour ceux qui mûrissent moins aisément.

Comme à cette exposition le pêcher a tout à souffrir, il faut le conduire différemment. Plus hâtif, il doit être taillé, palissé & ébourgeonné le premier. Plus souvent attaqué de la gomme, il

demande à être soigné davantage. Nombre de ses branches étant sujettes à mourir à cette exposition, il faut se précautionner pour en avoir de réserve dans l'occasion : durant les grandes sécheresses, les arrosemens ne doivent point être oubliés.

A l'exposition du couchant, on observera 1°. de ne pas laisser encuirasser la gomme qui attaque fréquemment le pêcher. 2°. De lui donner de bons engrais, pour réparer la dissipation de l'humide radical causée par les rayons du soleil. 3°. De faire usage des gourmands qui poussent incessamment, en ravalant, autant qu'il sera possible, l'arbre sur ces gourmands, & les dirigeant durant l'été, comme je le dirai dans la suite. 4°. De le bien couvrir, tandis que les vents de galerne soufleront. 5°. De le palisser & de l'ébourgeonner plus tard à cette exposition, & non dès qu'il a commencé à faire éclorre ses pousses. Autrement, un arbre dégarni de toutes parts, s'épuise à produire de nouveaux rameaux à la place de ceux dont on l'a dépouillé.

CHAPITRE III.

De la façon de former le Pêcher, & des divers ordres de ses branches.

Dès l'année de la plantation d'un arbre, dès sa première taille, on le disposera de façon qu'en rapportant beaucoup, il parvienne à une extrême vieillesse, si j'ose m'exprimer ainsi. Pour y réussir, il faut substituer à la méthode usitée par les Jardiniers, une méthode sûre, infaillible, aisée dans l'exécution, & telle que la pratiquent les Montreuillois depuis un siècle.

Elle se réduit à trois points principaux. 1°. A couper au pêcher & aux autres arbres le canal direct de la sève par lequel elle se porte perpendiculairement vers le haut, & les obliger par cette suppression à ne pousser des branches que sur les côtés. On doit cependant leur laisser des branches directes montant verticalement, lorsqu'elles sont nécessaires pour gar-

nir le milieu, & qu'elles ne sont pas perpendiculaires, en partant de la tige, mais perpendiculaires sur obliques. 2°. A ne jamais arrêter par les bouts, ne jamais pincer, rogner, casser par le milieu les branches, surtout du pêcher, mais les laisser pousser de leur longueur & les palisser. 3°. A fonder sur les gourmands toute l'économie & la disposition du pêcher, les palisser avec tous leurs bourgeons, pourvu qu'ils puissent trouver place, sans confusion, sans quoi il faudroit les supprimer. C'est d'asseoir sur ces gourmands sa taille annuelle, autant que l'arbre peut l'exiger, leur donnant une charge proportionnée à leur vigueur, & les alongeant le plus qu'il est possible. On verra les raisons de ces pratiques fondées sur l'usage & le succès de Montreuil.

J'établis présentement trois classes de branches : savoir, 1°. des *branches-mères ;* il ne doit y en avoir que deux à chaque pêcher, l'une à droite, l'autre à gauche ; en sorte qu'il présente la forme d'un V, un peu plus ouvert que de coutume. 2°. Des *membres* ou branches montantes & descendantes, qui croissent sur les deux

branches-mères, communément à un pied de diſtance les uns des autres. Les branches montantes garniſſent le dedans, & les deſcendantes le dehors. 3°. Des branches appelées *crochets*, qui ſont à bois & à fruit pour l'année, & qui en fourniſſent d'autres pour les années ſubſéquentes. L'habileté du Jardinier conſiſte à les ménager, tellement que l'arbre en ſoit toujours pourvu.

Pour avoir une idée de ce ſyſtème, il ſuffit de comparer un pêcher conduit ſuivant la routine ordinaire, avec un autre traité de la façon qui va être expliquée. Le premier forme un éventail, tel qu'il eſt repréſenté (*Pl. II. fig.* 1.) *a* eſt la ſouche d'un pied de diamètre; *b* eſt une excoriation occaſionnée par un flux de gomme; *c* branche verticale & perpendiculaire; *d* cicatrice d'une branche viciée qu'on a été obligé de couper; *e* branche qui croiſe en-deſſous de la groſſe, pour remplir le vide. Cet arbre, comme on le voit, eſt dégarni du bas juſqu'en-haut à la lettre *c*, pour avoir toujours été tiré de long par voie de perpendicularité : il eſt repréſenté ébourgeonné & paliſſé régulièrement

(*Pl. VIII. fig.* 3.) comme un exemple du parti qu'on peut tirer d'un vieil arbre qui a toujours été mal gouverné.

Le pêcher au contraire, que je donne pour modèle, forme, tant de ſes membres, que de ſes branches-mères, autant d'éventails particuliers. On remarque ſur celui de la *fig.* 2, (*Pl. II.*) un bourrelet *a* ſimple & non gonflé de la greffe, les branches latérales *b*, & ce qu'on nomme ſorties, *c* les branches-crochets ou lambourdes, qui ont pris naiſſance ſur les deux branches-mères *d*, & ſur les ſix appelées membres *e*. Ces ſortes de branches ſont le fruit de l'induſtrie du Jardinier qui a ſu les ménager à propos, ſuivant un ordre de ſymmétrie, tel qu'on le voit dans cette figure. La lettre *f* déſigne les clous & les loques qui ſervent à paliſſer les branches ſur les murs enduits de plâtre.

La *fig.* 1. de la *Pl. III.* offre un poirier traité ſuivant la méthode ordinaire. Les branches cotées *a*, ſont verticales & montent perpendiculairement, plus ou moins. Celles cotées *b* ſont les branches latérales & obliques, mais toujours foibles & ordinairement

mourantes. Cet arbre a la forme d'un éventail, & toutes ses branches partent du tronc, comme les rayons du centre d'un demi-cercle à la circonférence.

La *fig.* 2. représente le même arbre tel qu'il doit être : *a* le canal direct de la sève coupé ; *b* les deux branches-mères, d'où dérivent les autres nommées membres, sur lesquelles naissent les petites branches-crochets qui portent les fruits. La différence de ces deux arbres est sensible.

La *fig.* 3. est un arbre nain qui est sur une seule branche montante ou mère : on peut supposer que l'autre a péri, & que celle-ci a été contrainte dans cette attitude pour le coup d'œil.

Le pêcher de la *Pl. IV.* (*fig.* 1.) est tout taillé & palissé à la loque : le vide *a* sera rempli, comme on le verra à la lettre *b* de la *fig.* 2. (*Pl. VII.*) la branche-mère *b*, plus forte, parviendra peu-à-peu à une égalité proportionnelle, par le moyen de l'ébourgeonnement. Les tailles y sont différentes sur les différentes branches ; les unes taillées fort long, pour donner du fruit la même année, & les au-

tres court, qui ſont les branches de réſerve pour tailler deſſus l'année ſuivante.

La différence de ces arbres pour la pouſſe eſt telle, que ceux de Montreuil, à l'âge de cinq ou ſix ans, ſont plus formés, qu'ils occupent plus de terrein, que leur tige & leurs branches ſont plus groſſes, & qu'ils donnent plus de fruit que les autres arbres de dix à douze ans. De plus, à meſure que les branches qui pouſſent perpendiculairement au tronc, groſſiſſent, celles des côtés meurent ſucceſſivement après avoir langui, & il ne reſte plus que le milieu & le haut qui profitent. Ces groſſes branches perpendiculaires croiſſent auſſi aux dépens de la tige, & la ſurpaſſent en groſſeur. Au contraire, les arbres étant dreſſés en forme de V, il ſe fait une diſtribution proportionnelle de sève, qui des deux mères-branches, paſſe obliquement, & par conſéquent avec moins d'impétuoſité, tant dans les branches montantes que dans les deſcendantes. Cette manière de former les arbres en eſpalier, eſt conforme à l'uſage pratiqué envers ceux de tige, & les buiſſons auxquels on coupe la

tête pour forcer la sève, qui ne formeroit que des branches verticales, capables d'emporter les arbres, de se diviser, se partager & se répandre horizontalement.

Pourquoi arrête-t-on par le haut une branche qu'on veut faire pousser du bas? C'est pour empêcher qu'elle ne s'emporte. Ce n'est pas au reste que j'approuve cet usage. Pourquoi rabat-on les giroflées, les pois, les fèves de marais qu'on veut faire multiplier ou faire étendre des côtés? C'est afin que ni les uns ni les autres ne s'étiolent, ce qui arriveroit si on les laissoit monter perpendiculairement. Cette suppression du canal direct de la sève, qui ne trouve plus à se déposer dans ces extrémités retranchées, la détermine à se rabattre sur les yeux du bas, qui font alors éclorre des bourgeons dûs à cette industrieuse invention.

Les fluides, me disoit un jour un Académicien, agissent également & en tout sens; la sève est fluide, donc il importe peu qu'elle soit mue perpendiculairement ou obliquement. Le fait décide. Un arbre conduit suivant la méthode ordinaire, est très-long-

temps à se former & à rapporter : un autre au contraire dirigé à la Montreuil, fait des progrès rapides, & devient extrêmement fructueux ; dans le premier, la sève est portée verticalement ; dans le second, elle l'est obliquement. Mais quels effets surprenans en ce dernier !

Outre les trois classes de branches que j'ai distinguées, il y en a un autre ordre ; 1°. des gourmandes qui naissent communément de l'écorce, des yeux, des boutons, de la tige, souvent même des racines dont elles sont des rejetons. 2°. Des demi-gourmands qui viennent également partout. 3°. Des lambourdes ou brindilles qu'on ne connoît pas, ou que l'on confond souvent. 4°. Des branches folles ou chiffonnes que l'on appelle aussi faux-bourgeons, ou branches de faux-bois.

Telles sont ordinairement toutes celles dont le pêcher & les autres arbres sont composés. Pour former les branches-mères qui font le premier ordre, je commence à dresser mon arbre sur deux branches que je taille à quatre, cinq ou six yeux ; & dans le cas où il en a poussé une plus forte

d'un côté que de l'autre, je taille fort long la plus forte & je tiens très-court la plus foible qui tarde peu à ratraper la première, beaucoup chargée pour être réduite. A mesure que ces branches s'alongent, je leur donne plus ou moins de charge, afin de leur faire occuper une plus grande étendue sur la muraille. Elles me produisent une infinité de gourmands qui poussent à leur extrémité; je les taille fort long, à un, deux & trois pieds, suivant la vigueur de l'arbre, & je rabats le bout de la branche-mère sur ce gourmand, qui a poussé le plus près de son extrémité. Je détache ensuite du mur les branches-mères, pour abaisser chaque côté davantage, afin de l'évaser & de l'étendre.

Le milieu de l'arbre, loin d'être vide, se trouve aussi garni que les côtés, au moyen des branches montantes & descendantes, qui sont pour la plupart des gourmands alongés, & au moyen des branches-crochets placées de distance en distance, pour en garnir les intervalles. Ces branches-mères & ces membres font éclorre des branches-crochets, qu'on laisse pousser de toute leur longueur, &

qu'on taille au printemps à bois & à fruit, ſuivant l'âge & la force de l'arbre.

Parmi les branches-crochets qui pouſſent à côté de chaque œil des gourmands conſervés, je ſupprime au paliſſage & à l'ébourgeonnement toutes celles de devant & de derrière, pour paliſſer celles des côtés, & à la taille ſuivante, j'en abats une entre-deux, je taille les autres à un ou deux yeux ſur les fleurs qui ſe rencontrent. Ces branches-crochets me donnent l'année-même du fruit, & du bois pour la ſuivante.

Qu'on ne diſe point que je me contredis, & que je laiſſe ſur les branches-mères des branches tirantes qui pouſſent perpendiculairement. Ces dernières, quoique perpendiculaires, ſont originaires de branches obliques, & par conſéquent elles ne peuvent attirer à elles ſeules toute la nourriture, ni affamer les autres, comme ſi elles étoient d'à plomb à la tige. Il arrive néanmoins quelquefois qu'elles prennent trop de nourriture : on les réduit alors, ſoit en les ſupprimant, s'il y en a de voiſines, pour leur ſuccéder, ſoit en les ravalant ſur une

baſſe, ſoit enfin en les courbant forcément pour arrêter la sève, comme je le dirai en parlant de la courbure des branches.

Par rapport aux branches-crochets qui donnent bois & fruit, les fortes, dont les yeux ſont doubles, avec un bouton à bois au milieu, reçoivent un peu plus de charge que les autres. Les demi-fortes dont la groſſeur eſt moindre, ſont moins chargées. Quant aux foibles qui n'ont qu'un œil à fruit & à bois, on les tient court. Mais à force de tailler ſucceſſivement ſur les unes & ſur les autres, les branches ſur leſquelles on a taillé précédemment, ſe trouvent trop haut montées, on les rabat d'année en année, & on profite de celles qui percent aux environs, & des gourmands, pour rapprocher ſa taille.

Les gourmands pouſſent plus promptement, plus vivement, & plus abondamment que les autres branches. Ils ne viennent ſur les arbres que lorſqu'on les taille trop court, qu'on les décharge trop, ou qu'ils ſont extrêmement vigoureux. Ce ſont des eſpèces d'hémorragie de sève qui vient de pléthore ou de plénitude. Ils ſont une

ſuite du jeu de la Nature. Tel le ſang eſt porté dans certaines parties du corps humain, avec plus d'impétuoſité que dans d'autres. On diſtingue trois ſortes de gourmands; les naturels, qui naiſſent immédiatement de la greffe & des branches; les ſauvageons qui pouſſent au-deſſous de la greffe & du tronc même, & les demi-gourmands, également produits de ces parties de l'arbre. Je pourrois y ajouter une quatrième ſorte de gourmands que j'appelle artificiels, & qu'un Jardinier induſtrieux fait pouſſer à tout arbre pour le renouveller, lorſqu'il commence à s'uſer, ou pour le regarnir.

Voici les principaux indices pour connoître les gourmands. 1°. Leur poſition : la plupart pouſſent de l'écorce & non d'un œil. 2°. Leur extrémité inférieure : ſoit qu'ils partent de la peau ou d'un œil, ils ſont gros du bas, fournis & nourris, même en naiſſant, & ils occupent toujours par leur baſe, preſque toute la capacité de la branche dont ils ſortent. 3°. La précipitation avec laquelle ils s'efforcent de pouſſer : ils naiſſent, croiſſent, groſſiſſent & s'alongent comme tout-à coup. Il en eſt qui durant un

été pouſſent juſqu'à ſix à ſept pieds de haut, & qui parviennent à la groſſeur du doigt. 4°. Le tiſſu du bois d'un gourmand & ſon écorce, ſont des marques certaines auxquelles il ſe fait connoître. Ces ſortes de branches commencent de fort bonne heure à avoir par le bas cette couleur brune de la peau, qui n'exiſte ſur les bourgeons, que quand ils ſont convertis en bois dur. Leurs feuilles ſont auſſi plus longues, plus larges, plus épaiſſes & d'un vert plus foncé. Ces caractères diſtinctifs ſont une ſuite de l'abondance immodérée de la sève. 5°. Leurs boutons tout différens de ceux des autres branches, ſont petits, noirâtres, & fort diſtans les uns des autres. 6°. Leur figure les décèle. Ils ne ſont point exactement ronds, comme les branches venues dans l'ordre naturel, mais aplatis plus ou moins d'un côté ou d'un autre, juſqu'à ce qu'ils grandiſſent. 7°. Leur écorce, au-lieu d'être liſſe, luiſante, verniſſée, eſt ordinairement graveleuſe & raboteuſe.

La Nature, en leur prodiguant tant de sève, a des deſſeins dans leſquels nous devons entrer, pour les faire tourner à l'avantage de l'arbre. Rien

de plus commun, par exemple, que de voir une branche d'une groſſeur ordinaire devenir gourmande au bout d'un an ou deux. Vous l'aurez taillée à quatre, cinq ou ſix yeux, pour en faire un des membres de votre arbre, mais parce qu'elle eſt perpendiculaire, quoique ſur oblique, elle prend tellement de la nourriture, qu'elle ſurpaſſe en groſſeur la mère-branche & ſes voiſines. Si on ne peut la retrancher, ſans dégarnir l'arbre, il faut chaſſer dans le mur un fort clou, qu'on garnit de linge, puis forcer preſque juſqu'à caſſer cette branche rétive, l'y attacher & l'arrêter de même par le haut. Tel eſt le ſecret de faire d'une branche directe & ſeconde une branche oblique & mère. Une économie judicieuſe ſupprimera enſuite toutes celles qui s'entrelaceront, & fera choix de branches propres à former l'arbre.

A l'égard des gourmands ſauvageons, je les laiſſe, quand ils ſont néceſſaires, ſoit pour le renouveler dans ſa vieilleſſe, ſoit pour le remettre des épuiſemens cauſés par le mauvais gouvernement. Je les greffe alors, ſinon je les coupe fort près, afin que la plaie

ſe recouvre. Pour les demi-gourmands, j'en fais le même uſage, à peu de choſe près, que des gourmands décidés. Quant aux artificiels, j'emploie pour les faire naître, le ravalement & le rapprochement. D'autres fois, je mets en uſage divers expédiens qui feront la matière du Chapitre ſuivant, expédiens tirés de la Médecine & de la Chirurgie, dont je fais l'application au Jardinage. On eſt maître, juſqu'à un certain point, de ne pas avoir de gourmands, ou d'en avoir peu. En les ſupprimant, l'arbre chargé d'une sève ſurabondante, en produit toujours de nouveaux, juſqu'à ce qu'enfin il ſoit épuiſé. Pour les diminuer ; ou s'en préſerver, il ſuffit de profiter de ceux que la Nature nous préſente, de tirer deſſus, de les alonger & de les charger amplement.

Un arbre eſt épuiſé ; je ſuppoſe qu'il eſt bon, & que ſes branches ne ſont point totalement deſſéchées. On lui a ôté tous ſes gourmands qui faiſoient ſa richeſſe, ſa force, ſa ſanté & ſa fécondité. Il n'a pouſſé que de faux-bourgeons. On a rogné, pincé ou arrêté par leurs extrémités le peu de bonnes branches ou de bourgeons qu'il

qu'il a fait éclorre, auxquels ont ſuccédé des branches chiffonnes. De plus, il eſt dégarni en quantité d'endroits. La gomme qui le ronge, a carié ſes branches remplies de chancres. Cet arbre, quoique jeune, va être la proie du feu. Pour peu que j'aperçoive, en fouillant ſes racines, qu'elles ſoient ſaines, je le renouvelle par le ravalement & le rapprochement, après quoi je panſe les plaies que j'ai été obligé de lui faire.

Je coupe au printemps toutes les branches de vieux bois ſur celles qui ſont les plus voiſines, que je taille à un ou deux yeux. Je le rapproche en ſupprimant une partie de ſes anciennes pouſſés, & en obſervant de le mettre ſur les branches du bas & du milieu qui annoncent le plus de vigueur. Je ſuis sûr alors d'avoir des gourmands, ou même d'autres branches qui perceront de la peau au-deſſous de mes coupes. Il eſt inutile d'ajouter que, pour faciliter la végétation, on doit lui donner de bons engrais, & que pour le recouvrement des plaies, les coupes doivent être nettes & ſans chicot. Je crois que d'après ce que je viens de dire, tout lecteur

ſenſé conclura 1°. que les gourmands ſont comme les entrepôts & les magaſins que la Nature a pratiqués pour y renfermer des proviſions de sève, afin de la diſtribuer enſuite dans toute la capacité de l'arbre. Ce ſont en effet, après la tige, les réſervoirs ſecondaires, qui la contiennent en plus grande abondance, que les branches dont ils reçoivent l'être. 2°. Qu'ils prouvent la fécondité des arbres; ceux qui ſont chétifs, malades, mourans ou épuiſés, n'en produiſent point. Faites-en l'expérience ſur deux branches, pour voir laquelle aura plus profité, de celle qui a été privée des bois réputés gourmands, ou de celle à qui on les a laiſſés. La première n'aura que des cercles minces, aplatis & ſerrés; dans la ſeconde, vous les verrez gonflés, nourris & plus eſpacés.

On remarque qu'en ſupprimant les gourmands, la tige ceſſe de profiter, & reſte à-peu-près dans le même état, qu'en pinçant ou arrêtant quelques branches au pêcher, la Nature, à qui cette extrémité eſt eſſentielle, en reproduit ſur le champ une autre. De plus, au-lieu d'un petit rameau que vous ôtez, il en croît d'innombrables,

qui ſubiſſent le même traitement, & qui forment à chaque bout rogné autant de têtes de ſaule, d'où il arrive que tous les yeux du bas de ces branches rognées, qui dans le pêcher vous auroient donné du fruit l'année ſuivante, s'ouvrent dès l'année même en pure perte. De-là, votre arbre s'emporte, vous n'avez plus que des branches par en-haut, & tout le bas périt infailliblement.

Les lambourdes & brindilles exiſtent dans tous les arbres fruitiers, tant à noyau qu'à pepin, avec cette différence que dans ceux-là elles donnent leur fruit la même année qu'elles ont été produites, au-lieu que dans ceux-ci les lambourdes ſont trois ans à ſe former en brindilles, pour fructifier.

Les lambourdes ſont de petites branches menues & longues, qui ne croiſſent guère ſur le pêcher que de cinq à ſix pouces, quelquefois plus ſur les autres arbres; elles naiſſent ordinairement vers le bas, à travers l'écorce du vieux bois, & même des yeux des branches de l'année précédente. Leurs yeux ſont drus, de couleur noirâtre, plus gros & plus rebondis que ceux

des fortes branches. La couleur de leur peau eſt d'un beau vert de mer, clair & luiſant. Leur extrémité ſupérieure eſt couronnée par une eſpèce de bouquet ou grouppe de boutons noirâtres, avec un ſeul bouton à bois. On peut juger de leur fécondité, parce qu'une ſeule nourrit cinq à ſix pêches. Leur durée n'eſt que d'un an; épuiſées enſuite, elles ſont retranchées à la taille.

Les brindilles plus précieuſes encore ſont à-peu-près la même choſe, excepté qu'elles ſont moins longues, moins élancées, mais plus groſſes & plus nourries; elles n'excèdent jamais deux ou trois pouces de long: ſouvent elles ſe trouvent placées par-devant, en forme de dards.

Nulle raiſon ne peut autoriſer à abattre ces deux ſortes de branches, ſoit à la taille, ſoit à l'ébourgeonnement & au paliſſage, quand même elles ſe trouveroient ſur le devant. Heureuſe difformité qui naît de l'abondance! Je préfère des arbres bien fournis de fruits & un peu irréguliers, à ceux qui traités ſelon les règles, en auroient moins. On retrouſſe néanmoins ces branches quand le bouton à bois

eſt grandi, & on les attache, en leur faiſant faire tant ſoit peu l'anſe de panier. Il n'y a qu'une exception à cette règle, c'eſt quand l'œil à bois a gelé ou manque: le fruit du pêcher, comme on l'a vu, ne mûrit point qu'il n'ait à côté ou au-deſſus une branche pour lui ſervir de mère-nourrice, qu'on fait ſagement de couper à trois ou quatre yeux, lorſque le fruit peut être ſevré, & qu'il a acquis les deux tiers de ſa groſſeur, afin que les feuilles placées à chaque œil, ſervent à le défendre des rayons du ſoleil. Il profite alors de la sève qui auroit monté dans toute la branche.

J'ai dit qu'on diſtinguoit dans le pêcher trois ſortes de branches à fruit, les groſſes, les médiocres, & les petites. Les fortes ſont celles qui ſont de la groſſeur d'une plume à écrire, qui ont des yeux triples à chaque nœud; ſavoir, deux yeux à fleur, avec un œil à bois au milieu. Ces branches, loin de s'aouter, comme les gourmands, ſont d'un vert un peu foncé, avec des marques noirâtres & un peu graveleuſes. Leurs yeux voiſins les uns des autres, ſont bien nourris & produiſent des feuilles longues, larges &

d'un beau vert. A ces fortes de branches on donne fept à huit pouces de taille, felon la vigueur de l'arbre. Mais à l'ébourgeonnement, on en fupprime une partie fans les éclater, ni les pincer, pour peu que les autres s'alongent. Les branches médiocres à fruit tiennent le milieu entre celles dont je viens de parler & les petites. Elles ont auffi des yeux triples, comme les groffes, leur couleur eft la même & leur groffeur peut être celle d'un cure-dent : on les taille à quatre, cinq ou fix yeux. Les petites branches font de deux fortes. Les unes fructueufes, & qui ont à chaque nœud un feul œil à fruit avec un œil à bois, font particulièrement celles que les gens de Montreuil nomment branches-crochets, dont ils fe fervent pour amufer la sève, & fur lefquelles ils tirent à fruit au défaut des fortes & des demi-fortes. On les taille à un, deux ou trois yeux, le fruit y noue également & y mûrit parfaitement. Taillées à un œil, elles donnent pour l'année fuivante de très-bonnes branches médiocres, fructueufes. Beaucoup de Jardiniers tirent trop à fruit fur elles, fauf, difent-ils, à les rabattre, fi le

fruit ne noue point. Mais dénuées de sève, pour nourrir tant de fleurs & de bourgeons, elles ne produisent que des feuilles. La seconde espèce est celle des branches folles ou chiffonnes, dont la stérilité est le partage. Elles ne sont pas plus grosses que des brins de balai, & n'ont que de très-petits yeux à côté de chaque feuille, & fort éloignés les uns des autres. Il faut leur associer certaines branches dénuées d'yeux à bois, mais qui ont un bouquet de vingt ou trente fleurs. On a dit plus haut la raison de leur suppression.

CHAPITRE IV.

Diverses Pousses du Pêcher, durant ses premières années.

Un Pêcher d'un an doit avoir poussé quatre, cinq ou six belles branches qu'on aura palissées de toute leur longueur. La conduite tenue à l'égard de cet arbre la première année, sert également de règle pour la seconde.

Au-lieu de ravaler, comme font les Jardiniers, sur la branche d'en-bas, en la taillant à deux ou trois yeux, on laisse une ou deux branches, qu'on taille en branches-crochets à trois ou quatre yeux, puis on en ôte une après, qu'on coupe tout près de l'écorce, & on alonge celle des extrémités : s'il s'y rencontre des gourmands, on les rabat dessus. Cette pratique conserve à la sève ses agens & ses réservoirs, sans épuiser, dès son jeune âge un arbre qui fait tous les ans à pure perte, la pousse de quatre ou cinq branches. A sa seconde année, il doit avoir trois ou quatre pieds d'étendue, & sa tige une grosseur considérable : s'il ne poussoit pas aussi vigoureusement, on le tiendroit plus court, relativement à sa force.

On demande s'il faut conserver aux pêchers de cet âge quelques branches à fruit, pour en essayer la vigueur. Malgré le sentiment de la Quintinye, qui laissoit un petit nombre de pêches aux arbres vigoureux, je dirai, avec les Montreuillois, qu'on aura toujours du fruit quand on aura du bois, mais qu'il y aura disette de bois lorsque l'arbre commencera par donner

du fruit. Si, contre l'ordinaire, des pêchers, en donnant du fruit dès la première année, ont fait en même temps de belles pouſſes; il eſt certain qu'après les avoir amuſés à porter d'abord quelques fruits, ils ſont long-temps, & preſque toute leur vie, étiques. Ces oracles du Jardinage ne laiſſent aucune branche fructueuſe, la première ni la ſeconde année. Si dès la première les fruits ſe nouent, ils les abattent; s'ils en ſouffrent quelquefois à la ſeconde, c'eſt ſur un petit nombre d'arbres d'une force extraordinaire. En un mot, quel eſt le but auquel on doit tendre alors? C'eſt à former ſon arbre, & ce n'eſt que par les branches à bois qu'on y parvient. Quant à l'ébourgeonnement durant ces deux premières années, je laiſſe fort peu de bois, choiſiſſant toujours le plus fort & le mieux placé, conformément à mon ſyſtème du V ouvert. Si je vois que le jeune arbre produit beaucoup de gourmands, je lui laiſſe plus de bois qu'il ne lui en faut, afin d'amuſer la sève, ſauf à le ſupprimer à la taille, & j'alonge les deux branches-mères. C'eſt le ſeul moyen d'avoir des arbres qui s'étendent, croiſſent & groſſiſſent, & de

faire profiter la tête & la tige en même temps.

Si ces moyens ne réussissoient pas, il faudroit recourir à ceux que j'indiquerai ci-après, l'incision, la saignée, & ce seroit un fort mauvais signe. Voici donc un avis que je donne à tous les Jardiniers; c'est en même temps qu'ils jettent les yeux sur la pousse des jeunes arbres, d'avoir toujours attention à leur tige. Elle est la base & le principe de la végétation; elle doit dominer. Il est impossible qu'un arbre réussisse, quand la grosseur de sa tige n'est pas en proportion avec ses branches.

Mon arbre, à sa troisième année, doit commencer non seulement à occuper une vaste étendue, mais encore à donner suffisamment de fruit. Tel est mon procédé à son égard dans le temps de la taille. Quand il est dépalissé, j'abaisse de côté & d'autre les deux branches-mères, & je les étends à chaque extrémité, en consultant toujours la vigueur de mon arbre. J'alonge à proportion les membres, & je leur donne en hauteur, l'étendue qu'ils peuvent supporter. Quant aux branches-crochets, je les tiens toujours

un peu de court, afin d'avoir du fruit, en même temps que des branches fructueuſes pour la taille ſubſéquente. En les tirant, elles pourroient me donner plus de fruit, mais elles n'auroient que des branches étiolées pour l'année ſuivante.

Si cependant l'événement ne répondoit pas à mon attente, je déchargerois amplement mon arbre, en l'ébourgeonnant. Le peu de bois que je lui laiſſerois ayant toute la sève à lui ſeul, profiteroit néceſſairement. Dans ces commencemens il pouſſe toujours une infinité de gourmands. Au moyen de la charge & de l'alongement dont je viens de parler, il en a beaucoup moins, que ſuivant la méthode ordinaire. Les Jardiniers ont coutume d'alonger le menu bois : il arrive de-là qu'il noue fort peu de fruit, parce que ces branches foibles & fluettes n'ont pas des récipiens aſſez vaſtes, pour contenir ſuffiſamment de sève, afin de le nourrir. Alors, ou il avorte, ou celui qui eſt noué tombe. De plus, en taillant court les gros bois, ils pouſſent avec véhémence : c'eſt un fait inconteſtable. Ces ouvriers peu intelligens, arrêtent par les bouts ces

branches fortes, & raccourciſſent ſans ceſſe les branches folles qu'elles ont pouſſées de tous les yeux du bas qui ſe ſont ouverts contre l'ordre de la végétation. Cette opération meurtrière répétée tous les ans, prive le Maître de fruit & bientôt d'arbres.

Malgré l'eſſor que je donne au pêcher, il ne laiſſe pas de produire des gourmands de toutes parts. Je les paliſſe & je n'ôte que ceux qui s'entrenuiſent, ou qui ſont placés devant, derrière, aux extrémités, & tout au haut de l'arbre. Pour ne point l'épuiſer à force de porter des gourmands en pure perte, on taille, vers le mois de Juin & au commencement de Juillet, ceux qui ſe trouvent néceſſaires dans les places où ils ſont nés, & on les ravale ſur deux ou trois yeux les plus bas, quelquefois même ſur un ſeul. Alors on voit éclorre de ces yeux des branches-crochets qui ſeront formées encore aſſez à temps pour donner du fruit l'année ſuivante. Quand on appréhende que ces gourmands ainſi traités, ne prennent trop de force du bas, & ne deviennent branches dominantes, on commence dès la fin de Mai à les couper à moitié, tout près

d'un œil ; à la mi-Juin on les coupe encore plus bas, & au commencement de Juillet, on les met à un ſeul œil. Au moyen de toutes ces plaies ſur leſquelles l'air agit, la sève s'évapore, ſon action ſe ralentit, & le gourmand eſt dompté.

Les autres ſoins néceſſaires aux arbres nouvellement plantés, ſont de les labourer à temps, de les préſerver de la gomme, de la cloque, des pucerons, de mettre ſur la ſuperficie de la terre deux pouces de terreau autour de leur pied, de ſupprimer les pouſſes qu'ils pourroient faire en devant, ſoit de leurs yeux, ſoit de la tige même, non en les caſſant, ce qui occaſionneroit un flux de gomme, mais en les coupant proprement près de l'écorce, de les buter, afin de les empêcher de jaunir durant les humidités continues, en battant un peu la terre par-deſſus en forme de talus, ou en plaçant une douve à leur pied, qui en éloigne les eaux, de laver fréquemment leur tronc durant les ſéchereſſes, de les frotter avec une broſſe, & de mouiller leur tête vers le ſoir ; on a vu que les végétaux tiroient la pluie & la roſée, ſur-tout dans les ſaiſons sèches ; &

enfin de leur faire un baſſin pour les arroſer. L'effet de ces arroſemens eſt de détremper les ſucs de la terre & les ſels nîtreux qui doivent paſſer dans les racines des arbres & leur donner la nourriture. A la faveur des feux qui ſont dans la terre, ou de ceux du ſoleil qui la pénètrent, il ſe fait une fermentation & un bouillonnement qui occaſionnent le ſoulèvement & l'agitation de ſes parties ſpiritueuſes, portées rapidement des racines dans la tige, & de la tige dans les autres parties des plantes. L'eau fait à-peu-près le même effet dans la terre que dans la chaux. Celle-ci ne fermente & ne s'échauffe qu'au moment qu'elle reſſent les impreſſions de l'eau qui ſoulève & développe ſes parties. La trop grande abondance d'eau peut devenir nuiſible, en ce qu'elle noye ces ſucs & ces ſels de la terre.

Les arbres ont produit du bois & des jets vigoureux. Ils ne demandent qu'à être taillés & attachés à la muraille. Mais auparavant il faut les régler dans leurs pouſſes, & examiner les expédiens les plus propres à les former & à les rendre fructueux.

CHAPITRE V.

De la Distribution proportionnelle des Branches.

C'EST à la troisième & à la quatrième année qu'il faut user envers les arbres de divers moyens pour les diriger. Ces moyens sont de deux sortes : les uns appartiennent à la médecine & à la chirurgie dont je les ai empruntés, tels que la diète, la saignée ; les autres sont des inventions particulières, comme la *courbure* des branches, le *cassement*. Après les avoir long-temps pratiqués avec le plus grand succès, je ne crains point d'en démontrer les avantages.

Ils ont pour but de régler la pousse des arbres, afin d'opérer une distribution proportionnelle de la sève dans toutes leurs parties, de faire en sorte que désormais ils ne s'emportent plus, soit du haut en se dégarnissant du bas, soit d'un seul côté, tandis que l'autre est foible & languissant. Il est question de renouveler des arbres malades, &

de conſerver ceux que les Jardiniers condamnent à être remplacés par d'autres, de faire porter du fruit aux arbres de quatre & cinq ans, en plus grande quantité qu'on n'a fait juſqu'ici à dix ou douze, de leur donner une étendue immenſe par rapport aux bornes étroites dans leſquelles on a coutume de les retenir, de les faire groſſir de la tige à proportion, enfin de leur procurer, durant un ſiècle, une parfaite ſanté, tandis que l'expérience journalière nous apprend qu'à peine tous les arbres, & ſur-tout les pêchers, ont fait paroître une brillante verdure pendant quelques années de vigueur, ils ſont aſſaillis à la fois par tous les maux d'une vieilleſſe prématurée. Si je parviens à ces différens points par ma méthode & par les moyens que j'indique, les gens ſenſés pourront-ils les déſapprouver & refuſer de s'en ſervir ?

Je commence par ceux qui ſont tirés de la médecine & de la chirurgie.

1°. La diette & l'abſtinence.

2°. L'inciſion & la ſaignée.

3°. Le cautère à la tige, aux branches & aux racines.

4°. La ſcarification.

5°. Les cataplaſmes & les topiques.

6°. Les écliſſes, les bandages & les ligatures.

Toutes ces nouvelles inventions établies ſur des expériences, ſont fondées ſur les principes de la phyſique des végétaux. Celles dont la médecine & la chirurgie ſe ſervent pour la cure de nos maladies, ont pour les arbres des vertus & des propriétés qu'on ne peut trop admirer.

Ces expédiens, pour opérer la diſtribution proportionnelle des branches, ſervent encore à mettre à fruit les arbres qui n'en rapportent jamais, comme je le dirai dans ma troiſième Partie. Leur effet eſt auſſi la belle figure de l'arbre, ſa ſanté, ſa vigueur & ſa durée. On n'y parvient qu'en faiſant fluer la sève du côté où elle alloit peu auparavant, & en l'arrêtant du côté où elle ſe portoit avec trop de vivacité. Par ce moyen le pêcher eſt également fourni de branches & de fruits, de façon qu'il ne s'emporte pas vers le haut, & que dans le bas & dans le milieu il n'offre point de grands membres alongés, dégarnis de branches, & qu'il ne pouſſe point d'un ſeul côté

aux dépens de l'autre. Cette diſtribution eſt, comme dans l'architecture, le bel enſemble dans lequel les parties ſe rapportent au tout.

Ce que j'ai à dire ſur cette importante matière, a pour baſe les trois principes ſuivans; 1°. fixer le pêcher dans ſes variations, ſans le violenter. 2°. Faire avantageuſement uſage de l'abondance & de l'impétuoſité de ſa sève. 3°. Partager toutes ſes branches, de manière qu'elles ne puiſſent ſe détruire, comme il n'arrive que trop ſouvent par les gourmands qu'on lui fait pouſſer de tous côtés. Mais avant que d'entrer, à cet égard, dans aucun détail, j'établis ici quelques propoſitions qui ſont autant de corollaires de tout ce que j'ai avancé.

1°. Après l'ordre de la préparation des racines, la diſtribution proportionnelle des branches dépend abſolument de la ſuppreſſion totale des perpendiculaires à la tige; & il ne doit y avoir dans tout arbre qu'on veut rendre régulier, en même temps que fructueux, que des branches obliques & latérales, d'où procèdent toutes les autres. J'ai déjà traité ce point.

2°. Le moyen le plus analogue à la

façon de pouſſer du pêcher, & le plus efficace pour l'égale diſtribution des branches dans tout arbre, eſt de faire des gourmands, le fondement de ſa taille & de l'harmonie des branches entre elles.

3°. Pour avoir un arbre garni de toutes parts, il faut en même temps qu'on le charge d'un grand nombre de branches, lui faire prendre l'eſſor en l'alongeant beaucoup, proportionnément à ſa vigueur.

4°. Tailler long les branches à bois & les gourmands, & court les branches à fruit.

5°. Rapprocher toujours & renouveler les branches du pêcher, le concentrer, pour ainſi-dire, en tirant ſur les branches du bas par préférence à celles du haut.

6°. Quand un arbre a, durant ſes premières années, jeté ſon feu & qu'il pouſſe plus ſagement, le tenir un peu plus de court, & ne lui plus tant donner l'eſſor.

7°. Recourir alors aux engrais & au changement de terre, ſur-tout pour le pêcher.

8°. Lors de l'ébourgeonnement & du paliſſage, éclaircir, élaguer, tirant

du plein au vide, du plus fourni à ce qui l'est moins.

9°. Le pêcher étant sujet à la mortalité de ses branches, veiller à ce qu'il y en ait de réserve, auxquelles on puisse recourir pour remplacer les mortes, & qu'on puisse attirer, sans rien dégarnir.

10°. Dans le cas de remplacement des branches mortes, si dans le voisinage il n'y a que des branches à fruit, faire d'une branche à fruit une branche à bois.

Il est question de remplir un vide, & je n'ai que des branches fructueuses. Si je les taille à la longueur ordinaire, c'est-à-dire, à fruit, elles me donneront bien moins de bois. En les taillant à un ou deux yeux seulement, je suis assuré d'avoir de bon bois pour garnir, parce que l'année suivante j'alonge les branches venues des yeux de celles que je taille ainsi fort court, & je les mets à bois & à fruit tout ensemble. Les Jardiniers au contraire alongent ces menues branches pour garnir, & au-lieu d'avoir de bon bois, ils n'ont que des pousses chétives qui meurent, ou qui ne garnissent point.

Je vais maintenant rapporter divers expédiens tirés de la médecine & de la chirurgie, pour régler la pousse des arbres, & les diriger.

1°. *La diette & l'abstinence.* Je remarquai un jour, dans la cour d'un vigneron, un mûrier qui d'un côté faisoit briller une riante verdure, ses feuilles plus grandes qu'à l'ordinaire, & ses fruits abondans contrastoient avec l'autre côté qui étoit étique & n'avoit que des feuilles chétives & de petits fruits. En fouillant une première racine depuis le pied de l'arbre, je rencontre une fosse à fumier, comble & toute couverte de gazon qui avoit crû par-dessus. A travers les terres de cette fosse, j'apperçois une multitude innombrable de petites racines & de chevelu qui pompoient les sucs de la terre où les parties spiritueuses du fumier avoient pénétré. De l'autre côté, ce n'étoit que gravois, cailloutage, ronces, épines sur la superficie de la terre, & tuf dans le fond. De-là je tirai beaucoup de conséquences utiles dans la pratique, telles que celle de faire jeûner les arbres en pareil cas, & de bien nourrir le côté maigre.

Je suppose un arbre plein d'un côté & dégarni de l'autre : je commence par charger amplement le premier ; & afin que le second puisse fournir au peu que je lui laisse, je le décharge & le tiens fort court. Il s'agit ensuite de couper les vivres au côté plein, pour qu'il ne fasse que s'entretenir, & de les faire passer au côté maigre. Je ne parle ici que de ces arbres vigoureux qui portent toute leur sève d'un côté, dont les branches ont affamé l'autre. La diette & l'abstinence que je fais observer à ce côté trop nourri, consistent dans la soustraction de la bonne terre, pour en substituer une inférieure en bonté. J'y joins quelquefois le raccourcissement de quelques racines dans leur fort.

Lors du printemps, ou à la chûte des feuilles, j'enlève au côté parasite toute la bonne terre, à trois ou quatre pieds environ du tronc, je laisse à l'arbre, de ce même côté, une motte de terre d'un pied, à laquelle je ne touche point, de peur d'ébranler ou d'entamer ses premières racines qui partent du tronc. Du reste, je les découvre tout-à-fait, comme pour

déplanter l'arbre avec les précautions qu'exige leur conservation. Un grand nombre de racines confuses & entrelacées s'offrent à mes yeux, j'en sacrifie quelques-unes & je les espace. Je les coupe jusqu'à la motte, en y appliquant l'onguent de Saint Fiacre, à raison de leur force. Cette seule opération de mettre ces racines au jour, a souvent occasionné un ralentissement de sève.

Quant aux autres qui sont découvertes, je les raccourcis, en les coupant dans leur fort ; elles ne s'alongent plus dès-lors, & ne poussent que des racines moyennes, ou un plus grand nombre de petites. Je ne touche point au chevelu, ni à celles qui piquent en fond. Mon opération faite, je les recouvre avec moitié sable & moitié terre, la plus aride & la plus mauvaise que je puisse trouver. Il faut, en remplissant, passer la main dans tous les vides qui se trouvent autour des racines, pour y couler de la miette, & n'y point laisser de jour. L'effet de cette opération se conçoit aisément. Suppression de substance & privation d'alimens dans ce côté trop nourri de l'arbre, d'une part, & de l'autre dimi-

nution de canaux, pour recevoir & porter la sève de ce côté-là, au moyen de l'amputation totale de quelques racines surnuméraires, & du raccourcissement des autres dans leur fort.

Ce seroit peu faire, si je ne portois pas en même temps du secours à l'autre côté qui ne profite point. Je lui ôte également toute sa terre jusqu'aux premières racines seulement, & je lui en substitue de la neuve dont je les couvre à la hauteur de six pouces. Je mets par-dessus pareille épaisseur de gazons renversés, avec du fumier gras bien consommé. Je laisse au pourtour un bassin où je jette à l'instant quelques seaux d'eau, pour faire approcher toutes ces terres des racines.

Ce premier moyen de faire jeûner les arbres, est très-propre à dompter des poiriers & des pommiers qui ne donnent que du bois & point de fruit, avec cette différence qu'au-lieu qu'on ne fait jeûner ici qu'une partie de l'arbre, dans ceux-là l'abstinence est pour la totalité.

A la taille suivante, ce côté de l'arbre condamné à la diette, a besoin d'être ménagé : il faut être très-réservé sur la quantité de bois qu'on lui laisse, ainsi

ainsi que sur sa longueur. Quant à l'autre, je lui donne une taille plus forte qu'il est en état de soutenir, au moyen de ce qu'il a toutes ses racines dans lesquelles passera désormais l'abondance de la sève, par les engrais qu'on lui prodigue. On ne tarde point à s'apercevoir de l'effet de ces opérations. Le côté foible fleurit plutôt, verdit de meilleure heure, & est en tout plus hâtif, ses bourgeons sont plus vigoureux : dès l'année-même il croît prodigieusement, tandis que l'autre s'entretient, sans faire aucune pousse vigoureuse. A mesure néanmoins que s'opère le recouvrement des plaies faites aux racines, ses bourgeons vont toujours en augmentant. Il pourroit même à son tour, l'emporter sur l'autre, mais on y remédie aisément par les engrais donnés au côté à qui l'on a fait faire diette.

2°. *L'incision & la saignée.* Mon ministère est rempli par rapport au côté de l'arbre qui a trop de vigueur, il ne l'est pas à l'égard de l'autre. Le changement de bonne terre en mauvaise, la soustraction des racines & leur raccourcissement ne peuvent manquer d'occasionner une diversion de sève

qui, au moyen des engrais abondans que j'ai donnés au côté foible, va s'y porter abondamment. Il faut donc le disposer à recevoir cette affluence de sève que l'étroite capacité de ses canaux ne peut contenir. J'appelle l'art à mon secours, pour les étendre & les dilater. J'y parviens par le moyen de l'incision que je distingue de la saignée.

Au printemps, avec la pointe de la serpette, je tire du côté maigre de mon arbre, depuis le tronc jusqu'aux premières branches, une incision, en ouvrant l'écorce. Je la fais latéralement, & je la continue à cette partie maigre, toujours sur le côté à la mère-branche & aux grosses branches, & j'enduis toutes ces incisions de bouse de vache, sans l'envelopper, dans l'intention de prévenir le flux de gomme.

Si cette plaie faite par l'incision, au-lieu de se fermer, venoit à se sécher, ce seroit un mauvais signe pour l'arbre, qu'il n'y auroit point d'espérance de rétablir. Si la branche maigre ne grossissoit pas, il faudroit recommencer l'incision l'année suivante, mais non dans la même place, soit par derrière, soit par devant, avec la

précaution d'y appliquer une douve, pour que le soleil ni la pluie ne frappassent point la plaie.

La Nature m'a fait naître l'idée de ces incisions. Je voyois des arbres vigoureux se fendre d'eux-mêmes à la tige & aux branches, & souvent du haut en bas, comme si on les eût incisés exprès. J'ai reconnu, en les mesurant, que depuis le mois de Mai jusqu'à l'automne, ils avoient grossi d'un pouce. La suture de ces incisions se fait ordinairement dans l'année ; & aux endroits qui les ont souffertes, la peau est plus claire & moins épaisse que l'ancienne. Les noyers, les pommiers, les pêchers mêmes & les arbres féconds en sève, y sont sujets. Il se fait aux branches fortes de ces derniers, vers leur base, des gerçures de couleur jaunâtre, par lesquelles la Nature, en indiquant ses besoins, m'a appris à recourir à cette opération pour gonfler les récipiens de la sève du côté maigre de l'arbre.

La saignée n'est proprement qu'une incision de la longueur de deux ou trois pouces. Elle a également lieu pour les racines, comme pour le tronc, & les branches à bois seulement. Voici

quelques circonſtances où elle eſt non ſeulement utile, mais néceſſaire. Un arbre pouſſe avec véhémence dans ſa jeuneſſe, & ſa tige ne groſſit point à proportion des branches. Un calus commence à ſe former à l'endroit de la greffe, & on a lieu d'appréhender qu'il ne groſſiſſe au point de faire un mauvais effet, & de s'approprier une partie de la sève. Pour opérer alors une diverſion, il ne faut pas ſe contenter de ſaigner l'arbre à la tige ſeulement, mais aux groſſes racines. On découvre les plus proches de la ſuperficie de la terre, & avec la pointe de la ſerpette on ouvre leur peau de deux ou trois pouces de long, qu'on enveloppe enſuite d'onguent de Saint-Fiacre.

Rien de plus efficace que cette ſaignée pour détourner la gomme : en occaſionnant un écoulement de la sève qui ſe porteroit vers le haut des arbres, elle eſt auſſi d'un grand ſecours pour empêcher qu'ils ne pouſſent trop de gourmands. De plus, la plaie de cette ſaignée l'attire à elle pour ſa guériſon, & forme une obſtruction dans le canal de la sève dont elle modère l'impétuoſité.

Elle ſe fait ordinairement entre l'eſpace vide d'un œil à l'autre de chaque branche, toujours en ligne droite, & non tranſverſalement. L'opération deviendroit alors différente ; ſon effet feroit d'interrompre le cours de la sève dans une partie de l'arbre, ce que j'appelle ſcarification, dont je parlerai dans la ſuite ; au-lieu que mon but, en employant la ſaignée, eſt d'attirer la sève, & non de l'arrêter.

On en reconnoît l'utilité dans des pêchers de cinq à ſix ans, ou plus, qui pouſſent plus d'un côté que de l'autre. Pour empêcher la partie forte d'emporter la partie foible, on ſaigne celle-ci, & on donne l'eſſor à l'autre ; 1°. Afin d'attirer la sève du côté où ſe fait la ſaignée. 2°. Afin qu'en y arrivant elle trouve des canaux aſſez amples pour la contenir. Il eſt démontré que dès qu'une plaie eſt ouverte à un arbre, la sève y arrive de même que le ſang à une ouverture pratiquée dans la peau humaine. Il ne l'eſt pas moins que lorſqu'il y a une inciſion dans la peau de l'arbre, il ſe fait, ainſi qu'à notre chair, un gonflement dans les parties ſéparées ; que les deux lèvres de la plaie ſe retirant, laiſſent entre elles un eſ-

pace vide, & qu'enfin la Nature venant au secours de la partie affligée, les esprits se portent de ce côté-là avec plus d'abondance.

Si au contraire je saignois le côté vigoureux, loin de remédier au mal, je ne ferois que l'augmenter en dilatant des vaisseaux qui ne le sont déjà que trop. Cependant je taille fort long le côté vigoureux, je lui laisse quantité de branches, & j'alonge les gourmands pour amuser la sève. Il est ainsi subjugué à force de fournir à tout le bois épargné tant à la taille qu'à l'ébourgeonnement: quand il est devenu plus modéré, je change de conduite à son égard, & je le ménage davantage.

Un arbre nain s'emporte du haut, ses branches extrêmement étendues profitent, & sa tige demeure toujours au même état. Il lui faut & l'incision à la tige & la saignée aux branches: la première occasionne son extension, & la seconde empêche la sève de se porter aux extrémités. La taille ensuite maintient l'équilibre entre le haut & le bas, entre les côtés & la tige.

Une gelée aura brûlé nombre de branches, ou un vice intérieur les aura

fait périr, je mets la saignée en usage du côté dégarni, ou même le cautère en cas de besoin. Elle n'est pas non plus à négliger dans certaines maladies du pêcher, telles que la cloque, pour attirer dans les branches du bas la sève élancée vers le haut. Il peut arriver que l'enduit appliqué à la saignée venant à tomber, la gomme s'y mette ; on la nettoie alors & on l'essuie avant que de l'enduire, & la gomme ne peut jamais fluer.

La saignée des racines est la même que celle des branches pour la grandeur de l'incision & l'ouverture de la peau, comme pour l'application de l'onguent de Saint-Fiacre. Les racines les plus propres à cette opération sont les plus grosses & les plus voisines de la superficie de la terre. L'endroit où elle doit être faite est vers la base de la racine dans son fort, & de côté plutôt qu'en dessus, parce que la terre y pèse moins qu'en dessus.

Les circonstances où il faut l'employer sont, 1°. pour arrêter la production ou les progrès des gourmands. 2°. Pour opérer la distribution proportionnelle des branches dans les arbres extrêmement fougueux. 3°. Contre la

gomme qui flue à certains arbres vigoureux, parce qu'elle eſt trop abondante. On obſervera néanmoins que cet effet n'en réſulte pas toujours, quand la gomme a pour principe un mauvais gouvernement, ou une cauſe accidentelle, telle que des contuſions faites par la grêle. Il eſt des cicatrices qui ne ſe font que longuement, à cauſe des coupes défectueuſes, des chicots, ergots ou bois morts, par leſquels la gomme flue. La ſaignée eſt plus nuiſible que ſalutaire dans ces cas; il faut alors aller à la cauſe du mal. 4°. On l'emploie avec ſuccès dans la cure de différentes maladies que je ne détaillerai point quant à préſent. 5°. On s'en ſert pour faire fructifier les arbres, comme pour empêcher les fruits de tomber. Un poirier ne ſe met point à fruit, parce que la sève trop abondante, & pouſſée avec trop d'impétuoſité, au-lieu d'enfiler les paſſages étroits qui compoſent le tiſſu des branches fructueuſes, eſt lancée d'abord dans les orifices ſpacieux des gourmands & des branches à bois qui profitent d'autant plus, qu'elles ſe tournent moins à fruit. Un autre fleurit tous les ans: ſes fleurs coulent bientôt

après, & il ne noue qu'un petit nombre de fruits : à celui-ci ils tombent chaque année, à la moitié de leur grosseur. Par le secours de la saignée qui, comme je l'ai dit, amortit ce flux impétueux de sève, je réduis ces arbres intempérans.

3°. *Le cautère* à la tige, aux branches & aux racines. Il y a cette différence entre les cautères humains & ceux des arbres, que les premiers se font par l'application des caustiques qui brûlent ou consument les chairs, au-lieu que les derniers sont proprement l'incision & la saignée, mais différemment modifiées. Quant à la fin & aux effets, la parité est telle que j'ai cru pouvoir donner ce nom à cette opération nouvelle du Jardinage, par laquelle j'attire les humeurs superflues de l'arbre, je renouvelle & purifie la sève, & je la détourne vers les parties dénuées de verdure.

Lors du printemps jusqu'au commencement de Juin, on fait une incision de deux à trois pouces de long & en droite ligne, à l'écorce d'une branche jeune & vigoureuse, ou d'une tige lisse & unie qu'on veut garnir d'un côté, ou enfin aux racines. Peu

importe dans quel endroit elle se fasse, pourvu qu'on en détourne les rayons du soleil. Cette incision se fait avec la pointe de la serpette ou du greffoir, ou avec un couteau bien aiguisé, de même que si on vouloit greffer à œil dormant. On a ensuite un petit coin d'un bois dur de la longueur de l'ouverture, assez coupant pour entrer jusqu'au fond de l'incision, & sans que le tranchant puisse rester dans la plaie lorsqu'on l'en retirera. On l'enfonce un peu à force, en frappant légèrement dessus avec le manche de la serpette : afin de donner le temps à la sève d'y arriver, il faut l'y laisser deux ou trois jours, au bout desquels on visite la plaie & on ôte le coin. L'écorce paroît alors retirée un peu des deux côtés & flétrie.

Il arrive à cette partie de l'arbre incisée la même chose qu'à la chair humaine. Si la plaie a flué, la sève aura transpiré au dehors & dans les côtés de ses lèvres : aux arbres de fruits à pepin, elle aura suinté ; dans ceux à noyau, elle aura produit de la gomme. Dans l'un & l'autre cas, on nettoie la plaie avec une espatule de bois amincie, on l'essuie avec un linge,

& on remet le coin ; ce pansement qui se fait tous les trois jours, cave toujours un peu la plaie, l'excorie de nouveau & ouvre les passages de la sève, qui ne manqueroient pas de se fermer. Le cautère se fait aux branches & à la tige, afin d'attirer la sève dans les endroits où elle n'iroit pas, suivant son cours ordinaire ; aux racines pour servir d'égoût aux humeurs de l'arbre, purger la masse de la sève & la renouveler.

On peut en faire plusieurs : néanmoins il faut distinguer ; à la tige de l'arbre, il n'en faut faire qu'un ; aux branches & aux racines, on peut l'appliquer sur celles où il est nécessaire pour regarnir l'arbre dénué de verdure. Il ne faudroit pas cependant les trop multiplier, parce qu'ils occasionneroient une trop grande dissipation de sève ; il vaut mieux remettre à en faire de nouveaux l'année suivante.

Cet écoulement dure quinze jours ou trois semaines, quelquefois plus. Dans les arbres de fruits à pepin, on n'aperçoit souvent qu'une lymphe qui suinte peu-à-peu, ou point du tout, il ne faut pas s'en étonner, le cautère n'en fait pas moins son effet ; cette

férosité étant à l'instant pompée & desséchée par l'air. Quant aux fruits à noyau, la sève semblable au sang sorti de nos veines, se fige, se coagule & se met en grumeaux. Il faut remarquer que dans ces derniers elle devient, au bout de quinze jours, limpide comme l'eau qui sort de la vigne, quand elle pleure. On fait également le pansement du cautère.

Lorsqu'on voit que l'écoulement n'est plus si abondant, au bout de trois semaines ou un mois, on retire le coin tout-à-fait. Ensuite quand la plaie a été bien nettoyée & essuyée, on la remplit de bouse de vache ou de terre grasse, qu'on recouvre d'une petite emplâtre enveloppée d'un linge. Trois mois sont plus que suffisans pour que la plaie soit entièrement fermée.

L'effet du cautère est tout naturel & très-curieux. Une première goutte du liquide qui compose la sève entre par l'orifice de chaque racine : une autre est lancée vivement à la suite de cette première goutte, & ainsi jusqu'à la dernière qui toujours se renouvelle, & est produite à chaque instant. Les racines envoient de la même ma-

nière cette sève dans le tronc, puis dans toutes les autres parties. Le cautère lui occaſionne une diverſion, en ſorte qu'au-lieu de paſſer outre, elle eſt arrêtée à l'endroit de l'ouverture où elle trouve une iſſue plus facile. Son cours y eſt néceſſairement déterminé. Comme elle a toujours dilaté les canaux de ces branches, elle trouve plus de force pour y être lancée. Enfin ces parties liquides qui ne ſont autre choſe que les ſucs de la terre accoutumés à être pouſſés de ce côté-là & à s'y fixer, continuent de le faire avec la même impétuoſité. De plus, la plaie, quoique fermée, opère en cet endroit une tumeur & un gonflement par leſquels eſt entretenue, vers cette partie, une nouvelle émiſſion de sève qui ne pouvant plus s'extravaſer, fait ce que les médecins appellent éruption à travers la peau.

Des branches percent de toutes parts de la peau de cet arbre : il éprouve le même ſort que celui qui a été ravalé ou récépé. Pourquoi ce dernier pouſſe-t-il un ſi grand nombre de jets & de gourmands ? C'eſt parce que la sève qui juſque-là avoit dirigé ſon cours vers les branches ſupprimées, y ar-

rive comme auparavant : le passage est frayé ; mais comme elle ne trouve plus à se décharger dans ces parties où elle avoit coutume d'être reçue, elle se porte horizontalement, se fait jour par les endroits de la peau qui prêtent davantage, les dilate en dedans, les pousse au dehors, & ouvre des passages pour en faire éclorre des bourgeons.

Le cautère sert encore à procurer aux arbres une plus ample végétation, à lever les obstructions, à augmenter l'action de la sève, & à faciliter son cours en l'arrêtant. Il renouvelle l'arbre, dont il rend la peau lisse & unie; ses bourgeons sont plus nourris, croissent plus promptement, & font briller une éclatante verdure. Par son moyen on a du fruit en abondance, durant plusieurs années. Je n'ajouterai point que l'arbre un peu atténué par cette déperdition de sève, a besoin d'engrais, tels que de l'eau de fumier prise dans la basse-cour, ou de bonne terre substituée à la vieille, qu'on enlève jusqu'aux premières racines.

Le cautère s'y applique de la même manière que sur les branches. En Mars & en Avril, on fouille un pêcher

malade à un pied & demi, ſuivant que les maîtreſſes racines ſont plus ou moins en terre, & on les met à jour, ſans les déranger. J'en choiſis trois des plus groſſes, ou deux, ſi l'arbre a moins de force, & je fais à chacune ſur les côtés, une inciſion longue de trois pouces où j'insère un coin de bois, comme aux branches. Je mets par deſſous, dans le fond du trou, une aſſiette pour recevoir la lymphe qui aura flué des racines, afin de me régler pour ſon écoulement. Je les couvre enſuite de quelque linge, & je place par-deſſus des douves ou des tuiles, avec de la grande litière ou des gazons renverſés. Trois jours ſe paſſent ſans viſiter la plaie, au bout deſquels j'ôte le coin, j'eſſuie la plaie, puis je le remets & recouvre le tout, pour recommencer au bout de trois jours. L'écoulement en doit durer au moins quinze. Quand la sève n'eſt plus épaiſſe, je ferme la plaie, de la même façon qu'aux branches, & je garnis les racines de bonne terre, après une ſuppuration ſuffiſante. Les arbres pouſſent inceſſamment de beaux jets, & ſur-tout des gourmands précieux qui percent de l'écorce. Ces cautères aux

racines ſont très-utiles pour remettre un pêcher cloqué.

4°. *La ſcarification.* Le haſard m'en a donné l'idée. Je voyois des contuſions & des plaies à certaines branches, & je m'apercevois quelles profitoient moins que celles qui étoient ſaines & intactes, que durant la formation du petit bourrelet autour de la plaie pour en opérer le recouvrement, la végétation étoit rétardée ou avancée, à proportion de l'ouverture de la plaie. Il m'a ſemblé que cet effet devoit être attribué à ce que la sève dont le cours ordinaire eſt dérangé, eſt forcée de prendre des circuits, ſemblable à un courant d'eau qui trouvant à ſon paſſage des corps étrangers, ſe détourne pour couler vers ſa pente, d'autant moins rapide, que les obſtacles ſont plus conſidérables ou plus multipliés. De-là, j'ai conclu que ce qu'alors je regardois comme un accident fâcheux, pouvoit en certaines circonſtances être utilement employé.

Une autre fois voyant des branches qu'on avoit trop ſerrées, j'aperçus audeſſus & au-deſſous de la ligature un double bourrelet, & je remarquai

que celles qui n'avoient point un pareil lien, s'étoient beaucoup alongées, au-lieu que les premières étoient plus grosses du bas que dans la partie au-dessus du second bourrelet. J'ai imaginé de tourner au profit des arbres, par le moyen de l'art, ce qui n'étoit que l'effet de la maladresse de l'ouvrier.

La scarification sert à arrêter le flux désordonné de la sève dans les arbres de pur ornement, qui s'emportent soit d'un côté, soit du haut sur une seule branche. A l'égard des arbres de fruits à pepin, elle est d'une grande ressource pour les faire fructifier. Mais quant à ceux à noyau, il faut beaucoup de prudence dans son usage. Je l'ai souvent employée sur des gourmands d'abricotiers & de pruniers, à l'égard desquels elle a parfaitement réussi. Il est vrai que tous les jours j'essuyois la gomme, sans lui donner le temps de se congéler.

Le but de cette opération est de rendre féconds des arbres qui ne rapportent point, tels que des poiriers & des pommiers sur franc, dont toute la pousse est en bois, de faire nouer les fruits de ceux qui tous les ans fleu-

riſſent inutilement, & de mettre à fruit les boutons de quantité d'arbres qui s'alongent & ne s'ouvrent ni ne fleuriſſent. La sève paſſant avec rapidité dans les arbres, dont les couloirs ſont trop dilatés & les fibres trop lâches, n'a point le temps de ſe cuire & de ſe digérer. Telle qu'une eau qui dans ſon cours rapide ne fait que battre la terre & la durcir, cette sève s'emporte toujours, inonde certaines branches & laiſſe à ſec les fructueuſes, dont les orifices ſont trop petits pour la contenir. De-là, cette ſtérilité des boutons à fruit qui, ou fleuriſſent ſans ſe nouer, ou s'alongent ſans s'épanouir, & qui rongés intérieurement par le trop long ſéjour d'une sève inutile & trop délayée, tombent enfin en pourriture.

Toutes les branches qui ne ſont point à fruit, je parle des arbres de fruits à pepin, ont ordinairement la peau belle, luiſante & fort unie. Celles au contraire qu'on nomme brindilles, ſont pleines de rides. La Quintinye les appelle des anneaux, parce qu'en effet ces rides ſont placées à ces brindilles comme des anneaux arrangés les uns près des autres; ce ſont autant de

petits bourrelets gonflés qui servent de réservoirs à la sève. Les rides sur les arbres de fruits à noyau ne sont pas si marquées que sur les branches de ceux à pepin, cependant elles sont sensibles sur les brindilles & les lambourdes qui restent toujours fluettes. La *fig. 2. de la Pl. IV.* offre une brindille d'un poirier, grossie à la loupe avec ses rides & ses boutons à fruit marqués *a*. La *fig. 3. a* représente un bois vieux avec des rides, & une bourse à fruit ancienne; *b* deux autres bourses à fruit plus récentes, avec les anneaux & les rides; *c* les boutons à fruit sortant de leur bourse. Chaque année ces rides se multiplient, & le bouton croît d'une ride, jusqu'à ce qu'il en éclose des fleurs ou des fruits. Leurs inégalités retardent successivement le passage de la sève, au-lieu que dans les branches unies, n'étant arrêtée par aucun obstacle, elle entre avec aisance & se porte en avant. Je prétends donc que la scarification l'empêche de séjourner inutilement dans ces brindilles, & qu'elle lui procure une filtration aisée dans ces rides qui en absorbent une partie par l'emploi que l'arbre est forcé d'en faire pour

leur formation. Combien encore ne s'en extravase-t-il point par les ouvertures faites à la peau, & qui sont pompées & aspirées par l'air ? En même temps qu'il en diminue le volume, il contribue à sa cuisson & à l'affinage des sucs, en portant dans l'arbre la bénignité des fiens. Les moyens que j'emploie sont les nodus, les calus & les bourrelets que cette opération fait naître de toutes parts sur les branches pour le recouvrement des plaies.

On scarifie avec la serpette la peau de l'arbre jusqu'au bois, un peu transversalement du bas en haut, à la longueur de deux ou trois pouces, & à la distance de cinq à six, toujours à l'opposite d'une incision à l'autre. Pour les arbres de fruits à pepin, le temps le plus propre est la chûte des feuilles jusqu'au printemps, avant que la sève soit tout-à-fait en mouvement. A ceux à noyau, le printemps est l'unique saison convenable : on observera d'essuyer la gomme qui ne manquera pas de fluer. Il est inutile de dire que du terreau bien gras, ou de la bouse de vache, sont des préservatifs nécessaires contre les insectes qui fe-

roient de toutes ces plaies des lieux de retraite.

En faiſant ces inciſions en-deſſous, & un peu de côté, la sève eſt néceſſairement arrêtée, ou du moins retardée dans ſon paſſage; les plaies ſont plus lentes à ſe refermer, & les arbres n'ont rien à craindre des pluies ni des gelées. Faites du haut en bas, ces inciſions formeroient inſenſiblement autant de petits augets propres à retenir les humidités nuiſibles, qui leur cauſeroient des chancres. Enfin leur poſition tant ſoit peu inclinée, intercepte le cours de la sève, en diviſant & ſéparant les fibres alongées de l'arbre.

Au reſte, ces plaies ſe guériſſent dans l'année même; ſur les ſujets vigoureux, de la ſaiſon du printemps à celle de l'hiver. Sur ceux-ci je les fais plus longues & plus drues; ſouvent je ne ſcarifie que la tige ou quelques branches. A l'égard des gourmands, on obſervera de ne faire les inciſions que dans l'eſpace d'un œil à un autre, ſans les endommager. Elles opéreront dans l'arbre une plus ample végétation démontrée par ſon accroiſſement ſenſible, ſur un jeune abri-

cotier, par exemple, dont les reſſorts n'ont point été uſés ni relâchés par des pouſſes forcées, & toujours retranchées ; il s'accommodera beaucoup mieux de cette opération, qu'un vieil arbre à qui un mauvais gouvernement continué depuis longues années, a ôté la force de la ſupporter.

J'ai dit que la ſcarification étoit très-utile pour mettre à fruit les arbres ſur franc, tels que les virgouleuſes & les bergamottes, qu'on prétend n'être fructueux qu'au bout de quinze ou vingt ans. Je ſuis parvenu à en cueillir des fruits à la quatrième & cinquième année, mais je n'épuiſois point ces arbres dès leur premier âge, en leur faiſant pouſſer ſans ceſſe du bois, que chaque année on leur enlève, & qu'ils produiſent toujours avec d'autant plus d'abondance, qu'on le leur coupe plus fréquemment. Je compare ces arbres ainſi retenus, à de jeunes chevaux vifs & fougueux, qu'un mauvais cavalier pique des deux en même temps qu'il leur retient la bride : ces animaux ſe tourmentent & s'épuiſent, toujours en ſueur, & toujours arrêtés dans leur courſe ; en leur lâchant un peu la

bride, ils avanceroient ſans ſe fatiguer.

5°. *Les cataplaſmes.* La Pharmacie & la Médecine du Jardinage ont été juſqu'à préſent preſque ignorées. Trois ſortes de topiques indiqués par les Auteurs, ſont connus des Jardiniers; ſavoir, les ſimples & les naturels, tels que les terres graſſes détrempées, uſitées pour les greffes en fente, auxquelles on joint de la mouſſe ou du foin, & les diverſes cires: enſuite les topiques onctueux & graiſſeux. De ce genre ſont le vieux oing, le beurre, la térébenthine & la poix, qu'on applique tant ſur les plaies des arbres, que ſur ceux qui ſont ſains. Enfin les topiques compoſés: ce ſont des recettes où il entre quantité d'ingrédiens auxquels on attribue des effets ſurprenans, ſoit pour guérir les maladies des végétaux, ſoit pour dilater leur écorce & leurs fibres, & faire prendre racine aux bourgeons, aux feuilles, à des branches même inanimées & comme deſſéchées. On peut conſulter là-deſſus l'ouvrage du Docteur Agricola, Médecin à Ratisbonne, imprimé en françois à Amſterdam en 1720, & qui eſt intitulé l'*Agriculture parfaite.*

A l'égard des topiques de la première eſpèce, les recettes les plus ſimples ſont non-ſeulement préférables aux autres, mais les ſeules bonnes pour les arbres, conſéquemment aux épreuves & aux expériences que j'ai faites, tant de celles indiquées dans les livres, que de celles qu'on m'a communiquées. Les terres graſſes & la cire ſont les topiques les plus en uſage. Par terre graſſe, on entend communément la terre glaiſe. Je la crois nuiſible dans le Jardinage; décompoſée, on la trouvera inſipide & dépourvue de parties ſpiritueuſes. En terre, elle fait pourrir par les eaux qu'elle retient, les racines qui en approchent. Lors des ſécheresſes, elle ſe durcit. Si-tôt qu'elle ſent le hâle, elle ſe gerce & ſe fend de toutes parts. Appliquée ſur quelque partie d'un arbre, elle laiſſe entrer l'air & le hâle par ſes ouvertures.

Je bannis également l'uſage de la cire, tant de la blanche, que de la verte employée aux orangers par goût de propreté. C'eſt un deſſicatif, & par conſéquent, elle retarde la réunion des parties, & fait fendre, ſouvent même éclater l'écorce, en la

ſéparant

ſéparant du bois qu'elle gerce. Les plaies au contraire enveloppées d'onguent de Saint-Fiacre, ſont recouvertes infiniment plutôt. Je dis à ce ſujet que la raiſon pour laquelle on met de la terre détrempée avec du foin ou de la mouſſe, aux greffes en fente, eſt afin que l'air ne deſſéche ni l'écorce, ni le bois, ni les entes qui ſont appliquées deſſus, & que la terre naturellement humectante communique aux greffes une ſorte d'aliment extérieur qui, avec le ſecours des pluies, des roſées, & des brouillards, paſſe par l'écorce & dans la partie de l'arbre ſur laquelle on a enté.

Les topiques gras & huileux, les abſorbans, les cauſtiques me ſemblent également contraires à la végétation, & pernicieux aux végétaux. En voici les raiſons. L'air ſert doublement aux arbres, d'abord pour les pénétrer, & pour porter à travers les pores de leur peau ſes parties vitales. Auſſi reſſentent-ils ſes différens bienfaits. Jetez de l'eau ſur un arbre, lorſque le ſoleil dardant ſes rayons le deſſéche, à l'inſtant ſes feuilles repliées ſe redreſſent, s'épanouiſſent & reverdiſſent, ſa peau

lâche & aplatie, se gonfle & devient bandée. Un second effet de l'air, c'est non-seulement de faciliter la transpiration nécessaire aux végétaux; mais encore le mouvement de la sève pour la faire monter & descendre dans toutes leurs parties. Supprimez l'air, tout ce mécanisme cesse, & à mesure que les arbres sont plus ou moins pénétrés par l'air, on aperçoit de la différence dans leur action de pousser.

Or, que font les matières grasses & onctueuses, sinon de boucher les ouvertures de la peau, par lesquelles l'air s'insinue & passe dans leur capacité? La sève qui n'est elle-même qu'une lymphe, une sérosité, ne peut que difficilement couler par un endroit où les fibres sont imprégnées de parties huileuses. Aussi qu'arrive-t-il aux arbres auxquels on met des onctueux, pour en éloigner les chenilles? Au bout d'un certain temps l'écorce se lève, la peau s'écaille, l'arbre maigrit & sèche insensiblement.

Les cataplasmes & les topiques analogues aux arbres, se réduisent aux suivans: la bouse de vache, soit la nouvelle, soit la vieille, pourvu qu'elle

ne ſoit point deſſéchée, ni trop délayée ; mais qu'elle faſſe tant ſoit peu corps, pour tenir ſur les plaies des arbres ; le terreau gras, la bonne terre détrempée avec de l'eau de fumier, les terres franches, & celles qu'on nomme vierges, celles des marais & des bas prés, les balayures des baſſe-cours & des foſſes à fumier, les amas d'anciennes immondices reſtées comme en dépôt dans des lieux abandonnés, le limon des mares qui ſont l'égoût de quantité de villages, & où les animaux ſe lavent & s'abreuvent. Toutes ces ſubſtances balſamiques ſont excellentes pour faire des cataplaſmes aux arbres. Elles préviennent le deſſéchement de la plaie, & la préſervent du contact de l'air. Voilà ma chimie & ma pharmacie.

Mes eſſences, mes élixirs, mes fomentations, mes leſſives, ſont les eaux de fumier tirées des baſſe-cours, ou les eaux ſimples dans leſquelles je laiſſe tremper du crottin d'animaux, qu'on remue pluſieurs fois pendant quinze jours. Je les expoſe au ſoleil, j'en arroſe enſuite mes arbres jaunes & infirmes, & je les vivifie. Quelquefois je laiſſe fermenter les lavures de

vaiſſelle, pour les répandre au pied des arbres qui en ont le plus beſoin, après qu'elles ont été frappées par l'air, qui en emporte ce qui ſeroit trop ſpiritueux & trop mordant. Je recueille ſoigneuſement les neiges; ce n'eſt pas qu'elles ſoient impregnées de parties nîtreuſes, dues à l'impreſſion de l'air, comme on l'a cru, avant qu'on en eût fait l'analyſe, qui n'a produit que de l'eau; mais j'ai remarqué qu'étant répandues le long des eſpaliers, elles les préſervent des atteintes d'une chaleur exceſſive.

6°. Enfin, *les écliſſes*, *les bandages & les ligatures*, ſi uſités dans la Chirurgie, à l'égard des membres caſſés & déboîtés, ont lieu pour les arbres dans le cas de diſlocation des branches, fractures & autres dérangemens forcés. Tous les Jardiniers ne connoiſſent d'autres remèdes à ces accidens que l'amputation; opération plus prompte que celle de poſer une écliſſe & de mettre un appareil ſur la plaie. J'en ai vu néanmoins qui vouloient bien prendre la peine d'entourer d'un oſier une branche éclatée, pour la tenir en place. Eſt-ce là travailler?

Par un accident imprévu une branche est ou éclatée ou cassée tout-à-fait ; mais elle tient encore suffisamment à l'écorce. Je rapproche les parties les unes contre les autres, je les enduis d'un des topiques que j'ai indiqués ci-dessus, & je les enveloppe d'un linge double. Je bande ensuite mon appareil avec un osier fendu en deux, ou avec une vieille corde que je défile, pour qu'elle ne soit point coupante. Je me suis muni auparavant de morceaux de lattes fort étroits, ou d'éclats de douves fendues en deux, que j'arrange autour du topique. Quand ces éclisses mises l'une près de l'autre, ont suffisamment recouvert la branche, je les tiens en état avec un osier que je serre un peu, & je fais dans le milieu, à l'endroit même de la plaie, une ligature avec une corde un peu forte, que je bande le plus qu'il m'est possible. Je proportionne la longueur des éclisses, & je multiplie les ligatures, suivant la portée & le poids de la branche. Ces éclisses appuient alors & sur le chiffon, & sur le topique, ainsi elles ne peuvent entamer ni même presser l'écorce. Cette opéra-

tion se réitère aux deux bouts, à un pouce près. Ma branche ainsi pansée, est attachée ensuite bien ferme, soit au mur, soit au treillage, & je n'attends point que les ligatures soient pourries, pour les renouveler. Je suis sûr qu'elle reprendra, qu'elle poussera, & qu'elle donnera même du fruit dans l'année. J'aurai occasion de revenir à cet objet, en traitant des plaies des arbres dans le second volume de la Pratique : on y trouvera une figure qui donnera une idée plus précise de cette opération que j'ai souvent pratiquée.

Je fais à ce sujet deux observations importantes : l'une, qu'il faut de la prudence quand on travaille aux arbres, sur-tout aux vieux, dont le bois rempli de cicatrices, est fort cassant, pour ne point trop forcer certaines branches. L'autre, que dans le cas où ils éprouvent de pareilles fractures, on ne peut faire trop de diligence pour renouer leurs membres disloqués. Si on laisse agir l'air & le hâle sur les parties ouvertes & séparées, la sève desséchée au dehors, la flétrissure des feuilles, le retour de la sève & le serrement intérieur des par-

ties, feront autant d'obftacles infurmontables à leur réunion.

Il eft des plaies de peu de conféquence, telles qu'une écorchure à la peau ou à l'écorce d'une branche dont on taille la voifine, une entamure à quelque partie que ce foit. Un peu de laine, de coton, de filaffe, une bande d'étoffe en fait tout l'appareil. Je conviens que fans ces foins, ces plaies légères fe guériffent tous les jours : mais je demande fi nous n'éprouvons pas des piqûres, des égratignures, des contufions, des coupures que nous négligeons, & qui après s'être guéries d'elles-mêmes, forment des abcès, des ulcères, des maux d'aventure, & donnent lieu à des opérations douloureufes. Aux arbres gommeux fur-tout, & au pêcher, il n'y a point de petites plaies. La gomme fluante opère néceffairement des chancres, quand on néglige d'y pourvoir par une fimple ligature, ou un peu de terre.

Après avoir prouvé dans la *Théorie*, que les plantes ont beaucoup d'analogie avec le corps humain, & qu'elles ne font pas plus exemptes que lui de maladies & de bleffures ; il m'a

ſemblé pouvoir en conclure que dans bien des circonſtances, elles doivent être ſoumiſes aux ſaignées, aux amputations, à la diette, & enfin à un régime réglé.





LE PÊCHER

ET LES AUTRES ARBRES

CONSIDÉRÉS DANS LEUR AGE FORMÉ.



TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Taille.

L'ÉPOQUE de l'âge formé des arbres en général, & ſur-tout des pêchers, dont je me propoſe de parler dans cette troiſième partie, eſt depuis la ſixième année de leur plantation juſque vers le temps où ils commencent à vieillir. Il y a cette différence entre les arbres de fruits à pepin &

ceux à noyau, que les premiers ſont plus tardifs, & que les ſeconds qui viennent plus vîte, finiſſent auſſi de même. Le pêcher en particulier, travaillé comme il l'eſt, n'eſt guère formé qu'au bout de quinze ou vingt ans, au-lieu qu'il l'eſt à Montreuil à cinq ou ſix. Il eſt donc intéreſſant pour le public de voir une réforme établie dans la culture d'un arbre dont le fruit fait l'ornement des jardins & les délices des tables.

La taille ſera mon premier objet. Je paſſerai enſuite à l'ébourgeonnement & au paliſſage dont je donnerai les règles. Cette matière importante ſera traitée conſéquemment à des pratiques peu connues, mais fondées ſur un ſuccès conſtant. Le haſard, en beaucoup d'occaſions, fut mon maître : la curioſité & la réflexion me guidèrent, & l'expérience me décida.

La taille eſt une opération de l'art oppoſée à l'intention de la Nature. Les arbres ne furent point faits pour être arrêtés dans leur action de végéter, coupés, élagués, ébottés & aſſujéris à des inciſions qui dérangent l'organiſation de leurs parties. Les arbres des forêts ſubſiſtent ſans qu'on les taille

& ſans qu'on les émonde. Ceux de nos vergers & des campagnes portent également des fruits, avec le ſecours de la ſeule Nature. Cette ſage mère pourvoit à leur renouvellement par les branches dont elle remplace celles qui, après avoir été uſées & épuiſées, ſe deſſéchent & tombent d'elles-mêmes.

La taille des arbres eſt la ſuppreſſion de certaines branches & le raccourciſſement des autres, pour les rendre d'une forme plus régulière, plus hâtifs, & plus féconds en fruits beaux & ſavoureux. La Quintinye a bien raiſon de dire, que *beaucoup de gens coupent*, *mais que peu ſavent tailler*. Je conſidère la taille ſous deux rapports différens ; ſavoir, en elle-même, & quant à la méthode qui doit ſervir de règle dans cette opération.

Qu'on jette les yeux ſur tous les arbres de nos jardins : qu'y voit-on ? Des chicots, des ergots, des onglets, des branches mortes, de la mouſſe, de la gale, de vieille gomme, des chancres, d'anciennes plaies non recouvertes & deſſéchées, des faux-bois, des branches chiffonnes, des coupes défectueuſes. Ce portait n'eſt sûrement

point outré. Les Jardiniers y ſont tellement accoutumés, qu'ils ne s'en aperçoivent pas ; peu de Maîtres ſe connoiſſent en Jardinage, & un ſpectacle qu'ils voient chez leurs voiſins, ne les touche guère dans leurs maiſons. Je vais tâcher de les mettre en état de juger par eux-mêmes ſi leurs arbres ſont bien ou mal tenus, & de bannir des objets auſſi diſgracieux que ceux dont je viens de faire le détail.

Les *chicots* ſont les reſtes des branches, ſoit mortes, ſoit vives, qu'un Jardinier négligent a laiſſées de la longueur d'un pouce, au-lieu de les couper près de l'écorce. (*Pl. IV*, *fig.* 4. *a*). Je demande ſi la sève peut monter pardeſſus pour recouvrir la plaie, tandis qu'elle trouve un obſtacle à ſa rencontre, & comment peut ſe faire ſa communication dans les parties voiſines, lorſqu'elle eſt interrompue par des obſtructions que ces chancres forment ? De plus, un bois mort communique ſa contagion au bois auquel il tient, de même que les chairs mortes & baveuſes dans nos corps, aux parties circonvoiſines. Et comme la sève ne peut plus y parvenir, il faut de néceſſité

que le pourtour de la branche à laquelle ce bois mort eſt attaché, meure auſſi.

L'*ergot* confondu ordinairement avec le chicot, quoiqu'il en diffère, eſt un talus en forme de courſon, laiſſé à l'endroit où l'on a coupé une branche. (*Pl. IV. fig.* 4. *b.*). Moins viſible que le chicot, parce qu'il n'eſt pas ſi ſaillant, il produit les mêmes effets, & occaſionne un flux de gomme qui fait naître les chancres: l'inapplication & la pareſſe font fermer les yeux ſur les ergots, ainſi nommés, à cauſe de leur reſſemblance avec ceux qu'ont à leurs pattes les poules, les coqs & les dindes.

On appelle *onglet* cette partie qui eſt à l'extrémité de la taille, & qu'on a coupée à quatre ou cinq lignes au-deſſus de l'œil. (*Pl. IV. fig.* 4. *c.*). Une branche doit être taillée un peu en bec de flûte, plus avant derrière l'œil qu'au-deſſus. Quand ce bec eſt trop alongé, il forme au bout de la branche coupée, une petite ſaillie nommée *onglet*, parce qu'elle imite la forme de nos ongles. Il eſt démontré que la sève ne le couvre jamais, qu'il ſe sèche & meurt, que le bourgeon qui naît de

l'œil au-dessus, en souffre, & que la réunion de la peau ne peut se faire.

Les Jardiniers disent qu'ils rabattent les onglets à la taille prochaine. D'abord il est certain qu'ils ne le font pas, mais quand ils le feroient, ce sont toujours deux plaies pour une, & le recouvrement de la coupe se fait un an plus tard, & par conséquent l'arbre en pâtit. Pour éviter de laisser des onglets, il ne faut pas couper tout près de l'œil, on courroit risque de l'abattre, de l'effleurer ou de le faire avorter. Il est un juste milieu, qui est de tailler environ à une ligne plus haut que l'œil, un peu au-dessus de sa petite pointe & par derrière, en bec de flûte. On voit à la *fig. 5. de la Pl. IV.* une coupe tirée & alongée *a*, qui auroit dû être d'un tiers plus courte par en bas.

Les *bois morts* & les branches sèches sont aussi communs sur les arbres. J'ai vu des Jardiniers les empoigner & les éclater à force; de là ces chicots dont j'ai parlé ci-devant : d'autres moins paresseux, se contenter de les scier : cela ne suffit pas, il faut avec la serpette aller jusqu'au vif, & après qu'on a bien uni sa coupe, y employer l'on-

guent de Saint-Fiacre, en faisant à la plaie une poupée, telle qu'on en met aux greffes en fente. Les raisons qui engagent à la mettre en usage envers celles-ci, sont les mêmes pour lesquelles je l'exige à l'égard des amputations des grosses branches des arbres fruitiers, & sur-tout du pêcher. Sans cette précaution, la gomme flue incessamment à ces plaies laissées à l'air, & corrode les parties circonvoisines.

Comme il n'est point d'animaux qui ne soient tourmentés par d'autres, il n'est point de plantes sur lesquelles leurs semblables ne s'attachent, pour vivre à leurs dépens. Telles sont celles qui prennent racine sur l'écorce & les branches des arbres. Les unes s'approprient leur substance; on les nomme parasites, telles que le gui; les autres, comme les lichen & les mousses, espèces d'éponges qui retiennent les eaux, sont cause qu'en hiver elles se congèlent, pénètrent l'écorce, le bois, la moëlle des arbres, & leur occasionnent des chancres & souvent la mort. Une infinité d'insectes, durant la belle saison, s'y refugient, & y déposent leurs

œufs. Les mousses contribuent aussi à faire avorter les boutons à fleurs, par la fraîcheur qu'elles entretiennent, & dans l'hiver & au printemps. Elles font alors, à l'égard des végétaux, ce que les humidités font à notre corps, quand elles y produisent des fluxions, des rhumes ou des rhumatismes, qui proviennent de sérosités étrangères & du défaut de circulation dans le sang. Outre les mousses qu'on connoît, il en est une qui n'est presque pas sensible; c'est une sorte de gale d'un vert un peu plus jaunâtre, mince & éparse, qui s'attache également à la peau des arbres, & qui vue au microscope, est reconnue pour une plante & pour une mousse d'une plus petite espèce. Après une pluie, une rosée, un brouillard, on les ôte aisément depuis la fin de l'automne jusqu'au printemps, soit avec un morceau de bois fait en coûteau, soit avec des brosses. On observera de commencer toujours par le bas en remontant vers le haut. C'est un moyen sûr de n'arracher & de n'endommager aucun bouton.

On lit dans les mémoires de l'Académie des Sciences (*année* 1716)

qu'il faut, pour détruire la mousse, incifer en ligne droite avec la pointe de la ferpette l'écorce de l'arbre jusqu'au bois, & depuis les premières branches jusqu'à fleur de terre. Cette plaie se fait à la fin de Mars, au côté de l'arbre le moins exposé au soleil, & se referme au bout d'un certain temps; l'écorce devient bientôt nette & garantie de mousse pour toujours. Je conviens qu'une surface unie est moins propre à recevoir la graine de cette plante, qu'une surface raboteuse, & que l'incision donne plus de liberté au mouvement de la sève, en relâchant l'écorce dont les inégalités viennent de ce qu'elle n'y circule pas aisément. Mais je ne puis adopter la raison qu'on donne de la destruction de la mousse. La sève, dit-on, se distribuant mieux dans l'écorce après cette incision, ne se porte plus tant dans les racines de cette plante, elle périra par famine. J'ai expliqué dans la *Théorie* ce qu'il falloit penser du tort que la mousse fait aux végétaux.

J'entends par *vieille gomme*, non celle qui flue durant la végétation, & dont je parlerai dans ma quatrième partie,

mais celle qui pour n'avoir pas été enlevée dans le temps, a par son séjour rongé & carié une infinité de branches, & a formé des chancres, des tumeurs & des élévations dans la peau. C'est à la taille qu'on remédiera à tous ces maux. Si les branches sont cariées, il faut, après un temps humide, enlever cette vieille gomme avec la pointe de la serpette, & aller jusqu'au vif, du moins par chaque côté de la plaie. Cette espèce de gangrène cesse alors d'être funeste.

Les *chancres* nés de la gomme qui a corrodé une branche, se guérissent par les mêmes moyens. Ce sont de petites taches noires & livides, soit à la tige, soit aux branches par lesquelles il s'est fait une extravasion de sève, qui en séchant sur la peau la fait mourir. Les chancres naissent aussi des queues des pêches qui demeurent sur les arbres plus d'une année après qu'elles sont cueillies; ces queues se sèchent, meurent & se durcissent.

Vieilles plaies non recouvertes. On a coupé anciennement de grosses branches, & ces coupes sont restées découvertes. Le hâle les a prises, les gelées ont pénétré; les humidités ont

transpiré entre l'écorce & le bois, le soleil a ensuite desséché, & en a fait séparer les parties, des insectes s'y sont établis. Que faire alors? Si ce sont de vieux pêchers, il faut les laisser vivre & en tirer ce qu'on pourra, en attendant que leurs successeurs les remplacent. S'ils sont de moyen âge, il faut avec la scie à main aller jusqu'au vif, puis avec la serpette unir les plaies & y mettre un topique. En deux ou trois ans, elles se recouvriront entièrement. Pour peu qu'on connoisse le mécanisme de la végétation, on sentira l'importance de ces soins, loin de les traiter de frivoles & d'inutiles.

Les *faux-bois* sont certaines branches qui ne poussent point d'un œil ni d'un bouton, mais directement de l'écorce à travers laquelle la sève se fait jour, en produisant un rameau verdoyant. Ces sortes de branches sont rarement fructueuses, & ne le deviennent qu'après un très-longtemps: on ne taille dessus que dans la nécessité. Elles sont vigoureuses, bien nourries & gourmandes; la raison en est bien simple. Quand on taille un arbre qui regorge de sève, on lui

en ôte les récipiens : comme les racines en fourniſſent plus abondamment que les réſervoirs n'en peuvent contenir, elle s'en fait de nouveaux ; auſſi n'y a-t-il que les arbres fort vigoureux parmi ceux de fruits à pepin, qui produiſent de ces faux-bois lorſqu'ils ſont taillés trop court. Les Jardiniers s'accordent à les ſupprimer. Mais le moyen de n'en point avoir, ou d'en avoir moins, eſt de donner d'abord aux arbres qui en produiſent, une taille longue & réitérée ſur un plus grand nombre de branches, & de caſſer enſuite ces faux-bois à un demi-pouce environ des ſous-yeux.

Les *branches folles* ou *chiffonnes* ont une double origine : elles croiſſent naturellement faute de vigueur de la part de l'arbre, ou par accident, & par une ſuite d'un mauvais gouvernement. Dans le premier cas, on mettra en uſage les moyens que j'indiquerai pour remédier à la foibleſſe de l'arbre ; dans le ſecond, il faudra s'abſtenir de donner lieu à la production de ces ſortes de branches, puis à la taille les récéper, comme infertiles, ſe pourvoir ſur les meil-

leures branches, & rabattre fur les plus fortes pour faire pouffer de bon bois. Je conviens que de tels arbres où l'ignorance & la négligence les ont épargnées, font très-difficiles à remettre, & que c'eft l'ouvrage de plufieurs années.

La *coupe défectueufe* peut l'être en elle-même par le vice de l'incifion, & dans la forme, par l'impéritie du Jardinier. Au-lieu de faire fa coupe courte & horizontale, tant foit peu en bec de flûte, il coupe à un demi-pouce plus bas, tirant fon incifion en bec de flûte alongé, de façon qu'elle fe trouve par derrière plus baffe que l'œil qui eft par devant; ou bien, fans regarder fi la branche eft dans fon fens ou non, il la taille comme elle fe préfente fous fa ferpette, à un des côtés de l'œil. La coupe eft encore défectueufe quand elle eft faite par devant l'œil, au-lieu de l'être par derrière, parce que la sève ne peut monter fur les onglets que produit cette double coupe vicieufe, pour opérer le recouvrement. On voit à la *fig.* 4. (*Pl. IV. d.*) une coupe vicieufe au-deffus de l'œil *e*, au-lieu d'être près de lui. On tombe dans le même

inconvénient, lorſqu'après avoir ſcié une branche, on néglige d'unir avec la ſerpette la plaie qui reſte graveleuſe.

Toutes ces pratiques vicieuſes ſont également préjudiciables au pêcher. 1°. En faiſant une coupe longue, on ôte à la sève ſon paſſage pour arriver à l'œil, au-deſſus duquel on coupe, attendu qu'elle eſt plus baſſe par derrière, & que toutes les fois qu'on retranche une branche, le bois meurt à une demi-ligne près de l'extrémité de cette coupe, d'où il s'enſuit que l'œil doit périr. 2°. On entame la moëlle de l'arbre & on l'évente : ſa nature ſpongieuſe reçoit, durant les gelées printanières, les neiges & les frimats qui ſont funeſtes à l'arbre. Le ſoleil enſuite fait ſécher ce bout de branche qui devient chicot. 3°. On donne jour à la ſortie de la gomme. 4°. On laiſſe aux extrémités de chaque branche coupée, ou ſur les côtés, ou ſur le devant, autant d'onglets qui empêchent le recouvrement des plaies.

La coupe régulière au contraire, (*Pl. IV. fig. 5. b.*) eſt celle qui eſt près de l'œil, ſuffiſamment pour ne

pas l'affamer, courte, ronde, un peu en bec de flûte, liſſe & unie. Il ne doit y avoir ni creux, ni éminence, ni haut, ni bas, en ſorte que l'écorce ſoit toujours à fleur de la partie ligneuſe. Il ne faut jamais que le bois ſoit éclaté, fendu, ni la peau entamée, ou pleine de filandres & d'eſquilles.

CHAPITRE II.

Suite de la Taille, du temps de la faire, & des Buiſſons.

Il faut d'abord obſerver que la taille du pêcher remiſe au printemps, n'a lieu que dans les climats froids, & non dans les pays chauds ; mais cette pratique n'eſt que locale en ce ſens.

1°. La délicateſſe de cet arbre & ſa ſenſibilité au froid ſont telles, que l'hiver brûle quantité de boutons à bois & à fruit, & altère beaucoup de branches. Dans cette ſaiſon les uns & les autres ſont réellement morts, quoiqu'un reſte de sève qui les ſoutient encore, les faſſe paroître vivans.

Ces apparences trompeuses s'évanouissent au printemps ; le hâle & les premiers coups de soleil, achèvent de dessécher toutes les parties sur lesquelles le froid a agi. Si on avoit taillé plutôt, qu'en seroit-il arrivé ? J'ai fait à cet égard une observation qui me semble décisive. En visitant mes pêchers durant les temps nébuleux, dans les gelées à glace, j'ai vu quantité de gouttes d'eau qui tomboient sur les branches, s'arrêter à chaque petite éminence que forme le nodus des yeux. Ces gouttes d'eau s'y congeloient & formoient un glaçon dont le séjour brûloit les boutons moins garnis de cette bourre que la Nature a pratiquée autour des yeux, en dedans, pour les préserver de la rigueur du froid. J'ai taillé ces branches à l'endroit de ces boutons que j'avois marqués, & j'ai reconnu au printemps que la plupart étoient brûlés en dedans, quoique lors de la taille ils me parussent aussi sains que les autres ; & après le développement de la sève, les uns étoient gelés en bourre, les autres un peu moins.

2°. Pour ne point tailler le pêcher en hiver, on allègue les effets de la

gelée & du froid. La moëlle ſpongieuſe des branches miſe à l'air par l'ouverture de l'inciſion, reçoit les eaux glacées des pluies & des frimats qui ſe congèlent deſſus, & l'œil qui y répond, doit périr.

3°. Cet arbre pouſſe d'abord avec impétuoſité, & s'empreſſe de donner des preuves prématurées de ſa fécondité, avant que les gelées ſoient paſſées. Si donc, au-lieu de lui laiſſer tout ſon bois, toutes ſes fleurs & tous ſes boutons dans leſquels la sève ſe diſtribue, on l'en déchargeoit d'une partie en l'hiver, avec quelle véhémence ne pouſſeroit-il pas au printemps, livré aux gelées tardives qui trouveroient d'autant plus à mordre, que les bourgeons ſeroient plus avancés! Les vignes, par exemple, ſont plus ou moins endommagées, ſuivant que le bourgeon eſt long & formé, & moins défendu par les feuilles naiſſantes. Si ce bourgeon encore petit vient à être offenſé, la sève qui a peu fourni à ſa ſubſtance, eſt en état de réparer ce dommage, ſoit par une nourriture plus abondante aux bourgeons épargnés par la gelée, ſoit en faiſant percer des yeux à travers la peau

des branches vigoureuſes, quoique cela ne ſoit pas dans l'ordre ordinaire de la pouſſe du pêcher.

4°. J'ai remarqué, en taillant d'hiver, qu'il eſt ſûrement attaqué de la gomme. Les partiſans de cette taille n'y font point attention : accoutumés à en voir ſur leurs pêchers, ils la regardent comme une maladie annexée à leur nature, & ils négligent d'en examiner la ſource, les effets & les progrès. Ils en rejettent auſſi la cauſe ſur le climat, ſur le terrein, ſur la ſaiſon, ſur le vice même des arbres en particulier, & ſur mille autres raiſons chimériques, tandis qu'ils ſe diſſimulent la véritable.

5°. Tout étant dans une eſpèce d'inaction durant l'hiver, les branches malades, gangrenées ou mortes, ſont abreuvées par les humidités, & paroiſſent ſous un coup d'œil tout différent, que lorſque la sève ſe développant au temps de la taille, fait apercevoir sèches ou remplies d'une moëlle noirâtre, ces branches qui ſembloient vives. Ces raiſons tendantes à prouver la néceſſité de différer la taille du pêcher juſqu'au printemps, ſont fondées ſur mes obſervations & appuyées ſur

le ſentiment d'un grand Maître dans le Jardinage.

A l'égard du temps où elle doit être faite, il n'eſt pas abſolument fixe. C'eſt à la circonſtance des ſaiſons, aux climats, aux poſitions, à la nature du terrein, à l'âge & à la qualité des arbres à en décider. Pour les ſaiſons & les climats, on comprend qu'on taille plus tôt ou plus tard, ſuivant qu'ils ſont hâtifs. Dans un fond, dans une vallée froide & aquatique, je taille plus tard que ſur le ſommet d'une montagne ou ſur le penchant d'une colline, à cauſe des dangers provenant de l'humidité. L'expoſition du midi eſt la plus hâtive, & par conſéquent j'y taille les pêchers & les jeunes arbres qui ont plus de feu, avant ceux dont la pouſſe tardive ne ſe preſſe point d'éclorre. Certaines eſpèces de fruits, telles que l'avant-pêche, celle de Troyes & la madeleine hâtive, me preſcrivent ce que j'ai à faire. Le terrein ſec & chaud doit auſſi avoir la préférence ſur un ſable froid ou ſur des terres lourdes & maſſives. Les fruits ſont plus hâtifs dans ces terreins que dans les terres humides, non-ſeulement parce qu'ils ſont plus chauds

à raiſon de leur ſéchereſſe, mais encore parce qu'ils n'en tirent qu'une plus petite quantité de ſucs. L'abondance de la sève, en augmentant l'accroiſſement des fruits, retarde leur maturité.

Avant que d'expliquer la manière de procéder à la taille, il eſt à propos de parler des buiſſons auxquels on veut faire prendre un bon pli, & une figure agréable. Leur régularité conſiſte dans la proportion de toutes les branches entre elles, de façon qu'ils ſoient pleins ſans confuſion, dégagés ſans altération, à jour ſans aucun vide, qu'il y règne une ſage ordonnance, & que les fruits également diſtribués dans tout l'arbre, jouiſſent des bienfaits de l'air & des regards du ſoleil. Nulle branche ne doit y être perpendiculaire ou verticale, mais toutes seront latérales & obliques, comme autant de ventouſes pour pomper & contenir la sève.

Le poirier de la *Pl. V*, (*fig.* 1.) a été deſſiné d'après un buiſſon qu'on voit dans la maiſon de campagne de M. l'Archevêque de Rouen, à Gaillon. Il a trente ans, trois toiſes de diamètre *a*, & une tige *c* qui a dix-

huit pouces de groſſeur. Les branches horizontales *b* ont été alongées par ſucceſſion de temps. Il eſt évaſé en forme d'un verre à boire. Pour y parvenir, il faut s'y préparer dès les premières années, & tailler toujours ſur l'œil de dehors, jamais ſur celui de dedans, à moins qu'une branche s'échappant trop, il ne fallût, pour la remettre en ſon rang, tailler ſur ce dernier. On alongera les pouſſes & on les chargera ſuivant la portée de chaque arbre, ſans arrêter les bourgeons. Tous les Jardiniers ſont dans l'uſage de raccourcir, en taillant, les extrémités des branches à la même hauteur, en ſorte qu'elles ſoient de niveau, ce qu'ils appellent couronner. Ainſi une branche, groſſe comme le pouce, & de cinq ou ſix pieds de haut, n'eſt pas plus alongée que celle qui n'a que la groſſeur d'un fétu, & qui a ſix ou ſept pouces de long. Il arrive de-là que la première ainſi retenue, pouſſe avec plus de vigueur, & que la ſeconde prend d'autant moins l'eſſor, qu'on lui a donné plus d'alongement. Prétendre que la branche fluette s'appropriera la sève de la groſſe qui a été taillée court, c'eſt un paradoxe. Un

arbre ainſi couronné, eſt ſymmétriſé l'hiver, quand perſonne ne le voit; & lors de la belle ſaiſon, il eſt épaulé : les principes du Jardinage fondés ſur la raiſon, enſeignent de tailler les branches ſuivant leur force, ſauf à réduire les fortes en Mai, Juin, Juillet & Août, & à les rabattre ſur les inférieures.

Les Jardiniers ont pareillement coutume de tailler à la même longueur les branches de côté au pourtour des buiſſons, & ils en font des objets des plus difformes, ce qu'ils nomment double couronne. Il vaudroit mieux couper tout près de l'écorce les bourgeons qui ne peuvent trouver place. Suivant notre méthode, on ne taille point les branches du tour, mais on les caſſe, & on a des fruits en quantité l'année ſuivante : on pourra enſuite les rapprocher, comme il ſera dit.

On ſe plaint tous les jours de ce que les arbres ſur franc ne ſe portent point à fruit, malgré les moyens employés pour y réuſſir. Ces plaintes ceſſeroient bientôt, ſi l'on faiſoit attention à la manière dont ils ont été travaillés & traités dès leur tendre jeu-

neſſe. On a commencé par couper fort court tous les ans & par ſupprimer preſque entièrement les pouſſes de ces arbres ordinairement fougueux. De-là, qu'eſt-il arrivé ? La sève a pris ſon cours vers les extrémités, ou vers la peau même, au-lieu de ſe décharger dans les branches alongées que la Nature lui avoit pratiquées. Cette liqueur accoutumée à s'y porter, a élargi les premiers couloirs, & a dilaté leurs fibres, en faiſant continuellement effort pour ſe dépoſer où elle a pu, étant privée de ſes vaſes & de ſes récipiens naturels. Telle une eau qui eſt retenue & qui s'eſt formé une pente qu'elle ſuit toujours, ſi on n'a ſoin de régler ſon cours. Il auroit fallu d'abord amortir la fougue de ces arbres par de longues tailles & par une grande quantité de branches laiſſées dans toute leur étendue : la sève trouvant alors ſuffiſamment de vaſes pour y être reçue, eût coulé plus lentement, & auroit eu le temps d'être travaillée & affinée.

Lorſqu'un arbre eſt greffé en pied, ou lorſqu'il a été récépé proche du tronc, le nodus étant plus bas, la sève a moins de chemin à faire pour

arriver à sa tête & pour la former. De-là vient que les arbres nains faisant des progrès plus rapides que ceux qui sont greffés en tige, on doit les tailler beaucoup plus long, ce que n'observent pas tous les Jardiniers. Aussi il arrive que la fructification des arbres nains, sur-tout de fruits à pepin, est très-tardive, que la plupart de ceux à noyau ne poussent que des gourmands durant les premières années, & ne donnent aussi que fort peu de fruit.

Excepté certains arbres de fruits à noyau, tous peuvent être mis en buisson. Il en est que les Jardiniers n'entendent point à gouverner, tels que les arbres sur franc & la virgouleuse. Ceux-ci demandent à n'être presque point taillés &, à être fortement alongés sur les gourmands.

Un défaut très-commun dans le Jardinage, est la plantation trop prochaine. On peut y remédier, 1°. en ôtant un arbre entre-deux. 2°. En plaçant dans l'intérieur de chaque arbre un ou deux cerceaux *e* (*fig.* 1. *Pl. V.*) proportionnés à son étendue, auxquels on fait des coches, pour que les branches liées avec des osiers, ref-

tent en place. Ces cerceaux ſeront attachés à des pieux enfoncés en terre pour leur ſervir d'appui. 3°. En tenant fort court un buiſſon entre-deux, & le chargeant en lambourdes, il fera des pouſſes vigoureuſes, dont on ſupprimera entièrement la meilleure partie, & on laiſſera prendre l'eſſor aux deux voiſins.

Maintenant je réduis à trois points ce qu'il faut faire avant, durant & après la taille.

Je poſe d'abord pour conditions eſſentielles les deux pratiques ſuivantes. La première conſiſte dans un coup d'œil général jeté ſur l'arbre, & dans une viſite plus exacte, pour s'aſſurer de la diſtribution de ſes branches, de leur quantité & de leur qualité, de ſon état de vigueur ou de foibleſſe, de ſanté ou de maladie, de ſa forme, de ſes diſpoſitions à s'emporter, pour ſe régler ſur la conduite qu'on doit tenir en le taillant. La ſeconde eſt de dépaliſſer toutes les branches, afin d'être le maître de tailler ſon arbre, & de lui donner une forme régulière, autant qu'il eſt poſſible. Je ne parle point des maîtreſſes branches, ni des branches-mères,

qu'il ne faut détacher qu'en cas de ravalement.

Après avoir visité mon arbre, comme je l'ai dit, je le décharge de tout le bois mort, des branches ruinées, galeuses & gangrenées, ensuite je coupe les chicots & onglets. Les vides occasionnés tant par la suppression des branches défectueuses que par le vice même de l'arbre, m'obligeront à amener de loin des branches pour les remplir. J'observerai de les tirer avec précaution, en appuyant légèrement dessus par l'extrémité d'en-haut, ou un peu en-deçà à un point d'appui solide, sans les forcer ni les tordre, & quand elles seront à leur point, je les attacherai.

Je taille ensuite le côté le plus difficile de l'arbre, en commençant par le bas, qui ne doit jamais être placé qu'à six pouces au moins au-dessus de la terre, je remonte jusque vers le milieu, en espaçant mes branches dans une sorte d'égalité, afin de ne point laisser de grands vides en des endroits, & en d'autres des branches trop proches. Je me comporte de même envers l'autre côté, & je m'arrange pour que le milieu se trouve

garni, & que les branches restantes soient à-peu-près à une égale distance bientôt remplie au palissage futur par les bourgeons qui vont croître & s'alonger. Je suis très-exact à palisser & à attacher les branches à mesure que je les taille. Sans cette attention, celles sur-tout qui ont été laissées de longueur, deviennent le jouet des vents, & le crépi du mur les froisse & les écorche.

Fort éloigné de penser qu'il faille donner plusieurs tailles successives au pêcher, je dis qu'il n'en faut faire qu'une seule au printemps, pour n'y retoucher que lors de l'ébourgeonnement & du palissage. La maxime de tenir long une branche à fruit, parce qu'on ne sait pas où les fruits noueront, n'est point recevable, attendu qu'il est impossible que, laissant sur une branche fluette une aussi grande quantité de fleurs, le fruit puisse profiter & mûrir, s'il vient à nouer. On en sera de plus en plus convaincu, en considérant qu'outre les pêches que ces branches fluettes sont obligées de nourrir, chacune a une mère nourrice qui doit participer à la même nourriture.

Une autre pratique non moins vicieuse est celle de raccourcir ces branches où les fruits ont noué, ou de les supprimer, s'ils ne nouent point. Peut-on disconvenir qu'il s'est fait en pure perte une dissipation considérable de sève, qui auroit passé dans le petit nombre de pêches & de bourgeons, proportionné à la capacité de la branche? N'est-il pas plus naturel de ménager des fleurs dans l'étendue de l'arbre, à l'exception de l'extrémité des branches, & de tailler fort court ces branches menues, incapables de fournir à beaucoup de fruit une sève assez abondante? Il faut excepter de cette règle les brindilles & les gourmands à qui la nature a coutume de prodiguer la fécondité, & qui sont dans un genre différent des branches ordinaires. Je ne fais qu'indiquer les suites funestes de cette taille multipliée, l'évaporation de la sève, les issues que ces différentes plaies ouvrent à la gomme, un épuisement assuré pour l'année même, & pour la suivante une maigreur dans la pousse des nouveaux bourgeons, & l'origine d'une infinité de branches chiffonnes.

C'eſt un principe certain qu'il faut conſerver ſoigneuſement les branches à fruit ou les branches-crochets, en évitant néanmoins la confuſion, & les tailler court. Sur un arbre bien conſtitué, les fortes doivent l'être à cinq & ſix yeux, & même à huit en certains cas, pour arrêter l'impétuoſité de la sève, ſauf à les réduire en l'ébourgeonnant. Les demi-fortes le feront depuis un œil juſqu'à trois. Il eſt un juſte milieu entre tailler trop court, ou trop long, ou ſur une trop grande quantité de branches. Dans le premier cas on n'a que des gourmands ; dans le ſecond, on épuiſe ſon arbre, qui ne pouſſe que des branches chiffonnes, & dans le troiſième la place leur manque au paliſſage. Si vous en ſupprimez trop, vous n'aurez point de fruit C'eſt au jugement & à l'expérience à décider des pratiques qu'exigent les différens cas où l'on ſe trouve.

Je dis qu'en taillant long, on ne doit point craindre d'épuiſer ſes arbres. Les Jardiniers taillent, par ſuppoſition, une douzaine de branches, & ils laiſſent à chacune environ ſix pouces : douze fois ſix pouces font ſix

pieds d'alongement sur douze branches. Je ne conserve au contraire que six branches bien nourries, sur lesquelles j'assieds ma taille, & je leur donne un pied à chacune. Par conséquent, je ne laisse pas plus de longueur que les Jardiniers ; mais avec cette différence, que ce qui est partagé en douze, suivant la routine ordinaire, se trouve réuni en six dans ma méthode. Je vais plus loin & je dis que ces branches multipliées laissées aux arbres, sont très-propres à les ruiner. Elles consument en pure perte une grande quantité de sève ; aussi sont-elles petites, maigres & rabougries, & font de l'arbre une espèce de hérisson. Ses fruits ne sont rien moins que savoureux & nourris. D'ailleurs tant de petits bois s'offusquent réciproquement, & se dérobent les rosées, les influences de l'air & les rayons vivifians du soleil.

Le pêcher s'emporte vers le haut & se dégarnit du bas. Pour le retenir, il suffit de le rapprocher en taillant tant sur les branches fortes que sur les demi-fortes ; c'est-à-dire que si on a taillé les fortes l'année dernière à quatre, cinq & six yeux, & les demi-

sortes à un, deux & trois, on rabaisse à la taille actuelle, chacune de ces branches sur celle qui aura poussé de l'œil le plus bas. Mais si cette dernière étoit ou défectueuse, ou plus fluette que celle du nœud au-dessus, on tailleroit la foible du bas à deux yeux, & celle d'au-dessus à trois ou quatre; au moyen de ce rapprochement de chaque année, on met un frein à la fougue du pêcher. On a remarqué que plus le fruit est rapproché de la branche-mère, plus la substance lui est fournie abondamment. Elle n'arrive ni aussi-tôt, ni en aussi grande quantité aux fruits placés à l'extrémité des branches.

Quoique le pêcher pousse rarement de l'écorce & du vieux bois, il arrive qu'étant ravalé, la sève s'entretient avec une sorte d'équilibre vers le bas, & qu'accoutumée à s'y porter, elle y fixe son cours. En conséquence, elle fait éclorre de temps en temps, à travers la peau, des branches inespérées, qu'on conserve précieusement au palissage, & qui renouvellent une partie de l'arbre l'année suivante. On les taille long, sans appréhender que les yeux d'en-bas s'éteignent. Ce sont

des branches gourmandes & vigoureuſes qui remplacent leurs voiſines uſées ou trop alongées, & qui deviennent très-fructueuſes.

Les lambourdes & les brindilles ne doivent être taillées aucunement. On caſſera les premières par le bout, afin de ne point leur laiſſer une ſi grande quantité de boutons à fruit à former & à nourrir. La Nature, comme je l'ai dit, s'étant chargée ſeule de pourvoir à leurs beſoins, & de les gouverner, nous n'avons d'autre miniſtère à exercer envers elles, que de les conſerver précieuſement. Les pêches qu'elles rapportent ſont preſque toujours les meilleures, les plus groſſes & les plus hâtives, tant il eſt vrai que c'eſt la nature des couloirs & la filtration qui fait le fruit, & nullement la groſſeur de la branche. Dans les années de ſtérilité, ou lorſque les fleurs ſont gelées, ces brindilles demeurent toujours naines, leurs bourgeons tiennent de leur nature; & de leurs yeux on ne voit éclorre que des branches maigres & fluettes, d'où je conclus que la sève qu'elles reçoivent n'eſt pas configurée, de même que celle qui paſſe aux gourmands. Ceux qui

abattent ces derniers, dans l'intention de faire refluer la sève vers les autres branches, renversent l'ordre de la Nature. Il est aussi impossible qu'une sève affinée & purifiée, destinée aux brindilles & à leurs fruits, passe aux gourmands, qu'il l'est qu'une sève grossière, matte, épaisse, propre aux gourmands, se porte à leur défaut, aux lambourdes & branches fructueuses, & s'insinue par les orifices déliés de leurs fibres menues.

Cette sève néanmoins, à force de se filtrer dans les petites branches voisines de ces gourmands, & d'y circuler, s'affine & donne des yeux à fleurs aux uns & aux autres, qui produisent des fruits l'année suivante. Telle est la raison pour laquelle on fait usage à Montreuil des yeux des gourmands, qui deviennent une source intarissable de branches fructueuses. Tout ceci recevra un nouveau jour dans le Chapitre suivant, où je traiterai de la taille des gourmands.

Ces principes s'appliquent, à peu de chose près, aux arbres de fruits à noyau, & moins à ceux de fruits à pepin, à cause de leur façon diverse de pousser, relative à la nature de

leurs branches tant à bois qu'à fruit, & à la disposition différente de leurs boutons à fruit. Quant à leurs lambourdes & à leurs brindilles, & à la méthode de tirer sur les branches fortes de ces derniers, il n'y a nulle différence, si ce n'est qu'ils doivent être étendus & prendre l'essor, au-lieu que le pêcher demande à être concentré & rapproché.

CHAPITRE III.

De la manière de convertir les Gourmands en Branches fructueuses.

AVANT que de procéder à la direction & au gouvernement des gourmands, je les considérerai dans deux temps différens ; savoir, durant la pousse, depuis le mois d'Avril jusqu'à l'automne, & ensuite à la taille du printemps suivant, parce qu'on doit se comporter différemment dans ces deux circonstances.

Quant à ce qui regarde la pouſſe, je n'en parlerai ici qu'en paſſant, pour en traiter plus au long, à l'article de l'ébourgeonnement. Si j'abats ces gourmands, je ſuis sûr que la branche à laquelle je les ſupprime, ceſſera de pouſſer, de produire du fruit, & que toute l'économie de l'arbre s'en reſſentira. Il dépérira, maigrira, & ne me donnera que des branches fluettes, de faux-bourgeons; la gomme l'attaquera de toutes parts, les yeux ou boutons qui ne doivent s'ouvrir que l'année ſuivante, s'ouvriront prématurément. Les fleurs qui naîtront des bourgeons formés à la place des gourmands ſupprimés, avorteront, faute d'avoir été produites dans l'ordre de la nature, & faute d'une sève aſſez abondante, dont on aura arrêté le cours & coupé le canal par la ſuppreſſion des gourmands deſtinés à la tranſmettre aux branches latérales qui naiſſent d'eux.

D'un autre côté, ſi j'en conſerve un ſi grand nombre, je ne pourrai les placer, non plus que les branches latérales. Pour mettre donc un frein à l'intempérance de la sève & pour l'amuſer, je laiſſe pouſſer tous ces

gourmands jusqu'au mois de Juillet, en les palissant de mon mieux, & je les rabats dans ce temps à deux, trois & quatre yeux, ou à un seul bourgeon latéral le plus bas. Voici quel est l'effet de ce ravalement. Leurs yeux s'ouvrent par en-bas, & il en naît plusieurs branches fructueuses appelées crochets, dont les yeux ont le temps de se former, pour faire produire l'année suivante à chaque branche ainsi arrêtée une prodigieuse quantité de pêches; on taille ces branches, enfans de l'industrie, au printemps suivant, à un, deux & trois yeux. Quelquefois aussi j'essaie d'en dompter la fougue peu-à-peu, sans les fatiguer, & je commence vers la fin de Mai, à les arrêter à une des branches latérales qu'elles ont poussées, puis dans le courant de Juin, je les rabaisse à un ou deux bourgeons plus bas, & finalement comme je viens de le dire. Ces opérations réitérées se font lors de l'ébourgeonnement, & n'exigent qu'un peu d'attention & d'application.

J'ai dit que les gourmands ne devoient être supprimés, que dans le cas de nécessité; par exemple, lorsqu'ils

font mal placés, ou qu'il y a à craindre qu'en les laiſſant, l'arbre ne vienne à s'emporter. C'eſt ſon âge & ſa force qui me décident; à un arbre foible j'en laiſſe peu & je les taille fort court; à un arbre jeune & vif j'en laiſſe davantage, & je les alonge. J'appelle gourmand mal placé celui qui naît ſur le devant d'une branche, qui fait le coude, le cerceau, l'anſe de panier, qui eſt par derrière, ou trop près d'un autre, qui croiſe ſur une ou pluſieurs branches, qui pouſſe perpendiculairement à la tige, ou ſur la greffe même, ſans qu'il ſoit néceſſaire pour le renouvellement de l'arbre. Dans tous ces cas, je le ſupprime lors de l'ébourgeonnement.

Un gourmand a pouſſé dans le milieu d'un arbre, & ſe trouve bien placé pour le garnir; je le laiſſe croître environ à deux pieds de haut, & je le coupe enſuite à moitié, au mois de Mai; les yeux reſtans s'ouvrent & font éclorre autant de nouveaux bourgeons. Ils peuvent avoir chacun, vers la mi-Juin, ſept ou huit pouces de long. Je coupe de nouveau ce rameau à moitié & je retranche trois ou quatre de ces bourgeons, juſqu'à ce que vers la mi-

Juillet je le ravale une troisième fois sur un ou deux de ces bourgeons restans, & il en sortira deux qui avant la chûte des feuilles, s'alongeront considérablement, & auront encore le temps de s'aouter. L'année suivante, on taillera dessus. Ce gourmand cesse de l'être & devient une bonne branche qui donne du fruit à la taille subséquente dans les arbres de fruits à noyau, & par la suite dans ceux à pepin.

Si on laisse plusieurs gourmands sur la même branche, il faut, en taillant, ravaler sur l'inférieur, à moins que la nécessité de garnir l'arbre par le haut, ne détermine à préférer le supérieur. Le grand art du gouvernement du pêcher, je l'ai déjà dit, consiste dans le rapprochement. Ainsi, taillez le plus que vous pourrez sur les gourmands & les demi-gourmands, & taillez fort long, quand il n'est pas possible de faire autrement sans nuire à l'arbre.

S'il n'a poussé que des gourmands, je suis forcé à tailler dessus. Je les alonge pour lors considérablement, & je taille, suivant leur nature, le peu de petites branches qui le gar-

niſſent. Je ſuis sûr d'avoir l'année ſuivante un nombre prodigieux de bonnes branches à fruit. Si au contraire je ne lui laiſſe point jeter ſon feu, ou il ne produira encore que des gourmands, ou il ne pouſſera point du tout. Celui qui, au lieu de tailler ſur les gourmands, alongeroit ces branches foibles, mettroit cet arbre dans un tel état de dépériſſement, qu'il ne pourroit plus ſe remettre, ou que très-difficilement.

Pour placer tous les bourgeons nés de ces gourmands, je laiſſe environ un pied de diſtance entre chacun d'eux; & lors du paliſſage, je remplis ces vides à droite & à gauche avec ces bourgeons, en les plaçant, non en face les uns des autres, mais à l'oppoſite, de façon qu'étant entrelacés, chacun remplit le vide qui ſe trouve entre eux, en préférant toujours ceux d'en-bas, & ſupprimant ceux qui ſont confuſion. A l'égard des gourmands qui ont, ſoit au-deſſus, ſoit à leurs côtés de bonnes branches fructueuſes, je ne balance pas à m'en défaire, quand ces dernières ſont en état de me donner du fruit, & qu'elles ne peuvent être conſervées pour la taille, qu'aux

dépens des gourmands. Je les facrifierois, au contraire, fi elles étoient foibles & ruinées. Mais dans le cas où je peux me fervir des deux à la fois, je taille fur ma branche à fruit, comme à l'ordinaire, & j'alonge le gourmand qui me fournira de quoi remplacer la branche fructueufe épuifée l'année fuivante, & qui fera jetée à bas.

Une des raifons pour lefquelles on doit être fort réfervé à abattre des gourmands, eft tirée de la nature de la plaie qu'on fait à l'arbre, & de fon étendue. En confidérant à la loupe la tiffure des parties fraîchement coupées du gourmand, & le nodus qu'il a fait à la branche où il eft né, & dont il vient d'être féparé, on voit à l'un & à l'autre une infinité de trous, comme ceux d'un dé à coudre, à travers lefquels fort une eau limpide. On peut faire la même remarque fur les autres branches, avec cette différence que ces orifices font prefque imperceptibles, & qu'il ne s'y fait point d'écoulement. De plus, à la jonction du gourmand à la branche, eft une bafe beaucoup plus groffe que le corps de la branche dont il eft né, laquelle

s'étend à droite & à gauche, & occupe horizontalement toute sa capacité. Or, en coupant les gourmands, on tranche le fil des fibres ; & la sève qui y passoit avec abondance, se trouve ralentie, parce qu'elle n'a plus le même passage, & que la plaie est amortie par le desséchement & la flétrissure de cette partie frappée de l'air & du soleil.

En conséquence de cette base du gourmand, qu'on juge si par l'amputation la branche n'est pas éventée, si la moëlle & toutes les parties intérieures exposées à l'air, ne doivent pas être altérées & desséchées, ainsi que ce qui peut rester de vif à cette branche à laquelle on ôte un gourmand beaucoup plus gros qu'elle, puisqu'en la coupant à quelque endroit que ce soit, la partie incisée qui reste meurt à une ligne près de l'incision. Telle est la raison pour laquelle une branche à qui on a ôté un gourmand ne profite plus, & qu'avec lui elle croît, quand ce n'est point une branche à fruit.

J'ai avancé qu'il falloit tailler fort long les gourmands, & à proportion les demi-gourmands. Je leur donne

ordinairement depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces, & quelquefois trois & quatre pieds de taille sur certains arbres qui ont fait des pousses excessives, & qu'on ne peut dompter autrement. En trois années ils sont garnis de toutes parts & formés : la tige pousse à propottion.

Au reste, cette longueur de trois & quatre pieds que je donne aux gourmands, n'a lieu qu'à l'égard des deux branches-mères nécessaires pour former mon arbre. Mais après que je lui ai laissé jeter son feu, je le traite suivant qu'il le demande ; & autant j'ai été prodigue à son égard, autant je deviens éconôme & ménager, jusqu'à rapprocher ces mêmes branches que par nécessité j'avois alongées. Il est alors dans le cas d'un arbre qui auroit eu une trop grande abondance de fruits, & qui a besoin de repos & de soins pour se refaire : je le tiens court l'année suivante, & même encore après, je lui donne quelque engrais, & bientôt il revient. Il n'y a point à appréhender l'avortement des yeux d'en-bas de ces gourmands si gros & si nourris. Leur vigueur est telle qu'ils feroient éclorre des branches de tous

leurs yeux, si on les abandonnoit à eux-mêmes.

Enfin, je puis assurer qu'au moyen du traitement que je prescris, les arbres cesseront de pousser des gourmands, ou en pousseront en si petite quantité, qu'ils ne donneront pas grand exercice au Jardinier : les branches fructueuses les remplaceront. Il est certain que dès qu'un arbre se porte à fruit, il ne pousse plus en bois comme auparavant, & qu'il produit d'autant plus de branches à bois, qu'il rapporte moins de fruit.

Les règles pour la taille des gourmands, sont les mêmes pour les arbres de fruits à pepin, que pour ceux à noyau, tels que les cerisiers en espaliers, les abricotiers, les pruniers & les pêchers. Il n'y a de différences que dans la maniere de les conduire, eu égard à leur façon de pousser ; différences qu'une bonne judiciaire fera aisément apercevoir.

On voit (*Pl. V*, *fig.* 2.) un poirier en éventail de 38 pieds d'étendue, & âgé de cinquante ans, dont les branches sont disposées en forme de rayons qui vont du centre à la circonférence. Il est dans les jardins de M. l'Arche-

vêque de Rouen à Gaillon. *a*, sa souche de 18 pouces de diamètre. *b*, branches latérales partant immédiatement de la souche, & placées horizontalement. *c*, deux branches-mères dont les membres garnissent l'arbre haut & bas. Elles se trouvent plus fortes que les autres, ce qui pourroit infirmer l'observation faite sur les branches perpendiculaires qui prennent toute la nourriture, & dont il a déjà été parlé. Mais on remarquera que les trois branches cotées *c* ne forment qu'un tout. Suivant ma méthode, on n'en auroit laissé qu'une, & l'autre mère-branche en auroit profité d'autant. *d*, membres & branches-crochets ayant des lambourdes & des brindilles. Les trois branches *e* partent du corps même du poirier, & s'élèvent perpendiculairement, l'arbre n'ayant pas été dirigé de jeunesse, selon mes principes. Ces branches sont plus fortes que les latérales.

A la *fig.* 1 *de la Pl. VI*, est un poirier de seize ans planté dans le petit potager d'en-bas de M. l'Archevêque de Paris, à Conflans. *a*, tige de cinq pieds de haut. *b*, sa grosseur de six pouces. *c*, canal direct de la sève sup-

primé. *d*, cicatrices de deux branches-mères inférieures qui ont été coupées, à cause de deux poiriers voisins qu'elles offusquoient. *e*, les deux branches-mères avec les membres & les branches-crochets. *f*, étendue de l'arbre de vingt-deux pieds. *g*, hauteur de trois pieds. *h*, branches coulées à droite & à gauche, à cause du treillage qui ne monte pas plus haut.

La *fig.* 2. représente un Albergier-tige de Montgamet en Touraine, âgé de dix-huit ans : il est exposé au levant & au midi, & appliqué à une terrasse de vingt pieds de haut dans le même jardin. *a*, tige de six pouces de diamètre sur cinq pieds de haut. *b*, jonction de la greffe & son bourrelet qui l'excède, l'arbre ayant été greffé sur prunier. *c*, canal direct de la sève, coupé & recouvert. *d*, hauteur de quinze pieds depuis la greffe jusqu'à l'extrémité d'en-haut. *e*, étendue latérale de 27 pieds. *f*, branches du milieu qui garnissent à la place du canal direct de la sève ; elles sont perpendiculaires sur obliques. *g*, sont six branches-mères parallèles d'un côté comme de l'autre.

On distingue dans les poiriers &

pommiers cinq ſortes de branches. 1°. Des gourmands ou branches de faux bois que je mets dans la même claſſe. 2°. Des branches à bois qui pouſſent ſur les yeux de celles qu'on taille tous les ans. 3°. Des lambourdes qui croiſſent également par-tout, & percent auſſi du vieux bois. 4°. Des brindilles qui naiſſent de ces lambourdes & des autres parties de l'arbre. 5°. Des branches folles ou chiffonnes.

Je ſuppoſe d'abord qu'on leur a fait prendre la forme d'un V ouvert, & qu'on a fermé le canal direct de la sève pour ne leur laiſſer pouſſer que des branches obliques. Dès la première année je les alonge par les extrémités, afin de donner aux arbres le moyen de s'étendre & de grandir, bien entendu que je me conforme à leur vigueur, au-lieu que les Jardiniers les épuiſent en les raccourciſſant, ſoit qu'ils pouſſent vigoureuſement ou non. Ils ont pour maxime de les ravaler toujours; en ſorte que ſi les arbres de fruits à pepin ont fait quatre pouſſes, ils abattent les trois premieres d'en-haut, & taillent ſur la quatrième à quatre ou cinq yeux, & l'année ſui-

vante ils ravalent ſur la plus baſſe de celles qui ont pouſſé, au moyen de quoi ces arbres ſont toujours des avortons. Il eſt évident que dépouillés d'année en année de leurs productions, & forcés de pouſſer en vain de nouveau bois, ils ſont un temps conſidérable à grandir & à ſe former. Il ne faut que du bon ſens, diſent les Montreuillois, pour concevoir qu'un homme dont on tire continuellement le ſang & la ſubſtance, ne peut profiter, être en embonpoint & travailler.

Ce raiſonnement eſt juſte, & je penſe qu'on ne donne point aſſez d'eſſor aux arbres de fruits à pepin, ſoit en eſpalier, ſoit en buiſſon. Voyez la différence pour la force & la groſſeur des arbres en plein vent, avec les buiſſons du même âge. Aux premiers tout reſte & leur profite; aux autres leurs plus belles & leurs meilleures pouſſes ſont en pure perte.

Si on me demande ce que je fais de ces branches qui croiſſent au-deſſous de celle qui a pouſſé à l'extrémité, je répondrai que dans les pommiers & poiriers de deux & trois ans, j'en abats de deux une, & je taille long,

en faiſant de ces branches autant de membres & de crochets ſur les branches-mères, & à la pouſſe je les applique ſur le mur de toute leur longueur, mais lors de l'ébourgeonnement je ne conſerve que ce qui peut trouver place au treillage, & cependant j'ai du bois franc, des bourgeons & des fruits en abondance au bout de quatre à cinq ans. A l'égard des buiſſons, je les laiſſe monter. L'année d'après je me comporte de même, en chargeant l'arbre à proportion de ſon étendue.

J'ai confondu les gourmands avec les branches de faux-bois dans les arbres de fruits à pepin, parce qu'ils partent également de l'écorce, & non de boutons ou d'yeux, comme dans le pêcher. Les Jardiniers les laiſſent pouſſer aux buiſſons, & à la taille ils les coupent près de l'écorce ; il en renaît bientôt deux ou trois autour de la plaie. Quant aux arbres en eſpalier, ils les coupent dans le mois de Juin à trois ou quatre yeux ; telle eſt la raiſon pour laquelle tous les pommiers & poiriers de nos jardins ſont comme des hériſſons ſur le devant, ou des têtes de ſaule. Ces yeux ne tardent pas à s'ouvrir, & produiſent autant de bran-

ches qui sont aussi coupées à la taille suivante. La sève lassée d'être troublée dans son cours, abandonne enfin ces souches informes qui ne sont qu'un tissu de cicatrices. Je n'ignore pas qu'il en naît quelquefois des boutons à fruit, mais ces arbres sont on ne peut pas plus difformes. On voit à Montreuil des arbres de fruits à pepin pleins de santé, & qui tapissent la muraille presque aussi régulièrement que les pêchers.

La seconde espèce de branches est formée de celles à bois qui naissent des yeux des rameaux sur lesquels on a taillé l'année précédente. Au-lieu de rabaisser sur la dernière d'en-bas, & de la tailler à trois ou quatre yeux, il faut tailler sur la plus haute ; & quant à celles qui sont au-dessous, les ôter en partie en les coupant bien prés ; à côté il poussera des lambourdes. Je proportionne la longueur de la taille de cette branche supérieure à la vigueur de l'arbre ; s'il est fort, je lui en donne une dans les commencemens d'un pied de long ; je la porte ensuite à trois & quatre pour le dompter & le mettre à fruit, sauf à le tenir plus court l'année suivante, & même

à lui laiſſer moins de bois à l'ébourgeonnement.

A l'égard des lambourdes, on ſe contente de les caſſer par le bout; ſi elles ſont trop longues, on les raccourcit, afin que la sève ait moins d'yeux à nourrir & de chemin à faire pour arriver aux derniers. Ces lambourdes, au reſte, preſque ſemblables à des brins de verges, ſont longues & étroites; elles ont les yeux gros, s'aoutent de bonne heure, ſe forment en bois avant les autres bourgeons, & ſortent de l'écorce du vieux bois. Lorſqu'elles ſont en trop grand nombre, on les met à bois en les taillant à un ſeul œil durant deux ou trois ans, après quoi l'arbre eſt en état de recevoir la sève dans toutes ſes parties, & ſur-tout dans ces lambourdes qui deviennent fructueuſes.

Les brindilles même étant placées ſur le devant, ſont très-précieuſes; elles croiſſent par-tout indifféremment, & ſont trois ans à donner du fruit, chaque bouton paſſant par différens états, avant que d'être parfaitement formé. Dans les arbres âgés, ſur-tout qui ne ſe portent qu'à fruit, on eſt ſouvent forcé d'ôter de ces brin-

dilles pour faire pouſſer de nouveau bois : on taille auſſi ſur le vieux, & on leur ôte de diſtance en diſtance quelques branches. S'ils ont des gourmands, on les taille long & on ſupprime la groſſe branche la plus voiſine. C'eſt la manière de renouveler peu-à-peu & de rajeunir les vieux arbres. Quant aux jeunes qui ne donnent que des brindilles, leur durée ne ſera pas longue, ſi on n'a ſoin de rabattre ſur le vieux bois pour leur en faire pouſſer de nouveau.

Les branches nommées chiffonnes, qui ſont la derniere eſpèce, éprouveront le même ſort que dans les arbres de fruits à pepin, celui d'être retranchées comme inutiles & inféfondes, à moins que l'arbre n'en eût pas d'autres, ou qu'il y eût des vides à remplir qui ne puſſent l'être qu'avec leur ſecours. Dans ces deux cas on les tailleroit à un ſeul œil durant deux ans. Alors la sève, à force d'y arriver, élargit peu-à-peu leurs fibres & leurs pores, & elles deviennent à la fin branches à bois.

Quoique j'aye, dans ma ſeconde partie, proſcrit les branches verticales, je ne laiſſe pas de m'en ſervir dans

certains cas, & d'en tirer de grands avantages : trop heureux de recourir à ces sortes de branches, lorsqu'un arbre de moyen âge est dégarni du milieu, & qu'il n'y a pas d'autre moyen de le rendre plein, ou que des arbres déjà âgés font éclorre des branches perpendiculaires, propres à les rajeunir. Dans ce double cas, voici deux moyens d'en faire usage. Le premier est de les couper dans le fort de leur pousse à deux yeux, vers la mi-Juillet, pour avoir des bourgeons qui deviendront branches fructueuses, & qui, à la taille suivante, donneront bois & fruit. Le second moyen est de tailler au printemps ces branches à un œil en courson, & de laisser étendre de toute leur longueur celles qui en proviendront, pour tailler dessus l'année d'après. Si les unes & les autres prenoient trop de nourriture, on les réduiroit à deux ou trois yeux.

Ces branches dont je parle, quoique perpendiculaires dans leur origine, étant arrêtées dans le bas au fort de leur pousse, & cessant de monter, leur feu est amorti ; & par la soustraction de la partie la plus considérable d'elles-mêmes, comme par la

plaie qu'elles reçoivent, elles sont nécessitées à se partager & à répartir leur sève aux yeux sur lesquels on les a taillées.

Les pêchers en plein vent, loin d'être abandonnés à leur sort, doivent être taillés : les règles sont les mêmes, avec cette différence qu'ils ont besoin de l'être plus d'une fois, parce que les vents roux ou de galerne les fatiguent, & qu'ils sont presque tous les ans gelés en hiver & au printemps. C'est pour cette raison que la gomme les attaque fréquemment. On les taille aussi fort court, ainsi que les nains en plein vent, & sur un grand nombre de branches.

Quand un arbre est achevé, avant que de passer à un autre, je m'en éloigne de deux ou trois pas, pour mieux apercevoir les défauts qu'une trop grande proximité, en travaillant, auroit soustraits à mes yeux. Je crois cette attention aussi essentielle que le coup d'œil général dont j'ai parlé avant la taille. A l'exemple de ces fameux peintres qui perdent de vue leurs ouvrages pendant quelque temps, pour y revenir à tête reposée, soit seuls, soit avec des gens de l'Art ; un habile

Jardinier doit faire la revue de tous ſes arbres généralement, & les viſiter ſucceſſivement pour une dernière fois, après que ſa taille eſt achevée.

J'ajoute que, comme un père tendre, il doit étudier leurs beſoins, guérir leurs maladies, prévenir les dangers auxquels ils peuvent être expoſés, enfin les défendre contre cette foule d'ennemis qui les attaquent ſans ceſſe. Durant la taille, les vents froids, les neiges fondues, la grêle, le givre & les gelées tardives donnent un continuel exercice au Jardinier. Tous les jours, ſur les huit heures du matin, lorſque le ſoleil commence à paroître, il eſt obligé d'ôter ſes paillaſſons qu'il replace promptement dans le cours de la journée, ſi des ouragans deſtructeurs ou des nuages de grêle menacent les fleurs. Sans m'arrêter aux attentions qu'exigent les bourgeons, ſoit en les couvrant, ſoit en les découvrant; je me bornerai à dire que les paillaſſons ne doivent être appliqués que dans le bas des eſpaliers, un peu au-deſſus de la terre. Les influences nuiſibles d'en-haut ne tombent point perpendiculairement, mais ſont envoyées obliquement par les vents

vers le bas. Rarement les endroits élevés sont-ils incommodés de la gelée ; elle n'exerce le plus souvent ses fureurs meurtrières contre les végétaux que dans les bas, & c'est pourquoi les Vignerons taillent beaucoup sur des bois longs qu'ils ne courbent pour les attacher aux échalas, qu'après que les grands périls sont passés. Toujours les bourgeons du cep sont gelés avant ceux du haut.

Immédiatement après la taille il faut labourer les arbres, non-seulement pour que le soleil puisse donner de l'action à la sève, & se faire sentir aux racines, mais aussi pour détruire la demeure des mulots, remplir les fouilles des taupes, & mettre dans le fond de la terre quantité d'œufs d'insectes près d'éclorre, & d'animaux logés dans le pied des arbres.

J'ai dit que dans le printemps les branches vivement frappées de la gelée, périssoient lorsque les rayons du soleil se faisoient sentir. Il faut donc, après les avoir abattues, détacher quelques rameaux voisins pour couvrir la nudité du mur. La gomme flue aussi à quantité de plaies faites dans le printemps : si elle séjourne,

le mal devient presque irréparable.

Depuis le temps de la taille jusqu'à celui du palissage, le pêcher est sujet à de grandes révolutions. Le soleil dardant à plomb ses rayons sur sa tige & sur ses racines, tout-à coup des vents fougueux, accompagnés de froids desséchans, interrompent le cours de la sève, & flétrissent sa belle verdure. Ses feuilles à l'instant se récoquillent & changent de couleur, c'est là ce qu'on appelle la cloque, maladie dont je parlerai dans ma quatrième partie. Un pêcher alors cesse tout-à-fait de pousser, & est souvent pris par la jaunisse. Le Jardinier soigneux doit en chercher la cause; & employer les remèdes que j'indiquerai. Il arrose, il fume, il jette de l'eau de fumier au pied de tels arbres, il fouille pour voir si leurs racines ne sont point chancreuses, gangrenées, rongées des vers ou attaquées par des fourmis. Il doit encore faire la guerre aux limaçons, aux pucerons, aux chenilles, arroser pendant les sécheresses, buter le pied de ses pêchers durant les grandes humidités, en élevant la terre en glacis pour jeter les eaux au loin, & rabattre ensuite ces

talus, lorſque le temps eſt remis.

Son miniſtère exige qu'il viſite généralement tous ſes arbres en eſpalier, ſur-tout les abricotiers, pour les débarraſſer des bois morts gelés durant l'hiver, & dont la mortalité ne ſe déclare qu'au printemps. De plus, quantité de bourgeons naiſſans fatigués des gelées d'hiver & du printemps, avortent, ainſi que des yeux ſur leſquels il a taillé. Les uns demandent à être ſupprimés tout-à-fait, & les autres à être rabattus ſur le bourgeon voiſin, le plus vigoureux. Si l'on néglige ces ſoins, & ſi l'on remet à la taille ſuivante à ôter ces bois, on recule d'un an la guériſon de ces plaies, & on met obſtacle à la communication de la sève.

Nombre de fruits qui ont noué, ſe trouvent à découvert : en proie aux rayons du ſoleil, ils vont être couronnés. Le Jardinier tirera deſſus quelques feuilles voiſines qu'il retiendra avec un jonc, ou y appliquera une feuille large pour leur ſervir de paraſol.

❀

CHAPITRE IV.

Divers expédiens pour former les Arbres, & leur faire rapporter du fruit.

MAINTENANT les arbres sont en bon état, & s'efforcent par leur figure riante, & par l'abondance de leurs fruits, de récompenser le Jardinier de toutes ses peines. Ils semblent n'aspirer qu'après l'ébourgeonnement & le palissage. Avant que d'y procéder, il est essentiel de les suivre de nouveau dans leurs diverses façons de pousser, à cet âge formé dont il est présentement question. A dix ou douze ans, ils se démentent quelquefois au point qu'ils deviennent méconnoissables. Quel parti prendre pour les diriger, selon que les circonstances l'exigent?

Voici plusieurs moyens très-utiles qui conduisent à cette fin:

1°. La courbure des branches.

2°. Les éclater.

3°. Les tordre.

4°. Casser les branches lors de la taille, & les bourgeons à la pousse, en Juin & Juillet.

5°. Déplanter pour replanter aussitôt en la même place.

6°. Ne tailler que durant la sève.

I. COURBURE DES BRANCHES. Je voulois conserver vers la mi-Juillet un gourmand, pour en faire, l'année suivante, la base d'un des côtés d'un arbre, je m'avisai de le courber & de le coucher presque le long de la muraille qu'il surpassoit beaucoup. Pour lui faire place, je dépalissai entièrement la branche sur laquelle il avoit poussé, & que je me proposois de supprimer à la taille suivante, afin de la remettre sur ce gourmand. Je me trouvai dans la nécessité de forcer tant soit peu la branche-mère, pour la faire descendre. En visitant l'arbre, j'aperçus qu'elle avoit cessé de pousser, ainsi que le gourmand. Je vis les yeux à bois de ce dernier se convertir en boutons à fruit dans tous les bourgeons de la branche-mère ainsi forcée, & en moins de trois semaines ce changement se fit. Au gour-

mand courbé & surbaissé se formèrent autant de lambourdes qu'il y avoit d'yeux dans le bas, & ces lambourdes taillées l'année suivante, donnèrent amplement du fruit; c'est de-là que m'est venue l'idée de la courbure des branches. Ce n'est autre chose que l'action de courber à propos & forcément une ou plusieurs branches, à dessein d'arrêter la sève pour la faire refluer dans d'autres. Un pêcher, par exemple, ne pousse que d'un côté, il s'emporte du haut, le reste laisse voir la muraille toute dégarnie. Je courbe alors les rameaux trop vigoureux, & je laisse les autres s'étendre en liberté. Bientôt le fort est subjugué, & le foible ne tarde point à l'égaler. Toutes sortes d'arbres & de branches sont susceptibles de la courbure. Ceux qui sont âgés, dont le bois est usé, chancreux & cassant, ne peuvent jouir des avantages attachés à cette pratique. Les saisons du printemps & de l'été sont les plus propres à la courbure, qui a lieu principalement à l'égard des branches-mères & des gourmands.

Je commence par la branche-mère qui s'emporte d'un seul côté. Après

m'être aſſuré de ſon état, je la prends d'une main, en la faiſant deſcendre, appuyant peu-à-peu & la tenant vers le haut, pour voir juſqu'à quel point je puis la courber. Je la remets à ſa place naturelle; & à l'endroit du mur où j'ai remarqué que je pouvois la faire deſcendre, je chaſſe un gros clou que je garnis bien, pour la préſerver de la rouille & des contuſions; je la mets ſur ce clou, placé à un tiers du bas de la branche, tandis que vers l'autre tiers au-deſſus, appuyant un peu fortement, je la fais obéir, & je chaſſe dans le mur un pareil clou garni, mais en-deſſus de la branche, dans l'endroit où je l'ai un peu forcée.

En courbant ainſi la branche avec effort, il faut qu'en-deſſus l'écorce s'alonge, & qu'elle appuye ſur la partie ligneuſe: au contraire la partie en-deſſous obéit, ſe ride & forme quantité de petits bourrelets qui occaſionnent autant de nodus. La tenſion forcée de l'écorce en-deſſus cauſe une obſtruction qui étrécit & bouche même les paſſages de la sève, tandis qu'en-deſſous les vides de cette écorce opèrent le même effet: il ne lui reſte par

conſéquent d'iſſue que par les côtés ; mais le tout eſt tellement comprimé, qu'il ſe reſſent de la preſſion de l'écorce & des nodus. Cette branche ne reçoit donc de nourriture que pour ſon entretien.

Je ne perds point de vue cependant la branche qui profite peu ; je la dépaliſſe auſſi pour la laiſſer dans toute ſa liberté, je la redreſſe même ſi elle eſt un peu courbée & gênée, & je l'attache uniquement, afin qu'elle ne ſoit pas le jouet des vents. Or, tandis que la sève ne paſſe que difficilement dans la branche courbée, il s'en fait dans la foible une effuſion ſurabondante qui s'y porte avec une telle impétuoſité, que ſouvent en un mois elle égale & ſurpaſſe l'autre en groſſeur. On eſt même obligé de lâcher tant ſoit peu la branche courbée, pour tempérer le flux de sève qui ſe porte entièrement vers l'autre. Ce qui décide du temps que celle-là doit reſter gênée, c'eſt ſon dépériſſement viſible, & le progrès de celle-ci. Juſqu'à ce que les pores de la branche qui ont été bouchés, les fibres affaiſſées, en un mot les couloirs de la sève ayent repris leur jeu & leur reſſort,

il se passe trois semaines ou un mois. Si elle reste fougueuse, on la détache pour la courber davantage.

Si cette branche a du fruit, je m'y prends à plusieurs fois, d'une façon plus modérée, qui me mène également à mon but. Je mets deux clous dans la muraille, l'un en-dessus & l'autre en-dessous, mais je ne force la branche que médiocrement: huit jours après je les chasse dans le mur deux pouces plus bas, & je répète la même opération une troisième fois. Lorsqu'à la taille prochaine le feu de la branche courbée est amorti, elle exige beaucoup de ménagement. Dans le cas contraire, il faudroit la charger. La branche libre qui aura profité amplement, peut être taillée long, sinon elle sera retenue.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent ne regarde que la courbure des branches-mères. Cette pratique a aussi lieu à l'égard des gourmands placés dans le haut d'un arbre, & qui menaceroient le bas d'un dépouillement total. Les Jardiniers les coupent aux extrémités, comme les autres branches; j'ai fait voir les inconvéniens qui en résultent: je les préviens par la courbure;

ce parti eſt préférable à celui de les tailler ou de les abattre. Dans le premier cas ils s'emporteroient ; dans le ſecond, ils feroient un grand vide dans l'arbre.

Comme les branches dont je parle ſont des jets de l'année précédente ou de l'année même, je place vers le bas un clou dans le mur, enſuite je les plie & je mets un autre clou en-deſſus, vers la moitié, & un troiſième au bout. Nonobſtant cette gêne violente, je ne laiſſe pas de charger beaucoup ces branches, ſauf à les décharger à l'ébourgeonnement ou à les rabattre à trois bourgeons, ſuivant leur force. Il y en a auxquelles je fais faire l'arc, & je les affoiblis au point de les rendre ſages, en les ſoulageant en cas de beſoin. Souvent je courbe avec elles celles dont elles ſont ſorties. Quand je vois que le gourmand forcé & la branche dont il ſort ſont domptés ; je les taille d'année en année plus court, & tous deux me fourniſſent des branches fructueuſes. Enfin lorſque je puis m'en paſſer, & que je prévois que leur ſuppreſſion n'occaſionnera point de nouveaux gourmands, je les retranche tout-à-fait.

Cette

Cette méthode de courber ainsi les branches est utile : 1°. Quand après avoir taillé long plusieurs gourmands des années précédentes, ils continuent de prendre toute la sève. 2°. A l'égard des pêchers plantés trop près les uns des autres, je force les bourgeons en contre-bas, à commencer depuis la première branche, & toujours en remontant. 3°. Pour les arbres qui ont atteint le haut du mur & s'emportent au-dessus du chaperon : bien loin de couper leurs branches par les bouts, je les courbe toutes, & je les arrange près l'une de l'autre sous le larmier, en forme de cordon ; & vers la fin d'Août, si leur confusion est trop grande, je les arrête par les extrémités, sans aucun risque. Ces arbres pousseront par la suite plus modérément, & n'auront point été épuisés.

II. NAVRER LES BRANCHES. Navrer en terme de Jardinier, de Vigneron, de Bucheron, de Treillageur, est donner un coup de serpe à un bois qui n'est point droit, & y faire une entaille en biais, pour peser dessus, afin que sa partie la plus longue monte sur la plus petite. C'est d'après cette opération que j'ai essayé

de dompter des arbres trop vigoureux, en leur faiſant de propos délibéré, diverſes entailles ſemblables. J'avertis d'abord qu'utiles aux arbres de fruits à pepin, elles ont rarement lieu pour les arbres gommeux. Cependant, en obſervant d'eſſuyer tous les jours la gomme à meſure qu'elle flue, on peut les employer pour le pêcher, comme je l'ai fait heureuſement. Je veux affamer une groſſe branche qui prend trop de nourriture, je lui donne, avec une ſerpe bien tranchante, un coup à cinq ou ſix pouces au-deſſus de l'endroit de ſa naiſſance, & je lui fais une entaille à mi-bois, en-deſſous, ou ſur le côté en biaiſant : j'y applique enſuite l'onguent de Saint-Fiacre. Cette opération tient un peu de la ſcarification, mais ſes ſuites ſont toutes différentes. Le printemps eſt l'unique ſaiſon où il ſoit permis d'y recourir, afin que la sève ſoit ralentie dans ſon cours, & que les parties ſe réuniſſent. On peut faire pluſieurs de ces entailles aux branches qui ne pouſſent que du bois, ainſi qu'à celles qui s'emportent trop.

On n'uſe, au reſte, de ſemblables expédiens qu'envers des arbres fou-

gueux, qui, avec le ſecours des opérations ordinaires, ne veulent point ſe mettre à fruit. Ce ſont des remèdes violens qui doivent être réſervés pour le cas d'une extrême néceſſité. Mais il eſt un moyen sûr de n'y jamais recourir, c'eſt de donner plus d'eſſor aux arbres, ſans les épuiſer par des tailles courtes qui ne les font pouſſer qu'en bois. Conſidérez les arbres des champs qui groſſiſſent & produiſent du fruit abondamment peu de temps après leur plantation. Rien n'eſt plus commun que de voir en Normandie des pommiers donner une pipe de cidre peſant douze à quinze cent, indépendamment du marc, & de tous les fruits tombés ou pourris.

L'effet de ces entailles eſt de couper les fibres & de ralentir le cours de la sève. En donnant de l'air à l'intérieur de la branche, elles opèrent une diſſipation des parties ſubſtantielles. Par ces plaies, vous obligez la sève de ſe porter à ces endroits entamés, afin d'y donner du ſecours, d'y former des bourrelets, des nodus, des cicatrices; enfin, vous faites autant de nouveaux couloirs qui ſervent à la

filtrer, & autant de barrières qui la forcent à séjourner davantage, à se cuire & à se digérer plus qu'elle ne faisoit en se portant avec impétuosité.

Dans le printemps, lorsqu'une branche gourmande prend toute la nourriture, on l'éclate, pour les mêmes raisons, à l'endroit de la bifurcation, & on y met ensuite de l'onguent de Saint-Fiacre & des éclisses, ainsi que je l'ai déja prescrit. Jusqu'à ce que la suture soit faite, la maîtresse-branche & les deux qu'on a éclatées se modèrent, la réunion s'en fait avant l'automne suivante. Cette idée m'est venue en voyant de semblables éclats survenus aux arbres de la campagne: j'ai remarqué dans les branches éclatées un ralentissement d'action de la sève. Ce que le hasard avoit fait, je l'ai essayé avec succès. Un gourmand très-gros, par exemple, je le plie du bas jusqu'à ce qu'il éclate, puis avec une ligature, je rapproche ses parties, & je suis assuré qu'il poussera moins. Ou il m'est nécessaire, ou il ne l'est point: dans le premier cas, les yeux du bas feront éclorre des bourgeons à fruit appelés branches-crochets; dans le second, si je l'abats, j'épuise mon

arbre, & ce gourmand ſera remplacé par de faux-bourgeons. En l'éclatant, j'évite ces pouſſes ſuperflues, & ce gourmand ſe modère.

III. TORDRE LES ARBRES eſt une autre façon d'éclater qui contribue beaucoup à leur fécondité. En voyant travailler des Vignerons qui couchoient des ceps de vigne pour faire des provins, j'ai remarqué que certains ceps craquoient dans leurs mains & ſe tordoient. Ils pouſſoient moins que les autres provins, & en les fouillant, j'ai vu qu'à l'endroit où ils étoient tordus, il s'étoit formé un nodus & un calus aſſez gros. De-là j'ai tiré des inductions, & j'ai imaginé, pour arrêter dans différentes occaſions, ces torrens de sève, de tordre les branches & les bourgeons, afin de mettre les arbres à fruit. Ce moyen m'a tellement réuſſi, que j'ai été forcé de diſcontinuer, les arbres ne pouſſoient preſque plus en bois, & ne donnoient que des brindilles & des lambourdes. La façon de tordre eſt ſimple, & a lieu depuis Mai juſqu'en Septembre. Vous prenez une branche jeune ou un bourgeon formé, & ſerrant bien fort, vous la tournez d'une main en-

dedans, & de l'autre en-dehors, comme pour défiler un cordage, jusqu'à ce que vous entendiez un craquement. Vous êtes sûr que la branche ne prendra plus de nourriture que pour sa subsistance, & qu'elle ne mourra point; mais l'année suivante si l'arbre produit des fruits à noyau, elle en donnera abondamment, & s'il est à pepin, elle fournira beaucoup de boutons à fleur.

IV. CASSER LES BRANCHES à la taille & les bourgeons lors de la pousse. Passant près d'un poirier, j'aperçus un bourgeon cassé par le vent dans un endroit de l'arbre où il étoit fort nécessaire : c'étoit à la mi-Juin. A force de l'examiner, je remarquai qu'à l'endroit des sous-yeux où il avoit été cassé, il se formoit environ quinze jours après, un commencement de verdure. Il y parut ensuite une lambourde qui fournit plusieurs boutons à fruit. D'après cette découverte, j'essayai de casser de propos délibéré, & la Nature m'apprit à la suivre. Cette opération n'a qu'un rapport éloigné avec celle que la Quintinye a qualifiée de pincement, & qu'il prescrit à l'égard des bourgeons seulement qu'il

pinçoit à cinq, ſix, ſept ou huit yeux en Juin & Juillet, au lieu que je les caſſe près des ſous-yeux, & que j'étends cette opération juſqu'aux branches. Je préviens d'abord qu'elle ne convient qu'aux arbres de fruits à pepin, & point du tout à ceux à noyau, ſi ce n'eſt à l'égard des gourmands ſurnuméraires dont on veut faire des branches fructueuſes, & qu'on caſſe à moitié dès les premiers jours de Juillet; j'en ai parlé ailleurs.

Deux ſortes de branches ſe préſentent lors de la taille, envers leſquelles le *caſſement* a lieu; les branches naturelles produites par les yeux de l'année précédente, & celles de faux-bois. Nos Jardiniers, je l'ai déjà dit, ravalent tous les ans ſur la plus baſſe des branches qui ont pouſſé des yeux laiſſés à la taille précédente; en ſorte que s'ils ont taillé par ſuppoſition à cinq yeux chaque branche qui en aura pouſſé autant, ils jettent à bas les quatre premières, pour tailler la plus baſſe à cinq yeux. Les années ſuivantes pareille pouſſe & pareil ravalement, de ſorte que la pouſſe des quatre branches ſupérieures eſt toujours inutile pour l'arbre qui profite peu, & ne

rapporte communément que des feuilles.

Le *caſſement*, au contraire, en procurant aux arbres, ſoit en buiſſon, ſoit en éventail, une étendue immenſe, eſt la ſource d'une grande abondance de fruits. Les Jardiniers ne l'emploient que pour les lambourdes, & moi je le preſcris pour toutes ſortes de branches. Lors de la taille je coupe près de l'écorce deux des cinq branches qui ont pouſſé précédemment, & j'en laiſſe trois, une entre ces deux ſupprimées, une autre dans le bas, & celle qui eſt placée tout au bout, que je taille à un pied, & même à dix-huit pouces dans le cas d'une extrême vigueur. Je caſſe, en appuyant ſur ma ſerpette, les deux branches que j'ai laiſſées, & je les éclate à l'endroit des ſous-yeux, à un quart de pouce de leur inſertion. Quant aux arbres en eſpalier, je coupe auſſi les branches de devant & de derrière, ſi on ne les a point ébourgeonnées, & je taille en forme de crochets deux de ces branches, en en ſupprimant une entre-deux, & j'alonge celle du haut à deux & à trois pieds, proportionnément à la vigueur de l'arbre.

On me demandera pourquoi je caſſe au-lieu de couper. Si je coupe, la plaie ſe recouvrira, & aux yeux qui ſont au-deſſous repouſſeront de nouveaux bourgeons qui communément deviennent branches à bois. En caſſant, au contraire, je fais une plaie inégale & pleine d'eſquilles : alors le recouvrement ne pouvant ſe faire que difficilement, ou même point du tout, la sève reſte dans la branche, s'y cuit & s'y perfectionne. C'eſt la longueur de ſon ſéjour qui forme le fruit, & non ſon paſſage rapide à travers les fibres longitudinales des branches. La sève trouvant du côté de ces eſquilles autant d'obſtacles à ſon paſſage, ne peut monter ni former de bourrelet, mais elle s'affine & s'inſinue à travers les ſous-yeux, & fait éclorre des lambourdes, des brindilles, ou des boutons à fruit pour l'année ſuivante.

On voit (*fig.* 1. *Pl. VII.*) une branche fructueuſe nouvelle, provenant de *caſſement*, ſur laquelle on remarque les rides ou anneaux *a*, ainſi que les boutons à fruit *b*. Il eſt aiſé de concevoir qu'en ſubſtituant à la sève des couloirs moins nombreux & moins

ſpacieux que ceux des branches à bois, & que formant des tamis & des cribles plus ſerrés, elle doit être plus rapprochée, plus concentrée, & par conſéquent mieux travaillée & mieux filtrée.

La raiſon de la différence de taille pour les arbres en eſpalier, eſt tirée de ce qu'ils n'ont qu'une face. Tout le devant & le derrière étant ſupprimés, on ne peut ménager du bois que ſur les côtés, & par conſéquent il s'agit de tirer les branches par les extrémités pour les garnir : de-là les branches-crochets qu'on y laiſſe. De plus, en ébourgeonnant ces arbres, on leur ôte tout le bois qui peut faire confuſion ; il eſt donc néceſſaire de leur en laiſſer plus, lors de la taille, qu'aux buiſſons. Enfin, ſi vous les taillez court, & ſi vous n'épargnez pas les branches-crochets, vous n'avez point de fruit, mais des gourmands à l'infini. Supprimez-les, vous perdez vos arbres, laiſſez-les tous, vous faites confuſion. Le milieu eſt donc la conduite que je tiens.

Le *caſſement* ſe pratique pareillement ſur les arbres en eſpalier. Ces branches-crochets ſur leſquelles je

taille, produiſent d'autres branches; ne pouvant les placer toutes, & étant fort éloigné de les abattre, je prends le parti de caſſer. Cette opération ſe fait en deux ſaiſons, vers la mi-Juin juſqu'à la mi-Juillet pour les bourgeons qui ont pouſſé de l'année; & lors de la taille d'hiver, tant pour les branches à bois, que pour celles de faux bois. Par ſon moyen, les arbres ſur franc qui, dans les mains des Jardiniers, ne peuvent porter de fruit, parce qu'ils les tourmentent toujours à leur détriment, deviennent ſouvent d'une année à l'autre les plus féconds du jardin. Il faut cependant en uſer modérément. Un Jardinier indiſcret qui s'aviſeroit chaque année de caſſer toutes les branches ſecondaires de ſes arbres, & celles de faux-bois, les mettroit tellement à fruit, qu'ils ne pouſſeroient plus que des brindilles & point de branches à bois. Ils ceſſeroient de plus de groſſir & de s'alonger, & donneroient une telle quantité de fruit qu'ènfin ils périroient épuiſés.

Le *caſſemennt* des bourgeons ſe fait en les appuyant ſür le coüpant de la ſerpette, à l'endroit où ils portent à faux; ils s'éclatent tout de ſuite. La

sève qui a coutume de couler dans les canaux destinés aux bourgeons cassés, y arrive comme à son ordinaire, & ne trouvant plus d'issue, elle est forcée de séjourner autour des sous-yeux où elle fait effort pour entrer, & de s'y arrêter, faute d'un passage suffisamment spacieux. Elle se filtre donc, s'insinue par menues parcelles à travers les calibres de ces sous-yeux, & enfin elle fait éclorre une petite verdure qui est une lambourde, une brindille ou un bouton à fruit. Nos Jardiniers, ainsi que je l'ai rapporté plus haut, font tout le contraire; ils cassent à un, deux ou trois pouces: la sève alors enfile les yeux du restant du bourgeon, & forme ces toupillons, d'où s'ensuit l'amaigrissement de la branche-mère, l'épuisement de l'arbre, & enfin la privation de tout fruit.

Quant au nombre des branches naturelles, des faux-bois & des bourgeons qu'il faut casser, il n'y a point d'autre règle à suivre que la force des arbres & la quantité de leurs pousses. J'estime qu'on peut casser le quart des branches sur les arbres les plus vigoureux. S'ils se portent à fruit par eux-

mêmes, ou si l'on a alongé & laissé des branches-crochets, le *cassement* n'a point lieu. S'ils sont foibles & s'ils n'ont que des pousses médiocres, il faut bien se garder de le mettre en usage à leur égard.

V. Déplanter pour replanter en la même place. Ce moyen que j'ai rarement employé, m'a toujours réussi. J'avois été obligé de déplacer quelques arbres de mon jardin, & je m'aperçus qu'ils me donnoient beaucoup plus de fruit qu'auparavant. Je pris de-là occasion d'essayer de lever plusieurs arbres infertiles, & de les replanter au même endroit. L'événement répondit à mon attente, & ils ne cessèrent depuis de me donner des fruits abondamment.

Je fis fouiller un pommier d'api, un bon-chrétien, & une bergamotte âgés d'environ quinze ans, qui poussoient beaucoup de bois, & fleurissoient quelquefois, sans jamais rapporter, & je découvris avec la plus grande attention leurs racines depuis le tronc jusqu'aux extrémités. Quant à celles du dessous, je fis tout mon possible pour ne les point éclater. Lorsque ces arbres furent bien dégagés

& ne tinrent plus, je les fis mettre de côté, & on transporta toutes les terres de leurs trous. J'y substituai celles du voisinage, je remis ensuite ces arbres dans leur même place, après quoi je fis faire un large bassin, & y jeter une demi douzaine de seaux d'eau. C'étoit immédiatement après la chûte des feuilles.

On ne doit recourir à ce moyen, qu'après avoir sondé les racines & les branches des arbres inféconds. Si on les trouve saines, on employera à leur égard les engrais, les arrosemens, le rappel, on les récépera même pour leur faire pousser de nouveau bois. Ainsi je ne propose cette pratique, que comme un exemple, sans absolument la conseiller, quoiqu'il n'y ait aucun risque à courir, en prenant les précautions que j'ai prises: je l'ai essayée plusieurs fois sur le pêcher, qui ne s'accommode nullement du traitement des autres arbres; aussi n'a t-elle réussi que sur des sujets de trois ou quatre ans.

VI. NE TAILLER QUE DURANT LA SÈVE. Quelques arbres rébelles & fougueux ne se mettent point à fruit: on peut essayer d'abord de les décharger

ſeulement des bois confus, & attendre vers la mi-Avril, quand la sève aura nourri les nouvelles pouſſes, à les ravaler ſur quelques unes des inférieures. Cette pratique que j'ai vu réuſſir, eſt fondée ſur ce que la sève eſt retardée par la diſtribution qui s'en fait à tant de branches & de boutons auxquels elle a été répartie, & que les plaies des coupes occaſionnent une grande extravaſion de sève que l'on peut voir ſortir entre l'écorce & le bois. En ſe hâtant de les recouvrir, elle ſe diſtribue d'autant moins dans tout le reſte de l'arbre, qu'elle eſt plus ralentie par le ſoleil, l'air & les vents qui amortiſſent, deſſéchent & reſſerrent les différens endroits qui ont éprouvé des plaies. Ainſi domptée, elle coule avec moins d'impétuoſité, & eſt néceſſairement digérée & filtrée, au point que les yeux à bois ſe gonflent, juſqu'à devenir autant de boutons à fruit pour l'année ſuivante. Il eſt eſſentiel d'obſerver, que l'effuſion trop abondante de la sève dans toutes les différentes parties de l'arbre, les rend ſi tendres & ſi caſſantes, que le plus léger froiſſement de l'habit, de la main ou de la ſerpette les jette à bas.

Ces remèdes s'appliqueront avec un égal ſuccès à certains pruniers qui ne pouſſent que des gourmands, ſans brindilles ni menus bois, & à quantité de pêchers, qui n'ayant que des gourmands ou des branches chiffonnes, ſont pluſieurs années ſans rapporter. A ceux-ci je ne laiſſe ni brindilles, ni lambourdes qui ne ſoient taillées à un ſeul œil, & je ſupprime les trois quarts de ces branches folles, qui pullulent de toutes parts. Quantité de poiriers & de pommiers ſur franc pouſſent des forêts de bourgeons, & ne ſe mettent à fruit que fort tard. Des poiriers boutonnent tous les ans & promettent ſans rien donner; leurs boutons, au-lieu de ſe former & de fleurir, s'alongent ſans jamais groſſir, & avortent enfin. A ces arbres j'emploie les expédiens ci-deſſus indiqués, qui tendent tous à hâter leurs productions, en interceptant la sève. Je pourrois ranger dans la même claſſe ces individus ſtériles & féconds tout enſemble, produiſant des fruits qui avortent ou qui nouent, mais qui ne tiennent jamais, & ceux qui laiſſent tomber leurs fruits, ſans les amener à maturité, ou n'en donnent que peu ou point du tout.

Laſſé de voir de pareils arbres occuper inutilement la terre, on les arrache. Plus d'une fois je l'ai vue, avec peine, couverte de ces individus dont les racines étoient dans le meilleur état. Plus d'une fois j'ai fait fendre leur tige & leurs mères-branches, après les avoir ſondées, & j'en ai conclu qu'on ne peut être trop réſervé à abattre de tels arbres qu'il eſt aiſé, comme on l'a vu, de faire fructifier.

Dans les végétaux que j'ai été obligé d'arracher, j'ai remarqué que les conduits de la sève étoient totalement bouchés & obſtrués par des grumeaux de ſuc, par des nodus & des eſpèces de glandes ſquirreuſes qui avoient formé des conglomérations. Elles ſont très-fréquentes dans tous les fruits dont les arbres ſont malades, & dans ceux qui ont pâti de la gelée lorſque les fruits ont noué, tels que quantité de prunes & d'abricots.



CHAPITRE V.

De l'Ébourgeonnement.

Les arbres doivent avoir fait de rapides progrès, & avoir besoin d'être ébourgeonnés. Depuis le printemps, leurs bourgeons alongés & multipliés présentent un touffu difforme : les uns demandent qu'on leur assigne une place, en les étalant pompeusement sur la muraille ou sur le treillage, les autres semblent s'attendre à être retranchés, comme membres superflus, pour donner à ceux-là plus de nourriture & de relief.

L'ébourgeonnement, j'ose le dire, est au-dessus de la taille pour l'importance ; il la dispose pour l'année suivante. On peut, jusqu'à un certain point, suppléer à une taille défectueuse, au-lieu que rien ne peut réparer un ébourgeonnement vicieux. De-là dépend la fécondité de l'arbre, comme sa santé & sa durée. Il est question ici de la saison de l'ébourgeon-

ment & de la méthode qu'il faut y ſuivre.

C'eſt en conſéquence de l'empire abſolu de l'Art ſur la Nature, que les hommes ſe ſont aviſés de donner aux arbres en eſpalier cette forme & cette étendue, qui de chaque branche fait autant d'éventails, & que par le retranchement de celles de devant & de derrière, ils ont forcé la sève de ſe porter ſur les côtés, en la gênant dans ſon cours. Le pêcher a plus beſoin qu'aucun autre arbre d'être ébourgeonné : il produit tous les ans une ſi grande quantité de bourgeons, qu'abandonnés à eux-mêmes, ils n'offriroient à la vue qu'un objet informe ; & que devenant le jouet des vents, ils ſeroient immanquablement caſſés. Le fruit, outre qu'il profiteroit moins, acquerroit auſſi moins de ſaveur.

L'exactitude de l'ébourgeonnement eſt moins eſſentielle dans les autres arbres, parce que le touffu de leurs feuilles plus larges & plus ſerrées ordinairement que celles du pêcher, en cache les défauts ; & de plus, le préjudice qu'on peut leur faire, en les dégarniſſant en quelques endroits, eſt réparable par ces branches, que j'ap-

pelle adventices, qui percent à travers la peau.

Cet art de l'ébourgeonnement n'eſt autre choſe que la ſuppreſſion ſage & raiſonnée des rameaux ſuperflus, que le choix judicieux de ceux qu'il faut paliſſer, que ce goût & cette intelligence pour n'en conſerver qu'une quantité ſuffiſante. Il ſe répète autant de fois que les bourgeons s'alongeant & ſe multipliant, donnent lieu à le renouveler. Le point eſſentiel eſt de fuir également la confuſion & le vide. A l'égard de celui-ci, il faut toujours tirer du plein au vide, mais ſans forcer, ſans croiſer, ſans cauſer aucune difformité. On évite la confuſion, en laiſſant entre les bourgeons un eſpace ſuffiſant, pour qu'ils ne ſe touchent point, & que leurs feuilles ne jauniſſent ni ne tombent.

L'époque de l'ébourgeonnement n'eſt pas plus fixe que celle de la taille. On doit ſe régler ſur la ſaiſon, l'âge, la vigueur des arbres, le climat, les expoſitions différentes & les circonſtances particulières de l'abondance ou de la diſette des fruits.

Les Montreuillois le diffèrent juſque dans le mois de Juin, lorſque

les bourgeons de leurs arbres ont un pied ou quinze pouces de long. C'eſt moins la propreté & la régularité que le beſoin des arbres qui les guide. Voici leurs principales raiſons : 1°. En ébourgeonnant de bonne heure, on met le fruit au grand air. Fort tendre en Avril & au commencement de Mai, il eſt en danger d'être frappé du ſoleil & de tomber. 2°. En retardant & en laiſſant alonger les bourgeons, & ne ſupprimant que tard les ſurnuméraires, les arbres ne s'épuiſent point à en pouſſer de nouveaux. 3°. La gomme eſt plus à portée de fluer au mois d'Avril que quand l'écorce eſt plus formée. 4°. A peine les arbres commencent ils à ſe remettre des fatigues qu'ils ont eſſuyées par les tailles faites à leurs rameaux, à peine les cicatrices commencent - elles à ſe recouvrir, qu'on leur en fait de nouvelles. 5°. Tant que le fruit eſt à couvert ſous cette eſpèce de forêt hériſſée de bourgeons, il jouit d'une fraîcheur qui contribue beaucoup à ſon accroiſſement. Les bourgeons d'ailleurs ſe trouvant à l'aiſe, pouſſent & s'alongent ; leurs yeux, leurs boutons pour l'année ſuivante, ſe forment & ſe façon-

nent. Tous ces avantages disparoissent dans l'ébourgeonnement précipité.

Doit-on ébourgeonner par provision, & remettre à palisser à un autre temps? Cette façon de travailler a des suites fâcheuses. 1°. Les fruits dénués de l'appui des bourgeons qu'on leur a ôtés, sont abattus par les vents. 2°. Les feuilles des bourgeons du bas, après avoir jauni, tombent & font avorter les yeux pour l'année suivante. 3°. De nouvelles occupations font oublier le palissage. 4°. En ébourgeonnant à vue de pays, on court risque de supprimer certains bourgeons mieux placés que ceux que l'on conserve, ou d'épargner ceux qu'il faudroit jeter à bas. Il peut arriver aussi qu'on ne trouve pas son compte dans le nombre des branches qu'on a laissées, comme suffisantes. Ces mêmes branches non palissées, venant à être cassées par les vents, opèrent encore des vides. En palissant au contraire, à mesure qu'on ébourgeonne, on prévient tous ces inconvéniens.

Beaucoup de Jardiniers qui n'envisagent que la régularité & l'uniformité, commencent à palisser par un

bout de l'efpalier & finiffent par l'autre. Je crois que les arbres expofés fur des hauteurs à la fureur des vents, ceux qui ont le plus pouffé, qui portent des fruits plus hâtifs & plus nombreux, ont droit d'être travaillés les premiers, enfuite les plus foibles, puis les vieillards & les infirmes. Parmi les expofitions, celle du midi exige la préférence. Je ne dis point qu'un arbre vigoureux doit être moins ébourgeonné qu'un foible, qui n'étant pas foulagé, ne feroit que des pouffes chétives.

On ne perdra point de vue la nourriture actuelle du fruit, & la provifion pour la récolte fuivante, fans négliger la grace & la régularité de l'arbre. Il faut être économe, & fe ménager fucceffivement des fruits chaque année. On excelle en cela à Montreuil : tous les ans les arbres en donnent, au-lieu que ceux de nos jardins en produifent abondamment dans une année, & peu ou point les fuivantes. On laiffe à cette fin moins de bourgeons à un arbre bien chargé de fruits qu'à un qui l'eft moins, afin que le premier puiffe les nourrir. Quelques-uns enfuite font réfervés de diftance

en diſtance, ſoit pour regarnir l'arbre; ſoit pour remplacer l'année prochaine ceux qui ſeront épuiſés ou retranchés.

En ébourgeonnant les arbres de deux & de trois ans, leur diſpoſition & la diſtribution de leurs branches doivent être conſultées. Je donne en général beaucoup de charge à des arbres quoique jeunes, quand ils ſont extrêmement vifs. Mon but eſt de leur procurer un plus prompt avancement, & de faciliter dans leur totalité le cours de la sève.

Rien de plus à éviter dans le Jardinage que la pratique de pincer, de raccourcir & d'arrêter les bourgeons. Toutes ces mutilations ſont la cauſe du dépériſſement des arbres. La prétendue régularité qu'on leur attribue diſparoît trois ſemaines après, par un nombre infini de faux-bourgeons d'autant plus aſſidus à pouſſer, qu'on eſt plus obſtiné à les retrancher.

Pour l'ébourgeonnement il ne faut ſe ſervir que de la demi-ſerpette; & couper avec la pointe de cet outil, tout près de l'écorce, les branches ſurnuméraires & les faux-bourgeons. Si

Si ces derniers naiſſent à côté d'un œil, on les retranchera à une ligne au-deſſus, de peur de l'endommager. Lorſque vers le mois de Septembre on n'a plus à craindre la gomme ni l'avortement des yeux, près deſquels on éclate de petits bourgeons tardifs, on peut ſans conſéquence, caſſer quelquefois, mais hors ce cas, il n'eſt pas permis de pincer par les bouts.

A l'égard des gourmands, on doit 1°. les conſerver, tant qu'on peut, proportionnément à la force de l'arbre. 2°. Ne les abattre que dans le cas de néceſſité. 3°. Les paliſſer de toute leur longueur avec leurs bourgeons latéraux, en ôtant ceux de devant & de derrière. 4°. Paliſſer auſſi, ſans rogner ni pincer, les bourgeons qui pouſſent à droite & à gauche des yeux d'en-haut de ces gourmands. 5°. Au cas qu'il n'y eût point de place pour les étendre ſur le mur, les ſupprimer, en les coupant à une ligne près de chaque œil, le plus tard qu'il ſe peut, afin d'éviter la pouſſe des nouveaux bourgeons.

Je me ſuis déjà expliqué ſur le traitement à faire aux branches chiffon-

nes & de faux-bois. Si cependant l'arbre n'en avoit point d'autres & que sa jeunesse pût faire présumer son rétablissement, on palisseroit de toute leur longueur ces branches foibles, mais en petit nombre. L'arbre seroit alors en état de les nourrir; & à la taille on les couperoit fort court, jusqu'à ce qu'il se remît. S'il n'y a point lieu d'en espérer ce succès, il faut lui chercher un successeur.

Quatre sortes d'arbres se présentent actuellement pour être ébourgeonnés: les uns sont nouvellement plantés, ou le sont depuis trois ou quatre années. Les autres qui ont huit à dix ans, composent la classe des jeunes. Ceux d'un âge formé, & d'une vaste étendue, viennent ensuite. Les vieillards enfin se présentent au dernier rang.

Parmi ces différentes sortes d'arbres, je distingue ceux qui sont extrêmement vigoureux, de ceux qui sont plus sages, ceux qui sont malades depuis long-temps d'avec ceux qui n'ont que des maladies passagères. Les uns ont été bien conduits, les autres, & c'est le plus grand nombre, l'ont été fort mal. Quantité de gourmands & de branches, tant fécondes que stériles,

ſe remarquent à tous ; enfin la plupart, pour avoir été plantés trop près, ſe touchent, & leurs rameaux alongés s'entrelacent : il s'agit de preſcrire des règles pour ces différentes claſſes.

Une des plus eſſentielles, eſt de conſidérer la nature des bourgeons qui ne doivent pas être indiſcrétement jetés à bas. Comme le pêcher eſt l'arbre le plus difficile à ébourgeonner, je le prends pour exemple. Ses fruits, au premier paliſſage ſur-tout, n'étant pas fort gros, & étant cachés ſous les feuilles dont ils empruntent la couleur, tombent aiſément, ſi on n'a ſoin de tâter les branches qu'on veut ébourgeonner, afin d'épargner tous les bourgeons chargés de pêches. Il faut en outre, avant que d'en jeter aucun à bas, le préſenter en place ; on connoîtra par-là s'il eſt dans ſon ordre naturel, s'il ne forcera pas, ou s'il n'éclatera point du bas.

J'ajoute qu'il eſt de conſéquence, dans cette opération, de conſerver ſoigneuſement, non-ſeulement les feuilles deſtinées à préſerver les fruits des rayons brûlans du ſoleil, mais auſſi toutes les autres, quelque part qu'elles

soient. Cette proposition sera traitée de minutie par ceux qui ignorent quel peut être le ministère des feuilles dans l'ordre de la vegétation. Grew (*Ch. VI. p.* 188.) dit » que les parties les » plus grossières du suc demeurant » dans les feuilles, il n'entre dans le » fruit que les plus pures & les plus » délicates.

Deux sortes de branches doivent être supprimées dans les arbres lors de l'ébourgeonnement, d'abord celles qui sont irrégulières, infécondes, tortues, chancreuses, gommeuses, contre l'ordre de la nature, mortes ou mourantes; ensuite les bourgeons surnuméraires, quoique branches fructueuses pour l'année suivante, & les gourmands inutiles. Après avoir fait choix de ceux qui sont le mieux placés, on en supprimera un entre deux ou même deux de suite, selon que la muraille sera plus ou moins garnie.

Les mêmes règles doivent s'observer à l'égard des arbres en contrespalier & en éventail, avec cette différence que les premiers étant moins gênés que ceux d'espalier, on peut leur laisser plus de bourgeons, & que les seconds qui présentent une double

face, demandent à être ébourgeonnés par-devant comme par-derrière. Les buiſſons qu'on évide, ſeront dédommagés de cette ſuppreſſion par la quantité de bourgeons bien placés au pourtour qu'on leur laiſſera : il faut plus d'intelligence pour les ébourgeonner à propos, que les autres arbres. On coupera à ceux en plein vent tous les bourgeons maigres qui pouſſent par pelotons, & on n'en laiſſera qu'un ou deux bien placés. On leur retranchera les pouſſes qui ſe croiſent & s'entrelacent, & certains gourmands qui emporteroient tout l'arbre en apauvriſſant leurs voiſins. Elaguer peu-à-peu les bourgeons du haut de la tige, pour ne laiſſer que ceux qui doivent former une belle tête, eſt le moyen de n'avoir que des arbres chargés de fruits nombreux, gros & exquis qui préſenteront un coup d'œil charmant.

Un point capital de l'ébourgeonnement, relativement aux arbres en eſpalier, eſt de ne jamais abattre le bourgeon qui termine la branche, à moins que celui de deſſous ne ſoit meilleur. A la taille, comme je l'ai dit plus haut, on rapproche, on reſſerre, on concentre ; à l'ébourgeonnement,

on ne peut donner trop d'extenſion aux arbres, quand ils pouſſent vigoureuſement, & que tous les milieux ſont garnis. Il ſe rencontre ſouvent de groſſes branches de vieux bois, mortes depuis la taille du printemps, qu'on ne ſait ſi on doit abattre ou laiſſer; je penſe que de fortes inciſions faites aux arbres en Juin & en Juillet, leur ſont très-préjudiciables, & qu'elles doivent être remiſes à l'année prochaine. Néanmoins on peut diminuer la difformité cauſée par la préſence de ces branches, en paliſſant deſſus ou à côté des bourgeons voiſins.

Rien de plus ordinaire aux gourmands que de produire à leur extrémité deux ou trois branches : on ne laiſſera que celle qui ſera le plus avantageuſement placée, on coupera les deux autres. A l'égard des bourgeons que la Nature donne uniformément à tous les arbres pour ſervir de mères-nourrices aux fruits ; loin de les ſupprimer ou de les couper à deux ou trois yeux, un bon ouvrier les coulera le long d'une branche de vieux bois, ou les retournera en anſe de panier ſur le devant ou ſur un côté ; cette difformité, au reſte, n'eſt que

paſſagère; elle diſparoît lorſque le fruit eſt mûr, ou à la taille ſuivante. Les bourgeons que la gomme aura pris, ſeront raccourcis à un œil au-deſſous du mal, afin qu'il en faſſe de nouveaux.

Point d'arbres ni d'arbuſtes qu'on ne puiſſe ébourgeonner, pour qu'ils prennent une figure régulière.. Les ceriſiers, guigniers & bigarreautiers, par exemple, tant en eſpalier qu'en contreſpalier, reſſemblent, ſans l'ébourgeonnement, à des hériſſons. Comme ils pouſſent différemment qu'un pêcher & qu'un pommier, ils doivent auſſi être ébourgeonnés d'une autre manière. Ils n'exigent pas non plus la même préciſion ni la même correction. Leurs boutons toujours gros & nourris, parce que leurs fruits ſont par paquets ſortant du même œil, & qu'ils ſont abondans en sève, ont beſoin d'un plus grand nombre de branches qui leur ſervent de réſervoirs & de mères-nourrices. Ils pouſſent moins de branches à bois ſeulement, que de branches à fruit.

Le ceriſier fait auſſi éclorre ſur le vieux bois quantité de brindilles en devant, qui ſont précieuſes, & des

branches fortes, souvent aplaties avec des côtes, & cannelées qui prennent beaucoup de sève : on ne conservera celles-ci qu'autant qu'elles seront en nombre égal de chaque côté. La figure qu'il doit avoir est celle d'un éventail régulier. Jamais ses branches perpendiculaires ou demi-perpendiculaires ne s'approprient toute la sève, comme celles du pêcher. S'il s'emporte du haut, quoiqu'il se dégarnisse rarement du bas ; rapproché à la taille il pousse assez aisément. La façon de l'ébourgeonner est de lui ôter les rameaux trop nombreux, de laisser tous ceux qu'on peut palisser, quand même ils seroient trop drus, & de conserver les lambourdes des côtés & celles qui sont droites & courtes en-devant ; ces dernières donnent les plus beaux fruits & les plus abondans. On les retranche ensuite lorsque de nouvelles lambourdes les remplacent.

Un cerisier en espalier, bien dressé, ébourgeonné à propos, & palissé suivant les règles, forme un riche coup d'œil, sur-tout lorsque paré de ses fruits, il étale ses rameaux souples, dont le feuillage d'un vert brun & obscur, contraste avec le bel incarnat de

ses fruits pendans négligemment au bout d'une queue alongée.

Les précoces sont une classe séparée; leur bois est toujours plus fluet; cependant bien gouvernés, ils acquièrent une étendue semblable à celle des arbres d'une constitution plus robuste. Il est fort commun d'en voir à Montreuil qui ont trente pieds de face & au-delà: ils ne se plaisent qu'au midi & dans une terre neuve.

L'ébourgeonnement fait de la manière dont je l'ai dit, influe tellement sur la suite de l'ouvrage, qu'on n'a plus qu'une simple recherche à y faire de temps en temps. Les arbres ayant eu le loisir de jeter leur feu, deviennent plus sages, sans être épuisés, altérés, ni fatigués.

CHAPITRE VI.

Du Palissage.

L'ART du palissage consiste à attacher d'abord au treillage le côté le plus difficile de l'arbre, en commençant par

les branches du bas avant celles du haut, puis paſſer à l'autre côté, & finir par le milieu. Il n'eſt pas dans l'ordre de la Nature. Toujours elle porte en avant ſes rameaux pour ſuivre la direction & l'impreſſion de l'air. Toujours les bourgeons attachés & arrêtés s'écartent du mur par leur extrémité.

On diſtingue deux ſortes de paliſſages, l'un d'hiver & l'autre d'été. Tous deux ont également pour objet l'utilité & l'avantage de l'arbre ; le dernier ſe propoſe de plus de former un coup d'œil régulier. Tous deux tendent à lui donner plus d'étendue, à faire naître l'abondance, à accélérer la maturité du fruit, & à lui procurer avec un coloris charmant, une ſaveur douce & un parfum exquis.

De la façon dont on a traité juſqu'ici les arbres en eſpalier, qui ne parviennent jamais à garnir les murailles, il n'eſt pas aiſé de concevoir que le paliſſage contribue à leur donner plus d'étendue. On croiroit que ce ſeroit plutôt l'office de la taille. Rien cependant n'eſt plus vrai. Par la taille & l'ébourgeonnement, on ôte aux arbres d'eſpalier toutes les branches, tant de

devant que de derrière. Parmi celles qu'on laiſſe pour être dreſſées en éventail, il y en a au moins la moitié de ſupprimées aux différens ébourgeonnemens. Cette ſuppreſſion peut être eſtimée la troiſième partie de leurs membres. Joignez encore à ces prodigieux retranchemens celui de l'extrémité de leurs rameaux, & vous en conclurez que les arbres, au-lieu de s'alonger, doivent périr en peu de temps, & que la ſtérilité d'ailleurs leur eſt réſervée. Si donc au-lieu de tant les décharger & de leur faire pouſſer tant de bourgeons en pure perte, on laiſſoit à leurs rameaux plus d'étendue & plus de longueur, ils prendroient l'eſſor, & donneroient au centuple de ce qu'ils donnent ordinairement : ils ſe fortifieroient, & leur durée ſeroit plus longue. Puiſque nous leur ôtons par néceſſité les rameaux de devant & de derrière, qui font la moitié d'eux-mêmes, il faut, pour les dédommager, les laiſſer pouſſer par les côtés & étendre, ſuivant la force des arbres, les branches des extrémités & de face, ainſi que celles qui pouſſent entre-deux. Pourquoi les beaux eſpaliers ſont-ils ſi rares? C'eſt parce que tous

les Jardiniers déchargent leurs arbres à tort & à travers, & les tiennent de court le plus qu'ils peuvent. S'ils les alongeoient proportionnément à leurs pousses, on verroit l'abondance succéder à la disette, & des espaliers vastes, étendus, superbes, faire disparoître ceux qui, quoique bien placés & bien garnis d'arbres, sont d'un modique rapport.

Une des règles fondamentales du palissage, est d'alonger toutes les branches des extrémités, tant celles des côtés que de face. On va m'objecter que cette méthode fera éteindre les yeux du bas, & que les arbres n'auront plus de verdure qu'au bout de leurs branches. A cela je réponds qu'autant qu'un habile Jardinier est prodigue, quant à l'alongement des bourgeons à la pousse, autant est-il réservé à la taille, excepté à l'égard des branches de côté, & occupé de rapprocher & de concentrer. L'ignorant au contraire alonge à la taille les branches à fruit, & tient de court toutes les autres. Alors les premières n'ont pas de quoi y fournir, & les autres poussent avec véhémence. Rien n'est plus propre à rendre l'arbre plein, que de laif-

ſer à la sève ſes vaſes & ſes récipiens, pour s'y porter, en obſervant d'alonger par préférence les branches qui ont dans le bas des yeux francs. S'il arrivoit qu'ils fuſſent éteints, comme le pêcher ne repouſſe point communément, il y auroit un moyen pour les faire revivre; ſavoir, de greffer à la pouſſe ſur ces branches.

Le paliſſage contribue à une plus prompte maturité du fruit, à ſon goût & à ſon coloris. Par ſon moyen, l'arbre & le fruit ont également part aux bienfaits de l'air qui s'inſinue par ſes pores, l'humecte, le rafraîchit, lui porte la roſée durant la nuit, & lui verſe, le jour, des pluies fécondes. Dans les arbres de tige & en buiſſon, l'air circule & pénètre de toutes parts, au-lieu que contre la muraille il a moins de jeu & d'action.

Le paliſſage ſi utile pour tous les arbres, a pour le pêcher des avantages particuliers. Nul ne forme un plus riche tapis vert, & ne fait un plus beau coup d'œil qu'un pêcher bien paliſſé; ſes branches flexibles & dociles à nos volontés, ſemblent collées ſur la muraille & incorporées avec elle. Dans les autres arbres nombre

de branches pointent sur le devant, & y font des éminences ; comme elles font la base du fruit, on ne peut les supprimer : mais au pêcher nulle branche saillante, nul rameau indocile ; excepté les maîtresses branches, sa superficie ne doit point avoir plus d'un pouce d'épaisseur. La beauté de son feuillage toujours d'un vert naissant, le coloris & le velouté de ses fruits, le font admettre dans les jardins les plus réguliers, où il figure pompeusement avec les fleurs rares & précieuses.

Quelle riche palissade qu'un espalier d'arbres dont les branches sont distribuées d'une manière raisonnée & bien entendue, où l'intelligence a présidé pour leur donner plus ou moins d'étendue, pour avancer ou reculer les bourgeons, & dont le vide, la confusion & la difformité sont bannies! La *Pl. VII.* en offre deux modèles (*fig.* 2. & *fig.* 3.) dessinés d'après des pêchers de treize ans, greffés sur amandiers, & plantés par l'Auteur dans le petit potager de l'Abbaye de Livry : ils ont seize pieds d'étendue sur onze de haut. Dans celui de la *fig.* 2, les branches *a* sont fort

preſſées, mais à la taille on peut les éclaircir. Le vide *b* ſe remplira à meſure que les bourgeons s'alongeront. Ceux de la lettre *c* s'élèvent à la hauteur du chaperon ; loin de les rogner, on les a coulés de côté en les couchant. La branche-mère *d* eſt plus forte que ſa parallèle ; cette dernière, parce qu'elle porte deux membres, a pouſſé moins vigoureuſement : on les rendra égales en chargeant beaucoup la forte & ſoulageant la foible. *e* deux membres dont le ſupérieur eſt plus fort que l'autre.

Pour que le paliſſage ſoit dans les règles, il faut, pour ainſi-dire, qu'on puiſſe apercevoir du premier coup d'œil l'origine de chaque branche, & ſaiſir ce bel enſemble, où les parties ſe rapportent au tout. J'ai dit en parlant de la diſtribution des branches, qu'on ne devoit laiſſer que les obliques, de façon que chacune formât autant de petits éventails qu'il y a de membres dans l'arbre. Suivant la méthode ordinaire, il n'en forme qu'un, en prenant la figure d'un demi-cintre où toutes les branches partent du tronc comme autant de rayons qui vont du centre à la circonférence. Rien n'empêche que

ce qui a été pratiqué jusqu'ici dans la totalité de l'arbre, ne soit répété dans chacune de ses parties, & que de toutes en particulier on ne fasse en petit ce qu'on a fait en grand dans chaque arbre. Ces subdivisions qui composent un tout si parfait, offrent un aspect qui charme toujours, parce que l'image de l'abondance s'y trouve jointe à celle de l'agrément.

Je vais plus loin, & je prétends qu'il faut moins de temps pour diriger & palisser un arbre selon ma méthode, que suivant l'ancienne. Gouverné, comme je l'enseigne, tant pour la taille que pour l'ébourgeonnement, je diminue l'une & l'autre. Un seul occupe la place de trois, il est évident qu'en y employant les mêmes momens, on ne peut pas dire que la somme du temps que le travail exige soit augmentée.

Je tire les branches-mètes par leur extrémité tant que je puis les étendre, ainsi que les bourgeons qui en naissent, & les membres qui croissent perpendiculairement de distance en distance sur ces branches-mères obliques. Enfin, je tire également sur le milieu, en alongeant à droite & à

gauche chaque bourgeon, & c'eſt ainſi que je forme autant de petits éventails particuliers de chacune des branches. Les obliques qui ont pouſſé des deux jambes de mon V ſont paliſſées avec leurs faux-bourgeons, & ſervent à garnir le mur. Je continue la même opération d'année en année, & ce travail commencé de bonne heure, devient par la ſuite d'une extrême facilité. On ne le réitère qu'autant de fois qu'il ſe préſente des bourgeons à paliſſer, à meſure qu'ils pouſſent de nouveau & qu'ils s'alongent.

Le paliſſage à la loque l'emporte ſur les autres façons d'étendre les branches & les bourgeons des arbres, tant de ceux qui donnent des fruits de primeur, que du pêcher. Comme cet arbre délicat eſt ſouvent attaqué de la cloque, plus ſes rameaux ſont rapprochés du mur, moins il eſt ſujet à être attaqué par les mauvais vents. Ses boutons étant comme collés ſur la muraille, s'alongent plus promptement, & ſes fleurs s'ouvrent auſſi plutôt qu'au paliſſage ſur le treillage. Une des raiſons pour leſquelles le pêcher réuſſit mieux à Montreuil que par-tout ailleurs, c'eſt parce qu'on y attache ſes

branches sur le mur même : le fruit y reçoit immédiatement la réverbération des rayons du soleil. Il doit aussi avoir plus de goût, parce que la cuisson & la digestion des sucs s'y font infiniment mieux que dans ceux qui en sont éloignés d'un ou de deux pouces sur un treillage carré. La nature nous montre des exceptions quant à ce point, dans l'abricotier & dans le prunier. Les fruits de l'un & de l'autre n'ont point de goût & fort peu de couleur en espalier, en comparaison de ce qu'ils en ont en plein vent.

Il est maintenant question de savoir en quoi le palissage à la loque est utile à l'arbre. Je serai obligé d'entrer à ce sujet dans quelques petits détails nécessaires pour répondre aux difficultés faites par les adversaires de ce palissage. Toute ligature gêne plus ou moins l'écorce des arbres sur laquelle elle appuie. Cette écorce, ou est dure dans le bois formé, ou est tendre dans les bourgeons de l'année. Si elle est dure, on lie les branches avec de l'osier : cet osier venant à sécher, presse nécessairement l'écorce de la branche, & fait par rapport aux parties musculeuses des arbres, ce que fait une ligature sur

nos membres auxquels elle cause un serrement qui empêche, jusqu'à un certain point, la circulation des esprits. La jeune branche venant à grossir, l'osier qui entre dans son écorce, la coupe, & il s'y forme deux bourrelets. De-là naît un chancre, & si c'est un arbre de fruit à noyau, la gomme s'y met nécessairement.

Quant aux bourgeons qui sont tendres, dont la peau est fort mince, & qui sont remplis de sève, le jonc de marais, sur-tout celui de Marseille, que j'exclus du palissage, parce qu'il coupe l'écorce & émousse les serpettes, forme toujours, lorsqu'on fait la ligature, une petite tache noire sur la surpeau, laquelle devient contusion quand le bourgeon grossit. La raison pour laquelle les Montreuillois bannissent toute ligature pour dresser & palisser leurs arbres, est la même que celle qui autorise les Orientaux à retrancher de leur habillement ce qui peut, en serrant les membres de leur corps, troubler la circulation du sang, ou en arrêter le cours. Ils se contentent de ceintures semblables à celles de nos gens qui courent la poste, pour empêcher seulement leurs hardes de flotter

autour d'eux. La loque qui eſt douce, & qui d'ailleurs ne preſſe ni les branches ni les bourgeons, n'a point les inconvéniens du jonc.

Ceux qui ne ſont pas habitués à la loque, ne peuvent ſe perſuader qu'elle ſoit prompte & facile. Que l'on compare le temps de tirer un oſier & un jonc de ſa poignée, celui de paſſer l'un ou l'autre derrière le treillage & le bourgeon, de les tordre enſuite deux ou trois fois & de les couper; que l'on le compare, dis-je, à l'action de prendre une loque dans ſa trouſſe, de la plier ſur la branche ou ſur le bourgeon, & de chaſſer le clou, & on décidera de la facilité & de la promptitude de l'opération. A une longue branche on met cinq à ſix joncs, au-lieu qu'à la loque un ou deux clous ſuffiſent, & quand le bourgeon s'alonge & prend ſon pli par en-bas, il ſuffit de faire une petite peſée pour lever le clou avec la tête du marteau, & le repoſer plus haut.

Un avantage de la loque qui décide de ſa prééminence ſur le paliſſage au jonc, c'eſt qu'elle vous force, pour ainſi-dire, de ne placer que les bourgeons néceſſaires, & de ſupprimer les

autres, parce que la muraille, une fois garnie, ne vous permet pas d'en employer de ſurnuméraires, dont les feuilles miſes les unes ſur les autres, cauſeroient une confuſion révoltante. De plus, lorſque la loque eſt bien travaillée, quelque vent, quelque ouragan qui ſurvienne, rarement il y a des branches détachées, des bourgeons caſſés ou offenſés.

Si ce paliſſage, me dira-t-on, eſt le plus avantageux, au moins n'eſt-il pas le plus honnête. J'en conviens pour le temps de l'hiver & du printemps; les campagnes ſont rarement habitées alors, & on ne profite guère de cette décoration ſi vantée du treillage carré. J'avoue qu'elle eſt devenue indiſpenſable, eu égard aux plantations réitérées & aux endroits dégarnis des murs. Mais ſi la façon de bien conduire les arbres pour garnir en peu de temps les murailles, étoit générale, je penſe que le treillage ne ſeroit rien moins que néceſſaire. Quant au coup d'œil qu'on trouve peu décent, il ne s'agit que de s'y accoutumer. Néanmoins j'accorderai par compoſition, que le treillage ſoit conſervé dans les jardins de propreté, où les eſpa-

liers font admis, pourvu qu'il foit exclu des potagers, fruitiers & vergers.

Je ne dirai rien de l'ufage où font quelques Jardiniers de chaffer un clou dans la muraille, & d'attacher chaque bourgeon deffus : la rouille a bientôt gagné l'écorce de la branche & du bourgeon, la gomme furvient, enfuite un chancre, & enfin la gangrène.

La façon de placer les bourgeons ne varie point fuivant les différentes formes de treillage. Obfervez toujours de ne jamais faire prendre de faux plis aux bourgeons, de ne les point forcer ni contourner, & que la naiffance de chacun foit, comme je l'ai dit, aperçue, en les confidérant depuis leur bafe jufqu'à leur extrémité. Il faut que les branches foient toutes placées dans un ordre de proportion, & efpacées à une forte d'égalité, de façon que les vides foient remplis fans confufion, & qu'aucune branche ne faffe le cerceau ni l'anfe de panier, excepté dans les cas que j'ai indiqués.

Ceux qui paliffent au jonc auront foin de ne point appuyer ferme fur les bourgeons; en le ferrant fort, ils s'ex-

poſeroient à couper ou à entamer leur écorce. Ils doivent auſſi ne placer leur ligature que dans l'intervalle d'un œil à un autre, & jamais ſur un œil, ſur le nodus, ni ſur la feuille.

Quand il eſt queſtion d'atteindre à une maille du treillage, & que le bourgeon eſt encore trop jeune, pour être paliſſé par le petit bout, il vaut mieux le laiſſer incliné, que d'eſſayer de le paliſſer. Lorſqu'il vient à grandir il ſe tortue, & il n'eſt plus poſſible de lui faire prendre enſuite une autre forme. Il eſt des cas où pour remplir quelque vide, & donner un pli à un jeune bourgeon, on le paliſſe, quoique trop court, en lui mettant une alonge avec du jonc; alonge placée d'une façon aiſée vers ſon milieu, dont on attache l'extrémité en forçant médiocrement, à cauſe que le jonc prête quand il sèche. On doit encore veiller à ce que le bourgeon ne ſe fourre point derrière le treillage, d'où il eſt difficile de le retirer, ſur-tout quand on l'a laiſſé grandir. Au paliſſage à la loque, on eſt diſpenſé de ces précautions.

J'ai parlé de l'utilité des feuilles & de leur conſervation lors du paliſſage.

Souvent l'échelle dont on ſe ſert les fait-tomber, caſſe les bourgeons, & détache les fruits. On a coutume de chercher un vide au mur pour l'y poſer entre deux bourgeons, & enſuite de peſer deſſus, afin que le pied entre dans la terre. Cependant le poids du corps du Jardinier fait pencher l'échelle à droite ou à gauche, & le haut qui deſcend endommage les fruits, les feuilles & les bourgeons. Si pour éviter ces inconvéniens, on prend une échelle qui monte juſque ſur le chaperon, il faut lui donner du pied : l'ouvrier trop éloigné de ſon ouvrage, travaille alors mal à l'aiſe, & avance peu en ſe donnant beaucoup de peine.

L'échelle la plus commode (*a*) a, par le haut, deux chevilles de bois de la longueur d'un pied, placées à douze pouces de l'extrémité de ſes montans. Chaque pied eſt encaſtré dans une boule de ſix pouces, afin que l'emboîture en ait au moins trois en carré. Il eſt à propos que le bas de l'échelle ſoit un peu plus large que le haut, pour lui donner plus d'aſſiette.

(*a*) *Voyez* la Pl. IV. *du Dictionnaire du Jardinage.*

Je

Je me suis toujours servi, tant pour palisser, que pour cueillir mes fruits, de marche-pieds de vingt-quatre pouces de haut : par leur moyen le Jardinier à son aise, n'ayant point l'ouvrage trop près de lui ni trop loin, comme à l'échelle, travaille mieux & plus vîte. On fait ces marche-pieds légers, & les montans sont emboîtés dans un bout de coulisse, afin qu'ils ne puissent entrer en terre.

On a dit que l'action de croiser étoit vicieuse. Voici quelques occasions où elle cesse de l'être.

Une grosse branche de vieux bois est hors d'état de servir ; je me propose de la récéper l'année suivante. Si je l'abats présentement, elle occasionnera un trop grand vide. Je la laisse donc, mais je fais passer dessus un bourgeon voisin destiné à la remplacer.

Je suis obligé d'abattre sur un arbre beaucoup de branches semblables à la précédente, & pour ne pas multiplier les plaies, j'en remets une partie à l'année prochaine. Je ménage alors plusieurs bourgeons ou des gourmands capables de remplir le vide qu'elles feront. Si je les palisse suivant les règles, ils auront pris un pli tout diffé-

rent de celui qu'il faut qu'ils prennent ; & lorſque je voudrai les amener, je courrai riſque de les forcer ou de les caſſer. Lors de la pouſſe, & quand ils ſont dociles, je les paſſe en travers, ſoit par-deſſus, ſoit par-derrière ces branches à retrancher.

Je ſuppoſe que j'aye nombre de branches chargées de fruits ; l'année ſuivante elles demanderont à être remplacées par leurs voiſines qui ſont fécondes. Je n'ai point d'eſpace & je ne puis m'en procurer : je paliſſe alors en coulant quelques-unes de ces branches, pour les diſpoſer à prendre dans leur temps la place de celles-là, ſans les fourrer, les forcer ni les contourner : toutes ces opérations mauvaiſes, deviennent néanmoins quelquefois indiſpenſables. Une forte branche, par exemple, dénuée de verdure dans toute ſa longueur, fait éclorre un bourgeon favorable ſur le devant ou ſur le derrière. Si je le coupe à cauſe de ſa difformité, j'ôte tout l'eſpoir de mon arbre ; ſi je le tire de côté, ou que je le coule le long de la branche, il fait un mauvais effet. Je laiſſe donc croître ce bourgeon juſqu'à la longueur de ſix pouces. Alors j'appuie légère-

ment vers l'endroit où il a pris naiſſance, & je l'incline un peu en le liant à la groſſe branche. Quelques jours après je le fais approcher un peu plus, juſqu'à ce qu'il ait pris un bon pli. Si l'année ſuivante j'abats la groſſe branche, je la ſcie en bec de flûte près de ce bourgeon, qui d'ordinaire eſt un gourmand.

Lorſqu'en paliſſant on a découvert certains fruits qui demanderoient encore à être cachés, on tire par-deſſus une petite branche voiſine pour les couvrir. Cette difformité paſſagère n'eſt-elle pas préférable à leur perte ?

Des arbres ſont plantés trop près, on ne ſait comment les paliſſer. J'ôte dans ce cas un arbre entre-deux, ou j'en ébotte un, j'examine auſſi les plus vigoureux que j'alonge, tandis que je tiens de court leurs voiſins, & je préfère ceux qui ont les bourgeons les plus francs à ceux qui le ſont moins, & que je décharge amplement.

Le paliſſage étant achevé, on ne doit pas manquer de donner aux arbres un léger labour. Sa néceſſité eſt fondée, 1°. ſur ce qu'en paliſſant on a battu la terre à leur pied, qui ne peut plus être pénétrée des rayons du ſoleil,

ni humectée de la pluie; 2°. Sur ce que les plaies ayant jusqu'à un certain point occasionné une dissipation de sève & troublé son cours, le labour en développant les sucs de la terre, les met en mouvement pour les faire passer plus promptement dans les parties de l'arbre. Il est encore utile, afin de lui donner la facilité de recouvrir toutes ses plaies, d'y répandre une cruchée d'eau, sur-tout après les sécheresses.





LE PÊCHER

ET LES AUTRES ARBRES

CONSIDÉRÉS DANS LEUR VIEILLESSE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Moyens de renouveler les vieux Pêchers.

Le temps où le pêcher approche de la vieilleſſe n'eſt pas aiſé à déterminer. S'il a peu de beaux jours, il ne faut l'attribuer qu'à ceux qui le cultivent. Bien conduit, il n'eſt jamais vieux dans un ſens, quelque nombreuſes que ſoient ſes années ; la fécondité, la

vigueur & la ſanté continuent d'être ſon partage.

Je diſtingue deux ſortes de pêchers vieux ; ceux qui ont été bien gouvernés depuis leur jeuneſſe, juſqu'au temps où ils commencent à être ſur le retour, & ceux qui l'ont été mal. Comme les pêchers de la première claſſe forment le plus petit nombre, je puis également les enviſager ſous ce dernier rapport, & ne preſcrire à leur égard qu'un grand ménagement, & une partie de ce que je vais appliquer aux autres. Les vices d'origine & les vices accidentels occaſionnent donc les diverſes maladies des pêchers dans leur vieilleſſe. Les plus ordinaires ſont d'être épuiſés & ruinés, d'être mangés de gomme & de chancres, d'avoir l'écorce deſſéchée, d'être couverts de gale & de mouſſe ; enfin de n'avoir plus qu'un reſte de vie que leur communique un peu d'écorce verte encore, dans la partie ſeulement qui répond à la muraille.

Ce ne ſont plus ces branches vigoureuſes, ces gourmands nourris & multipliés, ces beaux jets ſurchargés de boutons, ces rameaux verdoyans, & ce touffu de bourgeons pullulans de

tous côtés. Ils font remplacés par des jets chétifs, des yeux uniquement à fleur fans prefque aucun bouton à bois, & quantité de faux-bois. Les traitemens & les remèdes que je vais prefcrire pour leur guérifon contribueront à les renouveler.

Avant que d'entrer en matière, je ne puis qu'applaudir à l'ufage prefque univerfel, de planter un jeune arbre entre deux vieux, qu'on élague à mefure qu'il s'étend, jufqu'à ce qu'il devienne affez fort pour les remplacer.

Je fuppofe préfentement un pêcher ancien qui a encore de la reffource, quoique privé de fes gourmands, chargé de branches perpendiculaires au tronc, emporté du haut & dégarni du bas & des côtés. On peut l'éboter, c'eft un trifte expédient, après lequel il n'eft plus bon qu'à brûler, s'il ne fe remet pas; le ravalement & le rapprochement font deux moyens plus propres à le rétablir. Mais le difcernement néceffaire pour faire tourner ces opérations au profit de l'arbre, y préfide bien rarement. Faut-il ravaler? On abat tout l'arbre jufque fur la greffe ou fur deux ou trois groffes

branches à six pouces de longueur chacune. S'agit-il de rapprocher? On le récépe entièrement sur le jeune bois, ou sur la souche, ce qui s'appelle étronçonner. Il arrive de-là que l'arbre qui souvent a l'écorce fort dure, ne peut pousser de bourgeons, & meurt, ou que la multiplicité des plaies lui cause un tel épuisement, qu'éventé il ne fait que des pousses maigres, & que les grosses branches brusquement rapprochées meurent en partie.

Si on m'objecte l'exemple des arbres des forêts qui, étant coupés par le pied, font éclorre de leur tronc de nouveaux jets qui percent immédiatement de l'écorce, & s'élèvent prodigieusement; je répondrai que le tronc étant continuellement imbibé en terre de l'humidité qui y réside, son écorce est beaucoup plus aisée à s'ouvrir pour la sortie de ces jets, au-lieu que l'écorce écailleuse de ceux qui sont ravalés sur le gros bois, frappée de l'air, & dès-lors plus compacte & plus dure, ne peut être que difficilement percée par l'éruption de la sève. De plus, la coupe de ces vieux bois étant exposée au soleil, aux pluies & aux diverses

intempéries de l'air, ne peut se guérir, & tandis que dans les arbres vigoureux, le bourrelet cicatrisant commence à se faire, la partie ligneuse & la moëlle s'attendrissent, s'excorient, & l'humidité les mine peu-à-peu. Quoiqu'il arrive aussi à de vieilles souches coupées dans les bois, de se convertir en poussière, l'arbre ne périt pas : ses rejetons sortant du tronc pour la plupart, prennent racine en terre, & sont en état de subsister par eux-mêmes.

La délicatesse du pêcher exige que le ravalement & le rapprochement ne se fassent que par partie, & en trois ou quatre années. Alors on donne le temps à chaque plaie de se cicatriser, & la sève n'étant ni éventée ni évaporée, suffit, tant pour produire de nouveau bois, que pour former le bourrelet essentiel au recouvrement de ces ouvertures successives.

La première année, je ravale trois grosses branches, une dans le milieu, & une à chaque côté ; la seconde & la troisième, je double & triple ce retranchement, si l'arbre est considérable. Les bourgeons qui naissent sont communément des gourmands. Je les

laiſſe pouſſer de toute leur longueur, en ſupprimant ſeulement les faux-bourgeons de devant & de derrière, & conſervant précieuſement ceux des côtés pour amuſer la sève. La ſeconde année, je taille fort long ces pouſſes; & les faux-bourgeons des côtés me donnent des fruits qui, à la troiſième, ſont plus abondans encore ſur les branches-crochets, nées immédiatement des yeux de tous ces gourmands.

On diſtingue deux ſortes de rapprochemens : l'un ſe fait ſur le vieux bois des années précédentes, l'autre ſur les bourgeons de la dernière pouſſe. Tous deux s'exécutent au printemps à la taille, mais différemment, ſelon la nature des branches & l'état actuel de l'arbre, en rapprochant celles qui choquent davantage par leur dépouillement & leur épuiſement. S'il faut les ravaler, & qu'il n'y ait point de pouſſes dans le bas, on a bientôt pris ſon parti : mais ſi dans le bas de ces branches épuiſées on trouve quelque bon bois, on coupe au-deſſus, & on le rapproche à deux ou à trois branches. Si on n'en laiſſoit qu'une & qu'elle vînt à manquer, on n'auroit

plus de ressource, l'arbre seroit dégarni. Je taille à deux ou trois yeux ces branches de la pousse précédente. Lorsqu'il est question de l'ébourgeonnement, je rapproche sur le bourgeon d'en-bas ; & l'année suivante, j'alonge ou je tiens de court à proportion de la vigueur des bourgeons. Je commence toujours par ravaler les branches perpendiculaires, qui sont ordinairement la cause du mauvais état des arbres.

Pendant quatre ou cinq années, me dira-t-on, que durent ce ravalement & ce rapprochement, vos arbres sont stériles. Je distingue les arbres fruitiers à pepin de ceux à noyau. Si je ravale & rapproche les premiers, où le fruit est trois ans à se former, je n'en puis avoir que vers ce temps-là aux nouvelles branches que je fais pousser. Mais comme je me restreins à décharger & à rappeler l'arbre, alors les lambourdes & les brindilles qui restent, sont plus fructueuses qu'auparavant. Si ce sont des arbres de fruits à noyau, comme les boutons à fruit se forment dans chaque année, je ne puis manquer d'en avoir, puisque je fais

pouſſer de nouveau bois franc à la place d'un bois uſé. La ſeconde année & la troiſième, l'augmentation eſt ſenſible ; juſqu'à ce que mon arbre étant tout-à fait formé, je ſuis en état de le charger. J'oublie alors qu'il eſt vieux, & je le conduis comme un jeune.

Sur les vieux arbres on rencontre fréquemment des chancres, de la gomme, des plaies non recouvertes, des chicots, des onglets : je fais diſparoître toutes ces difformités ; la conſidération de tant de plaies, indépendamment de celles du ravalement & du rapprochement, m'engage à ne pas faire mon opération en une ſeule année. Je gratte avec la pointe de la ſerpette les vieilles écorces qui s'exfolient, & je coupe tout ce qui eſt mort, juſqu'à ce que j'arrive au vif. Je fais la même choſe aux chancres que je nettoye bien. J'ôte les bois morts, j'enlève la vieille gomme, & j'applanis les lèvres deſſéchées de ces plaies. Je creuſe juſqu'au vif dans toutes les cavités avec la pointe de la ſerpette. Lorſque l'arbre eſt exactement viſité, j'applique mes cataplaſmes ſur ſes plaies. Au reſte la ſaiſon

du printemps eſt la ſeule convenable pour de ſemblables panſemens. Par de tels moyens, la sève qui ſe porte naturellement vers les plaies pour opérer la réunion des parties, coule à la faveur de ces topiques; & au bout de quelques années l'écorce, ſoit de la tige, ſoit des branches de ces vieillards, ſe trouve auſſi liſſe que celle des jeunes arbres.

Les différentes ſuppreſſions que je viens de détailler, opèrent néceſſairement de grands vides aux eſpaliers. Je les remplis, ou je tâche de les rendre moins ſenſibles en cette manière. Je dépaliſſe mon arbre entièrement, & lorſque les panſemens ſont achevés, je diſtribue à diſtances à-peu-près égales, tous les bois reſtans, mais je n'en force aucun, je ne m'aviſe point de trop plier les branches, pour les attirer & remplir un vide, elles éclateroient aiſément. On a vu que la tenſion de la peau altéroit la circulation de la sève. Aſſez ſouvent ces arbres foibles font des pouſſes ſauvages qui partent du tronc & des racines; leurs branches uſées à force d'y recevoir la sève, ne ſont plus en état de la contenir. Les fibres ſont rapprochées

& comme crispées, & les pores de la peau sont fermés. Les racines néanmoins sont encore pleines de force. La sève ne rencontrant que des obstructions dans les parties de l'arbre, produit quelquefois ces sauvageons dont je parle : on les greffe, & ils le renouvellent; alors ils sont préférables à de jeunes arbres. Au-lieu de le récéper, il vaut mieux laisser la souche deux ou trois ans, afin de servir de tuteur à la nouvelle pousse, & lui donner le temps de grossir suffisamment pour pouvoir être sévrée sans altération.

Outre les moyens de remettre les vieux pêchers que j'ai indiqués, il en est un autre qui consiste dans le renouvellement de leurs racines. A la chûte des feuilles, je découvre superficiellement le pied de l'arbre, ensuite je vais chercher les extrémités des grosses racines. Je raccourcis les petites & les moyennes, ainsi que le chevelu; & je rafraîchis les grosses. Je supprime les parties usées, pourries, ou rongées par les vers blancs. Je fais ensuite enlever toute la terre, pour en substituer de nouvelle mêlée avec du terreau ou du fumier bien

consommé; de cheval aux terres dures & compactes, de vache aux terres légères, & de crottin de brebis à celles qui sont froides.

Ce raccourcissement des racines occasionne d'abord la production d'un nouveau chevelu. En ôtant ensuite celles qui ne peuvent faire fluer vers l'arbre qu'une sève viciée, je lui prépare des canaux plus purs & plus sains par la réproduction des racines qui vont se former. L'application de l'onguent de Saint-Fiacre & la terre neuve mêlée, donnent lieu à la sève de se porter dans tous les réservoirs de l'arbre, sans être retardée ni arrêtée. Ayant suivi cette opération dans ses effets, j'ai remarqué qu'au printemps suivant les arbres avoient produit une infinité de filets qui dardoient en terre, & que loin d'avoir pâti, ils étoient plus hâtifs & portoient des fruits nombreux à parfaite maturité. J'ai cru être l'inventeur de cette taille des racines, mais j'ai eu la satisfaction, depuis que je l'ai pratiquée, de la trouver dans la Quintinye.

Lorsqu'il y a des boutures ou usées ou naissantes du tronc, ce qui arrive fréquemment à ces vieux arbres, je

les coupe tout près de l'écorce. Si elles viennent du fond, je les retranche sur les racines qui les ont produites. Les pêchers greffés sur prunier sont fort sujets à pousser de ces boutures; il est essentiel de les aller chercher, pour les détruire jusqu'au fond de la terre.

La plupart des arbres ne dépérissent que parce que les sucs de la terre qui les nourrit depuis long-temps sont épuisés. Quoique son fonds soit bon, il est indispensable de le renouveler. Ce moyen seul m'a souvent réussi pour remettre de vieux pêchers. Si ce changement de terre ne suffit pas, il faut un secours plus puissant, tel que celui des engrais.

La nécessité de fumer le pêcher se fera sentir à tous ceux qui ont étudié la nature de cet arbre. Etranger parmi nous, il doit être traité différemment que les naturels du pays: si on le considère ensuite par rapport à la grande dissipation & à la déperdition de sa sève, causées par les bourgeons nombreux qu'il fait éclorre, par son flux de gomme, par le desséchement qu'occasionne dans toutes ses parties l'impression vive des rayons du soleil, &

par la disette des sucs de la terre épuisée, il est certain qu'il a besoin d'être fumé de temps à autre.

L'automne est la saison la plus convenable pour cette opération. On fait un bassin d'environ un pied de profondeur, à commencer vers l'endroit où aboutissent les grosses racines, & on va en mourant jusqu'au pied de l'arbre. On laisse le fumier durant l'hiver sans le couvrir, & au printemps, lorsqu'il est bien fondu & presque en miettes, on laboure & on l'enterre. Quand on fume au printemps, le fumier, quoique pourri, a toujours une crudité qui ne fournit point des sucs bien travaillés. Le pied des arbres fumés alors, est couvert de mauvaises herbes, ils deviennent eux-mêmes tout noirs, par les divers insectes qui les rongent; presque toujours les pucerons & la cloque les attaquent. A Montreuil on fume les pêchers tous les trois ou quatre ans. Ne seroit-il pas mieux de prendre le besoin pour la règle & la mesure de la distribution du fumier?

Les vieux pêchers se mettent beaucoup plus à fruit qu'à bois. La raison en est, que la sève n'y coule plus avec la même célérité que dans les

jeunes. Les ſucs nourriciers y ſont inceſſamment retardés par l'épaiſſiſſement des liqueurs, & parce que leurs pores étant plus ſerrés, & preſque ſans moëlle, le parenchyme eſt plus aplati, leurs couloirs, leurs ſéparations ſont extrêmement preſſés, & il ſe forme par conſéquent dans les paſſages de la sève des obſtructions & des embarras qui opèrent une lenteur dans ſon action. Qu'aperçoit-on dans l'extérieur de ces vieux arbres? Une quantité de cicatrices qui ont occaſionné des nodus fréquens par leſquels l'action de la sève n'eſt pas peu retardée. Leur écorce n'eſt point, comme celle des jeunes, imprégnée de liqueur & de cette lymphe qui à la moindre contuſion ſe fait apercevoir, mais elle eſt sèche, plate & dure, telle que la peau des vieillards. Un affaiſſement univerſel, en un mot, fait que leurs conduits organiques n'ont plus leur jeu, ni leur reſſort, comme autrefois. L'évaporation des parties ſpiritueuſes y eſt rare, tout y eſt employé & mis à profit, au-lieu que dans les jeunes il s'en fait une diſſipation conſidérable, qu'ils ſont obligés de réparer aux dépens de l'abondance de la sève. La

dureté des parties qui composent la racine des vieux pêchers, est telle, que les sucs de la terre y sont admis avec moins d'affluence, & qu'ils y font un plus long séjour. Ce sont-là les causes de l'abondance & de l'excellence des fruits, nés souvent sur de vieilles souches, fruits si savoureux & si substantiels, que ceux des jeunes arbres les plus vigoureux ne peuvent leur être comparés.

Les jets que produisent les pêchers dans leur vieillesse, sont ordinairement très-courts, les boutons à fruit sont plus gros & plus serrés. Rarement poussent-ils des gourmands; chaque année ils perdent quelque branche usée, qu'il faut tâcher de remplacer par une voisine. Un Jardinier qui réfléchit peu, voit beaucoup de boutons à fruit bien nourris, & tire dessus amplement. L'année d'après, quantité de branches, épuisées par cette charge surabondante, sèchent & périssent. La mort de l'arbre suit de près cette funeste abondance, dont le Jardinier s'étoit applaudi. Il eût réussi à donner à son maître des fruits cueillis sur un sujet étique, s'il l'eût taillé court & conduit avec la plus grande retenue.

Deux ou trois yeux laiſſés aux bonnes branches, un ſeul aux foibles, & une diſtribution raiſonnée, pour que l'arbre ſoit toujours plein, conſtituent toute l'économie de celui qui tire à ſa fin. Quant à ceux qui par leur vigueur imitent les jeunes, je leur lâche un peu la main, en les rapprochant & les concentrant le plus qu'il m'eſt poſſible. Leurs pouſſes vigoureuſes ne me font point perdre de vue leur âge. Ceux qui ont été bien conduits & qui donnent des gourmands, je les traite comme les jeunes, en ne les alongeant néanmoins à la taille que médiocrement.

L'ébourgeonnement de ces vieillards eſt fondé ſur les mêmes raiſons. On ne doit leur laiſſer que de bon bois, & ne pas être ſéduit par des bourgeons nombreux & de belle apparence. Leur petit nombre ſur lequel j'aſſieds ma taille, eſt préférable à la quantité qui ne feroit qu'entretenir l'arbre foiblement. Dans les années abondantes en pêches, les vieux ſemblent, à l'envi des jeunes, s'efforcer de prouver leur fécondité : il faut pour lors les décharger proportionnément à leur état.

Non-seulement on ne doit point souffrir de mauvaises herbes, ni même de plantes utiles au pied des arbres, tant jeunes que vieux, mais il faut labourer ceux-ci, en hiver & au printemps à la bêche préférablement à la houe. Cet instrument coupe les racines, & ne réduit point assez en miette la terre dont il n'atteint pas le fond aussi avant. Outre ces labours que j'appelle fonciers, il en est de superficiels, autrement dits binages, qu'il faut faire tous les quinze jours ou trois semaines, à moins qu'il ne survienne de grandes sécheresses. Mais après des pluies abondantes, ce soulèvement des parties sulfureuses de la terre que le labour développe quand il est frappé des rayons du soleil, porte jusqu'aux racines une chaleur douce & bénigne qui s'insinue dans les parties intérieures de l'arbre. Ces binages légers dont je parle, empêchent, sans effruiter la terre, les mauvaises herbes de croître. Celle qui seroit labourée foncièrement tous les quinze jours, seroit bientôt privée de ses sucs par l'évaporation.

L'humide radical qui n'est plus le même dans la vieillesse des arbres,

que dans leur jeuneſſe, demande à être entretenu durant les ſéchereſſes, par les arroſemens deux fois la ſemaine. Ils ſont encore plus néceſſaires vers le temps de la maturité des pêches, je ſuppoſe que les terres ſont sèches & ſablonneuſes. Il n'en eſt pas du pêcher comme de la vigne, à qui les engrais & l'humidité ſont préjudiciables pour le goût de ſon fruit. La pêche dans un terrein trop ſec, eſt âpre & petite ; dans un terrein humide, elle groſſit, mais n'a point de goût ; elle eſt délicieuſe lorſque la terre eſt ſuffiſamment humectée, en même temps que ſes ſucs ſont animés & ſpiritueux.

CHAPITRE II.

Des défauts naturels du Pêcher.

Un pêcher, malgré ces attentions, peut ne pas répondre à nos ſoins : il n'en faut pour lors chercher la cauſe que dans ſes défauts naturels. Il en eſt de deux ſortes ; les uns extérieurs,

comme les loupes, les excrefcences, les calus & les bourrelets des greffes; les autres intérieurs, tels que les fauvageons de prunier fur lefquels le pêcher a été greffé, la délicateffe de l'arbre & fon mauvais tempérament, caufés par le fumier & le terreau dans lequel il aura été élevé. Ces derniers qui attaquent fa conformation intérieure, font fans remède, les autres peuvent être réformés & corrigés. Tous lui occafionnent fouvent des maladies & la mortalité.

J'ai fait plufieurs fois l'opération de couper les loupes qui croiffent fur les arbres. Quelques-uns l'ont foutenue & ont guéri, d'autres font morts. Quand ces loupes ne font que naiffantes & groffes comme un œuf de pigeon, on ne rifque rien d'en faire l'amputation, fur-tout à de jeunes arbres; en y appliquant l'onguent de Saint-Fiacre & le renouvellant au befoin, la plaie guérit parfaitement, fouvent au bout de l'année.

Ainfi que les os des animaux, le corps des arbres eft fujet à des exoftofes formées d'un bois extrêmement dur, dont les fibres font irrégulières: la partie ligneufe qui, dans ces en-

droits, s'eſt développée avec plus d'abondance qu'ailleurs, paroît en être la cauſe. D'autres qui forment des éminences ſuivant la direction de la tige, ſont occaſionnées par un coup violent de ſoleil.

La plus conſidérable des difformités du pêcher & des arbres fruitiers, eſt le bourrelet qui ſe forme à l'endroit de leur greffe. Pendant les trois ou quatre premières années elle groſſit conſidérablement, tandis que la tige reſte à-peu-près dans le même état. Au bout de dix ans, ce bourrelet, dont les progrès ont été ſi ſenſibles, commence à ſe fendre, enſuite la peau s'écaille, & l'arbre va toujours en dépériſſant. Les branches latérales meurent les unes après les autres. Les perpendiculaires au tronc ſubſiſtent ſeules; leur groſſeur eſt quelquefois du triple de celle de la tige.

Curieux de connoître la cauſe d'un événement ſi ſingulier, j'ai tiré de terre quelques poiriers ſur coignaſſiers & des pêchers ſur prunier, dans leſquels cette difformité du bourrelet étoit plus ſenſible : j'en ai diſſéqué les différentes parties, & j'ai aperçu au

au microſcope des ſinuoſités & des poroſités ſemblables à celles qui compoſent l'éponge. Dans les jeunes arbres, elles étoient extrêmement molles, humides, aqueuſes & percées de quantité de petits trous, tels que ceux d'un dé à coudre; en les coupant, l'eau diſtilloit de toutes parts. Dans les arbres vieux & deſſéchés, ces parties devenues auſſi dures & auſſi compactes, qu'elles étoient faciles à couper dans les premiers, avoient leurs pores extrêmement ſerrés, à-peu-près comme ceux du tronc même. Ces obſervations m'ont amené au point de regarder ce bourrelet comme un dérangement de nature. Toutes les fois qu'il groſſit, ſans que la tige profite à proportion, ou qu'il ſe tuméfie & ſe dilate, tandis qu'elle reſte toujours la même, ou à-peu-près, on peut aſſurer que l'arbre ne vivra pas long-temps; mais lorſqu'elle croît proportionnément au bourrelet, quoiqu'il ſoit un peu dominant, c'eſt un ſigne non équivoque de la bonne complexion de l'arbre.

Quatre cauſes m'ont paru concourir à la formation de ce difforme bour-

relet, 1°. Une greffe qui, dans la pépinière, a été appliquée ſur un ſauvageon trop fluet ou vicieux, 2°. les branches perpendiculaires à la tige, 3°. le retranchement des gourmands, 4°. le pincement & la ſuppreſſion des extrémités des bourgeons durant la pouſſe.

J'ai greffé des ſauvageons de toute eſpèce, à la groſſeur ſeulement d'une forte plume à écrire, & j'ai vu la sève ſe porter vers l'écuſſon. Quand au printemps j'avois coupé la tête du ſauvageon, je voyois en moins de ſix ſemaines la greffe former un bourrelet du double de la groſſeur de la tige, & à meſure qu'il augmentoit, elle ne profitoit que médiocrement. Le contraire arrivoit quand la tige du ſauvageon étoit en proportion avec la greffe. J'ai une autre fois choiſi une bouture de prunier, & une d'amandier, toutes deux remplies de nodus & de calloſités, mais jeunes; elles avoient la moëlle noire. Je les ai récépées pour leur faire pouſſer de nouveaux bourgeons que j'ai greffés, & qui ont pris. Au bout de huit à dix ans, la tige n'avoit que très-peu groſſi.

La sève ne peut séjourner dans un sujet, ni lui être adaptée, qu'autant qu'il est capable de la conserver & de la faire tourner à son profit. Or, toutes les fois que la tige n'est pas assez grosse, ou qu'elle a des nodus, la sève qui ne cherche qu'à se porter vers le haut, trouvant dans l'écusson plus de jeu & plus de flexibilité, y passe plutôt que dans la tige, où elle n'a pas les mêmes facilités. L'écusson ou la greffe est de nature poreuse, spongieuse, aisée à se dilater; donc il est plus naturel que la sève s'y porte, que dans la tige où elle n'éprouve que de la roideur & un serrement universel dans toutes ses parties. La greffe, au contraire, molle & fibreuse, prête toujours; de-là cette extension de la peau, formant un bourrelet qui se gonfle horizontalement, & recouvre la tige de deux ou trois pouces. Quand elle est proportionnée à l'écusson, ou que le sujet a la bonté & l'intégrité requises, on conçoit qu'y ayant de l'espace & du jeu pour la sève, que la peau & le parenchyme de la tige étant flexibles, cette sève agit suivant son cours ordinaire, en se répandant également dans la tige & dans l'écusson.

Examinez tous les arbres qui ont des branches d'à plomb à la tige, de ces branches perpendiculaires, ou qui le furent dans leur origine; vous n'en trouverez presque point dont le bourrelet de la greffe ne soit du double au moins plus gros que le tronc, & dont les branches verticales n'ayent aussi beaucoup plus de grosseur. Il est contre nature que les branches-mères soient plus grosses que la tige.

Les gourmands, ai-je dit, sont les entrepôts & les magasins de la sève. Lorsqu'elle en est privée, il faut qu'elle se dépose autre part. Après s'être portée vers l'écusson, elle se décharge horizontalement à l'endroit de la suture qui s'est faite entre lui & le sauvageon. L'écusson se trouvant inondé de sève, doit grossir toujours, & former nécessairement un bourrelet. Cette sève impregnée de sels, de parties nîtreuses, vitrioliques, dont les acides, les pointes & les esprits sont dans une fermentation continuelle, agit sur son principal récipient, & produit incessamment ce gonflement & cette tumeur.

On voit (*Pl. VIII. fig.* 1.) un pêcher sur prunier avec un bourrelet *a*

ſaillant de la greffe, cauſé par l'engorgement de la sève. *b*, canal direct de la sève qui n'a point été coupé dans le temps, & qui devra l'être quand les branches inférieures *c* seront ſuffiſantes pour garnir l'arbre. *d*, tige qui profite peu, tandis que tout l'accroiſſement ſe fait dans la greffe qui eſt en forme de loupe, & eſt ordinairement trois fois plus groſſe. Les ſous-yeux de cet arbre ne ſont pas marqués. On les verra diſtinctement dans la *fig.* 2. de la même planche, à la lettre *b*. *a* eſt le bourrelet qui forme l'eſpèce de ſoudure de la ſurpouſſe avec la pouſſe primitive.

Tout ce que je viens de dire n'arrive pas, du moins à ce degré, lorſque la sève ſe dépoſe dans les gourmands comme dans des entrepôts. De ce gonflement du bourrelet de la greffe qui attire & contient une ſi grande quantité de sève, s'enſuit néceſſairement le peu d'accroiſſement de la tige, faute de ce mouvement ſucceſſif du haut dans le bas, comme il ſe fait du bas vers le haut. Ce mouvement étant interrompu, la sève ceſſe d'être diſtribuée, & eſt interceptée dans le bourrelet de la greffe d'où elle ne peut plus

ſortir. On conçoit bien par la groſſeur des gourmands, un envoi de sève du bas vers eux : mais auſſi pour qu'elle ſe communique des gourmands aux branches inférieures, il faut que la sève y retourne. Leur conſervation contribue à faire groſſir ces dernières ſenſiblement, au préjudice de celles qui ſont au-delà du gourmand.

En tirant toujours du bas en haut, le bas s'épuiſe, comme on vient de le voir. A meſure que la sève monte, loin de lui donner le temps de paſſer dans les fibres tranſverſales de la tige, par le moyen deſquelles ſeules peut ſe faire ſon accroiſſement en groſſeur, on la force de venir au ſecours de tous les jets qu'on pince continuellement, & à la place deſquels elle s'occupe à faire de nouveaux rameaux néceſſaires à ſa circulation. On trouble par-là ſon cours, on l'arrête & on l'oblige à revenir ſur ſes pas. Ne trouvant point de canal qui lui ſoit plus analogue que la greffe, elle y ſéjourne, & y opère une dilatation extérieure.

Lorſque les arbres ſont vifs, on peut bien corriger la difformité de ces bourrelets, & donner lieu à la tige

de grossir & de prendre plus de nourriture, mais il n'est pas possible de la faire disparoître. Je ne sais qu'un moyen pour y réussir, qui est l'incision, dont j'ai parlé plus haut. Elle consiste à scarifier au printemps l'écorce de la tige, depuis le tronc jusqu'à ce bourrelet, d'abord par-derrière l'arbre; l'année suivante on réitère cette opération sur un des côtés, à la troisième sur l'autre, & à la quatrième par-devant. Elle n'est utile qu'à l'égard des arbres dont l'écorce est lisse, unie, & dénuée de nœuds. Au reste, on ne la répète qu'à proportion des progrès de la tige.

Il est certain, 1°. que par l'incision vous fixez la sève sur la tige, & vous l'empêchez de s'élever comme auparavant, & de se décharger dans le bourrelet, ce qui occasionne une diversion. 2°. En la forçant de se porter à l'incision pour la guérir, vous opérez une extension & une dilatation dans la tige. 3°. Quand les deux lèvres de la plaie sont ouvertes, une peau nouvelle se forme peu-à-peu, qui opère une suture de deux ou trois lignes. 4°. Cette peau étant plus mince que l'ancienne, prête par la suite à

meſure que la sève fait effort pour y arriver. J'ajoute enfin que l'onguent de Saint-Fiacre y eſt tellement eſſentiel, que ſans lui vous perdez tout le fruit de votre opération; les lèvres de la plaie ſe sèchent, & la réunion des parties eſt bien différente.

CHAPITRE III.

Des maladies du Pêcher, qui lui ſont communes avec les autres arbres.

TANT de cauſes ſi différentes & ſi oppoſées en apparence, concourent à la végétation, qu'il n'eſt pas étonnant que les arbres éprouvent ſouvent des dérangemens de ſanté. D'ailleurs les parties qui compoſent leur individu, ſont ſi fines, leur organiſation eſt ſi compliquée, qu'il doit en réſulter des obſtructions & quantité de maladies. On peut leur aſſigner deux cauſes; les unes ſont internes ou cachées, les autres externes ou apparentes.

Les premières ſont celles qui ne ſe

manifestent point, & qu'on ne connoît ſouvent que lorſqu'on ne peut plus y remédier. Si l'on s'y fût appliqué dans le temps, il eût été très-poſſible de les découvrir, ou du moins de les conjecturer & de les détourner. Telles ſont les ſuivantes : le vice de la terre ſans fond., ſtérile par elle-même, aride, ſablonneuſe, pierreuſe ou glaiſeuſe, la trop grande abondance comme la diſette de sève, les racines chancreuſes, pourries, gangrenées, & enfin la mauvaiſe plantation de l'arbre.

Il eſt d'autres cauſes internes des maladies des pêchers, produites par les animaux, leurs ennemis, comme les gros vers de terre qui mangent leurs racines, les taupes, les mulots qui les mettent à jour, ſans que rien paroiſſe au-dehors.

Les cauſes externes ſont ou naturelles & ordinaires, ou accidentelles. Parmi les premières, on compte la gomme, les gelées tant de l'hiver que du printemps, les neiges, les frimats qui font avorter les boutons ou ſécher les bourgeons, l'humidité, la ſécheresse qui occaſionne diverſes maladies, telles que la jauniſſe, la rouille, la

brûlure & la lèpre, enfin toutes les ſuites de l'intempérie de l'air. Les autres cauſes externes nommées accidentelles, ſont celles qui n'ont pas coutume de nuire au pêcher, mais qui lui deviennent ſouvent funeſtes, ſoit qu'elles ſoient forcées, ſoit qu'on ne puiſſe les prévoir. Les ſuivantes ſont de ces deux genres; ſavoir, la grêle en été qui abat les bourgeons, les feuilles & les fruits, & qui par ſes meurtriſſures occaſionne des flux de gomme, des calloſités & des plaies, les ouragans, les vents impétueux, les galernaux, auteurs de la cloque, les vents coulis, & les contagieux qui portent avec eux la vermine de l'air & de la terre.

J'ajoute à ces cauſes externes de maladies les mouſſes, la teigne, la gale & les autres que j'ai détaillées dans ma troiſième partie. On peut y comprendre les ennemis qui font la guerre au pêcher, tels que les pucerons, le kermès, les limaçons, les limaces & les perce-oreille.

Ne pourrois-je pas joindre aux cauſes des maladies des arbres, le voiſinage des plantes plongeantes, traînantes, puantes, de celles qui portent une

ombre trop épaisse, en un mot de celles qui ne sont pas moins funestes aux arbres, comme les pois, les fèves, les haricots, les vignes, enfin les suites de l'ignorance & de la maladresse de ceux qui les gouvernent, telles que le défaut de culture, la mauvaise taille, les labours superficiels ou trop profonds, le fumier trop chaud ou employé sans choix, les branches forcées ou éclatées dans le temps de la taille, la trop grande proximité des arbres, dont les racines & les rameaux se nuisent réciproquement, le pincement des branches & des bourgeons, la suppression des gourmands, & la greffe engorgée.

Celle-ci est faite pour jouir du bienfait de l'air, sentir les rayons du soleil, & être isolée. Il faut qu'après les pluies humectantes & les rosées douces qui s'insinuent à travers ses pores, elle éprouve le hâle desséchant des vents dont l'haleine essuie l'humidité qui n'a pu passer dans sa substance, & qui la morfondroit par un trop long séjour.

Quand donc la greffe est enterrée, cette humidité se mêlant avec la sève, la rafraîchit & lui cause des crudités.

Elle paſſe alors, ſans être digérée, à travers les parties humides qui la pénètrent; au moyen de quoi, l'arbre devient ſujet à quantité de maladies, ſur-tout à la jauniſſe, ne profite plus de la tige, ſes branches d'en-bas meurent promptement, & les autres dépériſſent avec lui. Son fruit ne noue point, ou s'il noue, il eſt petit, pierreux, rabougri & fort mauvais; il tombe pour peu que la ſaiſon ſoit humide, il n'eſt point de garde & mollit.

Si des racines ont pouſſé contre l'ordre de la nature à ces greffes enterrées qu'on veut dégorger, on les coupe au printemps tout près de l'écorce, & on y applique de l'onguent de Saint-Fiacre. Les baſſins qu'on a coutume d'y pratiquer, ſont trop petits, ſe rempliſſent bientôt par les pluies & les labours; ils ne conviennent d'ailleurs qu'aux vieux arbres, pourvu qu'on creuſe la terre de quelques pouces de profondeur, & à une certaine diſtance de la ſouche.

Cette partie des arbres ne ſe plaît point en général à l'air, elle ne craint pas moins la trop grande humidité. Le premier reſſerre trop ſes pores & la ſeconde y opère trop de relâche-

ment ; la réussite d'un arbre dépend beaucoup de la manière dont sa souche est placée en terre. Je ne puis concevoir que la Quintinye ait conseillé de déchausser les arbres aux approches de l'hiver, afin que les humidités de cette saison humectent leur tronc & leurs racines. Disciple aveugle de ce grand Jardinier, j'ai suivi quelque temps ses avis, & j'ai vu avec peine cette partie des arbres si précieuse se rider, se flétrir & devenir prématurément écailleuse.

Il ne faut point balancer à lever en motte les jeunes plants pour les replacer à leur alignement, après avoir mis au fond du trou de la terre qui les exhausse, & y jeter ensuite quelques cruchées d'eau. Dans les terres qui ne font point corps, on laisse la motte un peu plus forte qu'elle ne devroit être, & on attend que la gelée l'ait durcie pour faire cette opération.

Quant aux arbres d'entre deux âges, ils peuvent être levés & mis en place de la façon suivante. On fait une large tranchée, afin de fouiller jusqu'au bout des racines. On prend ensuite pour point d'appui un treteau de

charpentier, ou un tonneau qu'on approche du trou, & on garnit de chiffons le tronc de l'arbre. On coule ſur cette garniture un cordage, & on y paſſe une longue pièce de bois, ſur le bout de laquelle on fait une peſée. Cependant deux hommes coupent en deſſous la motte de l'arbre qu'on tient ſuſpendu un peu plus haut que l'engorgement de la greffe, à cauſe de l'affaiſſement qu'éprouveront les terres qu'on mettra deſſous. Quand il eſt à la hauteur requiſe, on laiſſe tout doucement aller le levier, on fait le rempliſſage avec la terre de la ſuperficie, & l'on arroſe. L'arbre ne ſe reſſent point de cette opération, ſi l'on a l'attention de le fumer & de le ſoulager à la taille.

Dans une maiſon de campagne où étoit un carré de pommiers de vingt ans, qui n'avoient jamais rapporté, j'aperçus que la terre étoit beaucoup plus haute que celle du carré voiſin. J'entrepris de le rabaiſſer; je fis donc faire des tranchées dans les entre-deux des arbres, & mettre à part la terre de deſſus, qui ſervit à remplacer celle du fond qu'on enleva à la profondeur d'un fer de bêche, & on dégorgea enſuite

toutes les greffes qui se trouvèrent à la hauteur convenable.

Fouillant au pied de quelques arbres malades pour en visiter les racines, il m'est arrivé, en les taillant, de les trouver fort saines, j'y ai remarqué seulement une sorte d'affaissement; en effet leur peau étoit fort aplatie, & tenoit fortement sur la partie ligneuse qu'elle pressoit intimement. Au-lieu que dans un arbre sain elle est rebondie, se détache aisément, est abreuvée d'une sève abondante, & imbibée d'un suc glutineux qui colle les doigts; dans les arbres malades, la peau est sèche en plusieurs endroits, & ne s'enlève qu'avec une sorte d'effort. Après avoir fait macérer dans de l'eau ces sortes de parties affaissées, les racines du jour au lendemain sont devenues renflées & comme rebondies, semblables en un mot à celles qui, sur les mêmes arbres, étoient douées de vigueur & de jeunesse. Cet affaissement de la peau m'a semblé avoir beaucoup d'affinité avec celui de la peau des branches, & en être la cause directe; j'ai visité celles-ci pour m'en assurer, & j'y ai remarqué les mêmes symptômes de maladie.

J'ai commencé par mesurer avec un compas ces racines dans leur fort, un peu au-dessus de la moitié, en remontant vers le tronc. J'en ai entouré quelques-unes avec de la ficelle qui avoit trempé dans l'eau durant quelque temps. Assuré de la cause du mal, je me suis appliqué à en chercher le remède. Les engrais, les arrosemens, & les fomentations dont je parlerai ayant été mis en usage, je visitai quinze jours après ces racines affaissées, & je trouvai que la peau étoit augmentée d'une ligne sur la grosseur d'un pouce; la ficelle, de lâche qu'elle étoit, bandoit & appuyoit fortement sur la peau. Après les avoir ouvertes en plusieurs endroits, j'y retrouvai ce gluant & cette humidité qui en sont inséparables quand l'arbre est en pleine santé, & la peau se détachoit aisément.

Dans la couleur de la moëlle, dit Hales (*a*), *vous pouvez conjecturer la maladie des arbres. En taillant un pêcher, vous jugez que le froid a offensé la branche & le bois, lorsque la moëlle est noire ou jaune, au-lieu qu'elle est verdâtre dans le jeune bois.* Cependant

(*a*) Stat. des Végétaux.

les symptômes des maladies du pêcher ne décident pas toujours de leur nature. Ils font souvent prendre le change, ainsi que les diagnostiques de nos maladies, capables d'induire en erreur les gens de l'Art. Il n'y a qu'une longue expérience qui puisse faire éviter la méprise. La jaunisse, par exemple, dans le pêcher a pour principe la sécheresse & la trop grande humidité, la pourriture des racines & la piqûre des insectes dans le fond de la terre. Comment discerner alors quelle est la vraie cause de cette maladie? comment se décider pour la cure & les remèdes? C'est à quoi je vais m'appliquer, en faisant connoître, autant qu'il est possible, sa nature.

Les principales maladies du pêcher peuvent se réduire à la gomme, à la cloque des feuilles, à la brûlure, à la jaunisse, à la lèpre, autrement dite le meûnier. Je les traite séparément, & je donne des remèdes pour les faire cesser, d'après des expériences suivies pendant un long cours d'années.

La gomme, quoique peu dangereuse par elle-même, devient la maladie la plus fâcheuse du pêcher, & la

cauſe de ſa mort. Ce n'eſt dans ſon principe que l'éruption du ſuc propre dans les vaiſſeaux lymphatiques, qui forme un dépôt contre nature. Le pêcher & tous les arbres gommeux ayant le bois auſſi poreux que l'écorce tendre, il n'eſt pas étonnant que la sève ſe décharge par ces pores extrêmement ouverts, qui ont auſſi plus de capacité pour la recevoir. Cette double conſidération ne peut rendre les Jardiniers trop circonſpects, pour ne leur point faire de plaies mal-à-propos, ni à contre-temps.

Il en eſt de la sève du pêcher comme du ſang extravaſé qui ſe caille hors de notre corps. Sa nature viſqueuſe, gluante, limoneuſe, ſe coagule dès-lors que ſes parties ceſſent d'être agitées, elles s'affaiſſent dans le repos & ſe defsèchent par la preſſion de l'air. Les globules épais, onctueux, épars dans la partie ſéreuſe de la sève, & confondus avec elle, ſe ramaſſent & ſe rapprochent les uns des autres.

De même que le ſang deſtiné par ſa nature à porter la nourriture & la vie, endommage par le levain mordant qu'il acquiert en croupiſſant, les parties charnues, les membranes, les muſ-

cles & les oſſemens même, ce qui produit enſuite la gangrène; dès que la sève ceſſe d'être contenue & de circuler dans les vaiſſeaux deſtinés à la tranſmettre aux parties du pêcher qui en reçoivent la nourriture & l'accroiſſement, elle produit néceſſairement ſur la peau & ſur la partie ligneuſe des effets ſemblables à ceux du ſang extravaſé. De-là, je conclus que le Jardinier doit apporter, par rapport à la gomme, les mêmes ſoins requis pour empêcher le ſang de faire aucun dépôt aux parties de notre corps.

Dans les amandiers, les abricotiers, les pruniers & les ceriſiers, le dommage cauſé par la gomme ſe répare plus facilement. La Nature remplace les branches deſſéchées par de nouvelles qui percent de la peau, & ſouvent même aux endroits malades. Le pêcher éprouve très-rarement ces heureux événemens; ſa peau plus tendre & plus poreuſe rend plus conſidérables les plaies que lui fait la gomme: les ſuites en ſont auſſi plus fâcheuſes; non-ſeulement les branches ne pouſſent plus, mais il n'en revient point d'ordinaire à leur place.

Les pêchers ſur prunier y ſont

moins ſujets que ſur amandier, arbre abondant en sève, dont l'écorce, la moëlle & le bois ſont plus tendres relativement à ſes pores plus dilatés. Il eſt à remarquer que ce dernier eſt plus ſouvent attaqué de là gomme par la tête & les branches, que par la tige qui dans le prunier y eſt ſujette.

Je dirai à ce ſujet que les abricotiers ſe greffent ſur des ſauvageons ou des pruniers, & qu'il eſt rare d'en voir ſur amandiers. Ceux-ci cependant ſurpaſſent pour la groſſeur & la durée, ces ſortes d'arbres fruitiers, leurs fruits plus abondans ſont auſſi plus gros & plus ſavoureux, ſoit en eſpalier, ſoit en plein vent.

La gomme eſt très-préjudiciable au pêcher, par la grande diſſipation de ſa sève que la Nature eſt obligée de réparer. Ses cauſes naturelles viennent ou de trop de plénitude, comme dans les arbres vigoureux dont l'écorce ſe fend d'elle-même, ou de ſa conſtitution défectueuſe, ou de l'intempérie de l'air, du dérangement des ſaiſons par les froids tardifs, les vents deſtructeurs, la grêle & le vice de la terre. Lorſqu'au printemps, à

des chaleurs prématurées ſuccèdent des froids exceſſifs, la sève s'arrête au milieu de ſon cours, la gomme alors congelée paroît de toutes parts, & quantité de branches & de bourgeons meurent.

A l'égard des cauſes étrangères, elles peuvent être prévenues. J'en ai rapporté pluſieurs, auxquelles j'ajoute les ſuivantes. Un Jardinier taille l'hiver, ou attend que la sève ſoit tout-à-fait montée, comme à la mi Avril, pour récéper du vieux bois, abattre des maîtreſſes-branches, jeter à bas des gourmands : cette sève arrêtée tout-à-coup par des plaies & des inciſions, éprouve une révolution univerſelle. On évente la moëlle dans un temps où le hâle & le ſoleil deſſèchent tout. A chacune de ces coupes faites contre l'ordre de la ſaiſon, elle bouillonne, & forme d'abord de petites pleurs comme les gouttes de roſée qui ſe convertiſſent en autant de boulettes perlées de la groſſeur d'une tête d'épingle. Ces globules de gomme, en ſéjournant ſur les branches, cauſent autant de petits chancres ſur la peau, qui produiſent une infinité de taches noirâtres. De-là ces

pouſſes ſi chétives, & ces branches dont la moëlle eſt noire & jaunâtre. Comment ces ulcères multipliés n'interromproient-ils pas le cours de la sève ?

Si on n'a pas ſoin de couper net, avec la ſerpette, ou d'unir proprement les plaies faites avec la ſcie à main; ſi on néglige d'appliquer l'onguent de Saint-Fiacre à celles des gros membres retranchés dans leur temps, on voit à toutes ces inciſions autant de petits grumeaux de gomme.

Le bon gouvernement & la pratique de tout ce que j'ai dit contribuer à la ſanté de l'arbre, ſont les préſervatifs les plus efficaces contre cette maladie. Quant aux remèdes actuels, je n'en connois qu'un, qui conſiſte à enlever la gomme dès qu'elle paroît, ſans lui donner le temps de ſe ſècher & de ſe durcir. Pour cet effet, que doit faire un Jardinier? viſiter ſes arbres de temps en temps dans ſes momens perdus, & toujours après quelque pluie froide, faire le tour de ſes eſpaliers, & enlever juſqu'aux moindres veſtiges de la gomme qu'il apperçoit. Celle qu'on laiſſe, ſert à en

attirer de nouvelle. Ainſi les Chirurgiens, pour arrêter la ſuppuration d'une plaie, eſſuyent à fond ; ce qu'ils ſe gardent bien de faire tant qu'elle doit avoir lieu.

Si la gomme amaſſée en grumeaux, s'eſt épaiſſie, ſéchée & durcie, il ne faut pas l'enlever forcément, de peur d'occaſionner une nouvelle plaie qui ſerviroit d'iſſue à un nouveau flux de gomme, mais attendre une pluie qui l'ait ſuffiſamment détrempée. Cette opération ne ſuffit pas : pour voir ſi la gomme n'a pas carié en fond, vous ſonderez la plaie avec une eſpatule de bois que vous porterez dans tous ſes replis, attirant au-dehors ce que vous pourrez avoir de cette gomme ; & la pointe de la ſerpette vous ſervira enſuite à enlever juſqu'au vif le bois rongé & pourri. L'application de l'onguent de Saint-Fiacre empêchera que les pluies ne continuent à carier l'arbre. Si la tige étoit attaquée de la gomme depuis le haut juſqu'en-bas, on ſe contenteroit de panſer les endroits malades, ſans envelopper entiérement la tige qui veut avoir la liberté de l'air ; les trachées qui doivent en aſpirer les parties ſpiritueuſes, ſoit

celles qu'il contient, soit celles qui viennent de la rosée & des humidités de la terre, étant bouchées, quantité de branches, ainsi que je l'ai éprouvé, meurent successivement.

La maladie que les Montreuillois appellent *la gorme*, est la même que celle dont je viens de parler, mais différemment modifiée à l'occasion d'un événement qui se passe alors dans toute la Nature, & qui est commun aux végétaux. Cette gorme est la nielle qui attaque les grains, les melons, les fèves, les oignons, & qui laisse sur les épis du blé une couleur rougeâtre vers le temps de la fleur; comme ils sont tendres alors, ils sont plus faciles à être rongés & altérés par cette humeur âcre & mordante. Il en est de même du pêcher; sur ses jeunes pousses & sur-tout sur ses gourmands elle fait des taches livides, de couleur canelle, semblables à celles de la rouille du fer : les espèces qui s'en ressentent le plus sont les pêches hâtives & les mignonnes dont le bois est plus tendre & plus poreux. J'attribue cette maladie qui commence à la mi-Mai & dure jusque vers la mi-Juillet, à la disposition de l'air, à sa constitution

conſtitution, & au vice intérieur de la plante occaſionné par ſon action. Elle eſt fort commune dans les années extrêmement sèches ou humides, quand au lever du ſoleil les brouillards s'élèvent lors de la belle ſaiſon. Les pêchers en reſſentent plus vivement les atteintes, après ceux des printemps, durant leſquels ils ont étrangement ſouffert de la gelée, comme en 1749. Dans les terres fortes, dans les climats chauds & ſecs, elle eſt moins fâcheuſe & de moindre durée.

La gorme fait un grand tort au pêcher, & détruit quantité de bourgeons depuis l'endroit qu'elle attaque juſqu'à leur extrémité, ce ſont toujours ceux qui ont pouſſé depuis le printemps. On n'y connoît point d'autre remède que de couper le bourgeon à un œil plus bas que l'endroit malade, & il s'en forme un nouveau à l'œil au-deſſous. Comme cette maladie eſt contagieuſe, & qu'elle prend d'une heure à l'autre, il faut viſiter tous ſes arbres plutôt deux fois le jour qu'une, & en arrêter promptement le progrès.

La Cloque. Vers la fin de Mars

ou en Avril, les fleurs épanouies du pêcher, ses feuilles verdoyantes, & ses bourgeons déjà alongés, offriront le spectacle brillant d'un vert naissant, lorsque d'une nuit à une autre, du matin au soir, tout ce superbe appareil se trouve changé en un désastre affreux. Ses feuilles lisses & unies se récoquillent; à ce beau vert succède une couleur livide, d'un brun noirâtre & rougeâtre tout ensemble. De minces qu'elles étoient, elles ont acquis subitement le double & le triple de leur épaisseur ordinaire; difformes, repliées, elles sont graveleuses, raboteuses & galeuses. Les bourgeons dont l'écorce étoit unie & luisante, & la figure ronde, sont remplis de bosses, d'inégalités, de calus; leur grosseur par le haut est du triple de celle du bas, & la gomme en découle de toutes parts. Les fruits naissans, dénués de l'ombrage des feuilles repliées, qui se sèchent, sont à la merci des rayons du soleil; & bientôt dépourvus de nourriture par la privation de leurs mères-nourrices, ils se fanent & tombent. Enfin les pucerons vont se loger dans les replis de ces feuilles brouies, & achèvent

de mettre le comble à la disgrace de ces arbres infortunés.

Quelle peut être la cause fatale d'une métamorphose si subite & si étrange ? Le seul souffle passager d'un vent brûlant peut bien changer l'économie extérieure de l'arbre, & détruire cette brillante harmonie, mais non pas déranger en un moment son organisation.

Je me suis transporté, lors de la cloque, en différens cantons, durant nombre d'années, pour observer & suivre cette maladie dans tous les terreins & à toutes les positions, comme aussi pour recueillir les sentimens des plus experts dans l'Art du Jardinage. Tous s'accordent à dire que la cloque est une maladie pestilentielle du pêcher, l'une des plus bizarres & des plus variables de celles qui concourent à sa perte, & ils l'attribuent à un mauvais vent. Mais ce vent pernicieux, auteur de ces désordres, souffle tous les ans & est accompagné des gelées meurtrières, & néanmoins ce n'est pas toujours alors que cette maladie se déclare. Quelques feuilles sont rôties, quelques bourgeons desséchés, certaines branches viciées meurent, nombre

de fruits avortent, ceux qui ſont noués ſont grillés, ſans que tout l'arbre ſoit maltraité.

Il eſt démontré que dans un tel événement il y a un dérangement de nature occaſionné par une cauſe accidentelle qui n'a pas encore été découverte. Cet accroiſſement ſubit, tant dans les feuilles que dans les bourgeons, qui immédiatement après cette métamorphoſe, pèſent deux & trois fois plus que les feuilles épargnées, n'eſt pas le ſeul effet du vent. De plus, ayant examiné au microſcope, & diſſéqué ces bourgeons & ces feuilles cloquées, je les ai trouvées différemment conformées que les feuilles ſaines du même arbre. Le flux de gomme qui paroît inceſſamment dans tout le vieux bois, n'annonce-t-il pas une abondance de sève mal préparée, mal cuite & mal digérée? Il faut ſuppoſer qu'il s'eſt fait dans la tige d'abord, enſuite dans le réſervoir de la greffe, puis dans les groſſes branches, & enfin dans les bourgeons, une forte de cacochymie qui a cauſé ce bouleverſement univerſel, & que la sève a paſſé tout-à-coup dans ces parties différentes, au-lieu qu'elle auroit dû y

couler ſucceſſivement, ſuivant l'ordre réglé par la Nature.

Dans les diverſes obſervations que j'ai faites ſur un événement auſſi ſingulier, j'ai remarqué : 1°. que malgré les paillaſſons, la cloque prenoit aux pêchers. 2°. Que l'expoſition du couchant en étoit la plus maltraitée. 3°. Qu'elle n'arrivoit jamais durant un temps mou, brun, obſcur, ni même après les pluies froides du printemps, ni après certaines gelées fortes, pendant leſquelles le ſoleil ne paroiſſoit point. 4°. Je n'ai jamais vu les pêchers brouis ni cloqués lors des plus grands vents du nord & les plus froids, ſi ce n'eſt qu'ils fuſſent rabattus ſur l'eſpalier par quelque toît ou bâtiment voiſin, par un mur ou par une montagne. 5°. Ces vents deſtructeurs ſoufflent du midi au couchant en forme de tourbillons, & apportent avec eux des exhalaiſons contagieuſes, non-ſeulement aux plantes délicates, telles que les laitues placées ſur des côtières, les pois hâtifs, les melons & concombres avancés ſur couches, mais aux plantes robuſtes, comme les lilas & les chévre feuilles. 6°. La cloque n'a jamais attaqué un pêcher, après

ces vents de galerne, qu'ils n'ayent été précédés, acccompagnés ou suivis de coups passagers d'un soleil très-ardent, ou de quelque chaleur immodérée pour la saison. 7°. Elle ne prend pas toujours uniformément; souvent elle arrive tout d'un coup, d'autres fois peu-à-peu, tantôt avec la naissance même des bourgeons, tantôt lorsqu'ils sont à cinq ou six feuilles.

La cloque n'est donc qu'une indigestion en forme, causée par le contraste du froid & du chaud. Elle ne prend, comme je viens de le dire, qu'après que la terre a été durant quelque temps échauffée par la douceur des zéphirs, ou qu'après que les rayons pénétrans du soleil ont mis la sève dans un mouvement subit. Alors par une révolution soudaine, ces vents de galerne apportent des froids morfondans qui l'arrêtent. Cette révulsion momentanée de la sève ne lui permet pas de se préparer dans ses cribles, ni de séjourner dans les canaux propres à la digérer; elle y arrive grossière. Elle a bien pu monter, mais s'étant morfondue en chemin, elle ne descend plus, & se jette alors

dans les parties les plus voisines; savoir, l'extrémité des bourgeons & les feuilles vers lesquelles elle a été lancée d'abord. De-là naît le volume énorme de chaque feuille, & le gonflement des bourgeons épaissis par leur extrémité.

Les Montreuillois ne connoissent d'autre remède à la cloque, que de laisser agir la Nature, sans toucher aux arbres, ni aux feuilles cloquées, qu'ils laissent tomber d'elles-mêmes. Ils comparent ces arbres ainsi maltraités à un homme attaqué d'une fluxion de poitrine, ou affoibli par d'abondantes saignées & par des épuisemens considérables, à qui on donne le temps de se remettre & de prendre de bonnes nourritures, avant que d'exiger de lui aucun travail. De même pour ces sortes d'arbres ils attendent patiemment que les nouvelles feuilles soient venues, & que les bourgeons, après s'être remis, soient suffisamment alongés pour être palissés. Les arbres se débarrassent seuls de tous les bourgeons desséchés. En 1749, nombre des pêchers de Montreuil, dont je désespérois presque, se sont remis d'eux-mêmes, & étoient en Juillet aussi pleins & aussi

verts que ceux que la cloque avoit épargnés.

La cloque, disent les Montreuillois, a fait pâtir les arbres : la première sève qui a coulé inutilement, leur a occasionné un épuisement. Leur faire alors pousser de nouveaux jets, en supprimant ou en raccourcissant les jets cloqués, c'est leur demander au-dessus de leurs forces actuelles. Mais laissez-les se remettre de leurs fatigues, donnez le temps aux racines d'envoyer à la tige & aux branches de nouveaux sucs, attendez qu'ils soient en état de les cuire & de les faire circuler au renouvellement de sève; permettez aux parties relâchées & affaissées, de reprendre leur jeu & leur ressort; alors la nature travaillant à loisir à réparer ces accidens, les arbres se rétabliront peu-à-peu.

Je ne puis qu'applaudir à cette pratique qui a pour base un raisonnement aussi juste. Néanmoins persuadé que la Nature veut en nombre d'occasions, être aidée, & qu'elle m'a paru en avoir grand besoin après la cloque, je pense qu'il est à propos de donner aux arbres cloqués des secours pour l'exciter sans la forcer. Je les laisse durant

quelque temps ſans leur rien faire, afin que la sève ſe reproduiſe, & que celle qui eſt extravaſée ſorte tout-à-fait & ſe décharge. Ce temps ne peut être déterminé que par celui qu'emploient les arbres à ſe remettre de leur criſe, c'eſt-à-dire, quand les feuilles brouies commencent à ſe faner. Je préviens leur chûte; & avant la pouſſe des nouvelles, je vais les ôter & les recueillir dans un panier pour les brûler avec celles qui ont pu tomber. En voici la raiſon. La cloque n'arrive jamais qu'elle ne ſoit ſuivie d'un déluge de pucerons qui s'attachent aux feuilles devenues extrêmement tendres. En laiſſant ſur terre ces feuilles remplies des œufs de tous ces petits animaux, ils ſe multiplient à l'infini l'année ſuivante, & reviennent aſſaillir les pêchers.

Après cette première opération, je jette à bas les bourgeons rabougris, étiques & morts, & je fais aux arbres une ſorte de taille. Les arbres ſont malades, il faut les ſoulager; ils ſont épuiſés, il faut leur fournir les moyens de prendre vigueur. Or ſi je leur laiſſe trop de bourgeons à nourrir, combien auront-ils de peine à ſe remettre,

& combien de temps s'écoulera-t-il avant leur rétabliſſement ! Le reſte des bourgeons choiſis que je conſerve, profite d'autant qu'ils ſont en moindre quantité. C'eſt ainſi qu'en 1749 j'ai conduit une infinité de pêchers, & j'ai eu la ſatisfaction de les voir rétablis un mois plutôt que ceux de Montreuil.

Autour du pied de ces arbres, je mets du terreau ; s'ils ont été fumés, j'y jette un peu d'eau. Je répare de cette façon leurs pertes, & leur épuiſement, & je leur donne le moyen d'agir plus promptement. Je ne dirai point qu'après l'enlèvement de toutes les feuilles cloquées, un labour eſt eſſentiel.

La cloque ne ſe borne pas aux effets dont j'ai fait la triſte peinture, elle étend ſa malignité ſur la pouſſe de l'année & ſur le fruit, comme ſur celle des années ſuivantes. D'abord elle fait avorter à chaque bourgeon cloqué tous les yeux du bas juſqu'à la quatrième & cinquième feuille, & par conſéquent nulle eſpérance de fruit à la taille prochaine qu'on eſt obligé d'alonger à ceux des yeux qui ont pouſſé après coup.

Une autre ſuite non moins fâcheuſe de la cloque eſt l'avortement de tous les boutons à fruit des bourgeons. En faiſant tomber leurs feuilles, elle les force d'ouvrir leurs boutons pour en reproduire de nouvelles, & cette reproduction ne peut ſe faire qu'aux dépens de la ſubſtance de chaque œil, qui dès-lors étant altéré, n'eſt plus en état de donner du fruit pour l'année ſuivante. Auſſi ne doit-on compter d'en avoir qu'à l'extrémité de quelques branches.

Plus d'une année un pêcher ſe reſſent des ſuites de cette maladie. Après ſa guériſon, il perce à travers la peau en différens endroits, & fait éclorre des gourmands ou des branches adventices, dont j'ai tant de fois parlé. Un Jardinier entendu taille d'année en année le plus long qu'il lui eſt poſſible, ſur ces ſortes de branches, les étend, & rabaiſſe inſenſiblement les autres ſur leſquelles il rapproche ſon arbre.

La brulure du pêcher par la tige, la greffe & les branches, n'eſt que trop commune; on en ignore le principe, qu'on dit être le ſoleil en été. Il eſt étonnant que l'inutilité des pré-

ſervatifs employés pour s'en garantir, n'ait pas déſabuſé du préjugé généralement adopté à cet égard.

Dès la cinquième & ſixième année que le pêcher eſt planté, ſur-tout à l'expoſition du midi, l'écorce de ſa greffe commence à ſe rider, inſenſiblement elle ſe durcit & ſe sèche. Les pluies & les humidités qui pénètrent dans ces gerçures, jointes à l'impreſſion des rayons du ſoleil, font écailler cette écorce qui ſe détache, & tombe enfin en pourriture. Au bout de quatorze ou quinze ans, un pêcher qui doit être dans la vigueur de ſon âge, n'eſt plus qu'un ſquelette.

Aux autres expoſitions, la même choſe arrive à la tige & aux groſſes branches, mais avec quelques différences. Les parties en face du midi, qui ſont d'ordinaire de figure ronde, comme toutes les branches, s'affaiſſent & s'aplatiſſent dans la ſuite conſidérablement. Si on lève l'écorce en cet endroit, on la trouvera tellement collée ſur le bois, qu'on aura de la peine à la détacher, tandis qu'à cette même branche l'écorce de derrière eſt ronde, gonflée comme les autres, pleine de sève, & quitte aiſément

le bois. Levez avec la serpette l'écorce à l'endroit où le soleil du midi la frappe, vous la trouverez d'un jaune pâle, au-lieu que par-derrière elle a sa verdeur ordinaire. Considérez également les moyennes branches & les grosses; le devant & le côté qui répond au midi, sont toujours desséchés. Toutes les fois néanmoins que la brûlure fait des progrès, elle s'étend aux parties malades, sans qu'on puisse trop faire cette distinction. Mais regardez celles qui commencent à brûler dans les pêchers, & à quelque exposition que ce soit, vous les verrez desséchées à l'endroit où chacune d'elles répond au midi, & non ailleurs.

Ces faits une fois établis, je prétends que la cause principale de la brûlure du pêcher n'est point le soleil en été dans son midi, mais le froid de la gelée des hivers, & que si le soleil y concourt, ce n'est que comme cause accessoire & instrumentale.

Avant que d'embrasser un sentiment si opposé à celui de tout le monde, j'ai pris plusieurs précautions pour garantir mes pêchers de la brûlure, telles que d'entourer leur tige de

paille, de toile cirée, d'écorces d'arbres, de planches & de douves. Toutes ces tentatives, loin de les préserver de cette maladie, leur ont attiré un déluge d'insectes & de vermine, qui s'y trouvoient d'autant plus à l'abri, qu'on ne s'avisoit point d'aller les y chercher. Enfin dans une forte gelée, au mois de Janvier, lorsque le soleil à l'heure de midi, étoit dans son plus grand éclat, j'aperçus un ancien pommier que j'avois laissé pour me donner du fruit, en attendant que mes jeunes plants fussent en état de m'en fournir; je l'aperçus, dis-je, tout mouillé. Un coup de vent du midi l'avoit courbé vers le nord par le bas de sa tige. Je reconnus que cette humidité, qui avoit aussi trempé la terre de dessous, étoit de ces frimats blancs que la nuit, durant l'hiver, se plaît à verser sur tous les végétaux, & que le soleil fait fondre alors, malgré la fraîcheur de l'air. Sur les trois heures après midi, je vis que ce pommier étoit incrusté en face du midi, d'une couche de verglas épaisse d'un demi-pouce, depuis le commencement de sa courbure jusqu'en-bas. Très-sain du côté du nord, il étoit carié fort

avant du côté du midi, à l'endroit où se trouvoit cette incrustation. Je réitérai la même observation durant trois jours, au bout desquels, quand les frimats furent fondus, j'enlevai avec une éponge toute cette humidité dans la partie cariée de l'arbre. Après des incisions faites jusqu'au vif, j'en remplis la cavité avec de la bouse de vache que j'entourai de linge & que je couvris d'une planche.

Cette découverte me fit penser à mes espaliers, sur lesquels je fis les mêmes remarques, & auxquels j'appliquai les mêmes remèdes. Il n'y eut plus de brûlure à mes arbres dès cette année, ni les suivantes. 1°. Si elle avoit pour principe la chaleur excessive du soleil en été, mes jeunes arbres, avec tous les préservatifs dont j'ai usé pendant nombre d'années, auroient dû être exempts de cette maladie. Or, ils ont également brûlé, il faut donc admettre une autre cause de la brûlure que le soleil. 2°. Il n'y a personne qui ne convienne que la glace appliquée sur l'écorce du pêcher, gèle la sève qui n'est qu'une eau fort limpide. Elle doit, ainsi que tous les liquides qui gèlent, perdre sa saveur

& ses propriétés. Les pointes des sels & des acides dont elle est composée, doivent être émoussées par l'effet de la congélation, d'où il résulte un dérangement dans les organes de la végétation, & un dommage considérable pour l'arbre. 3°. L'écorce étant flétrie & desséchée, la partie ligneuse & même la moëlle, doivent s'en ressentir. Coupez quelques unes de ces branches, quoiqu'elles ne soient pas mortes, vous trouverez leur moëlle noire. Durant les années où la gelée a été longue & forte, lorsque le soleil a beaucoup lui en hiver, la moëlle des petites branches est de couleur jaune, qu'une nouvelle sève jointe à la vigueur de l'arbre, fait ensuite dispa-roître. 4°. Ne sont-ce pas les faux-dégels qui gâtent les biens de la terre? Ils ne font aussi que trop de ravages sur les parties des arbres tant de fois dégelées & regelées. 5°. Tout le monde convient que la gelée mord davantage sur l'eau chaude que sur la froide. Est-il étonnant que le soleil échauffant les frimats sur la tige & sur les branches du pêcher, puis se retirant presque aussi-tôt, cet arbre si poreux soit engourdi & pénétré du

froid. 6°. Il n'arrive que trop souvent à la vigne & aux autres végétaux d'être gâtés, lorsqu'il gèle au printemps, & que le soleil paroît ensuite. 7°. Si cet astre, durant l'été, brûloit les pêchers, tous devroient l'être dès la première ou seconde année, temps où ils sont plus tendres, où ils ont l'écorce moins épaisse, & où ils ont moins de sève & d'humide radical, que quand ils ont poussé en terre de profondes racines. 8°. Enfin, qu'on examine tous les arbres qui furent gelés en 1709, on reconnoîtra qu'ils sont dépouillés de leur écorce, & cariés en face du midi, tandis qu'ils sont fort sains du côté du nord, d'où venoit le froid apporté par un vent violent. Cette brûlure ne doit donc être attribuée qu'à la fonte successive des frimats & des neiges que le soleil occasionne, & qui est suivie d'une nouvelle congélation. Je conviens que durant l'été, l'impression des rayons du soleil sur l'écorce attendrie par ces congélations réitérées, rend l'exfoliation plus facile, mais pour lors elle fait le même effet que les pluies & les humidités de cette saison.

Les remèdes convenables à la gué-

rison de la brûlure regardent la tige, la greffe, & les grosses branches saillantes, sur lesquelles les incrustations des frimats fondus convertis en verglas, s'attachent après que le soleil a disparu. A mesure qu'il les fait fondre, ils coulent de toutes les parties supérieures de l'arbre sur la tige. Celle des nains est communément plus maltraitée, dépouillée de sa peau & desséchée, parce que l'humidité & la fraîcheur de la terre dont elle est plus voisine, influent beaucoup sur la congélation de ces frimats fondus.

Pour s'opposer à leurs ravages, voici deux moyens que j'ai constamment éprouvés. Le premier consiste à appliquer les paillassons sur les arbres, soit dans les temps nébuleux, avant la neige, soit lorsque le soleil darde vivement ses rayons durant les fortes gelées. J'ai expliqué plus haut la façon de les fabriquer & de les poser. Le second est d'ôter avec un petit balai de plumes de volaille les frimats de la nuit & les neiges, en houssant l'arbre du haut en-bas, sur-tout à l'exposition du midi, avant que le soleil puisse les faire fondre. Je ne parle ici

que des gelées fortes & à glace, durant lesquelles les frimats fondus peuvent former des incrustations de verglas. Lorsqu'ils fondent d'eux-mêmes, ou par la chaleur du soleil durant une gelée médiocre, ils tombent à terre, ou ils sont pompés par l'air & séchés par le soleil. Je puis assurer qu'avec ce dernier expédient dont il ne faut point se faire une chimère, les boutons de mes arbres ne se sont point ressentis de la gelée : leurs branches, leur greffe & leur tige n'ont point été incrustées de glace, & ils ont été conséquemment préservés de la brûlure. Quand on voit que l'extrémité des branches est noire, il est incontestable que celle des racines l'est aussi. On les raccourcit alors jusqu'à l'endroit où elles sont vives, en observant d'ailleurs les précautions que j'indiquerai en parlant de la visite des racines par rapport à la jaunisse.

LA JAUNISSE, maladie commune à tous les végétaux, les attaque en différens temps de leur pousse, & souvent lorsque leur verdure ne fait que d'éclorre. Elle est suivie de la chûte prématurée des feuilles, & d'un changement total dans l'arbre. Sa peau

s'aplatit & se resserre contre la partie ligneuse, elle jaunit en dedans seulement, & devient d'un pâle blafâtre : enfin la partie de la sève qui l'imbibe tant dans les branches de la pousse précédente, que dans les bourgeons de l'année, se sèche & tarit peu-à-peu. Cette maladie attaque jusqu'à la moëlle qui, après avoir jauni, noircit. Les boutons à bois & à fruit travaillés imparfaitement, sont petits & mal nourris. Les rameaux chétifs & maigres sèchent par le bout, & leur extrémité noircit, comme s'ils avoient passé par le feu. Les branches privées de cette sève abondante, principe de leur élasticité, se cassent facilement, & cèdent au moindre effort. On n'y voit plus cet humide qui leur est ordinaire ; & si l'arbre a rapporté des fruits, ils sont jaunâtres, petits & d'un goût fade.

La jaunisse prend quelquefois en vingt-quatre heures, quoique d'ordinaire elle se prépare de loin : les feuilles des arbres pâlissent, se replient & jaunissent tout-à-fait. Les jeunes & les vieux, les foibles & les vigoureux en sont également attaqués ; nul terrein, nulle exposition n'en peuvent garantir,

ſa durée n'eſt point fixe : elle décide communément du ſort de l'arbre, quand elle eſt à un certain point, & qu'elle a été négligée.

Après avoir viſité les racines de quantité d'arbres atteints de la jauniſſe, j'ai trouvé que dans pluſieurs cette maladie venoit du vice de la terre qui n'avoit point de fond, & que les racines avoient gagné le tuf, le ſable, la craie, ou la glaiſe, & étoient devenues noires par le bout, comme ſi elles euſſent paſſé par le feu. J'ai mis alors en œuvre les remèdes preſcrits dans ma première partie.

D'autres fois, j'ai vu quantité de ces gros vers blancs qui ſe transforment en hannetons, & qui avoient rongé les moyennes & les petites racines, endommagé l'écorce des groſſes, & mangé le chevelu. Au-lieu de découvrir toutes les racines à la fois, je les prends alors par parties, & à meſure que je les viſite & que je les taille, je les recouvre de terreau onctueux ou de fumier bien conſommé. Je les fais enſuite arroſer amplement avec de l'eau de fumier, juſqu'à ce que les arbres ayent repris vigueur. Cette opération, faite néceſſairement dans un

temps où les racines ne doivent point être mises à l'air ; m'oblige à couvrir durant le jour ces arbres avec des paillassons que j'ôte le soir.

Fouillant au pied de quelques poiriers de bon-chrétien d'hiver, je trouvai de pareils vers dans leur tronc, qui avoient pénétré jusqu'à la moëlle & gagné à la hauteur de huit à neuf pouces. Je fis avec un ciseau une ouverture au tronc, à l'endroit par lequel le gros vers étoit entré, ouverture que je conduisis à trois pouces en avant dans le corps de l'arbre. Après avoir détruit cet animal dangereux, je rendis la plaie de l'arbre unie, & j'en remplis toute la capacité d'onguent de Saint-Fiacre, dont je la couvris pareillement. L'arbre ayant été ensuite beaucoup soulagé tant à l'ébourgeonnement qu'à la taille, fut remis parfaitement, & la plaie fut recouverte au bout de trois ans.

Quand je voyois que les taupes & les mulots avoient mis à jour les racines de mes arbres, & qu'ensuite la sécheresse les avoit pénétrées, j'employois le changement de terre, les engrais, les labours après des pluies ; ou le soir après des arrosemens faits

durant le jour, j'y jetois de l'eau de fumier ou de mares bourbeuſes. Avec ces précautions, qu'aucun Jardinier ne s'aviſe de prendre, j'ai conſervé quantité d'arbres attaqués de la jauniſſe.

Voici la compoſition d'un bouillon très-efficace pour la guériſon de cette maladie.

Prendre une couple de ſeaux d'eau & les mettre dans un bacquet; y jeter ce qui ſuit :

Crottin de cheval, la valeur d'un demi-boiſſeau mis en miette & pulvériſé.

Crottin de mouton auſſi pulvériſé, plein les deux mains.

Bouſe de vache, environ un demi-boiſſeau, bien délayée.

Autant de terreau gras & vif.

Commencer par mêler le tout enſemble, puis le jeter dans le bacquet, & le bien délayer.

Faire un baſſin autour de l'arbre, à un pied du tronc, ôter la terre juſqu'aux premières racines, & verſer le tout dans la jauge. Quand l'imbibition eſt faite, remettre la terre afin que rien ne s'évapore. On réitère le bouillon, ſi un ſeul ne ſuffit pas, ce qui eſt fort rare.

L'eau des lavures de vaiſſelle qu'on a laiſſé fermenter ſuffiſamment dans des bacquets, eſt auſſi une excellente fomentation au pied des arbres jaunes, ſur les premières racines deſquels on la répand. Cette eau, ainſi que celle priſe dans les puiſarts des cuiſines, eſt merveilleuſe pour la jauniſſe des plantes étrangères & des orangers.

Dans les grandes ſécherefſes, qui occaſionnent ſouvent la jauniſſe, il faut arroſer amplement. Quelquefois j'ai trouvé au pied des arbres des fourmillières & des fourmis jaunes, que j'ai détruites avec les remèdes qui ſeront indiqués à la fin de cette partie.

La jauniſſe qui peut ceſſer en quinze jours, dure auſſi le reſte de l'année, juſqu'au printemps ſuivant, & c'eſt le plus ſouvent ſon terme. Les remèdes ont alors produit leur effet. Les nouveaux ſucs, après avoir été portés dans toutes les parties de l'arbre, ont remplacé l'humeur viciée dont elles étoient imprégnées. Il eſt une eſpèce de jauniſſe qu'on peut qualifier de mortelle, quand cette humeur a tellement gagné & détérioré les organes des

des végétaux par fon long féjour, que toute la maffe de la sève eft gâtée. L'unique remède eft de replanter. On s'aperçoit que le mal eft incurable, lorfqu'il réfifte aux remèdes indiqués ci-devant.

LA ROUILLE a pris ce nom de certaines taches brunâtres, de la couleur du fer rouillé, qui fe forment fur les feuilles & fur les branches de la pouffe nouvelle. Elle eft plus ordinaire aux arbres de fruits à pepin qu'à ceux à noyau, elle attaque communément les pruniers en efpalier, & le pêcher n'en eft pas exempt. Voici comment elle fe forme. La furface mince & légère des feuilles eft alors enlevée, & au-lieu de ce beau vernis & de cette verdure fraîche, on aperçoit une couleur livide : elles deviennent raboteufes & rudes au toucher, elles font enfuite à jour, comme un rézeau. Les bourgeons de l'année deviennent graveleux ; leur écorce eft un peu brunâtre, & conféquemment contufe & endommagée.

La caufe de la rouille eft quelquefois la même que celle de la jauniffe, & on emploie auffi les mêmes remèdes. Souvent elle eft occafionnée par

un principe étranger qu'il faut chercher. Plus extérieure qu'intérieure, son siége est dans les feuilles & sur l'écorce des arbres, dans les feuilles des plantes & des fleurs. Elle affecte rarement, comme la jaunisse, les parties nobles des végétaux. Une des plus fâcheuses suites de cette maladie est la chûte des feuilles ainsi corrodées, à la place desquelles l'arbre est forcé d'en produire d'autres; ce qui ne peut se faire qu'aux dépens du bouton à fruit, qui dès-lors avorte pour l'année suivante.

Il faut distinguer deux sortes de rouilles, sur-tout dans le pêcher, l'une qui naît d'un dérangement intérieur & d'un vice de la sève, & l'autre qui a pour principe des causes extérieures.

La première est produite par le dérangement même de la saison. En 1751 la pluie dura presque depuis le mois de Janvier jusqu'en automne, & à l'exception d'une douzaine de jours fort chauds, vers la fin de Mai, on se chauffa jusqu'au mois d'Août, & les nuits pendant l'été furent extrêmement fraîches. Ces humidités successives & réitérées, ces contrastes de

chaud & de froid arrêtèrent la sève au point qu'on ne vit jamais une rouille ſemblable à celle de 1751. L'effet de cette maladie fut la chûte prématurée des feuilles ; & par l'abondance d'une sève mal cuite, les yeux ou boutons deſtinés à fleurir l'année ſuivante, s'ouvrirent tous & pouſsèrent des branches chiffonnes. Je remarquai que la plupart des melons furent gercés, fendus, ouverts & fort mauvais. Les prunes, ſur-tout celles de monſieur, furent dans le même cas. Ce qu'on put faire de mieux alors, fut de donner de l'air au pied des arbres, en fouillant la terre & en découvrant leurs premières racines.

L'autre eſpèce de rouille qui a pour principe des cauſes extérieures, vient de l'éroſion ou de l'enlèvement de l'épiderme des feuilles. On ne peut l'attribuer qu'à des animaux dont il fait la pâture durant la nuit. La Nature s'efforce de produire cette partie enlevée de deſſus la feuille, mais comme elle ne peut la réparer dans le même état où elle étoit originairement, la feuille ainſi rongée prend une couleur brunâtre-livide.

Après avoir long-temps réfléchi sur la cause de cette maladie, j'imaginai que les fraîcheurs de la nuit y contribuoient, ainsi que les brouillards, les rosées & les humidités; j'allai, dans cette idée, visiter sur le minuit, avec de la lumière, ceux de mes pêchers qui en étoient le plus attaqués. C'étoit vers la mi-Mai. Je trouvai une avant-pêche couverte de petits perce-oreille qui en rongeoient le feuillage, & qui avoient entamé nombre de fruits les plus avancés. A l'aspect de la lumière, tous ces animaux firent une prompte retraite. Je vis en outre beaucoup de limaçons, la plupart gros comme des pois & des noisettes, je les saisis aisément. Je continuai cette chasse nocturne, & je m'aperçus bientôt de ses effets, non-seulement par la beauté du feuillage de mes arbres, mais par l'intégrité de mes chasselas & de mes muscats qui, tous les ans, étoient entamés à mesure qu'ils tournoient.

Lorsque cette rouille des feuilles & des branches tire son origine de la sécheresse & d'un défaut de sève, on peut la faire cesser par le moyen des arrosemens. Le soleil, durant les

grandes ardeurs de l'été, rôtit peu-à-peu la superficie des feuilles dont il pompe l'humide radical. Alors elles se sèchent en-dessus, & il n'en reste, pour ainsi-dire, que la carcasse, elles brunissent, se brouissent & tombent. Je les ai vues rouillées par les coups réitérés de la grêle; & par l'agitation continuelle des vents fougueux, devenir toutes brunes à force de meurtrissures & de contusions.

La rouille est ordinaire à beaucoup de légumes, tels que le céleri, la laitue, la chicorée : je l'attribue au vice des arrosemens, lorsqu'on répand dessus des eaux croupies ou trop fraîches durant les grandes chaleurs, ou au défaut de la terre trop légère & incapable de réparer par de nouveaux sucs la transpiration des plantes.

La maladie nommée LE BLANC, LE MEUNIER OU LA LÈPRE, parce que les branches qui en sont attaquées deviennent toutes blanches, déconcerte les plus grands Maîtres de l'Art qui n'ont pu encore y trouver de remède. Dès la fin de Juin, & durant les mois de Juillet & d'Août, jusqu'en Septembre, il se forme à l'extrémité des bourgeons, aux feuilles & aux rameaux,

ainſi qu'au fruit même, un duvet blanchâtre, aſſez reſſemblant à la chanciſſure qui paroît ſur les viandes cuites, & trop long-temps gardées. Cette matière cotoneuſe arrête la tranſpiration des arbres, & les prive des bienfaits de l'air.

En ſuivant la lèpre dans ſon commencement, dans ſes progrès & dans ſa fin, j'ai remarqué ;

1°. Que ce duvet blanchâtre attaquoit d'abord l'extrémité du rameau. Toutes les maladies qui affligent les arbres, commencent du bas en haut, à meſure que la sève viciée y eſt portée. Dans celle-ci, au contraire, l'humeur prend d'abord à la cime du bourgeon ; ce grouppe de feuilles qui en termine la pouſſe, commence à blanchir, puis elle deſcend inſenſiblement vers le gros du rameau, & ſe communique aux feuilles, à la peau, aux yeux, au fruit, & ſouvent au vieux bois. Toute la capacité de l'arbre en eſt tellement infeſtée, qu'il devient farineux. Les ſuites en ſont funeſtes pour l'année ſuivante : il n'y a pas de fruit à eſpérer ſur aucune des branches qui en ſont attaquées, à cauſe de la chûte prématurée des

feuilles qui n'ont point le temps de travailler la sève pour la faire paſſer au bouton endommagé lui-même par cette humeur deſſéchante.

2°. Les pruniers, les abricotiers, & tous les végétaux, ſont ſujets à la lèpre, mais plus rarement & plus légèrement, à proportion de leur délicateſſe.

3°. Il en eſt de cette maladie comme de la jauniſſe ; elle ne prend pas toujours à toutes les parties de l'arbre à la fois, & ne nuit qu'aux bourgeons qui à la taille ſont jetés à bas, ou taillés fort court, ſi on eſt obligé de les conſerver.

4°. Elle attaque également toutes ſortes de pêchers en tous lieux. Ceux qu'on arrête par les bouts, qu'on rogne & qu'on pince, en ſont bien plus maltraités, ainſi que les arbres couverts de mouſſe, de bois morts, de chicots, de chancres & de plaies non panſées.

5°. Cette maladie eſt tellement contagieuſe, que les bourgeons de l'arbre le plus ſain, placé à côté d'un autre qui en eſt attaqué, ne tardent point à être couverts de lèpre. Il eſt vrai qu'elle n'y fait pas le même

progrès, mais elle ne laiſſe pas de s'étendre.

6°. L'humeur, principe de ce duvet blanc dans le pêcher, vient d'une sève mal cuite & mal préparée, qui filtre à travers les toupillons de feuilles dont chaque bourgeon eſt couronné, & qui ſont plus petites que celles des yeux inférieurs. Elle commence à diſtiller de ces dernières & de l'écorce du bourgeon, comme une humidité gluante qui colle tant ſoit peu les doigts. Son principe eſt la gomme qui flue des feuilles où elle eſt différemment modifiée, plus amincie, plus déliée que dans les grands réſervoirs de la sève.

Je ſuppoſe que la sève, après avoir monté facilement, trouvant ſes paſſages fermés à ſon retour, eſt obligée de fluer au-dehors, & qu'étant déplacée, elle produit les mêmes ravages dans les plantes que le ſang dans notre corps en ſemblable occaſion. Elle ne flue point par bouillons, comme l'autre gomme dont j'ai parlé ci-devant, mais par petites parcelles minces & ſuperficielles. D'abord frappée de l'air, coagulée enſuite & aplatie ſur les feuilles & ſur la peau, elle ne tarde pas à

être desséchée par le hâle, les vents & le soleil. Le tissu de cette humeur visqueuse & gluante, m'a paru au microscope comme un amas de petites parties filandreuses & collées les unes sur les autres. Je ne puis mieux les comparer qu'à certains duvets cotoneux que la Nature forme sur les feuilles & les fruits du coignassier, & sur les feuilles des raisins nommés aussi pour cette raison meûniers.

7°. Les arbres attaqués de la lèpre en Juin & au commencement de Juillet, se remettent au renouvellement de sève. A la fin de Juillet & en Août au contraire, temps où la sève est amortie, & où le soleil va en rétrogradant, ils se dépouillent de leurs feuilles, & dès-lors les yeux ou boutons avortent pour l'année suivante. Il faut à la taille avoir une attention particulière au choix du bon bois, afin de ne l'asseoir que sur celui qui est le plus franc.

Cette lèpre, dont je parle, ne doit pas être confondue avec le blanc qui ne prend qu'aux feuilles du pêcher lors des chaleurs, durant les grandes sécheresses. Vers le mois d'Août & au commencement de Septembre, il

eſt des coups de ſoleil qui frappent vivement les feuilles de certains pêchers, dont la sève n'eſt pas aſſez abondante pour ſuffire à la diſſipation qui s'en fait, quand le ſoleil enlève toute leur ſubſtance, & pompe leur humide radical. Ces feuilles paroiſſent alors toutes blanches à l'endroit du deſſus qui répond au ſoleil, tandis que le deſſous eſt vert comme à l'ordinaire. Elles peuvent ſe remettre juſqu'à un certain point, en baquetant de l'eau avec la main pour les humecter, & en arroſant les tiges. Ce blanc n'eſt pas dangereux, en ce que le bouton eſt tout-à-fait formé, & qu'on n'a point à appréhender la chûte des feuilles, ni leur production forcée.

J'ai dit que la lèpre du pêcher eſt une sève appauvrie & dépouillée de ſon baume, qui étant portée trop abondamment vers l'extrémité des bourgeons, n'a plus de jeu pour deſcendre, à cauſe des obſtructions qui l'en empêchent, & eſt obligée de ſe dégorger autour des feuilles & de la branche par la nouvelle sève qui la pouſſe & qui flue tant qu'elle ne trouve point de conduits pour ſe renfermer. Il faut donc pour l'arrêter &

la fixer, lui en former de nouveaux où elle puiſſe être digérée, & par conſéquent dans le cas préſent, pincer & arrêter les branches & les bourgeons attaqués de la lèpre, auſſi-tôt qu'elle commence, & les couper à trois ou quatre yeux plus bas que leur extrémité d'en-haut, afin qu'il s'y forme un nouveau bourgeon dont les pores libres & plus ouverts donneront lieu au flux & reflux de la sève. En retranchant cette partie ſupérieure qui eſt viciée, vous coupez court infailliblement à l'humeur gangreneuſe. Cet expédient employé dès la naiſſance du mal, m'a toujours réuſſi.

Lorſqu'on rabaiſſera ces branches, on obſervera de ne les point caſſer, mais de les couper proprement proche d'un œil, & de ſoulager beaucoup l'arbre à l'ébourgeonnement, en ſorte que ſi une branche de la taille du printemps en a pouſſé cinq ou ſix, on n'en laiſſera qu'une ou deux. Au moyen de cette ſuppreſſion, l'arbre ſera plus en état & de fournir à la circulation de la sève dans les rameaux qu'on laiſſe, & d'en produire de nouveaux à la place de ceux qui auront été raccourcis. L'année ſuivante, la taille ſe fera très-

courte ſur du bois choiſi, & en petite quantité.

Perſonne n'eſt plus oppoſé que moi à la mutilation des bourgeons par le bout; plus d'une fois dans cet ouvrage je m'élève contre cette pratique dangereuſe, mais dans le cas de néceſſité toutes les règles ſont obligées de plier. Ceux qui laiſſent leurs arbres attaqués de la lèpre, ont le chagrin de les perdre. Si par ma méthode les yeux avortent, à cauſe des nouvelles pouſſes que je les oblige de produire; j'ai du moins l'avantage d'arrêter le cours de la gangrène, & d'avoir pour l'année ſuivante des yeux qui peuvent me donner du fruit.

Les autres maladies du pêcher ſont les fentes & les fluxions, la brûlure de l'extrémité des branches, le deſſéchement des racines, leur brûlure par le bout, leur chanciſſure & leur pourriture. Elles naiſſent toutes ou de la quantité ou de la diſette de sève.

Lorſqu'un arbre eſt très-abondant en sève, ſon écorce ne pouvant plus contenir l'exceſſive quantité des ſucs nourriciers, ſe fend quelquefois le long de la tige du haut en bas, & dans les groſſes branches, de telle ſorte

que se séparant en deux, elle met à jour la partie ligneuse; & le bois couvert auparavant de sa peau & imbibé d'une humidité nourrissante, se trouve à sec en cet endroit. Cette peau s'entr'ouvre souvent de trois & quatre lignes; l'air alors, le soleil, les pluies, les gelées, dilatent & font gercer les deux parties de la peau séparées l'une de l'autre. Par cette ouverture qui imite, lorsqu'elle se fait dans les gros arbres, le bruit d'un coup de pistolet, la sève s'évapore & flue jusqu'à la réunion des parties. La gomme y arrive, suivie de la carie & du desséchement de la peau, qui opèrent des chancres par la suite.

Si on n'a pas soin d'aider la Nature à fermer ces ouvertures, quantité de Pucerons & de vermine de toute espèce, s'y établissent pour l'été, & en font leur quartier d'hiver. D'autres animaux non moins nuisibles, tels que les cloportes, les bêtes à cent pattes, & les vieux papillons qui se choisissent eux-mêmes leur tombeau, picotent sans cesse la peau de l'arbre avec leurs petites pinces tranchantes, ou leurs trompes pointues, & rendent inutiles tous les efforts de la Nature, pour refermer

une plaie qu'elle s'eſt faite elle-même. Les oiſeaux qui font leurs délices de cette peuplade d'animaux, percent avec leur bec aigu cette peau mince & déliée, tant pour ſe nourrir de ſes ſucs, que pour détacher les œufs qui y ſont dépoſés. Ces divers renouvellemens de plaies occaſionnent un nouveau flux de sève, & une nouvelle gomme. Pour comble d'infortune, le retour de l'hiver dévance la guériſon de ces plaies, & y introduit par le ſouffle des vents les humidités morfondantes : au printemps l'écorce s'exfolie ; telle eſt l'origine de la paralyſie de la tige & des groſſes branches, des chancres & ſouvent de la mort des rameaux & de l'arbre même.

Par toutes ces fentes, la Nature ne ſemble-t-elle pas nous inſtruire & nous preſcrire ce que nous devons faire ? Le Jardinier fidèle à ſa voix, recourt à l'opération de la ſaignée & au topique ordinaire qu'il recouvre avec des lattes retenues par des oſiers. C'eſt l'unique moyen de détourner des arbres tant de maux réſultans de ces ouvertures non refermées. On a vu plus haut la manière de la faire.

La brûlure de l'extrémité des bran-

ches eſt plus fréquente aux arbres de fruits à pepin qu'à ceux à noyau. Elle conſiſte dans le dépouillement prématuré des feuilles, & dans une noirceur qui paroît au bout des branches. Trois ſortes de pêchers en ſont attaqués : les vieux ſur leur retour, les jeunes qui ſont épuiſés, & tous ceux dont les racines ont atteint le tuf. Ces marques noires qui ſe forment au bout des bourgeons, m'ont paru comme autant de petits chancres occaſionnés par l'appauvriſſement & la diſette des ſucs nourriciers. Leur effet eſt la maigreur des bourgeons, des yeux & des boutons; les feuilles deviennent petites & maigres; le fruit rare & médiocre annonce que les racines ſont également noires par leur extrémité. Les arbres jeunes & vigoureux ſe guériſſent par le renouvellement & le changement des terres, par des engrais & une taille fort courte durant quelques années.

Le deſſéchement des racines, leur brûlure par le bout, leur chanciſſure (a) & leur moiſiſſure ne ſont pas des ma-

(a) Ce ſont de véritables plantes : vues au microſcope, on y diſtingue des racines, des

ladies faciles à guérir, quand elles sont invétérées. La disette de sève en est la cause. Comme elle est interne, on ne peut que la conjecturer. Le Jardinier vigilant fouille au pied de ses arbres, & va d'abord à la source du mal. Lorsqu'il s'aperçoit que les racines sont noires par le bout, il les retaille jusqu'à l'endroit où elles sont vives & saines, il arrose, il fume, il change la terre, il la sonde auparavant, pour voir si elle a du fond, en un mot il n'omet rien de ce que j'ai prescrit en pareille occasion. Si les racines sont chancies, au point que l'arbre soit désespéré, il se résout à replanter.

Cet examen ne doit point être remis au temps de la chûte des feuilles, lorsque le bois est amplement aouté. Les arbres paroissent alors fort sains, à l'exception de ceux qui ne poussent plus, des rabougris, des chancreux, des gangrenés. Mais il en est qui font des pousses équivoques, qui donnent chaque année des apparences trompeuses, & dont le dépouillement des

tiges; des rameaux & des fleurs. Nombre de Savans & de Curieux les ont aperçus.

feuilles

feuilles arrive avant le temps marqué. Toutes ces obſervations doivent être faites vers les mois d'Août & de Septembre, lorſque la sève commence à ſe modérer dans ſon mouvement, ſoit pour donner à chaque arbre un traitement convenable, ſoit pour la replantation.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES ET TITRES
DU TOME PREMIER.

LE PÊCHER
Et les autres Arbres considérés dans leur premier âge.

PREMIÈRE PARTIE.

LE PÊCHER

Et les autres Arbres conſidérés dans leur ſecond âge, ou leur jeuneſſe.

SECONDE PARTIE.

LE PÊCHER

Et les autres Arbres conſidérés dans leur âge formé.

TROISIÈME PARTIE.

LE PÊCHER

Et les autres Arbres considérés dans leur vieillesse.

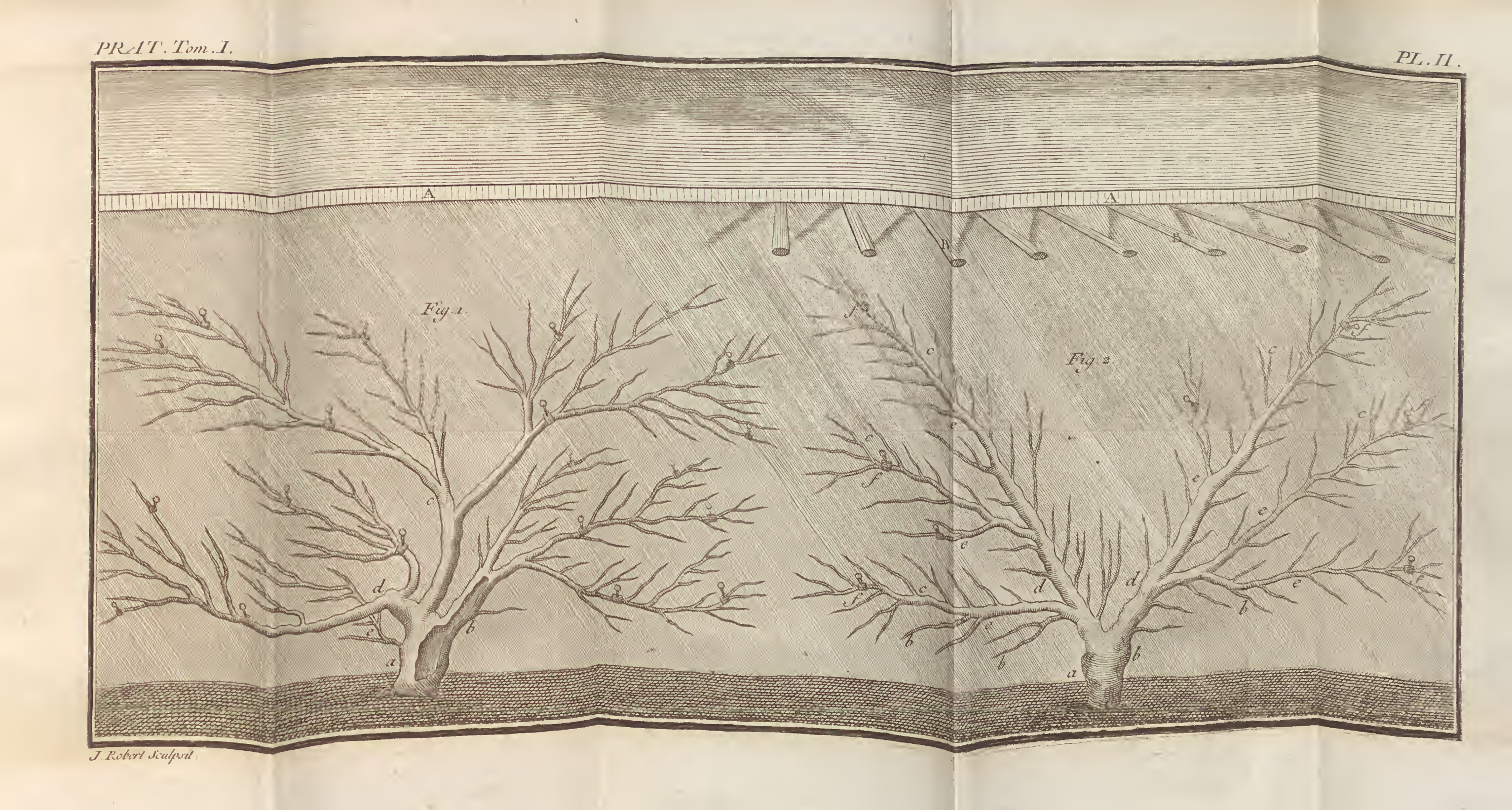
QUATRIÈME PARTIE.

Fin de la Table.



J Robert Sculpsit.




A
A
B
B
Fig. 1.
Fig. 2.
a
b
c
d
e
f
J. Robert Sculpsit



J. Robert Sculpsit.

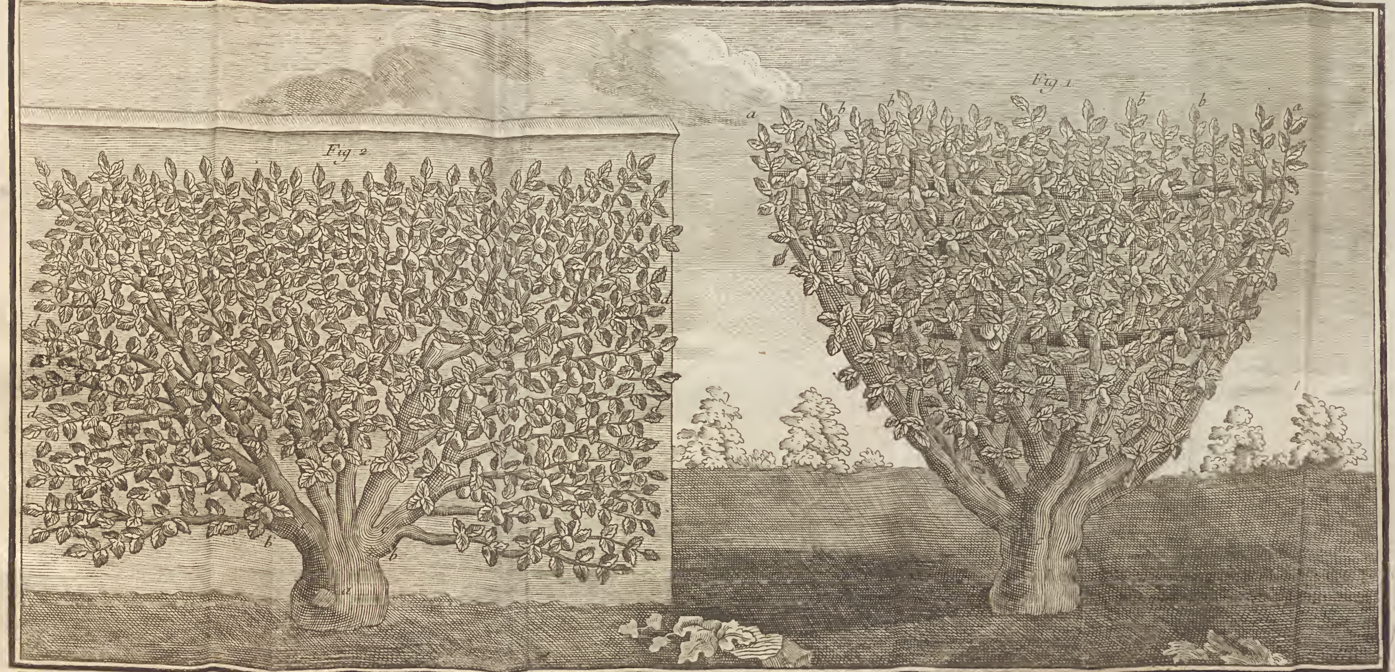




J. Robert Sculpsit.



J. Robert Sculpsit.



J. Robert Sculpsit.

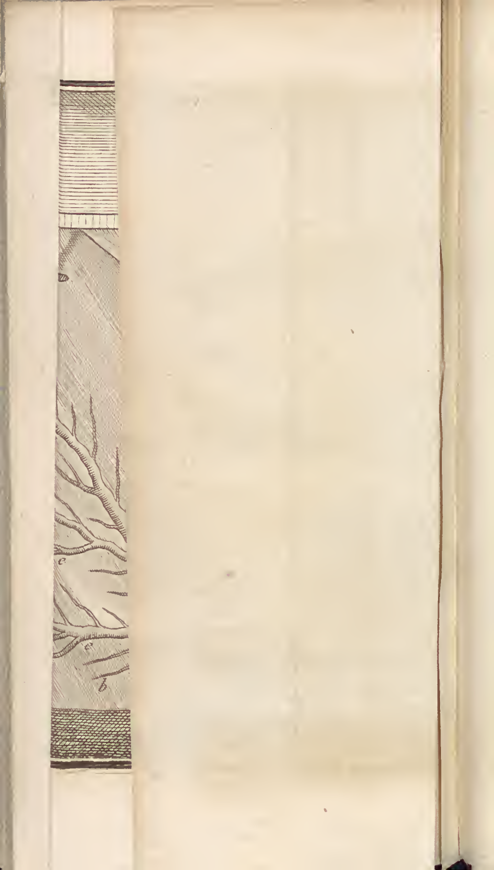

c
b

Fig. 1.

Fig. 2.

J. E bert



J. Robert Sculpsit.



J. Robert Sculpsit.


A
Fig
e
a
b



J. Robert Sculpsit.



J. Robert Sculpsit.


6
DU
JARDINAGE